



La citadelle de l'Autarque

Wolfe, Gene

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gene

Wolfe

La citadelle de l'Autarque

Le livre du Nouveau Soleil, IV



folio
SF

GENE WOLFE

LA CITADELLE DE L'AUTARQUE

Quatrième partie du Livre du Nouveau Soleil

Roman traduit de l'américain
par WILLIAM DESMOND

Traductions harmonisées
par PATRICK MARCEL



DENOEL

Collection LUNES D'ENCRE
Sous la direction de Gilles Dumay

Titre original :

The Citadel of the Autarch

© Gene Wolfe, 1982

pour la présente traduction française.

© Éditions Denoël, 2006

ISBN : 2-207-25635-9

*À deux heures du matin, ouvrez vos fenêtres et écoutez :
Vous entendrez les pas du Vent qui s'apprête à mander le soleil.
Les arbres bruissent dans l'Ombre, les arbres luisent de lune,
Et bien qu'on soit au plus creux de la nuit, on sent déjà qu'elle
s'achève.*

Rudyard Kipling

1

Le soldat mort

Je n'avais jamais vu la guerre, ni même n'en avais parlé longuement avec quelqu'un qui y aurait participé ; mais j'étais jeune et, ayant quelques connaissances de la violence, je m'imaginais que la guerre n'était qu'une nouvelle expérience à faire, comme tout autre chose – comme de disposer d'une certaine autorité à Thrax, ou de m'évader du Manoir Absolu.

Or la guerre n'est pas une nouvelle expérience : c'est un monde nouveau. Ses habitants en sont plus différents des êtres humains que Famulimus et ses amis. Ses lois sont nouvelles, et même sa géographie est différente, car il s'agit d'une géographie dans laquelle le moindre vallon et la plus humble colline peuvent acquérir l'importance d'une grande ville. Et de même que Teur, qui nous est pourtant si familière, recèle en son sein des monstruosité comme Érèbe, Abaïa et Arioeh, le monde de la guerre est parcouru d'autres monstres appelés batailles, dont les cellules sont des individus mais qui possèdent une vie et une intelligence qui leur sont propres, et que l'on approche à travers un nombre toujours croissant de présages.

Je me réveillai, une nuit, longtemps avant l'aube. Tout paraissait calme ; je me mis à craindre qu'un ennemi ne se fût glissé à proximité, et que mon esprit n'eût été alerté par ses mauvaises intentions. Je me levai et observai les environs. Les collines se perdaient dans l'obscurité. Je me trouvais au milieu de hautes herbes, dans un nid que j'avais fait en les aplatissant du pied. Des grillons chantaient.

Du coin de l'œil, j'aperçus quelque chose, au nord. Un éclair violet, me sembla-t-il, juste sur la ligne d'horizon. Je gardai les yeux fixés sur le point que j'avais cru voir briller. J'étais sur le point d'admettre avoir été victime d'un trouble de la vue – peut-être un effet

à retardement de la drogue que l'on m'avait fait prendre dans la maison du hetman – lorsqu'un trait de magenta raya légèrement le paysage à gauche de l'endroit où je regardais.

Je restai ainsi debout pendant une veille, sinon davantage, récompensé de temps en temps par ces lueurs mystérieuses. Finalement, m'étant convaincu qu'elles se trouvaient à une très grande distance et ne se rapprochaient pas de moi, et que leur fréquence d'apparition n'augmentait pas (une lueur tous les cinq cents battements de cœur, environ), je m'étendis à nouveau. Cependant, comme j'étais complètement réveillé, je me rendis compte que, sous mon corps, la terre tremblait d'une manière à peine perceptible.

Quand je m'éveillai de nouveau, avec l'aurore, le phénomène avait cessé. Je surveillai attentivement l'horizon tout en marchant pendant un bon moment, mais ne vis rien qui pût m'inquiéter.

Mon dernier repas datait maintenant de deux jours, et si je ne sentais plus la faim, j'avais conscience d'être nettement affaibli. Au cours de la matinée, je tombai par deux fois sur de petites maisons en ruine que je visitai, à la recherche de nourriture. En admettant que leurs derniers occupants en eussent laissé, elle avait disparu depuis longtemps ; les rats eux-mêmes avaient fui. La deuxième de ces maisons avait un puits, mais un cadavre d'homme ou de bête y avait été jeté ; de toute façon, je n'avais aucun moyen d'atteindre l'eau puante. Je poursuivis mon chemin, rêvant d'eau et espérant trouver un meilleur bâton que les morceaux de bois pourris que j'avais utilisés jusqu'ici. J'avais appris, en me servant de *Terminus Est* comme d'une canne dans les montagnes, combien cet objet facilitait la marche.

Vers midi je débouchai sur un chemin que je décidai de suivre ; peu de temps après, j'entendis un bruit de sabots. Je me cachai de manière à pouvoir surveiller la route ; un cavalier ne tarda pas à franchir le sommet de la colline et passa à toute vitesse devant moi. Je ne fis que l'entr'apercevoir ; il portait une armure qui me parut semblable à celle des capitaines des dimarques d'Abdiesus. En revanche, sa cape, gonflée par le vent de la course, était verte et non rouge, et son casque possédait une sorte de visièrre, comme certaines casquettes. Il avait une monture magnifique ; la bouche du destrier s'ornait d'une barbe d'écume, ses flancs étaient couverts de sueur. Néanmoins, l'animal volait comme si le signal de départ de la course venait d'être donné.

Ayant rencontré un premier cavalier sur le chemin, je m'attendais à en voir d'autres ; mais il resta le seul. Je marchai longtemps dans la plus parfaite tranquillité, écoutant le chant des oiseaux et relevant des traces de passage de gibier. Puis – j'en éprouvai une joie inexprimable –, le chemin croisa un petit cours d'eau, qu'il franchissait

par un gué. Je le remontai d'une douzaine de pas, jusqu'à un endroit où l'eau, plus profonde, courait sur un lit de graviers blancs. Des vairons s'agitèrent et se dispersèrent devant mes bottes : leur présence était un gage de pureté de l'eau, une eau qui avait gardé quelque chose du froid des sommets d'où elle provenait et de la douceur de la neige. Je bus longuement, m'arrêtant, recommençant, jusqu'à complète satiété : puis je me déshabillai et me lavai, en dépit de sa température glaciale. Une fois ma toilette terminée, je revins à l'emplacement du gué où, une fois que je l'eus traversé, je découvris deux empreintes, délicatement posées côte à côte, à l'emplacement où la bête s'était accroupie pour boire. Elles venaient en surimpression de celles laissées par le destrier de l'officier, et chacune d'elles était aussi grande qu'un plat de service ; aucune trace de griffe n'apparaissait à la hauteur des orteils. Le vieux Midan, qui était maître de chasse de mon oncle pendant mon enfance en tant que Thècle, m'avait expliqué une fois que les smilodons ne boivent que lorsqu'ils sont repus, et que quand ils ont ainsi mangé et bu à satiété, ils ne sont plus dangereux – sauf si on les attaque. Je continuai mon chemin.

Celui-ci zigzaguait dans le fond d'une vallée boisée, puis montait vers un col séparant deux collines. Lorsque je me trouvai à proximité du point le plus élevé, je remarquai un arbre de deux empan de diamètre dont le tronc avait éclaté en deux (aurait-on dit) à la hauteur de mes yeux. L'extrémité de la souche ainsi que la partie tombée à terre étaient déchiquetées, de manière très différente des éclats nets produits par le maniement de la hache. Je vis encore plusieurs dizaines d'arbres dans le même état, au cours des deux ou trois lieues suivantes. À en juger par l'absence de feuilles, et même parfois d'écorce, sur les troncs tombés à terre, ainsi que par les bourgeons qui avaient poussé sous les souches, ces ravages dataient d'au moins un an, sinon davantage.

Le sentier déboucha finalement sur une véritable route – chose dont j'avais souvent entendu parler, mais que je n'avais jamais vue que dans un état de dégradation avancé. Elle me rappelait tout à fait l'ancienne via que les uhlands avaient bloquée, à la sortie de Nessus, et où j'avais été séparé du Dr Talos, de Baldanders, de Jolenta et de Dorcas ; cependant, je ne m'attendais pas au nuage de poussière qui s'en élevait. Pas une herbe ne poussait dessus, alors qu'elle était plus large que la plupart des rues des villes.

Je n'avais pas d'autre solution que de la suivre ; la forêt au milieu de laquelle elle courait était très dense, et le sous-bois rendu impénétrable par les buissons. Sur le moment, je sentis la frayeur me gagner, au souvenir des lances ardentes des uhlands ; puis je me dis que la loi qui interdisait formellement d'utiliser les routes ne devait pas concerner cette région, à en juger par les nombreuses et bien visibles

marques de passage. Si bien que lorsqu'un peu plus tard j'entendis les bruits de pas produits par une troupe nombreuse derrière moi, je me contentai de m'écarter du chemin de quelques enjambées et de regarder la colonne passer, sans me cacher.

Un officier caracolait en tête, sur un superbe palefroi mâchonnant nerveusement son frein avec des crocs non taillés et sertis de turquoise, de façon à s'accorder avec la couleur de son caparaçon et de la poignée de l'estoc de son propriétaire. Les hommes qui le suivaient à pied – des antepilani de l'infanterie lourde – avaient les épaules larges, la taille étroite, et leur visage bronzé était vide de toute expression. Ils portaient des corsèques à trois pointes, des demi-lunes et des épieux à la tête pesante. Ces armes disparates, ainsi que la diversité de leurs insignes et de leur accoutrement, me firent supposer que leur régiment avait été constitué à partir des restes de formations préexistantes. S'il en était bien ainsi, les combats auxquels ils avaient participé avaient fait d'eux des êtres impassibles. Ils étaient bien dans les quatre mille à avancer ainsi, d'un pas régulier, ni nerveux ni craintif, ne donnant aucun signe de fatigue ; si leur attitude était détendue, elle n'était pas négligée, et on aurait dit qu'ils restaient au pas sans effort et sans y penser.

Tirés par des trilophodons grognant et barrissant, suivaient les chariots de l'intendance. Je me rapprochai de la route quand ils arrivèrent à ma hauteur, car ils transportaient visiblement de la nourriture, pour l'essentiel ; mais ils étaient encadrés par des cavaliers, et l'un d'eux m'interpella, me demandant à quelle unité j'appartenais. Lorsqu'il m'ordonna de venir vers lui d'un geste, je pris la fuite ; j'avais beau avoir la conviction qu'il ne pouvait passer entre les arbres avec son destrier et qu'il ne l'abandonnerait pas pour me poursuivre à pied, je courus jusqu'à perdre haleine.

Lorsque finalement je m'arrêtai, je me trouvais dans une petite clairière silencieuse, entourée d'arbres malingres, et éclairée par la lumière verdâtre qu'ils laissaient filtrer entre leurs feuilles. La mousse qui recouvrait le sol était d'une telle épaisseur que j'avais l'impression de marcher sur le tapis épais de la pièce cachée par le tableau du Manoir Absolu, où j'avais rencontré le maître des lieux. Je restai un long moment appuyé au tronc mince de l'un des arbres, pour me reposer, l'oreille aux aguets. Mais les seuls bruits que j'entendais étaient les halètements de ma respiration et le rugissement du sang dans mes oreilles.

Je commençais à reprendre mon souffle, lorsque je pris conscience d'un autre bruit : le bourdonnement léger d'une mouche. Du coin de ma cape de guilde, j'essayai mon visage ruisselant de sueur. Cette cape était dans un état lamentable, maintenant, toute déchirée et décolorée ; je me rappelai soudain que c'était pourtant

celle-là même que maître Gurloes avait posée sur mes épaules, lorsque j'étais devenu compagnon, et que c'était avec elle sur mon dos que j'avais le plus de chances de mourir. La transpiration qu'elle avait absorbée avait maintenant la désagréable fraîcheur de la rosée, et l'air était chargé de l'odeur entêtante de la terre humide.

Le bourdonnement de la mouche s'interrompt, puis reprit – peut-être un peu plus insistant, ou peut-être me paraissant tel parce que j'avais complètement repris mon souffle. Distraitement, je la cherchai du regard, et la vis passer comme une flèche dans un rayon de lumière à quelques pas de moi, avant qu'elle n'aille se poser sur quelque chose de brun, dépassant de derrière un bouquet d'arbres serrés.

Une botte.

Je n'avais pas d'arme sur moi, ni rien qui puisse en tenir lieu. En temps normal, je n'aurais guère éprouvé de peur à l'idée d'avoir à affronter un homme seul à mains nues, en particulier en un tel endroit, où il aurait été impossible de faire tourner une épée ; mais j'avais perdu beaucoup de forces, et j'étais en train de découvrir que le fait de jeûner nous enlève aussi une partie de notre courage – à moins qu'il ne le consume, en laissant moins pour d'autres exigences.

Quoi qu'il en soit, je ne m'avançai que très prudemment, de côté et en silence, jusqu'à ce que je le visse. Il gisait sur le sol, complètement allongé, une jambe repliée sous lui, l'autre droite. Un cimenterre était posé sur le sol, près de sa main droite, encore relié à son poignet par une lanière de cuir. Son casque, une salade rudimentaire, avait roulé à quelques pas de lui. La mouche remonta la botte et finit par atteindre la peau nue, juste en dessous du genou, puis s'envola de nouveau, en faisant son bruit de scie miniature.

Je compris bien entendu tout de suite qu'il était mort, mais si j'en éprouvai un certain soulagement, le sentiment de ma solitude revint avec d'autant plus de force que je ne m'étais pas rendu compte de sa disparition. Soulevant l'homme par les épaules, je le retournai. Son corps n'était pas encore gonflé ; cependant l'odeur de la mort, bien que légère, était déjà là. Les traits de son visage s'étaient adoucis, comme un masque de cire que l'on aurait approché du feu ; il n'était plus possible de deviner quelle avait été son expression au moment de mourir. Il était jeune et blond, et sa figure de forme un peu carrée était belle. Je cherchai la blessure qui l'avait tué, mais ne trouvai rien.

Les liens qui retenaient son paquetage avaient été noués tellement serré que je ne pus ni défaire ni même détendre leurs attaches. Je finis par prendre le couteau accroché à sa ceinture pour les couper, et fichai ensuite la lame dans l'arbre le plus proche. Je trouvai une couverture, un morceau de papier, une poêle noircie par le feu avec une poignée amovible, deux paires de chaussettes épaisses (elles faisaient bien mon affaire), et surtout, surtout, un oignon accompagné

d'une demi-miche de pain noir, enroulés dans un chiffon propre, ainsi que cinq morceaux de viande séchée et un bout de fromage protégés par un autre.

Je mangeai tout d'abord le pain et le fromage, me forçant, lorsque je constatai que j'étais incapable de manger lentement, à me lever toutes les trois bouchées pour faire quelques pas. Exigeant d'être longuement mâché, le pain m'aidait à ralentir ; il avait exactement le même goût que le pain dur que nous servions à nos clients de la tour Matachine. Je le savais pour en avoir volé une ou deux fois, davantage poussé par le plaisir de mal faire que par la faim. Sec et très salé, le fromage avait un parfum puissant, mais je le trouvai tout de même excellent ; je me dis que je n'en avais jamais mangé de semblable auparavant, et je suis sûr de n'en avoir jamais retrouvé depuis. C'était la vie même que je dévorais. Ce repas me donna soif, et je découvris les propriétés désaltérantes de l'oignon, qui stimule les glandes salivaires.

Au moment où j'en fus à la viande, laquelle était aussi extrêmement salée, ma faim était assez calmée pour que je me pose la question de savoir si je devais ou non la garder pour la nuit ; je décidai d'en manger un morceau, et de mettre les quatre autres de côté.

Il n'y avait pas eu le moindre vent depuis le matin, mais une brise légère venait de se lever, rafraîchissant mes joues, soulevant les feuilles mortes ainsi que le papier que j'avais sorti du sac du soldat ; frottant le sol, il alla se coller sur le pied d'un arbre. Toujours mâchant et avalant, j'allai le chercher. Il s'agissait d'une lettre – je supposai qu'il n'avait pas eu le temps de l'envoyer ou peut-être de la terminer. L'écriture en était anguleuse et plus petite que ce que j'aurais cru, mais peut-être était-ce parce qu'il voulait écrire un maximum de choses dans un espace restreint : on aurait dit que c'était la dernière feuille qu'il avait.

« Ô ma bien-aimée, nous sommes maintenant à des centaines de lieues de l'endroit d'où je t'ai écrit la dernière fois ; nous avons parcouru la distance à marche forcée. Nous avons assez à manger, et il fait bon durant la journée, mais les nuits sont parfois un peu fraîches. Makar, dont je t'ai déjà parlé, est tombé malade, et a été autorisé à rester en arrière. Du coup, nombreux furent ceux qui se prétendirent malades, mais on les obligea à marcher en avant de la colonne, sans armes, et portant un double paquetage, sous bonne garde. Nous n'avons pas vu le moindre signe de la présence des Ascienis durant tout ce temps ; notre lochague prétend qu'ils sont encore à plusieurs jours de marche. Trois nuits de suite, les rebelles ont tué des sentinelles, jusqu'à ce que les postes de garde eussent été triplés et que fussent

organisées des patrouilles mobiles autour des bivouacs. J'ai été désigné pour l'une de ces patrouilles, la première nuit, et j'étais très mal à l'aise, craignant d'être tué par l'un des nôtres, trompé par la nuit. J'ai passé mon temps à trébucher sur des racines et à tendre l'oreille pour écouter les chansons autour des feux.

*Nous dormirons la nuit prochaine
Sur un sol taché de sang ;
Alors ce soir buvons bien,
Et que circule la coupe de l'amitié.
Ami, fasse que lorsqu'ils tireront,
Tous leurs coups manquent la cible ;
Je te souhaite joyeux pillage,
Avec moi à tes côtés.
Et que circule la coupe de l'amitié,
Car nous dormirons sur un sol taché.*

Bien entendu, nous n'avons surpris personne. Les rebelles s'appellent eux-mêmes les Vodalaïres, du nom de leur chef ; on dit que ce sont des combattants triés sur le volet – et bien payés, grâce au soutien des Ascien... »

2

Le soldat vivant

J'interrompis ma lecture et regardai l'homme qui avait rédigé cette lettre. Le coup mortel n'avait pas manqué sa cible ; il fixait maintenant le ciel d'un regard bleu privé d'éclat, un œil presque fermé, l'autre grand ouvert.

J'aurais dû me rappeler la Griffes bien avant cet instant, mais la chose ne m'était pas venue à l'esprit. Ou bien peut-être avais-je inconsciemment évité d'y penser, dans mon empressement à voler les rations qui se trouvaient dans le paquetage du mort ; j'aurais pourtant pu me dire que quelqu'un que l'on ramenait à la vie se ferait un plaisir de partager sa nourriture avec son sauveteur. Cependant, à la seule mention de Vodalus et de ses hommes (qui, j'en étais convaincu, viendraient certainement à mon aide, si seulement je pouvais les trouver), je me souvins de sa présence, et la sortis. Elle me parut briller, dans les rayons du soleil de l'été, avec encore plus de force que lorsqu'elle se trouvait prisonnière de son boîtier de saphir. Je touchai tout d'abord le corps de l'homme avec le joyau, puis, mû par quelque impulsion mystérieuse, je l'introduisis dans sa bouche.

Comme il ne se passait toujours rien, je le pris entre le pouce et l'index, et enfonçai la partie pointue dans la peau du front. Le soldat ne bougea pas, ni ne se mit à respirer ; mais une goutte de sang, fraîche et gluante comme si elle provenait d'un vivant, s'écoula de la plaie et vint tacher mes doigts.

Je retirai la Griffes et m'essuyai les mains sur des feuilles ; je m'apprêtais à reprendre la lecture de la lettre, lorsque j'entendis, à quelque distance, un craquement de branche. Sur le moment, je me montrai incapable de choisir entre fuir, me cacher ou combattre ; mais j'avais déjà fui jusqu'à épuisement complet peu de temps auparavant,

et je ne voyais pas comment je pourrais me dissimuler efficacement. Je ramassai donc finalement le cimeterre du mort, m'enroulai dans ma cape et attendis, debout.

Personne ne vint – ou du moins, personne ne se montra. Le vent faisait un léger chuintement dans le sommet des arbres. La mouche semblait avoir disparu. Peut-être n'avais-je rien entendu d'autre qu'un daim sautant parmi les ombres. Ayant voyagé jusqu'ici sans arme appropriée pour la chasse, j'avais presque fini par oublier l'existence du gibier. J'examinai le cimeterre, regrettant de ne pas avoir un arc à la place.

Derrière moi, quelque chose bougea, et je me retournai pour voir.

C'était le soldat. Il semblait pris d'une sorte de tremblement, et si je ne l'avais pas vu auparavant à l'état de cadavre, j'aurais cru qu'il était en train de mourir. Ses mains s'agitaient, et un râle sortait de sa gorge. Je me penchai sur lui pour toucher son visage ; je le trouvai toujours aussi froid, et j'eus l'idée d'allumer un feu.

Je n'avais trouvé ni briquet ni amadou dans son paquetage, mais je savais qu'un soldat détenait toujours ce genre de choses. Je me mis à fouiller ses poches, dans lesquelles je trouvai quelques as, un cadran solaire portatif, ainsi qu'un silex et son percuteur. Ce n'était pas le petit bois qui manquait sous les arbres, et s'il y avait danger, c'était de mettre le feu à la forêt. Je dégageai un espace suffisamment grand avec mes mains, accumulant les débris végétaux en son milieu ; puis j'y mis le feu. Après quoi j'allai chercher des morceaux de bois mort, que je réduisis en fragments plus petits avant de les jeter dans les flammes.

La lumière qui se dégageait du feu était plus brillante que ce que j'aurais cru – c'était l'heure du crépuscule, et la nuit n'allait pas tarder. J'observai à nouveau le cadavre. Ses mains ne tremblaient plus, et il était silencieux. Son visage me parut plus chaud, mais cela tenait très probablement à la proximité des flammes. Sur son front, la tache de sang était pratiquement sèche, et pourtant, elle semblait encore, aux derniers rayons du soleil mourant, scintiller comme une pierre précieuse écarlate, un rubis sang de pigeon tombé de quelque trésor. Notre feu ne produisait que peu de fumée, mais celle-ci me parut aussi parfumée que de l'encens et, comme de l'encens, s'élevait toute droite jusqu'à ce qu'elle se perdît dans l'obscurité grandissante ; il y avait là comme une allusion à quelque chose dont je ne pouvais me souvenir. Je secouai ma torpeur et allai ramasser davantage de bois, le cassant et l'empilant jusqu'à ce que j'en eusse une quantité suffisante, selon mes estimations, pour passer la nuit.

Les soirées n'étaient pas aussi fraîches, ici, en Orithyie, qu'elles l'avaient été dans les montagnes, ou même dans la région du lac Diuturna, et je n'éprouvai même pas le besoin d'utiliser la couverture

trouvée dans le paquetage du soldat. De m'être activé m'avait réchauffé ; avoir mangé m'avait redonné des forces. Je marchai pendant un moment de long en large, tandis que tombait la nuit, brandissant le cimenterre en fonction des péripéties d'un combat que j'imaginai – mais prenant toutefois bien garde d'avoir toujours le feu entre le soldat et moi.

Comme je l'ai dit à plusieurs reprises dans ces chroniques, mes souvenirs me reviennent avec une intensité quasi hallucinatoire. Je suis resté avec l'impression qu'au cours de cette nuit j'aurais pu m'y perdre définitivement, faisant de ma vie une boucle refermée sur elle-même au lieu d'une ligne droite. Car pour une fois, loin de résister à la tentation de l'évocation, je pris plaisir à m'y enfoncer. Tout ce que j'ai raconté jusqu'ici revint se presser dans mon esprit, sans compter mille autres choses dont je n'ai pas parlé. Je revis le visage d'Eata, et sa main couverte de taches de rousseur, comme il tentait de passer entre les barres du portail de la nécropole de Nessus, ainsi que l'orage que j'avais une fois contemplé s'empalant sur les tours de la Citadelle, se tordant et jetant des éclairs ; je sentis la pluie, bien plus fraîche que le verre d'eau du matin, au réfectoire, couler le long de mes joues. La voix de Dorcas murmura dans mes oreilles : « Assise dans une vitrine... des plateaux et un crucifix. Que vas-tu faire, conjurer les Érinnyes pour qu'elles me détruisent ? »

Oui. Oui, en effet, je l'aurais fait si je l'avais pu. Si j'avais été Héthor, j'aurais été les enlever aux horreurs d'au-delà les mondes, oiseaux à tête de sorcière et à langue de vipère. À mon commandement, elles auraient battu les forêts comme froment et écrasé les villes de leurs grandes ailes... et cependant, si je l'avais pu, je serais intervenu au dernier moment pour la sauver – mais non pour m'éloigner froidement ensuite, de cette façon que nous nous représentons tous, lorsque, enfants, nous nous imaginons en train d'arracher à la mort, pour mieux l'humilier après, la bien-aimée qui, croyons-nous, nous a offensé. Non, je l'aurais prise dans mes bras.

Puis, pour la première fois, me sembla-t-il, je compris combien cela avait dû être terrible pour elle – elle qui était encore une enfant ou presque lorsque la mort était venue, et qui était restée morte si longtemps – d'être ainsi rappelée à la vie.

D'évoquer tout ce passé me fit me souvenir du soldat mort dont j'avais mangé la nourriture et dont je brandissais l'épée ; je m'arrachai à mes songes pour écouter sa respiration et voir s'il remuait. J'étais cependant encore tellement égaré dans les univers de mes souvenirs, que j'avais l'impression que le sol si meuble de la forêt était constitué de la terre dégagée par Hildegrin le Blaireau, lorsqu'il avait violé une sépulture pour le compte de Vodalus, que le bruissement des feuilles était celui des cyprès de la nécropole et le froufroutement des rosiers

pourpres – et j'écoutais, j'écoutais, attendant en vain la respiration de la femme morte que Vodalus avait extraite de sa tombe à l'aide d'une corde passée sous ses bras, son suaire blanc flottant sous elle.

C'est finalement le ululement d'un grand duc qui me ramena à moi-même. J'eus l'impression de voir le visage blême du soldat me fixer un instant ; aussitôt, j'allais chercher sa couverture et en couvris son cadavre.

J'étais en train de me rendre compte que Dorcas appartenait à ce genre de femmes (lequel, en réalité, les inclut peut-être bien toutes), à ce genre de femmes, disais-je, qui nous trahissent, et au sous-genre qui nous trahit non pas à cause d'un véritable rival, mais de leur passé. De même que Morwenna, la femme que j'avais exécutée à Saltus, devait avoir empoisonné son mari et son enfant pour s'être rappelé l'époque où elle était libre et peut-être vierge, Dorcas m'avait quitté parce que je n'avais eu aucune existence (n'avais pas réussi à exister, devait-elle inconsciemment se dire) dans cette époque qui avait précédé la tragédie de sa première mort.

(Pour moi aussi, c'est l'âge d'or. Je pense avoir chéri le souvenir de ce garçon, grossier et si gentil, qui m'apportait livres et fleurs dans ma cellule, d'abord parce que je savais qu'il serait mon dernier amour avant que ne frappât le destin, lequel ne s'était pas manifesté, comme je l'appris en prison, au moment où l'on jeta le tapis sur moi pour étouffer mes cris, ni lors de mon arrivée dans l'ancienne citadelle de Nessus, non plus que lorsque la porte métallique de la cellule s'était bruyamment refermée derrière moi – pas même au moment où, baigné dans une lumière comme il n'en a jamais brillé sur Teur, mon corps s'était soulevé en rébellion contre moi-même : mais en cet instant où je fis pénétrer dans mon propre cou la lame froide et graisseuse mais miséricordieusement affûtée du couteau de cuisine qu'il m'avait apporté. Il se peut que toutes nous en arrivions à vivre un tel instant, et que la volonté du Caïtanya soit que chacune se damne pour ce qu'elle a fait. Est-il cependant possible de nous haïr à ce point ? Est-il seulement possible de nous haïr ? Pas tant que je pourrai me souvenir des baisers qu'il posait sur mes seins, offerts la respiration suspendue, non pas pour mieux goûter les effluves de ma chair – comme agissait Aphrodisius ou ce jeune homme qui était le neveu du kiliarque des Compagnons –, mais comme s'il avait réellement faim de ma chair. Quelque chose était-il là, qui nous observait ? Il a mangé de ma chair, maintenant. Évoquée par le souvenir, ma main se lève, et mes doigts courent dans ses cheveux.)

Je dormis tard, enveloppé dans ma cape. La nature rétribue à sa manière ceux qui ont à subir des épreuves : c'est que les plus bénignes

d'entre elles, dont se plaindraient les personnes qui ont une vie facile, peuvent nous apparaître comme des moments presque agréables. Je me réveillai à plusieurs reprises avant de me lever, et à chaque fois je me félicitais de la manière dont se passait cette nuit, comparée à celles que j'avais dû endurer dans les montagnes.

Finalement, la lumière du soleil et le pépiement des oiseaux m'éveillèrent complètement. De l'autre côté du feu éteint, le soldat bougea et murmura quelque chose, me sembla-t-il. Je m'assis. Il avait rejeté sa couverture, et était toujours allongé, le visage tourné vers le ciel. Ce visage était pâle ; les joues étaient profondément creusées, les yeux cernés d'une ombre marquée et des rides sévères couraient des coins de la bouche : mais c'était un visage vivant. Ses yeux étaient complètement fermés, et ses narines bougeaient au rythme de sa respiration.

Un instant, je pensai à fuir avant son réveil. Je détenais toujours son cimeterre – j'eus tout d'abord l'idée de le lui restituer, puis trouvai plus prudent de le garder, de peur qu'il ne s'en servît pour m'attaquer. Son poignard était resté fiché dans l'arbre, me rappelant la dague ondulée d'Aghia plantée dans le volet de la maison de Casdoé. Je le remis dans le baudrier de sa ceinture, avant tout poussé par un sentiment de honte à l'idée que moi qui étais armé d'une épée puisse redouter un homme n'ayant qu'un couteau.

Ses paupières battirent, et je me reculai, me souvenant de cette fois où Dorcas avait eu peur à son réveil en me voyant penché sur elle. Afin que ma silhouette ne fût pas trop sombre, je rejetai ma cape sur mes épaules, laissant apparaître mes bras et ma poitrine nus, brunis pour avoir été si souvent exposés au soleil. Je pouvais entendre le bruit de sa respiration ; et quand son rythme passa du sommeil à l'état de veille, la chose me parut aussi miraculeuse que son passage de la mort à la vie.

Le regard aussi vide que celui d'un enfant, il se mit sur son séant et regarda autour de lui. Ses lèvres bougèrent, mais n'en sortirent que des sons dénués de sens. Je lui parlai, m'efforçant de prendre un ton amical. Il m'écouta mais ne parut pas comprendre ; il me faisait penser au uhlan que j'avais ressuscité sur la route du Manoir Absolu. Comme lui, il avait l'air sonné.

J'aurais aimé pouvoir lui offrir de l'eau, mais je n'en avais pas une goutte. Au lieu de cela, je pris l'un des morceaux de viande salée qui provenaient de son paquetage, le rompis en deux, et lui en tendis une part.

Il mangea machinalement, et parut se sentir un peu mieux. « Lève-toi, lui dis-je. Nous devons trouver à boire. » Il prit ma main et se laissa aider, mais c'est à peine s'il pouvait tenir debout. Son regard, tout d'abord si calme, devenait de plus en plus effrayé au fur et à

mesure qu'il revenait à lui. On aurait dit qu'il craignait que les arbres ne se ruassent sur lui comme une troupe de lions, mais il ne tira pas son couteau, et ne réclama pas son cimeterre.

Quand nous eûmes fait trois ou quatre pas, il vacilla et manqua de tomber. Je le laissai s'appuyer sur mon bras, et c'est ainsi que nous nous dirigeâmes vers la route à travers bois.

La poussière du chemin

Je n'avais aucune idée s'il valait mieux prendre en direction du nord ou du sud. L'armée ascienne se trouvait quelque part au nord, et si nous nous rapprochions trop de ses lignes, nous pouvions nous trouver pris dans une manœuvre rapide. Mais, par ailleurs, plus nous irions vers le sud, moins nous aurions de chances de trouver quelqu'un pour nous aider, tandis qu'augmenterait le risque d'être arrêté pour désertion. Je décidai donc finalement de me diriger vers le nord ; il est certain que l'habitude joua son rôle dans ce choix, et je ne suis pas encore très sûr d'avoir bien fait.

Sur la route, la rosée de la nuit avait déjà séché ; aucune trace de pas ne marquait sa surface poudreuse. De chaque côté, sur une profondeur de dix pieds sinon davantage, la végétation avait la même couleur grise uniforme. Nous ne tardâmes pas à quitter la région boisée. La route en lacet descendit une colline, puis franchit un pont qui s'arrondissait au-dessus d'une petite rivière, au fond d'une vallée rocheuse.

Nous la quittâmes pour le cours d'eau, où nous bûmes et lavâmes nos visages. Je ne m'étais pas rasé depuis que j'avais quitté le lac Diuturna ; en retournant les poches du soldat – lorsque j'avais trouvé le silex et le percuteur –, je n'avais pas vu de rasoir. Je me risquai tout de même à lui demander s'il n'en possédait pas un.

Si je mentionne cet incident insignifiant, c'est que pour la première fois, il eut l'air de comprendre ce que je lui disais. Il acquiesça et, portant la main à son haubert, en sortit l'une de ces petites lames qu'emploient les gens du peuple, en général taillées par les forgerons dans des moitiés de fers à cheval usagés. Je l'aiguisai sur le morceau de pierre à affûter que j'avais toujours sur moi, puis

égalisai le fil sur ma botte. J'eus alors l'idée de lui demander s'il n'avait pas du savon ; s'il en avait, il ne comprit pas ma question. Au bout de quelques instants, il s'assit sur un rocher d'où il pouvait regarder courir l'eau – me rappelant beaucoup Dorcas. J'avais fort envie de le questionner sur son voyage au-delà de la mort, d'apprendre s'il se souvenait d'un temps qui n'était peut-être ténèbres que pour nous. Au lieu de cela, je me lavai la figure dans l'eau glacée de la rivière et m'ébarbai les joues et le menton du mieux que je pus. Lorsque je remis le rasoir dans sa gaine et voulus le lui restituer, il ne parut pas comprendre ce qu'il fallait en faire, et je le gardai.

Nous passâmes pratiquement tout le reste de la journée à marcher ; nous fûmes plusieurs fois arrêtés et questionnés ; mais le plus souvent c'était moi qui arrêtais les autres pour les interroger. Je mis progressivement au point un mensonge très élaboré : j'étais licteur d'un juge civil accompagnant l'Autarque ; en chemin, nous avions rencontré ce soldat, et mon maître m'avait ordonné de veiller à ce qu'il fût pris en charge ; comme il ne pouvait pas parler, on ne savait à quelle unité il appartenait. Cela au moins était parfaitement vrai.

Nous traversâmes d'autres routes – que parfois nous empruntâmes. Par deux fois nous tombâmes sur des camps immenses, où des dizaines de milliers de soldats vivaient dans de véritables villes de toile. Dans les deux cas, ceux qui s'occupaient des malades me dirent qu'ils auraient volontiers pansé mon compagnon s'il avait été blessé, mais qu'ils ne pouvaient pas le prendre sous leur responsabilité dans l'état où il était. Arrivé au second camp, je ne demandais même plus où se trouvaient les pèlerines, mais seulement à être dirigé vers un endroit où nous pourrions trouver un abri. Il faisait presque nuit.

« Il y a bien un lazaret à trois lieues d'ici qui pourrait sans doute vous accueillir », me dit un infirmier, au second camp. Il nous regardait tour à tour, et semblait me manifester autant de sympathie apitoyée qu'au soldat, qui restait muet et toujours hébété. « Prenez en direction du nord-ouest, jusqu'à ce que vous tombiez sur une route, à votre droite, qui passe entre deux gros arbres : elle fera à peu près la moitié de la largeur de celle que vous viendrez de suivre. Prenez-la. Êtes-vous armés ? »

Je secouai la tête. J'avais remis le cimenterre du soldat dans son baudrier. « J'ai été obligé de confier mon épée aux domestiques de mon maître... je n'aurais pas pu la porter et m'occuper en même temps de cet homme.

— Dans ce cas, il faudra faire attention aux bêtes sauvages. Il aurait mieux valu que vous disposiez d'une arme de jet, mais je ne peux rien vous donner. »

Je m'apprêtais à m'éloigner, lorsque l'homme m'arrêta en mettant la main sur mon épaupe.

« Abandonnez-le si vous êtes attaqués, dit-il. Et ne vous sentez pas trop coupable si vous êtes obligé de le laisser ainsi. J'ai déjà vu des cas semblables. Il n'a guère de chances de guérir.

— Mais il est déjà guéri », répondis-je.

Si cet homme ne nous avait pas permis de rester dans son hôpital de campagne et n'avait pu nous donner d'armes, au moins nous avait-il offert quelque chose à manger ; et je repartis plus optimiste que je n'étais arrivé. Nous nous trouvions dans une vallée dont les collines occidentales s'étaient peu à peu englouties dans l'obscurité depuis un peu plus d'une veille. Marchant à côté du soldat, je me rendis compte tout d'un coup qu'il n'avait plus besoin de s'appuyer sur moi pour avancer. Je le lâchai, et il continua à marcher à mes côtés comme l'aurait fait un ami. Son visage ne ressemblait pas vraiment à celui de Jonas, qui était long et étroit ; mais une fois, alors que je le regardais de profil, je saisis une expression qui me le rappela tellement que j'eus presque l'impression d'avoir vu un fantôme.

À la lumière du clair de lune, la route, ordinairement grise, prenait une couleur blanc verdâtre ; de chaque côté, arbres et buissons paraissaient noirs. Tout en marchant je me mis à parler. En partie, je dois l'admettre, pour combattre un pur sentiment de solitude ; mais j'avais d'autres raisons. Certes il existe certains animaux qui attaquent les hommes sans plus de crainte qu'un renard les poules, tel l'alzabo ; mais il en est d'autres, ai-je entendu dire, qui s'enfuient s'ils sont alertés à temps de l'approche d'êtres humains. Je pensais aussi que si je m'adressais au soldat comme à n'importe quelle personne, des individus mal intentionnés nous entendant auraient moins de chances de se rendre compte à quel point mon compagnon était incapable de leur résister.

« Te rappelles-tu la nuit dernière ? demandai-je pour commencer. Tu as dormi très profondément. »

Il n'y eut pas de réponse.

« Peut-être ne t'en ai-je jamais parlé, mais j'ai la faculté de me souvenir de tout. Parfois je ne peux pas rappeler à moi ce que j'ai vécu, mais c'est là en permanence ; certains de ces souvenirs, tu vois, sont comme des clients qui se seraient évadés et qui tourneraient dans les oubliettes. On peut ne pas être capable de les présenter sur simple demande, mais ils sont toujours là et ne peuvent s'échapper.

« Cependant, si tu y penses bien, cela n'est pas entièrement vrai. Le quatrième et dernier niveau inférieur de nos oubliettes a été abandonné ; car il n'y a jamais assez de clients pour remplir les trois autres niveaux, et maître Gurloes finira bien peut-être par fermer également le troisième. Nous ne le gardons d'ailleurs en service que pour y reléguer les fous qu'aucun fonctionnaire officiel ne vient jamais

voir. Si on les laissait dans les étages supérieurs, leurs cris dérangerait les autres.

Remarque, ils ne sont pas tous bruyants, et il y en a même qui sont aussi tranquilles que toi. »

Toujours pas de réaction. Au seul clair de lune, je ne pouvais dire s'il faisait attention à mes histoires, mais, me souvenant de l'incident du rasoir, je persévèrai.

« J'y suis descendu moi-même une fois... Au quatrième niveau. J'avais alors un chien, que je cachais là, mais il s'était échappé. Je partis à sa recherche, et je tombai sur un tunnel qui permettait de sortir des oubliettes. C'est en rampant que finalement je débouchai au-dessous d'un piédestal brisé, dans un endroit appelé l'atrium du Temps. Il était plein de cadrans solaires. J'y ai rencontré une jeune femme plus belle, pour dire la vérité, que toutes celles que j'ai vues par la suite. Encore plus séduisante que Jolenta, je crois, quoique d'une manière différente. »

Le soldat resta silencieux, mais quelque chose me disait qu'il m'écoutait maintenant – peut-être était-ce simplement un mouvement de sa tête, que j'avais aperçu du coin de l'œil.

« Elle s'appelait Valéria, et je crois qu'elle était plus jeune que moi, même si elle semblait plus âgée. Elle avait les cheveux noirs et bouclés, comme ceux de Thècle, mais ses yeux aussi étaient noirs. Thècle, elle, les avait violets. Elle possédait la peau la plus délicate que j'aie jamais vue... comme faite d'un lait très riche auquel on aurait mélangé du jus de grenade et de fraise.

« En fait, je n'avais pas l'intention de te parler de Valéria, mais de Dorcas. Dorcas aussi est ravissante, bien qu'elle soit toute mince – on dirait presque une enfant. Elle a le visage d'une péri et sa peau est couverte de taches de rousseur qui sont comme autant de petits reflets dorés. Elle portait les cheveux longs, mais elle les a coupés ; elle y piquait toujours des fleurs. »

Je m'arrêtai à nouveau. J'avais continué à parler de femmes parce que le sujet avait eu l'air de capter son attention. Mais je n'aurais pas pu dire s'il écoutait encore.

« Avant de quitter Thrax, j'ai été voir Dorcas. Elle était dans sa chambre, dans une auberge qui s'appelle Le Canard sur son nid. Elle était au lit, nue, mais gardait le drap tiré jusqu'au menton comme si nous n'avions jamais dormi ensemble – nous qui avons tellement voyagé, à pied et à cheval, bivouaquant en des endroits où jamais voix humaine n'avait résonné depuis que la terre s'était élevée de la mer, et grimpant sur des sommets que seuls les pas du soleil avaient jusqu'ici parcourus. Elle était sur le point de me quitter, comme moi-même de la laisser ; ni l'un ni l'autre n'aurions vraiment voulu qu'il en fût autrement. Cependant, au dernier moment, elle a eu peur, et m'a

demandé de l'accompagner.

« Elle a dit que la Griffes avait le même pouvoir sur le temps que les miroirs du père Inire sur l'espace, d'après ce que l'on dit. Sur le coup, je ne me suis pas tellement attardé à cette remarque – au fond, je ne suis pas très intelligent, et je ne pense pas avoir quoi que ce soit d'un philosophe –, mais maintenant je la trouve intéressante. Elle m'a dit : "Quand tu as ramené le uhlan à la vie, c'est parce que la Griffes a tordu le temps pour lui, et l'a ramené à l'instant où il vivait encore. Quand tu as guéri presque complètement les blessures de ton ami, c'est parce qu'elle a rapproché l'instant où vous vous trouviez de celui où il aurait été normalement guéri." Ne trouves-tu pas cela intéressant ? Peu après le moment où je t'ai piqué de la pointe de la Griffes, tu as fait un drôle de bruit. Je pense qu'il s'agissait peut-être du rôle de la mort. »

J'attendis. Le soldat ne parla pas, mais, de façon tout à fait inattendue, il posa sa main sur mon épaule. Je m'étais exprimé un peu à la légère ; mais ce contact me fit prendre soudainement conscience du sérieux de mes propos. S'ils étaient vrais – et même s'ils n'étaient qu'une grossière approximation de la vérité –, j'avais alors joué avec des puissances que je ne comprenais pas davantage que le fils de Casdoé, l'enfant que j'avais voulu adopter, n'aurait pu comprendre l'anneau géant qui lui avait ôté la vie.

« Il n'est pas extraordinaire, dans ces conditions, que tu sois hébété. Ce doit être une expérience terrible que de revenir ainsi à reculons dans le temps ; et plus terrible encore de franchir les portes de la mort dans l'autre sens. J'étais sur le point de te dire que ce devait être comme naître à nouveau ; mais sans doute est-ce bien pis que cela, je pense, car un bébé vit déjà dans le sein de sa mère. » J'hésitai. « Je... Thècle, je veux dire... n'a jamais été enceinte. »

Peut-être simplement parce que je m'interrogeais sur l'état de confusion dans lequel il était, je me sentais moi-même passablement embrouillé, et n'arrivais pas à savoir exactement qui j'étais. Je finis par ajouter maladroitement : « Je te prie de m'excuser. Lorsque je suis fatigué, et en particulier lorsque je suis sur le point de m'endormir, on dirait que je deviens quelqu'un d'autre. » (Pour quelque raison, sa main, à ces mots, serra mon épaule un peu plus fort.)

« Mais c'est une longue histoire qui n'a rien à voir avec toi. Je voulais en venir à ceci : dans l'atrium du Temps, l'effondrement du piédestal avait provoqué l'inclinaison des cadrans solaires, dont le gnomon n'était plus convenablement pointé ; or j'ai entendu dire que lorsque quelque chose de semblable se produit, les veilles du jour s'arrêtent, ou même s'écoulent à l'envers pendant une partie de la journée. Tu portes un cadran solaire sur toi ; tu sais donc que pour connaître l'heure exacte, il te faut pointer correctement son gnomon

vers le soleil. Celui-ci reste immobile, tandis que Teur danse autour de lui, et c'est par cette danse que nous savons l'heure – tout comme un homme sourd peut toujours marquer le rythme de la tarentelle rien qu'en observant les mouvements des danseurs. Mais que se passerait-il si le soleil lui-même se mettait à danser ? Alors, la marche en avant des instants pourrait bien devenir une retraite.

« J'ignore si tu crois au Nouveau Soleil – je ne suis pas sûr d'y avoir moi-même jamais cru. Mais s'il doit venir, il sera le Conciliateur, de retour ; et donc *Nouveau Soleil et Conciliateur* ne sont que les deux noms différents d'un même individu. On peut se demander pourquoi un individu devrait être appelé Nouveau Soleil. Qu'en penses-tu ? Ne serait-ce pas à cause du pouvoir qu'il a de faire bouger le temps ? »

J'avais précisément à ce moment-là l'impression que le temps s'était arrêté. Autour de nous, les arbres se dressaient, noirs et silencieux. Il faisait plus frais avec la nuit. Plus rien ne me venait à l'esprit, et j'avais honte d'avoir raconté n'importe quoi, car j'avais l'impression que d'une façon ou d'une autre, le soldat m'avait écouté attentivement. Je vis se profiler devant nous deux pins beaucoup plus gros que ceux qui bordaient jusqu'ici la route, et j'aperçus la ligne blanche et verte d'un chemin passant entre eux. « C'est là ! » m'exclamai-je.

Mais quand nous y arrivâmes, il me fallut retenir le soldat et le faire pivoter en le prenant par les épaules pour qu'il me suive. Je remarquai une tache sombre dans la poussière, et me baissai pour la toucher.

Du sang coagulé. « Nous sommes sur la bonne route, dis-je. On a amené des blessés par ce chemin. »

Fièvre

Je n'ai aucune idée de la distance que nous avons parcourue, ni de l'heure qu'il était lorsque nous sommes arrivés à destination. Je me souviens seulement que je me mis à trébucher peu de temps après avoir quitté la route principale, comme si j'étais atteint d'une sorte de maladie : de même que certaines personnes ne peuvent s'empêcher de tousser ou d'autres sont incapables d'arrêter le tremblement de leurs mains, de même n'arrivais-je pas à éviter de buter du pied tous les quelques pas. À moins de concentrer toutes mes pensées dessus, le bout de ma botte gauche heurtait régulièrement le talon de ma botte droite – or j'étais incapable de me concentrer, mon imagination se mettant à vagabonder à chaque enjambée.

Des lucioles, de part et d'autre du chemin, lançaient leur lueur en passant entre les arbres ; si bien que pendant un bon moment, je crus que les lumières que j'apercevais au loin étaient encore celles d'insectes, et ne me mis pas à presser le pas pour si peu. Puis brusquement, à ce qu'il me sembla, nous nous retrouvâmes sous l'ombre d'un toit, tandis que des hommes et des femmes, une lampe à la lumière jaunâtre à la main, se déplaçaient le long de rangées de couchettes cachées par des rideaux. Une femme, que je crus voir habillée de noir, nous prit alors en charge et nous conduisit à un autre endroit, où se trouvaient des chaises faites en peau et cornes, et où brûlait un brasero. Ce n'est qu'une fois là que je me rendis compte que sa robe était écarlate et complétée par un capuchon de la même couleur ; je crus même un instant qu'il s'agissait de Cyriaque.

« Votre ami est très malade, n'est-ce pas ? dit-elle. Savez-vous ce qui lui est arrivé ? »

Le soldat secoua la tête et répondit : « Non, je ne sais même pas

très bien qui il est. »

J'étais trop ahuri pour parler. Elle me prit la main, puis la lâcha pour prendre celle du soldat. « Il a la fièvre ; comme vous, d'ailleurs. Depuis que les chaleurs de l'été ont commencé, il y a davantage de malades chaque jour. Il aurait fallu faire bouillir votre eau et vous débarrasser le plus soigneusement possible de vos parasites. »

Elle se tourna alors vers moi. « Vous présentez aussi de nombreuses petites coupures, et certaines se sont infectées. Des éclats de roche, peut-être ? »

Je réussis à articuler : « Ce n'est pas moi qui suis malade ; c'est moi qui ai amené mon ami ici.

— Vous êtes tous les deux malades, et vous vous êtes probablement soutenus l'un l'autre pour arriver jusque chez nous. Étaient-ce bien des éclats de roche ? Venant d'une arme ennemie quelconque ?

— Oui, des éclats de roche ; mais l'arme appartenait à un ami.

— C'est la pire des choses, m'a-t-on dit – se faire tirer dessus par ceux de son camp. Mais c'est la fièvre qui m'inquiète le plus. » Elle hésita, nous regardant tour à tour. « J'aimerais bien vous coucher tout de suite, mais il va vous falloir prendre un bain auparavant. »

Elle frappa des mains, et un solide gaillard au crâne rasé fit son apparition. Il nous prit par le bras mais s'arrêta au bout de quelques pas et me souleva de terre pour me porter, comme j'avais porté une fois le petit Sévérien. Quelques instants plus tard, nous étions nus et installés dans un bain dont l'eau était chauffée par des pierres. L'homme nous arrosa copieusement de la main, puis nous fit sortir l'un après l'autre, pour pouvoir nous couper les cheveux à l'aide de ciseaux. Il nous laissa ensuite traîner un moment dans le bain.

« Tu peux parler maintenant », dis-je au soldat.

Je le vis acquiescer à la faible lumière de la lampe.

« Dans ce cas, pourquoi n'as-tu rien dit en chemin ? »

Il hésita, et souleva légèrement les épaules. « J'étais en train de penser à beaucoup de choses, et toi aussi tu restais silencieux. Tu avais l'air tellement fatigué ! À un moment donné, je t'ai demandé si nous ne pourrions pas nous arrêter. Tu n'as même pas répondu.

— Mes souvenirs sont tout à fait différents, lui dis-je, mais peut-être avons-nous raison tous les deux. Te rappelles-tu ce qui t'est arrivé avant notre rencontre ? »

Il y eut un nouveau silence. « Je ne me rappelle même pas t'avoir rencontré. Je ne me souviens que d'une chose : nous sommes en train de marcher sur un chemin très sombre et tu es à côté de moi.

— Et avant cela ?

— Je ne sais pas. De la musique, peut-être, et une marche qui n'en finit pas. Au soleil, tout d'abord, puis dans l'obscurité.

— Cela, c'était avec moi, répondis-je. Ne te souviens-tu pas d'autre chose ?

— Oui, d'avoir fui dans la nuit. J'étais avec toi, et nous sommes arrivés à un endroit où le soleil était juste au-dessus de nos têtes. Il y avait une lumière devant nous, mais quand je me suis avancé, elle est devenue une sorte d'obscurité. »

J'acquiesçai. « Tu n'avais pas toute ta tête, comprends-tu. Par une chaude journée, on peut avoir l'impression que le soleil est juste au-dessus de notre tête, et que lorsqu'il passe derrière les montagnes, sa lumière devient obscurité. Te souviens-tu de ton nom ? »

Ma question le fit réfléchir pendant un moment, puis il me sourit tristement. « J'ai dû le perdre quelque part en chemin, comme disait le jaguar qui avait promis de guider le mouton. »

L'homme à la carrure athlétique qui nous avait rasé le crâne revint sans que nous nous en apercevions. Il m'aida à sortir du bain, et me donna une serviette pour me sécher, une robe et un sac de paille tressé contenant mes affaires. Celles-ci dégageaient encore une puissante odeur, celle de la fumée par laquelle on les avait désinfectées. Douze veilles auparavant, j'aurais été dans tous mes états à la seule idée d'être séparé de la Griffé, ne serait-ce qu'un instant. Mais cette nuit, à peine m'étais-je rendu compte en avoir été séparé – il avait fallu qu'on me la rende pour cela, et j'attendis d'être allongé sur une couchette, rideaux tirés, pour vérifier qu'elle était toujours à sa place. Elle brilla dans ma main, émettant une lumière douce comme celle de la lune (la lune, qui avait parfois la même forme que la Griffé). Je souris à l'idée que les rayons qu'elle nous envoie ne sont que le reflet, teinté de vert, de ceux du soleil.

Au cours de ma première nuit à Saltus, je m'étais réveillé en pensant que je me trouvais dans le dortoir des apprentis de notre tour. Maintenant, j'éprouvais une impression qui était en quelque sorte le contraire : je dormais, et rêvais que le lazaret plongé dans la pénombre, ses personnages se déplaçant silencieusement et ses lumières mouvantes n'avaient été qu'une hallucination que j'aurais eue dans la journée.

Je m'assis et regardai autour de moi. Je me sentais bien – mieux, en fait, que je ne m'étais jamais senti ; mais j'avais chaud, et l'impression que cette chaleur venait de moi. Roche dormait sur le côté, ses cheveux roux en bataille, la bouche légèrement ouverte, l'énergie qui l'habitait habituellement n'apparaissant plus sur son visage détendu à l'expression enfantine. Je pouvais apercevoir des rafales de neige par le hublot, tournoyant dans la Vieille Cour, tandis que celle qui était au sol ne portait encore aucune empreinte de pas d'homme ou d'animal ; je me dis alors que dans la nécropole, en

revanche, il devait déjà y avoir des centaines d'empreintes, celles des petites créatures qui s'y abritaient ordinairement, favoris et compagnons des morts, partis à la recherche de leur provende ou en train de s'ébattre dans le nouveau paysage que Dame Nature venait de dessiner pour elles. Je m'habillai rapidement et en silence, mettant le doigt devant la bouche lorsque l'un des autres apprentis bougeait, puis descendis à toute vitesse l'escalier en colimaçon qui s'enroule, raide et étroit, au centre de la tour.

Il me parut plus long que d'habitude, et je trouvai plus difficile de passer d'une marche à l'autre. Nous nous rendons toujours parfaitement compte de la gravité lorsque nous montons un escalier, alors que nous tenons pour acquise l'aide qu'elle nous apporte quand nous en descendons un. Or cette aide m'était maintenant retirée ou presque. Je devais faire un effort à chaque pas, mais un effort très particulier, destiné à m'éviter d'être catapulté vers le haut chaque fois que mon pied touchait la marche, si je l'avais posé avec trop d'énergie. Je me rendis compte, de cette manière mystérieuse que l'on a de comprendre les choses en rêve, que toutes les tours de la Citadelle venaient enfin de quitter le sol et avaient entamé la traversée qui devait les amener au-delà du cercle de Dis. De le savoir me fit très plaisir, mais ne m'empêcha pas de vouloir gagner la nécropole pour y repérer les coatis et les renards. Je descendais aussi vite que je pouvais, lorsque j'entendis un grognement. Au lieu de descendre comme il l'aurait dû, l'escalier conduisait maintenant dans une cabine, à la façon dont les marches, dans le château de Baldanders, descendaient le long de la paroi de sa chambre.

Je me retrouvai dans une chambre de malade – celle de maître Malrubius. Les maîtres ont droit à de vastes appartements ; la pièce était cependant beaucoup plus grande que ne l'était la cabine qu'il avait réellement occupée. Elle comportait bien deux hublots, comme dans mon souvenir, mais ils étaient énormes : les yeux du mont Typhon. Le lit de maître Malrubius avait beau être immense, il paraissait perdu au milieu de cette salle gigantesque. Deux personnages étaient penchés sur lui ; ils étaient habillés en sombre, mais non pas de la couleur fuligine de la guilde. Je me dirigeai vers eux, et, lorsque je fus suffisamment proche pour pouvoir entendre la respiration laborieuse du malade, ils se redressèrent et se tournèrent vers moi. Je reconnus alors la Cuméenne et son acolyte Merryn, les deux sorcières que nous avions rencontrées sur le sommet du mausolée dans la ville de pierre en ruine.

« Ah ! ma sœur, vous voilà enfin », dit Merryn.

Ce n'est que lorsqu'elle eut parlé que je me rendis compte n'être pas, comme je l'avais cru, l'apprenti Sévérin, mais Thècle telle qu'elle était quand elle avait ma taille d'alors ; c'est-à-dire qu'elle avait treize

ou quatorze ans. Je me sentis extraordinairement gêné(e), non point tant à cause de mon corps de fille ou parce que je portais des vêtements masculins (ce qui au contraire me plaisait bien), mais du fait que je ne m'en étais pas aperçu(e) jusqu'ici. J'eus aussi l'impression que la phrase de Merryn avait eu un effet magique – que Sévérían et moi avions été présents ensemble jusque-là, mais que ses mots l'avaient fait passer au second plan. La Cuméenne me baisa le front ; cela fait, elle s'essuya le sang des lèvres. Bien qu'elle n'eût pas parlé, je sus qu'il s'agissait d'un signal, et que d'une certaine manière, j'étais également devenue le soldat.

« Lorsque nous dormons, m'expliqua Merryn, nous passons de la temporalité à l'éternité.

— Lorsque nous nous éveillons, murmura la Cuméenne, nous perdons notre aptitude à voir au-delà du moment présent.

— Elle ne s'éveille jamais », proclama fièrement Merryn.

Maître Malrubius bougea et gémit, et la Cuméenne, prenant une carafe sur la table, remplit un gobelet d'eau. Lorsqu'elle reposa la carafe à sa place, quelque chose de vivant remua dedans ; pour je ne sais quelle raison, je m'imaginai qu'il s'agissait de l'ondine. J'eus un mouvement de recul, mais c'était en fait Héthor, pas plus grand que ma main, qui pressait son visage grisâtre et glabre contre la paroi de verre.

J'entendis sa voix s'élever, menue et haut perchée comme des cris de souris : « Parfois jeté à la grève par les tempêtes photoniques, par le tourbillon des galaxies, dans le sens direct ou rétrograde, clignotant de toutes ses lumières dans les couloirs maritimes enténébrés bordés de nos voiles d'argent, nos voiles-miroir hantées par les démons, sous ses mâts de cent lieues aussi fins que des fils, aussi fins que des aiguilles d'argent se faufilant parmi les rayons de lumières des étoiles, rebrodant les astres sur fond de velours noir, humide des vents du Temps qui roule et passe. Le mors aux dents !

« L'écume, l'écume volatile du Temps, jetée sur ces rives où les vieux marins ne peuvent plus préserver leurs os du mouvement incessant et infatigable de l'univers. Où était-elle partie, ma noble dame, l'élue de mon âme ? Évanouie au milieu des marées célestes du Verseau, des Poissons, du Bélier. Évanouie. Évanouie dans son petit bateau, la pointe de ses seins pressée contre le velours noir du plat-bord, évanouie, s'éloignant à la voile et pour toujours des plages baignées par les étoiles, des hauts-fonds à sec des mondes habitables. Elle est son propre bateau, elle est la figure de proue de son propre bateau, elle est son capitaine. Maître d'équipage, maître d'équipage, lance la chaloupe ! Maître voilier, taille une voile ! Elle nous a laissés en arrière. Nous l'avons laissée en arrière. Elle est dans le passé que nous n'avons jamais connu et dans l'avenir que nous ne connaissons

jamais. Hissez de nouvelles voiles, capitaine, car l'univers nous distance... »

Une clochette se trouvait sur la table, à côté de la carafe. Merryn la fit sonner comme pour couvrir la voix de Héthor ; une fois que maître Malrubius eut humecté ses lèvres, elle prit le gobelet des mains de la Cuméenne, jeta ce qui restait d'eau sur le plancher, puis le renversa pour en coiffer le col de la carafe. Héthor se trouva réduit au silence, mais l'eau se répandit sur le plancher en faisant des bulles, comme si elle était alimentée par une source secrète. Elle était glaciale. Je pensai vaguement que ma gouvernante se mettrait en colère en voyant mes chaussures mouillées.

À l'appel de la clochette, une servante arriva – la domestique de Thècle, celle-là même dont on avait inspecté la jambe écorchée, le lendemain du jour où j'avais sauvé Vodalus. Elle était plus jeune, de l'âge qu'elle devait avoir lorsque Thècle était elle-même une toute jeune fille, mais sa jambe avait déjà subi la torture et dégoulinait de sang. « Je suis tellement désolé, dis-je. Je suis tellement désolé, Hunna. Ce n'est pas moi qui l'ai fait ; c'est le travail de maître Gurloes, aidé d'un compagnon. »

Maître Malrubius s'assit sur le lit, et je me rendis compte à ce moment-là seulement que ce lit était en réalité une main de femme, avec des doigts plus longs que mes bras, et des ongles comme des serres. « Tu es en forme », me lança-t-il, comme si c'était moi qui avais été sur le point de mourir. « Ou du moins assez en forme. » Les doigts de la main commencèrent à se refermer sur lui, mais il sauta du lit dans l'eau, maintenant à hauteur de genou, pour venir près de moi.

Un chien – mon bon vieux Triskèle – apparut : sans doute, il s'était caché sous le lit, ou bien s'était trouvé couché de l'autre côté, invisible pour moi. Il se dirigeait vers nous, faisant gicler l'eau de son unique patte antérieure, poussant son poitrail comme une étrave, et se mit à aboyer joyeusement. Maître Malrubius me prit par la main droite, et la Cuméenne par la gauche ; ensemble, ils me conduisirent vers l'un des grands yeux de la montagne.

Je vis le même paysage que j'avais contemplé lorsque Typhon m'y avait accompagné : à mes pieds, déroulé comme un tapis, s'étendait le monde, entièrement visible. Mais cette fois, le spectacle était encore plus sublime. Le soleil était derrière nous ; la force de ses rayons semblait s'être multipliée. Son ardeur alchimique avait transformé les ombres en or, et tout ce qui était vert devenait plus sombre et plus fort tandis que je regardais. Je pouvais voir les grains mûrir dans les champs, et même les myriades de poissons de la mer doubler de quantité et doubler encore, grâce à la multiplication des minuscules plantes de surface dont ils se nourrissaient. L'eau qui avait envahi la chambre derrière nous déborda de l'œil, et, tombant dans la lumière,

dessina un arc-en-ciel.

Je m'éveillai alors.

Pendant mon sommeil, quelqu'un m'avait enveloppé dans des draps contenant de la neige. (J'appris par la suite que cette neige était amenée des sommets par des bêtes de somme au pied sûr.) Grelottant, je ne désirais qu'une chose, repartir dans mon rêve, mais déjà je savais que j'en étais terriblement éloigné. Le goût amer d'un médicament m'emplissait la bouche ; en dessous de moi, le lit de sangle me paraissait aussi dur que le sol. Tout autour, des pèlerines en robe écarlate allaient et venaient avec des lampes, s'occupant des hommes et des femmes qui gémissaient dans le noir.

Le lazaret

Je ne crois pas m'être rendormi de la nuit, même si j'ai pu somnoler par moments. À l'aube, la neige avait fondu. Deux pèlerines me débarrassèrent des draps et me donnèrent une serviette pour me sécher, puis refirent complètement le lit. J'aurais aimé pouvoir leur donner tout de suite la Griffes – toutes mes affaires se trouvaient dans le sac, en dessous de ma couchette –, mais le moment me parut mal choisi. Je restai couché, au lieu de cela, et m'endormis alors qu'il faisait grand jour.

Je m'éveillai de nouveau vers midi. Le lazaret était aussi calme qu'il était possible ; assez loin de moi, deux hommes bavardaient, tandis qu'un autre poussait des cris. Mais ces voix ne faisaient qu'accentuer l'impression de tranquillité. Je m'assis et regardai autour de moi, dans l'espoir de voir le soldat. À son crâne rasé de près, je pris tout d'abord l'homme qui était étendu à ma droite pour l'un des esclaves des pèlerines. Je lui adressai la parole, mais je vis que je m'étais trompé lorsqu'il tourna son visage vers moi.

Son regard était le plus vide d'expression que j'aie jamais vu chez un être humain, et paraissait contempler des esprits qui me restaient invisibles. « Gloire au groupe des Dix-sept, dit-il.

— Bonjour. Avez-vous une idée de l'organisation de cet endroit ? »

Une ombre passa sur son front, et j'eus l'impression que ma question, pour une raison ou une autre, avait éveillé ses soupçons. Puis il répondit : « Toutes les entreprises sont menées à bien ou à mal selon qu'on les conforme ou non à la Pensée Correcte.

— On a amené ici un autre homme en même temps que moi. J'aimerais lui parler ; c'est en quelque sorte un ami.

— Ceux qui réalisent la volonté du peuple sont des amis, même si nous ne leur avons jamais parlé. Ceux qui ne réalisent pas la volonté du peuple sont des ennemis, même si, enfants, nous avons été à l'école ensemble. »

L'homme qui était à ma gauche lança alors : « Vous n'en tirerez rien. C'est un prisonnier. »

Je me tournai du côté de mon nouvel interlocuteur. Bien que d'une maigreur de tête de mort, sa figure avait néanmoins conservé une expression humoristique. On aurait cru qu'il n'avait pas passé un peigne dans ses cheveux raides et noirs depuis des mois.

« Il parle comme ça tout le temps – et jamais d'une autre manière. *Eh, toi !* On va vous battre ! »

L'autre répondit : « Pour les Armées du Peuple, la défaite est le ressort de la victoire, et la victoire, l'échelle qui conduit à de nouvelles victoires.

— Et encore, ce qu'il dit a souvent plus de sens que ce que racontent la plupart d'entre eux, remarqua l'homme installé à ma gauche.

— Vous avez dit qu'il s'agissait d'un prisonnier. Qu'est-ce qu'il a fait ?

— Ce qu'il a fait ? Eh bien, il n'est pas mort.

— J'ai l'impression de ne pas avoir compris. Aurait-il été sélectionné pour une mission-suicide ou quelque chose comme ça ? »

La personne couchée dans le lit suivant immédiatement celui de l'homme au faciès de crâne se redressa : c'était une jeune femme, aux traits tirés mais charmants. « Ils sont tous dans ce cas, dit-elle. Ou du moins, ils ne peuvent revenir chez eux tant que la guerre n'est pas gagnée ; or, en fait, ils savent qu'ils ne la gagneront jamais.

— Les batailles extérieures sont déjà gagnées lorsque les combats intérieurs sont menés selon les principes de la Pensée Correcte. »

J'intervins. « C'est donc un Ascien : c'était ce que vous vouliez dire. Je n'en avais jamais vu auparavant.

— La plupart d'entre eux meurent, c'est ce que j'ai dit, corrigea l'homme aux cheveux noirs.

— J'ignorais qu'ils parlaient notre langue.

— Ils ne la parlent pas. Quelques officiers qui sont venus ici lui parler pensent qu'il était interprète. Un soldat sans doute chargé d'interroger les nôtres une fois qu'ils ont été faits prisonniers. Il a dû faire quelque chose de travers, et il a été renvoyé dans le rang.

— Je ne pense pas qu'il soit réellement fou, remarqua la jeune femme. Mais la plupart d'entre eux le sont. Quel est votre nom ?

— Veuillez m'excuser, j'aurais dû me présenter. Je m'appelle Sévérián. » Je faillis ajouter que j'étais lecteur, mais je pensai à temps que, si je le disais, je risquais de ne plus me voir adresser la parole.

« Mon nom est Foïla, et voici Méliton. Je faisais partie des hussards bleus ; Méliton, des hoplites.

— Vous ne devriez pas raconter n'importe quoi, grommela Méliton. Je suis un hoplite et vous un hussard bleu. »

Il me parut beaucoup plus proche de la mort que la jeune femme.

« J'espère seulement que nous serons démobilisés lorsque nous serons suffisamment rétablis pour quitter cet endroit, répliqua Foïla.

— Et alors, qu'est-ce que nous ferons ? Irons-nous traire les vaches d'un autre, ou soigner ses cochons ? » Méliton se tourna vers moi. « Ne vous laissez pas abuser par son bavardage. Nous étions volontaires, tous les deux. J'étais sur le point d'obtenir de l'avancement lorsque j'ai été blessé ; je pourrai entretenir une épouse lorsque je serai promu.

— Je ne vous ai pas promis de vous épouser », lança Foïla sèchement.

Venant de quelques lits plus loin, une voix puissante s'éleva. « Prends-la donc, une fois pour toutes, et qu'elle la ferme ! »

Sur ces mots, le malade qui se trouvait dans le lit voisin, de l'autre côté de celui de Foïla, se redressa et dit : « C'est moi qu'elle épousera. » Il était grand, avec une peau claire et des cheveux pâles, et s'exprimait avec la pondération caractéristique des gens venus des îles glacées du Sud. « Je m'appelle Hallvard. »

Me surprenant, l'Ascien proféra alors : « Unis, les hommes et les femmes sont plus forts ; mais une femme brave désire des enfants, et non des maris.

— Elles combattent même lorsqu'elles sont enceintes, m'expliqua Foïla. J'en ai vu mortes sur le champ de bataille.

— Le peuple constitue les racines de l'arbre. Les feuilles tombent, mais l'arbre reste. »

Je demandai à Méliton et à Foïla si l'Ascien était l'auteur de ses aphorismes, ou bien s'il citait une source littéraire que je n'aurais pas connue.

« Vous demandez s'il les improvise, n'est-ce pas ? me demanda Foïla. Non, en aucun cas. Tout ce qu'ils disent doit provenir d'un texte approuvé. Certains d'entre eux, même, ne parlent jamais. Les autres disposent de milliers de citations apprises par cœur – peut-être des dizaines ou des centaines de milliers, d'ailleurs.

— Mais c'est impossible ! » m'exclamai-je.

Méliton haussa les épaules. Il avait réussi à se hisser sur un coude. « C'est pourtant bien ce qu'ils font ; en tout cas, c'est ce que tout le monde dit. Foïla les connaît mieux que moi. »

La jeune femme acquiesça. « Nous sommes souvent employés comme éclaireurs dans la cavalerie légère, et il arrive parfois que notre mission spécifique consiste à faire des prisonniers. On n'apprend

pratiquement rien avec la majorité d'entre eux, mais l'état-major peut découvrir pas mal de choses en se basant sur leur équipement et leur condition physique. Sur le continent septentrional, d'où ils viennent, seuls les tout petits enfants parlent de la même manière que nous. »

J'imaginai maître Gurloes en train de diriger les affaires de notre guilde. « Mais comment font-ils pour dire quelque chose, par exemple : “Prenez trois apprentis et déchargez ce fourgon” ?

— Ils ne diraient pas cela du tout. À la place, ils prendraient trois personnes par l'épaule, leur montreraient le fourgon et leur donneraient une bourrade. Elles vont le décharger ? Très bien. Sinon, le chef fait une citation sur la nécessité de travailler pour obtenir la victoire, devant plusieurs témoins. Et si ceux auxquels il s'adresse ne vont toujours pas travailler, il les fait tuer – probablement rien qu'en les montrant du doigt et en citant un texte sur la nécessité d'éliminer les ennemis du peuple. »

L'Ascien dit alors : « Les cris des enfants sont les cris de la victoire. Cependant, la victoire doit apprendre la sagesse. »

Foïla interpréta pour nous ces propos sibyllins. « Il veut dire que bien qu'on ait besoin d'enfants, ce qu'ils disent n'a aucun sens. Même si nous apprenions leur langue, la plupart des Ascien nous considéreraient comme des muets : pour eux, les groupes de mots qui ne font pas partie des textes approuvés n'ont aucune signification. S'ils reconnaissaient – même dans leur for intérieur – que ce que nous disons a un sens, il leur serait alors possible d'entendre des propos déloyaux, voire d'en tenir. Ce serait extrêmement dangereux. Mais tant qu'ils ne font que comprendre et citer des textes approuvés, personne ne peut les accuser. »

Je me tournai pour regarder l'Ascien. De toute évidence, il nous écoutait attentivement ; mais à part cela, je n'aurais su dire ce que son expression signifiait. « Ceux qui écrivent les textes approuvés, lui dis-je, ne peuvent eux-mêmes citer dans leurs écrits des textes déjà approuvés. Par conséquent, même un texte approuvé peut contenir des éléments pervers.

— La Pensée Correcte est la pensée du peuple. Le peuple ne peut trahir ni le peuple, ni le groupe des Dix-sept. »

Foïla me lança vivement : « N'insultez pas le peuple, ni le groupe des Dix-sept. Il pourrait tenter de se tuer. Ils le font parfois.

— Redeviendra-t-il jamais normal ?

— J'ai entendu dire que certains d'entre eux finissent par parler plus ou moins comme nous le faisons, si c'est ce que vous avez voulu dire. »

Je ne trouvai rien à répondre à cela, et nous restâmes silencieux un moment. Je découvris qu'il y avait de longues périodes de calme dans un endroit comme le lazaret, où tout le monde ou presque est

malade. Nous savions que nous devions, veille après veille, rester inoccupés ; que, si nous ne disions pas sur le moment ce que nous avions envie de dire, l'occasion se présenterait à nouveau un peu plus tard, l'après-midi ou le lendemain matin. Et, de fait, quiconque se serait exprimé comme parlent les gens bien portants – après un repas, par exemple – nous aurait paru insupportable.

Les propos qui venaient d'être tenus avaient tourné mes pensées vers le septentrion, et je me rendis compte que j'en ignorais presque tout. À l'époque où je n'étais qu'un petit garçon, chargé de frotter les planchers et de faire les commissions dans la Citadelle, la guerre elle-même me paraissait quelque chose d'infiniment éloigné. Je savais que la plupart des servants des principales pièces d'artillerie que nous possédions y avaient participé, mais je le savais au même titre que je savais que la lumière qui éclairait mes mains provenait du soleil. J'étais destiné à devenir bourreau ; en tant que tel je n'aurais aucune raison d'être enrôlé dans l'armée, ni même aucune raison de redouter d'être engagé de force. Je n'aurais jamais imaginé voir la guerre aux portes mêmes de Nessus (portes qui me paraissaient d'ailleurs quasiment légendaires), ni jamais songé à quitter la ville, ou même le quartier de la ville dans lequel se trouvait la Citadelle.

Le Nord, l'Ascie, me semblait donc inconcevablement éloigné, un endroit aussi lointain que la plus lointaine galaxie, l'un et l'autre se trouvant pour toujours hors de ma portée. Psychologiquement, le septentrion se confondait pour moi avec la ceinture de végétation tropicale moribonde qui s'étendait entre le territoire des Ascien et le nôtre, alors que si maître Palémon m'avait posé la question, j'aurais su les distinguer sans difficulté.

Mais de ce qu'était l'Ascie elle-même je n'avais aucune idée. J'ignorais s'il s'y trouvait ou non des grandes villes, si l'on y voyait des montagnes comme dans les parties orientales et septentrionales de notre empire, et des plaines comme dans nos pampas. J'avais l'impression (rien ne prouvait que je ne me trompais pas) qu'il s'agissait d'un bloc continental, et non d'une série d'îles et d'archipels comme nous en avons dans le Sud ; et, plus que tout, l'impression qu'y vivait un peuple innombrable – ce peuple dont parlait tant notre Ascien –, un essaim inépuisable devenu en lui-même une entité nouvelle, comme le sont les colonies de fourmis. Imaginer ces millions et ces millions de gens privés de langage, ou réduits à s'exprimer par sentences toutes faites, comme des perroquets, et par des aphorismes dont le sens originel devait s'être perdu depuis fort longtemps, était insupportable. Parlant plutôt pour moi-même, je murmurai : « Il doit certainement s'agir d'un stratagème, d'un mensonge, ou d'une erreur. Une telle nation ne peut exister. »

C'est alors que l'Ascien, parlant aussi bas que moi, sinon

davantage, répondit : « Comment faire pour que l'État soit le plus fort possible ? Pour qu'il soit le plus fort possible, il faut qu'il soit sans conflit. Comment faire pour qu'il soit sans conflit ? Pour qu'il n'y ait pas conflit, il faut qu'il n'y ait pas désaccord. Comment supprimer les désaccords ? En supprimant les quatre causes de désaccord : le mensonge, les paroles insensées, les propos de vantardise et les discours qui ne font que pousser aux querelles. Comment supprimer les quatre causes de désaccord ? En ne parlant que le langage de la Pensée Correcte. C'est alors que l'État sera sans désaccord. Étant sans désaccord, il sera sans conflit. Étant sans conflit, l'État sera alors puissant, vigoureux et sûr. »

Je venais d'avoir une réponse et elle était double.

Milès, Méliton, Foïla et Hallvard

Ce soir-là, je devins victime d'une frayeur que mon esprit, jusqu'ici, avait réussi à me masquer. J'avais beau ne pas avoir aperçu un seul des monstres ramenés par Héthor d'au-delà des étoiles, depuis qu'avec le petit Sévérien je m'étais échappé du village des sorciers, je n'avais pas oublié que le vieux marin était toujours à mes trousses. Je n'avais guère craint de le voir me rattraper tant que j'avais voyagé dans des zones désertiques ou sur les eaux du lac Diuturna. Mais je me trouvais maintenant immobilisé, et prisonnier d'une grande faiblesse physique ; car, en dépit de la nourriture que j'avais prise, je me sentais plus faible que lorsque je mourais de faim dans les montagnes.

En plus, je redoutais Aghia presque davantage que son compère avec ses salamandres, ses noctules et ses limaces. Je n'ignorais rien de son courage, de sa rouerie, de sa méchanceté. Elle aurait pu être n'importe laquelle des pèlerines, emmitouflée dans la grande robe rouge à capuchon, se déplaçant entre les couchettes, et je l'imaginais, cachant une dague empoisonnée dans sa manche. Je dormis mal cette nuit-là ; je rêvai beaucoup, mais mes songes restèrent confus, et je ne tenterai pas de les rapporter ici.

Je m'éveillai, me sentant rien moins que reposé. La fièvre, dont j'avais à peine conscience en arrivant au lazaret, et qui avait paru disparaître la veille, reprit de plus belle. J'en sentais la chaleur dans tous mes membres ; j'avais l'impression que je devais rayonner et que j'aurais été capable de faire fondre les glaciers du Sud en me promenant parmi eux. Je m'emparai de la Griffes et la serrai dans mon poing, puis la glissai dans ma bouche pendant un certain temps. La fièvre retomba, mais elle me laissa épuisé et pris de vertiges.

Le soldat vint me rendre visite ce matin-là. À la place de son

armure, il portait une longue robe blanche que lui avaient donnée les pèlerines, mais il avait l'air d'avoir complètement récupéré, et il me dit espérer pouvoir partir le lendemain. Je lui répondis que j'aimerais le présenter aux amis que je venais de me faire dans cette partie du lazaret, et lui demandai s'il se souvenait de son nom.

Il secoua la tête. « Je ne me rappelle que très peu de chose. J'espère que lorsque je rejoindrai l'armée, je finirai par tomber sur quelqu'un m'ayant connu. »

Je le présentai quand même aux autres, le baptisant Milès[1], faute de mieux. Je ne connaissais pas non plus le nom de l'Ascien, et découvris que tout le monde l'ignorait, même Foïla. Lorsque nous le lui demandâmes, il se contenta de répondre : « Je suis fidèle au groupe des Dix-sept. »

Pendant un moment, Foïla, Méliton, le soldat et moi-même bavardâmes entre nous ; Méliton eut l'air d'apprécier Milès peut-être simplement à cause de la vague ressemblance qui existait entre son nom et celui que j'avais inventé. Puis Milès m'aida à m'asseoir sur le lit et, baissant la voix, me dit : « Il faut maintenant que je te parle en privé. Comme je te l'ai dit, je pense pouvoir partir d'ici dès demain matin. Mais d'après ce que je vois, tu en as encore pour plusieurs jours, peut-être même pour deux semaines. Il se peut que je ne te revoie jamais.

— Espérons que ce ne sera pas le cas.

— Je l'espère aussi. Mais si je retrouve ma légion, je peux très bien être tué le temps que tu guérisses. Et si je ne la trouve pas, il faudra sans doute que je m'engage dans une autre, pour ne pas être arrêté comme déserteur. » Il fit une pause.

Je souris. « Et il se peut aussi que je meure ici, de la fièvre. Cela, tu ne voulais pas le dire. Ai-je l'air aussi mal en point que le pauvre Méliton ? »

Il secoua la tête. « Non pas autant ; je suis sûr que tu t'en sortiras...

— C'est ce que chantait l'alouette tandis que le lynx poursuivait le lièvre autour du laurier. »

Ce fut à son tour de sourire. « Tu as raison ; c'est ce que j'étais sur le point de dire.

— Est-ce une expression courante dans la province de la Communauté où tu as été élevé ? »

Le sourire disparut. « Je l'ignore. Je n'arrive pas à me rappeler où se trouvait ma maison ; c'est d'ailleurs l'une des raisons pour lesquelles il faut que je te parle maintenant. Je me revois en train de marcher sur une route à tes côtés, de nuit. De ce qui précède notre arrivée ici, c'est la seule chose dont je me souviens. Où m'as-tu trouvé ?

— Dans un bois, à cinq ou dix lieues d'ici, au sud, il me semble. Te souviens-tu de ce que je t'ai expliqué à propos de la Griffes tandis que nous marchions ? »

Il secoua la tête. « J'ai vaguement l'impression que tu as parlé de quelque chose comme ça, mais j'ai oublié ce que tu as dit exactement.

— Que te rappelles-tu, au juste ? Dis-moi tout, et je te dirai ce que je sais, ainsi que ce que je peux deviner.

— Je marche à côté de toi. Il fait très noir... Je suis tombé, ou plutôt, non, j'ai fui à travers quelque chose. Je vois mon propre visage, multiplié à l'infini. Celui d'une fille à la chevelure d'or rouge, avec des yeux immenses.

— Celui d'une belle femme ?

— La plus belle du monde. »

Élevant la voix, je demandai si personne n'avait un miroir à me prêter pour quelques instants. Foïla fouilla dans ses affaires, sous sa couchette, et m'en tendit bientôt un. Je le tins devant le soldat. « Est-ce là ce visage ? »

Il hésita. « Il me semble.

— Des yeux bleus ?

— ... Je ne peux pas en être sûr. »

Je rendis son miroir à Foïla. « Je vais te répéter ce que je t'ai dit sur la route ; j'aurais cependant préféré être dans un endroit plus tranquille pour ça. Il y a quelque temps de cela, un talisman s'est retrouvé entre mes mains. Il m'est échu en toute innocence, mais il ne m'appartient pas. Sa valeur est immense et parfois – non pas tout le temps, mais seulement parfois –, il a le pouvoir de guérir les malades, et même de ressusciter les morts. Il y a deux jours, alors que je me dirigeais vers le nord, je suis tombé sur le cadavre d'un soldat. C'était au milieu des bois, assez loin de la route. Il était mort depuis moins d'une journée ; vraisemblablement, durant la nuit précédente. Je mourais de faim, à ce moment-là, et j'ai coupé les courroies qui renaient son sac, à la recherche de la nourriture qu'il pouvait contenir. Je l'ai trouvée et mangée en grande partie. Je me suis alors senti coupable d'avoir fait cela et j'ai sorti mon talisman pour essayer de le ramener à la vie. J'avais déjà échoué à plusieurs reprises, en d'autres circonstances, et pendant un moment je craignis d'avoir encore échoué. Mais le talisman finit par agir ; le soldat reprit cependant ses esprits très lentement, et resta longtemps sans avoir l'air de savoir qui il était ni ce qui lui était arrivé.

— Et ce soldat, c'était moi ? »

J'acquiesçai, plongeant les yeux dans son regard honnête.

« Puis-je voir ce talisman ? »

Je le pris, et le lui présentai dans la paume de ma main. Il le saisit délicatement, l'examinant de chaque côté, et tâta la pointe du bout du

doigt. « Il n'a pas l'air d'un objet magique, dit-il finalement.

— Je ne suis pas sûr que le terme de *magique* soit celui qui convienne. J'ai rencontré des magiciens, et je n'ai trouvé aucun rapport entre ce qu'ils faisaient et la manière dont la Griffe agit. Par moments, elle rayonne de lumière avec intensité, mais à d'autres, comme maintenant, c'est à peine si elle émet une lueur ; d'ailleurs, je ne pense pas que tu la perçoives.

— Non, je ne la vois pas. On ne dirait pas qu'elle porte d'inscription.

— Tu penses sans doute à des sorts ou à des prières. En effet, je n'en ai jamais remarqué, et ça fait un moment que je la porte sur moi. En vérité, j'en ignore à peu près tout, en dehors du fait qu'elle agit de temps en temps. Je crois cependant qu'il s'agit de quelque chose à partir de quoi on fabrique les sorts et les prières, et non le contraire.

— Tu as dit qu'elle ne t'appartenait pas. »

J'acquiesçai de nouveau. « Elle appartient aux prêtresses qui sont ici, aux pèlerines.

— Tu viens d'arriver ici. Il y a deux nuits de cela, comme moi.

— Je suis venu parce que je les cherchais, pour la leur restituer. Elle leur a été volée – non pas par moi –, à Nessus, il y a quelque temps.

— Et tu vas la leur rendre ? » Dans son regard, je crus lire une expression de doute.

« Oui, en fin de compte. »

Il se redressa, et lissa machinalement sa robe des mains.

« Tu ne me crois pas, n'est-ce pas ? lui demandai-je. Rien de ce que je t'ai raconté.

— Tout à l'heure, en arrivant ici, tu m'as présenté à tes voisins de lit, ceux avec lesquels tu avais parlé tandis que tu étais allongé là, sur ta couche. » Il s'exprimait lentement, et paraissait réfléchir à chaque mot. « Bien entendu, j'ai également fait connaissance avec quelques personnes, à l'endroit où l'on m'a installé. Il en est une qui n'est pas blessée très grièvement. C'est en fait un jeune garçon, venu d'une petite propriété loin d'ici ; il passe le plus clair de son temps assis sur sa couchette, à regarder le plancher.

— Le mal du pays ? » demandai-je.

Le soldat secoua la tête. « On lui avait donné une arme à énergie, une corsèque, d'après ce que m'a dit quelqu'un. Connais-tu ça ?

— Pas tellement.

— Elle projette un rayon principal droit devant lui, mais en même temps deux rayons secondaires, l'un un peu à gauche et l'autre un peu à droite du premier. Le rayon d'action est plutôt faible, mais on dit que ce sont de bonnes armes en cas d'attaque en masse ; je suppose que c'est vrai. »

Il jeta un coup d'œil autour de lui pour vérifier si personne n'écoutait, mais chacun, au lazaret, se faisait un point d'honneur de ne pas écouter une conversation qui ne lui était pas destinée. D'ailleurs, s'il n'en allait pas ainsi, les malades ne tarderaient pas à se sauter à la gorge.

« Sa compagnie s'est trouvée être la cible de l'une de ces attaques. La plupart de ses camarades rompirent les rangs et s'enfuirent ; lui non. Et les autres ne l'ont pas eu. Un autre homme m'a dit qu'il y avait un véritable mur fait de corps enchevêtrés devant lui. Il les abattait, d'autres essayaient de passer par-dessus pour l'atteindre ; alors il reculait, tirait, et à nouveau les cadavres des Ascien s'entassaient.

— J'imagine qu'il a dû être décoré et recevoir une promotion », dis-je. Je n'aurais su dire si c'était ma fièvre qui revenait ou simplement la chaleur du jour, mais je sentais la sueur me coller à la peau et j'avais l'impression d'étouffer.

« Non, on l'a envoyé ici. Je t'ai dit que ce n'était qu'un petit paysan. Il a tué plus d'hommes ce seul jour-là qu'il n'en avait vu de toute sa vie, jusqu'au jour où il a été enrôlé. Il n'a pas pu s'en remettre, et peut-être ne s'en remettra-t-il jamais.

— Oui, et alors ?

— Il me semble que tu pourrais être dans le même cas.

— Je ne te comprends pas, répondis-je.

— Tu parles comme si tu venais tout juste d'arriver du sud, et je suppose que c'est ce qu'il y a de plus prudent, si tu as fui ta légion. N'importe qui, cependant, peut s'apercevoir que c'est faux – on ne reçoit le genre de coupures que tu as partout que dans les endroits où l'on se bat. Tu as été touché par des éclats de roche. C'est bel et bien ce qui t'est arrivé, comme l'a remarqué d'emblée la pèlerine, le soir même de notre arrivée. C'est pourquoi je pense que tu te trouves dans le nord depuis plus longtemps que tu ne l'admet, plus peut-être que tu ne le crois toi-même. Si tu as tué beaucoup de gens, il peut t'être agréable de croire que tu détiens un procédé pour les ramener à la vie. »

Je m'efforçai de lui sourire. « Et où tu te situes, dans cette histoire ?

— Là où je suis présentement. Je n'essaie pas de nier ma dette envers toi. J'avais la fièvre, et tu m'as trouvé. Peut-être même délirais-je. Je pense plutôt que j'étais inconscient, et que c'est ce qui t'a fait croire que j'étais mort. Si tu ne m'avais pas amené jusqu'ici, je le serais probablement. »

Il voulut se lever ; je posai la main sur son bras pour l'arrêter. « Il y a un certain nombre de choses qu'il me faut te dire avant ton départ, lui dis-je. Des choses qui te concernent.

— Tu as dit ne pas savoir qui j'étais. »

Je secouai la tête. « Ce n'est pas exactement ce que j'ai dit : je t'ai expliqué que je t'ai trouvé au milieu des bois, il y a deux jours. Au sens où tu l'entends, je ne sais pas qui tu es. Mais en un autre sens, je crois pouvoir le savoir. Je pense que tu es deux personnes à la fois, et que je connais l'une d'elles.

— Personne n'est deux personnes à la fois !

— C'est pourtant mon cas ; il y a deux personnes en moi. Peut-être y a-t-il beaucoup plus de gens doubles que nous ne nous en doutons. La première chose que je voulais te dire est cependant beaucoup plus simple ; écoute bien. » Je lui donnai les indications le plus détaillées possible pour lui permettre de retrouver la forêt où je l'avais découvert, et quand je fus certain qu'il avait bien compris, j'ajoutai : « Ton paquetage doit encore s'y trouver, ses courroies coupées, si bien que tu ne pourras pas t'y tromper. Une lettre était dedans. Je l'ai sortie, et l'ai lue en partie. Le nom de la personne à laquelle elle était adressée n'était pas mentionné ; mais si tu l'avais terminée, n'attendant qu'une occasion de l'envoyer, elle doit comporter au moins une partie de ton nom à la fin. Je l'ai posée sur le sol, un coup de vent l'a emportée et plaquée contre le tronc d'un arbre. Peut-être pourras-tu encore la trouver. »

Les traits de son visage s'étaient contractés. « Tu n'aurais pas dû la lire, et tu n'aurais pas dû la jeter.

— Je te croyais mort, souviens-toi. Et puis, ça s'était mis à tourner pas mal dans ma tête ; peut-être avais-je déjà la fièvre, je ne sais pas. Voici maintenant la deuxième chose que je voulais te dire. Tu ne me croiras pas, mais il est important que tu m'écoutes. Le feras-tu ? »

Il acquiesça.

« Bon. As-tu entendu parler des miroirs du père Inire ? Sais-tu comment ils fonctionnent ?

— J'ai entendu parler de son Miroir, mais je ne saurais seulement dire où. En principe on peut y entrer, comme on franchirait le seuil d'une porte, et on débouche sur une étoile. Je ne pense pas que ce soit vrai.

— Ces miroirs existent ; je les ai vus. Jusqu'à aujourd'hui, je m'en faisais à peu de chose près la même idée que toi – comme s'ils étaient des vaisseaux, mais beaucoup plus rapides. Mais maintenant, je n'en suis pas si sûr. Toujours est-il qu'un de mes amis s'est avancé entre ces miroirs et a disparu. Je le regardais. Ce n'était pas un tour de prestidigitation, ni de la superstition ; il est allé là où les miroirs conduisent. Il l'a fait parce qu'il aimait une certaine femme, et qu'il n'était pas un homme complet, comprends-tu ?

— Il avait eu un accident ?

— C'est plutôt un accident qui l'avait eu – mais peu importe. Il

m'avait dit qu'il reviendrait. Exactement : « Je reviendrai la chercher lorsque j'aurai été réparé, lorsque j'aurai retrouvé la raison et mon intégrité. » Je n'avais su que penser quand il me dit cela, mais je crois maintenant qu'il est revenu. C'est moi qui t'ai ressuscité, moi qui souhaitais son retour – peut-être y a-t-il un rapport. »

Il y eut un silence. Le soldat regarda un moment le sol de terre battue sur lequel les couchettes étaient installées, puis ses yeux revinrent sur moi. « Après tout, il est possible que lorsqu'un homme perd un ami et s'en fait un nouveau, il ait l'impression que l'ancien est revenu près de lui.

— Jonas – c'est son nom – avait une façon particulière de s'exprimer. Chaque fois qu'il lui fallait dire quelque chose d'un peu désagréable, il le tournait en plaisanterie en attribuant ce qu'il venait de dire à une situation comique. La première nuit que nous avons passée ici, lorsque je t'ai demandé ton nom, tu m'as répondu : “J'ai dû le perdre quelque part en chemin, comme le disait le jaguar qui avait promis de guider le mouton.” T'en souviens-tu ? »

Il secoua la tête. « Je dis beaucoup de bêtises.

— Cette phrase m'a tout de suite frappé, car c'était exactement le genre de réponse que faisait Jonas ; mais il ne l'aurait pas faite à moins de sous-entendre beaucoup plus que ce que tu semblais vouloir dire. Je pense que, dans ce cas, il se serait contenté de “comme dans l'histoire du panier qu'on avait rempli d'eau ou quelque chose comme ça.” »

J'attendis sa réaction, mais rien ne vint.

« Bien entendu, le jaguar a dévoré le mouton. Il a englouti sa chair et rompu ses os, quelque part le long du chemin.

— N'as-tu jamais pensé, finit-il par dire, qu'il pourrait s'agir du trait particulier d'une ville ou d'une région ? Peut-être ton ami venait-il du même endroit que moi.

— Il venait d'une époque plutôt que d'un lieu, je crois. Il y a très longtemps, quelqu'un s'est trouvé confronté avec le problème de désarmer la peur – la peur éprouvée par des hommes de chair et de sang devant un visage fait de verre et d'acier. Jonas, je sais que tu m'écoutes. Je ne te critique pas. L'homme était mort, et toi toujours en vie. Je comprends fort bien cela. Mais il faut que je te dise. Jolenta n'est plus. Je l'ai vue mourir ; j'ai essayé de la ramener à la vie avec la Griffe, mais je n'ai pas réussi. Peut-être était-elle composée de trop d'éléments artificiels – je ne sais pas. Il te faudra trouver quelqu'un d'autre. »

Le soldat se leva. Il n'y avait plus trace de colère sur son visage, vide d'expression, maintenant, comme celui d'un somnambule. Il tourna dans l'allée et partit sans ajouter un seul mot.

Pendant une veille, au moins, je restai allongé sur mon lit, les mains derrière la tête, pensant à toutes sortes de choses. Hallvard, Méliton et Foïla parlaient entre eux, mais je ne prêtai pas l'oreille à leur conversation. Lorsque l'une des pèlerines nous apporta notre déjeuner de midi, Méliton attira mon attention tout d'abord en heurtant le bord de son assiette avec une fourchette, puis il annonça : « Sévérin, nous avons une faveur à vous demander. »

Je ne demandais qu'à oublier les spéculations dans lesquelles je m'étais lancé, et lui répondis que je me ferais un plaisir de les aider si je le pouvais.

Foïla, qui possédait ce genre de sourire radieux que la Nature accorde à certaines femmes, m'en adressa alors un. « Voici ce qui se passe. Ces deux-là n'ont pas arrêté de se chamailler à mon sujet toute la matinée. Ils pourraient régler la chose en se battant s'ils étaient valides, mais il y en a pour un moment avant que ce ne soit le cas, et je ne me crois pas capable d'attendre aussi longtemps. Aujourd'hui, j'ai pensé à mon père et à ma mère, et à leur habitude de s'asseoir près du feu, durant les longues soirées d'hiver. Si j'épouse Hallvard, ou Méliton, c'est ce que nous ferons un jour ou l'autre, nous aussi. C'est pourquoi j'ai décidé d'épouser celui des deux qui sera le meilleur conteur. Ne me regardez pas comme si j'étais folle : c'est la chose la plus sensée que j'ai faite de toute ma vie. Tous deux veulent m'épouser, tous deux sont beaux garçons, aucun n'a de biens, et si nous ne réglons pas définitivement cette affaire, ils vont s'entre-tuer ou bien c'est moi qui vais finir par les tuer tous les deux. Vous êtes quelqu'un de cultivé – cela se sent à votre façon de parler. Vous écouterez et jugerez. C'est Hallvard qui commence ; son histoire doit être originale, et ne pas provenir d'un livre. »

Hallvard, qui pouvait se déplacer un peu, se leva et vint s'asseoir sur le pied du lit de Méliton.

L'histoire de Hallvard : Les deux chasseurs de phoques

« Ceci est une histoire vraie. Je connais beaucoup d'histoires. Certaines sont inventées, mais peut-être ont-elles commencé par être vraies, à une époque tellement lointaine que tout le monde a oublié. Je connais aussi beaucoup d'histoires vraies, car il se produit beaucoup de choses étranges dans les îles du Sud – des choses que vous, les gens du septentrion, n'imaginerez jamais. Je choisis de raconter celle-là parce que j'étais présent, et que j'en ai vu et entendu autant que quiconque.

« Je suis originaire de la partie la plus orientale des îles méridionales – de l'île dite La Glacière. Là vivaient un homme et une femme, mes grands-parents, qui avaient trois fils. Leurs noms étaient Anskar, Hallvard et Gundulf. Hallvard était mon père, et quand je fus assez grand pour l'accompagner sur son bateau, il n'alla plus chasser ni pêcher avec ses frères. Au lieu de cela, nous allions ensemble, si bien que nous ramenions toutes nos prises à ma mère, à mes sœurs et à mon jeune frère.

« Mes oncles ne se marièrent jamais, et continuèrent donc à partager un bateau. Ce qu'ils attrapaient, ils le mangeaient ou le donnaient à mes grands-parents, qui n'étaient plus très forts. Pendant l'été, ils travaillaient à la ferme de mon grand-père. C'était la meilleure de La Glacière, parce que située dans la seule vallée abritée du vent qui amenait les gelées. Là poussaient des plantes que l'on ne trouvait nulle part ailleurs sur l'île, car la bonne saison y durait deux semaines de plus.

« Lorsque la barbe commença de me pousser au menton, mon grand-père convoqua tous les hommes de la famille – c'est-à-dire mes

oncles, mon père et moi-même. Lorsque nous arrivâmes chez lui, ma grand-mère était morte, et le prêtre de la grande île se trouvait déjà sur place pour la cérémonie. Ses fils pleurèrent, et je pleurai aussi.

« Au cours de la soirée, lorsque nous fumes assis à la table de mon grand-père, lui à un bout et le prêtre à l'autre, il nous dit : "Voici, le moment est venu pour moi de disposer de mes biens. Béga n'est plus. Sa famille n'a rien à réclamer d'elle, et bientôt j'irai la rejoindre. Hallvard est marié, et possède la part qui lui vient de sa femme. Avec cela, il peut soutenir sa famille, et s'il n'en a guère de trop, du moins lui et les siens mangent-ils toujours à leur faim. Je m'adresse à toi, Anskar, ainsi qu'à toi, Gundulf. Vous marierez-vous jamais ?" »

« Mes deux oncles secouèrent la tête négativement.

« "Voici donc quelle est ma volonté. J'invoque l'Omnipotent pour qu'il m'écoute, et j'invoque aussi ceux qui servent l'Omnipotent. Quand je mourrai, tous mes biens iront à Anskar et Gundulf. Si l'un des deux meurt, la part de son frère lui reviendra. À la mort du dernier, tout ira à Hallvard, ou, si Hallvard est mort, à ses fils, qui se les partageront. Vous quatre, si vous n'êtes pas d'accord avec moi, c'est le moment de parler." »

« Personne ne parla ; la chose était donc décidée.

« Une année passa. Surgissant de la brume, un bateau d'Erèbe vint un jour faire une razzia ; une autre fois, deux galiotes vinrent nous acheter un chargement de peaux, d'ivoire et de poisson salé. Mon grand-père mourut, et ma sœur Fausta mit une petite fille au monde. Lorsque la récolte fut rentrée, mes oncles allèrent pêcher avec les autres.

« Dans le Sud, lorsque vient le printemps, il est encore trop tôt pour planter, car nombreuses seront encore les nuits où il gèlera. En attendant, pendant la période où les jours s'allongent rapidement, les hommes se mettent à la recherche des colonies où les phoques se reproduisent. Elles sont situées sur des rochers isolés, loin des îles, presque invisibles dans le brouillard ; certes, les jours s'allongent, mais ils sont encore courts, et ce sont souvent les chasseurs qui meurent, et non les phoques.

« Et c'est ce qui est arrivé à mon oncle Anskar ; quand mon oncle Gundulf est revenu, il était seul dans son bateau.

« Il faut vous expliquer que lorsque nos hommes vont chasser le phoque ou tout autre gibier, ou encore pêcher, ils s'attachent à leur bateau. La corde est faite en lanières de peau de morse tressées, et suffisamment longue pour qu'on puisse faire tout ce qu'il y a à faire sur le bateau, mais pas davantage. L'eau de la mer est glaciale, et celui qui y séjourne plus de quelques respirations meurt rapidement ; cependant, comme nos hommes sont habillés de peaux de phoques cousues très serré, il n'est pas rare que son compagnon de bord ait le

temps de le faire remonter sur le bateau, et ainsi de lui sauver la vie.

« Voici ce qui s'était passé, comme nous l'a raconté mon oncle Gundulf. Ils étaient allés très loin, recherchant une colonie qui n'aurait pas été visitée par les autres, lorsque Anskar vit un grand phoque mâle nager à proximité. Il lança son harpon ; mais lorsque le phoque plongea, une boucle de la ligne du harpon le saisit par la cheville, et il fut entraîné à la mer. Gundulf avait tout fait pour essayer de le tirer de là, car il était très fort. Mais ses efforts pour faire remonter son frère, joints à ceux du phoque sur la ligne – attachée au pied du mât –, firent chavirer le bateau. Gundulf s'était sauvé en remontant le long de sa propre attache et en coupant la ligne du harpon avec son couteau ; une fois le bateau redressé, il avait cherché Anskar, mais sa corde s'était rompue ; il nous montra l'extrémité déchiquetée de la tresse. Mon oncle Anskar était mort.

« Dans mon pays, les femmes meurent à terre, mais les hommes en mer, et c'est pourquoi nous appelons "bateau de femmes" le genre de sépulture que vous faites ici. Lorsqu'un homme meurt comme mon oncle Anskar était mort, on tend une peau sur un cadre, et on la peint ; puis elle est suspendue dans la maison où les hommes se rencontrent pour parler. Elle y reste tant qu'il y a quelqu'un pour se souvenir de celui qui a été ainsi honoré. On prépara donc une peau pour Anskar, et les peintres se mirent bientôt au travail.

« Alors, par un beau matin, où, mon père et moi, nous préparions nos outils en vue de creuser le sol pour la prochaine récolte – une journée que je n'oublierai jamais ! –, on vit revenir à toutes jambes au village des enfants que l'on avait envoyés à la recherche d'œufs d'oiseaux de mer. Un phoque, nous dirent-ils tout excités, s'était échoué sur la plage de galets de la baie du Sud. Comme chacun sait, les phoques n'accostent jamais là où se trouvent des hommes. Mais il arrive que des phoques morts ou blessés soient ainsi drossés à la côte. Pensant à cette possibilité, mon père, moi-même et beaucoup d'autres courûmes à la plage, car le phoque appartiendrait au premier qui le percerait de son arme.

« Je fus le plus rapide. Je m'étais muni d'une simple fourche, un objet qui n'est guère adapté au jet, mais j'étais talonné par plusieurs autres jeunes gens ; si bien que je la lançai de toutes mes forces alors que j'étais encore à une centaine de pas. Elle vola bien droit et toucha juste, enfonçant toutes ses dents dans le dos de la créature. Se déroula alors une scène comme j'espère bien ne jamais en revoir de ma vie. Le poids du manche de la fourche, qui était très long, déséquilibra l'animal, qui roula sur le côté, jusqu'à ce que le bois de l'instrument touche le sol.

« Je vis alors le visage de mon oncle Anskar, fort bien conservé par le froid et le sel de la mer. Des algues d'un vert profond étaient

mêlées à sa barbe, et sa corde de survie, faite d'une solide peau de morse, avait été coupée net à seulement quelques empan de son corps.

« Mon oncle Gundulf, qui était allé sur la grande île, n'assista donc pas à la récupération du cadavre de son frère. Mon père et moi le soulevâmes et l'emmenâmes jusqu'à la maison de Gundulf. Nous l'allongeâmes sur la table, le bout de tresse coupée bien en évidence sur sa poitrine, pour qu'il le voie tout de suite. Puis en compagnie d'autres hommes de La Glacière, nous attendîmes mon oncle.

« Quand il vit son frère, il hurla – non pas un de ces cris comme en poussent les femmes, mais plutôt un mugissement rappelant un phoque mâle avertissant les autres mâles de ne pas s'approcher de son territoire et de ses femelles. Il s'enfuit dans l'obscurité. Nous organisâmes une garde autour des bateaux, et le pourchassâmes toute la nuit sur l'île. Et toute la nuit brillèrent les lumières, au sud absolu, qu'allument les esprits : ainsi nous savions que mon oncle Anskar chassait avec nous. Elles lancèrent leur éclat le plus puissant, avant de disparaître, au moment où nous le trouvâmes, caché dans les rochers du cap Rabdod. »

Hallvard se tut. Le silence était total tout autour de nous. Tous les malades qui se trouvaient à portée d'oreille l'avaient écouté. C'est finalement Méliton qui intervint : « L'avez-vous tué ?

— Non. C'est ce qui se serait passé dans les anciens temps, mais c'est une mauvaise chose. C'est maintenant la loi du continent qui s'occupe de venger les crimes de sang, et c'est mieux ainsi. Nous lui attachâmes les bras et les jambes, et le gardâmes sous surveillance dans sa propre maison, le temps que les hommes plus âgés préparent les bateaux. Il m'expliqua qu'il aimait une femme de la grande île. Je ne l'ai jamais vue, mais je sais qu'elle s'appelait Nennoc, qu'elle était belle et plus jeune que lui ; mais aucun homme n'en voulait, car elle avait eu un enfant d'un homme mort l'hiver précédent. Sur le bateau, il avait dit à Anskar qu'il voulait amener Nennoc chez eux, et Anskar l'avait traité de briseur de serments. Mon oncle Gundulf était fort. Il se saisit de son frère et le jeta par-dessus bord ; puis il enroula sa corde de secours autour de ses deux poignets, et la rompit comme une femme en train de coudre rompt son fil.

« Puis il était resté là, dit-il, appuyé sur le mât comme le font tous les pêcheurs, à regarder son frère se débattre dans l'eau. Il vit l'éclair d'une lame de couteau, mais il pensa que Anskar cherchait simplement à le menacer ou à lancer l'arme. »

Hallvard se tut de nouveau, et quand je compris qu'il n'allait pas continuer, je lui demandai : « Qu'est-ce que Anskar a fait ? Il y a quelque chose que je ne comprends pas. »

Un sourire, très léger, étira imperceptiblement les lèvres de

Hallvard en dessous de sa moustache blonde. En le voyant je crus voir les îles de glaces du Sud, bleues, d'un froid intense. « Il coupa sa corde de sauvetage, celle que Gundulf venait de rompre. Comme cela, si jamais on trouvait son corps on saurait qu'il avait été tué. Vous comprenez, maintenant ? »

J'avais compris, et restai silencieux.

« C'est ainsi, grommela Méliton, que la merveilleuse vallée abritée des vents glaciaux du Sud revint au père de Hallvard, et qu'en racontant cette histoire, il s'est arrangé pour te faire savoir, Foïla, que quoi que n'ayant pas actuellement de biens au soleil, il est en passe d'en hériter un jour. Bien entendu, il a aussi expliqué qu'il vient d'une famille d'assassins.

— Méliton me croit beaucoup plus malin que je ne le suis, gronda le géant blond. Telle n'était pas mon intention. Ce qui compte pour le moment, ce ne sont ni l'or, ni les peaux, ni la terre, mais qui raconte la meilleure histoire. Et moi, qui en connais beaucoup, je viens de raconter celle que je considère comme la meilleure de toutes. Il est vrai, comme tu l'as dit, que je pourrais avoir droit à une part de la propriété à la mort de mon père. Mais mes sœurs qui ne sont pas encore mariées en auront aussi une part, qui leur servira de dot, tandis que le restant sera divisé entre mes frères et moi. De toute façon, c'est sans importance, parce que je n'emmènerais pas Foïla dans le Sud, où la vie est si dure. Depuis que je porte la lance, j'ai vu bien des endroits plus agréables.

— Je pense que ton oncle Gundulf devait beaucoup aimer Nennoc », dit Foïla.

Hallvard acquiesça. « Il a aussi dit cela tandis qu'il attendait, pieds et poings liés. Mais tous les hommes du Sud aiment leur femme. C'est pour elles qu'ils affrontent la mer, les tempêtes et les brouillards de l'hiver. On dit que lorsqu'un homme pousse son embarcation sur les galets, le son produit par le frottement du bois sur les pierres dit, *ma femme, mes enfants, mes enfants, ma femme.* »

Je demandai alors à Méliton s'il voulait maintenant raconter son histoire. Mais il secoua la tête, disant que nous étions encore tous pleins de l'histoire de Hallvard, et qu'il attendrait donc le lendemain. Chacun voulut alors questionner Hallvard sur la vie dans les terres australes, et on comparait ses réponses avec les façons de vivre locales. Seul l'Askien gardait le silence. Cela me rappela les îles flottantes du lac Diuturna, et je racontai à Hallvard et aux autres ce que j'avais vu – sans mentionner toutefois le combat dans le château de Baldanders. Nous continuâmes à bavarder ainsi jusqu'à l'heure du repas du soir.

La pèlerine

Il commençait à faire nuit, au moment où nous achevâmes notre dîner. Nous étions toujours plus calmes à cette heure, non seulement parce que nous manquions de forces, mais aussi parce que nous savions que les blessés condamnés mouraient plus souvent après le coucher du soleil – au cœur de la nuit, en particulier –, à l'heure où les batailles passées venaient apurer leurs dettes.

Mais la nuit nous rendait plus conscients de la guerre aussi pour d'autres raisons. Il arrivait parfois – et ce fut notamment le cas au cours de cette nuit-ci – que les décharges des canons à énergie illuminassent le ciel comme des éclairs de chaleur. On entendait les sentinelles faire les cent pas, si bien que le terme de *veille*, que nous utilisons la plupart du temps simplement pour désigner la dixième partie d'une nuit, devenait une réalité audible, concrète, avec le bruit des pas et les ordres lancés de façon inintelligible.

Vint donc le moment où plus personne ne parla, et ce moment se mit à se prolonger de plus en plus, seulement interrompu par les murmures des bien-portants – les pèlerines et leurs esclaves masculins – lorsqu'ils venaient s'enquérir de l'état de tel ou tel malade. Une prêtresse en tenue écarlate vint s'asseoir près de mon lit ; j'avais l'esprit tellement ralenti et assoupi qu'il me fallut un bon moment pour me rendre compte qu'elle avait dû amener un tabouret avec elle.

« Vous êtes bien Sévérián, dit-elle, l'ami de Milès ?

— Oui.

— Il s'est souvenu de son nom ; j'ai pensé que ça vous ferait plaisir de le savoir. »

Je lui demandai quel était ce nom.

« Eh bien, Milès, évidemment. Je viens de vous le dire.

— Avec le temps, je crois qu'il va se rappeler d'autres choses. »

Elle acquiesça. Elle me parut être une personne d'âge mûr, dont le visage austère avait une expression bienveillante. « Je suis persuadé que la mémoire lui reviendra ; le nom de son pays, sa famille.

— S'il a un pays et une famille.

— C'est vrai, certains n'en possèdent pas. Il en est qui ne seraient même pas capables de fonder un foyer.

— Faites-vous allusion à moi ?

— Non, pas du tout. De toute façon, celui qui est victime d'une telle incapacité ne peut pas faire grand-chose pour la combattre. Mais il vaut beaucoup mieux avoir un foyer, en particulier pour les hommes. Beaucoup d'hommes sont à l'image de celui dont parlait votre ami, et pensent qu'ils bâtissent un foyer pour leur famille : mais le fait est qu'ils construisent un foyer et fondent une famille pour eux-mêmes.

— Vous avez donc écouté l'histoire de Hallvard ?

— Plusieurs d'entre nous l'ont suivie, en effet. C'était une bonne histoire. Une sœur est arrivée et m'a résumé l'histoire jusqu'au moment où le grand-père exprime ses volontés, et j'ai écouté la suite jusqu'à la fin. Avez-vous compris quel était le problème du mauvais oncle, Gundulf ?

— J'imagine qu'il était amoureux.

— Au contraire, c'est ce qu'il avait de bien. Voyez-vous, Sévérián, les gens sont comme des plantes. Ils ont une partie verdoyante, superbe, s'ornant souvent de fleurs ou de fruits, une partie qui s'élève vers le soleil et monte vers l'Incréé. Mais ils possèdent également une partie sombre qui le fuit et s'enfonce là où nulle lumière ne pénètre.

— Je n'ai jamais eu l'occasion d'étudier les écrits des initiés, répondis-je, mais même quelqu'un d'aussi inculte que moi peut avoir conscience de la présence du bien et du mal en chacun de nous.

— Mais ai-je parlé du bien et du mal ? Ce sont les racines qui donnent à la plante la force nécessaire pour s'élever vers le soleil, bien qu'elles n'en sachent rien. Supposez un instant que, passant en sifflant au ras du sol, une faux vienne à couper les tiges. Les tiges tombent et meurent, mais les racines peuvent faire pousser une nouvelle tige.

— Vous êtes en train de me dire que le mal, c'est bien.

— Non. Je suis en train de vous montrer que les choses que nous aimons dans les autres et celles que nous admirons en nous-mêmes jaillissent d'une source cachée en nous, à laquelle nous ne pensons guère. Comme tant d'autres hommes, Gundulf avait un besoin instinctif d'exercer une certaine autorité. Fonder un foyer était un moyen adéquat de l'assouvir – les femmes ont d'ailleurs un instinct semblable. Cet instinct était longtemps resté frustré chez Gundulf,

comme il l'est chez beaucoup de soldats, ici. Les officiers ont la responsabilité du commandement ; mais les soldats n'ont rien de semblable et en souffrent, sans le savoir. Bien entendu, certains d'entre eux créent des liens particuliers avec quelques compagnons, et il leur arrive même parfois de se partager une femme, voire un de ces hommes qui sont comme des femmes. D'autres s'attachent à un animal, ou encore adoptent des enfants dont le foyer a été détruit par la guerre. »

N'ayant pas oublié le fils de Casdoé, je lui dis : « Je comprends pourquoi vous vous y opposez.

— Nous ne nous y opposons pas – certainement pas à cela, et même à des choses infiniment moins naturelles. Je ne parle que de l'instinct poussant à exercer une certaine autorité. Il conduisit le mauvais oncle à aimer une femme, et tout particulièrement une femme ayant déjà un enfant : cela signifiait pour lui avoir tout de suite une famille complète, dès qu'il aurait fondé son foyer. Voilà qui lui permettait de regagner le temps qu'il avait perdu, au moins en partie. »

Elle se tut, et je me contentai d'acquiescer.

« Mais il avait en réalité déjà perdu trop de temps ; son instinct s'est manifesté autrement. Il s'est peu à peu considéré comme maître de plein droit de terres dont il n'avait que l'usufruit pour son frère – mais aussi comme maître de la vie de ce dernier. Point de vue fallacieux, n'est-ce pas ?

— Je veux bien le croire.

— On peut avoir d'autres points de vue également fallacieux, quoique moins dangereux que celui-là. (Elle me sourit.) Considérez-vous que vous possédez quelque autorité particulière ?

— Je ne suis qu'un compagnon de l'ordre des Enquêteurs de Vérité et des Exécuteurs de Pénitence, titre qui ne confère aucune autorité. Ceux de notre guilde se contentent d'accomplir la volonté des juges.

— Je croyais la guilde des bourreaux abolie depuis longtemps. Serait-elle devenue une sorte de fraternité réservée aux licteurs ?

— Non, elle existe toujours.

— Sans aucun doute ; mais c'était une guilde véritable, il y a quelques siècles de cela, comme celle des orfèvres. C'est du moins ce que j'ai lu dans certains livres d'histoire conservés par notre ordre. »

En l'écoutant parler ainsi, j'éprouvai un véritable sentiment de bonheur sauvage. Non pas parce que je pensais qu'elle disait la vérité : je suis peut-être fou, à certains points de vue, mais je sais ce que sont ces points de vue, et l'habitude de s'abuser soi-même n'en fait pas partie. Il me parut néanmoins merveilleux – ne serait-ce que pour un bref moment – de vivre dans un univers où une telle croyance était

possible. Je pris alors véritablement conscience pour la première fois, qu'il y avait dans la Communauté des millions de gens ignorant absolument tout des formes les plus hautes des sanctions judiciaires ainsi que des cercles d'intrigues emboîté les uns dans les autres qui entourent le trône de l'Autarque. Ce fut pour moi comme boire une coupe de vin ou, mieux, un alcool puissant ; je me sentis chancelant sous l'emprise de la joie.

La pèlerine ne s'aperçut pas de ce qui m'arrivait, et reprit l'entretien. « Mais n'y a-t-il pas une autre forme particulière d'autorité que vous croiriez posséder ? »

Je secouai négativement la tête.

« Milès m'a raconté pourtant que vous prétendiez posséder la Griffes du Conciliateur, et que vous lui aviez montré une petite griffe noire, qui aurait pu appartenir à un ocelot ou à un caracara ; vous lui auriez aussi dit avoir ressuscité de nombreuses personnes à l'aide de cet objet. »

Le moment était donc venu, le moment où il allait me falloir la restituer. Depuis que nous étions arrivés au lazaret, je savais ce moment proche, mais avais espéré pouvoir le retarder jusqu'à ce que je sois prêt à partir. Je pris donc la Griffes pour ce que je croyais être la dernière fois, et refermai la main de la pèlerine dessus. « Avec cela, vous pourrez en sauver beaucoup, lui dis-je. Je ne l'ai pas dérobée, et j'ai toujours cherché à la restituer à votre ordre.

— Avec cela, donc, demanda-t-elle doucement, vous en avez ressuscité beaucoup d'entre les morts ?

— Je serais moi-même mort depuis des mois sans elle », répondis-je ; et je me mis à lui raconter l'histoire du duel avec Agilus.

« Inutile, me coupa-t-elle. Vous devez la conserver. » Et la pèlerine replaça la Griffes dans ma main. « Je ne suis plus une femme jeune, comme vous pouvez le constater. Je célébrerai l'année prochaine le trentième anniversaire de mon admission comme membre à part entière de la guilde des pèlerines. Lors de chacune des cinq grandes fêtes de l'année, jusqu'au printemps dernier, j'ai pu voir la Griffes du Conciliateur présentée à notre dévotion. Il s'agissait d'un beau saphir, de la taille approximative d'un orichalque. Sa valeur devait atteindre celle de plusieurs villas, et c'est bien certainement pour cette raison que les voleurs s'en sont emparés. »

J'essayai de l'interrompre, mais elle m'imposa silence d'un geste.

« Pour ce qui est de ses guérisons miraculeuses et de sa prétendue capacité à ressusciter les morts, pensez-vous que notre ordre aurait une seule malade dans ses rangs si tel était le cas ? Nous sommes peu nombreuses, beaucoup trop peu nombreuses pour notre tâche. Nos rangs seraient moins clairsemés, si aucune d'entre nous n'était morte avant le printemps dernier. Nombre de celles que j'ai aimées et qui

m'ont enseignée seraient toujours parmi nous. Dans son ignorance, le peuple a besoin de croire au merveilleux, même s'il lui faut pour cela gratter la boue sur les bottes d'un épopte. Si, comme nous l'espérons, elle existe encore dans son intégrité et n'a pas été taillée en bijoux plus petits, la Griffes du Conciliateur constitue l'ultime relique qui nous reste de celui qui fut le meilleur des hommes, et nous ne la chérissons que parce que nous chérissons sa mémoire. Si elle avait été le genre de chose que vous avez imaginé, elle aurait été précieuse à tout le monde, et les autarques nous l'auraient arrachée depuis bien longtemps.

— Mais c'est une griffe..., tentai-je de dire.

— Un simple défaut au cœur du bijou. Le Conciliateur était un homme, lictes Sévériens, un homme et non un chat ou un oiseau. » Elle se leva.

« Elle s'est brisée contre un rocher lorsque le géant l'a lancée du parapet...

— J'avais espéré vous calmer, mais je vois que j'ai obtenu l'effet contraire », me coupa-t-elle encore une fois. D'une manière tout à fait inattendue, elle sourit, se pencha sur moi et m'embrassa. « Il s'en trouve beaucoup ici qui s'imaginent des choses qui ne sont pas ce qu'ils croient. Mais il en est bien peu dont la croyance les honore autant que vous la vôtre. Vous et moi en reparlerons une autre fois. »

Je suivis du regard sa silhouette frêle enveloppée d'écarlate, jusqu'à ce que je la perde de vue, tandis qu'elle s'éloignait entre les rangées de couchettes. La plupart des malades s'étaient assoupis pendant que nous parlions. Certains gémissaient. Trois esclaves arrivèrent, deux d'entre eux portant un homme blessé sur une civière tandis que le troisième levait haut sa lampe pour éclairer le chemin. La lumière se reflétait sur leur crâne rasé, couvert de sueur. Ils installèrent l'homme blessé sur une couchette libre, et disposèrent ses membres comme s'il était mort ; puis ils partirent.

Je regardai la Griffes. Elle était restée dépourvue de toute vie, noire, lorsque la pèlerine l'avait tenue, mais elle était maintenant parcourue, de la base à la pointe, par des étincelles d'un feu blanc. Je me sentis bien, au point que j'en vins à me demander comment j'avais pu passer toute la journée allongé sur cette couchette étroite ; mais lorsque j'essayai de me lever, c'est à peine si mes jambes purent me porter. Craignant à chaque instant de m'effondrer sur l'un ou l'autre des blessés, je parcourus en chancelant la vingtaine de pas qui me séparaient de l'homme que l'on venait d'amener.

Il s'agissait d'Emilien, qui avait été l'un de mes galants à la cour de l'Autarque. Je fus tellement surprise de le voir que je l'appelai par son nom.

« Thècle, murmura-t-il, Thècle...

— Oui, Thècle ; vous vous souvenez de moi, Emilien. Guérissez, maintenant. » Je le touchai avec la Griffe.

Il ouvrit les yeux et cria.

Je voulus courir, mais je tombai alors que j'étais encore à mi-chemin de ma place. J'étais tellement faible que je ne me crus même pas capable de parcourir en rampant la distance restante ; je réussis tout de même à cacher la Griffe et à me glisser sous la couchette de Hallvard, où j'étais invisible.

Lorsque les esclaves accoururent, Emilien s'était redressé ; il arriva même à s'exprimer, mais je n'ai pas l'impression que les esclaves comprirent grand-chose à ce qu'il disait. Ils lui donnèrent des herbes, et l'un d'eux resta avec lui, le temps qu'il les mâche, avant de partir à son tour, silencieusement.

Je rampai d'en dessous la couchette de Hallvard, et, en m'agrippant aux montants, réussis à me mettre debout. Tout était de nouveau calme, mais je savais que nombre de blessés devaient m'avoir aperçue avant ma chute. Emilien ne dormait pas, comme je l'aurais cru, mais paraissait hébété. « Thècle, murmura-t-il. J'ai entendu la voix de Thècle. On a dit pourtant qu'elle était morte. Quelles sont ces voix, qui parlent ici depuis le pays des morts ?

— Plus aucune, maintenant, répondis-je. Vous étiez souffrant, mais vous irez bientôt beaucoup mieux. »

Je tins la Griffe au-dessus de moi, en essayant de me concentrer sur Méliton, Foïla ainsi que sur Émilien – et sur tous les malades du lazaret. Elle scintilla un instant, puis redevint noire.

L'histoire de Méliton : Le coq, l'ange et l'aigle

« Il était une fois, il n'y a pas si longtemps que cela, une belle ferme se trouvant non loin de l'endroit où je suis né. Elle était particulièrement renommée pour ses volailles : ses troupeaux de canards aussi blancs que neige, ses oies presque aussi grosses que des cygnes et tellement grasses que c'est à peine si elles pouvaient marcher, et ses poulets, aux couleurs aussi variées que celles des perroquets. L'homme qui avait créé cette ferme avait beaucoup d'idées bizarres sur l'art de l'élevage ; mais il réussissait tellement mieux en les mettant en pratique, que bien rares étaient ceux de ses voisins s'en tenant à la tradition qui se permettaient de le traiter d'idiot.

« L'une des idées bizarres en question avait trait à l'élevage des poulets. Chacun sait que dans une basse-cour, on chaponne tous les jeunes coqs, à l'exception d'un seul : sans quoi ils se battraient.

« Mais ce fermier s'épargnait cette peine. "Qu'ils grandissent, disait-il, et qu'ils se battent. Et permettez-moi de vous le dire, voisin : c'est le plus vaillant et le plus vigoureux qui l'emportera, et c'est lui qui engendrera le plus grand nombre de rejetons pour grossir mon élevage. Qui plus est ce coq sera le plus résistant et le moins sensible aux maladies de tous – lorsque tous vos poulets seront le ventre en l'air, bon voisin, venez me voir : je me ferai un plaisir de vous vendre l'un de mes durs à cuire et vous ferai un prix. Quant aux individus éliminés, ma famille et moi nous ferons un plaisir de les manger. Il n'est pas de chapon aussi tendre qu'un coq mort à l'issue d'un combat – de même que la meilleure viande de bœuf est inférieure à celle qui provient d'un taureau mort dans l'arène, et que la meilleure venaison est celle d'un cerf poursuivi toute une journée par la meute.

En outre, manger du chapon est mauvais pour la virilité des hommes.”

« Cet étrange fermier croyait aussi qu’il était de son devoir, chaque fois que l’on mettait une volaille au menu, de choisir le moins beau volatile de la basse-cour. “C’est de l’impiété, avait-il coutume de dire, que de prendre les plus belles bêtes. On doit les laisser prospérer sous l’œil du Pancréateur, qui a fait les coqs et les poules comme il a fait les hommes et les femmes.” Peut-être était-ce dû à cette manière de ressentir les choses : toujours est-il que son troupeau de volailles était tellement magnifique, que l’on n’aurait su dire, bien souvent, quelle bête était la moins belle.

« Après ce que je viens d’expliquer, on aura compris que le coq de cette basse-cour était un animal particulièrement remarquable. Il était jeune, fort et brave. Sa queue était aussi resplendissante que celle de maints faisans, et sa crête aurait été certainement tout aussi belle, si elle n’avait été mise en lambeaux au cours des terribles combats à l’issue desquels il avait acquis sa place. Son poitrail était d’un écarlate éclatant – comme celui des robes des pèlerines –, mais les oies prétendaient qu’il était blanc avant d’avoir été teinté de son propre sang. Ses ailes étaient tellement puissantes qu’il volait mieux que n’importe lequel des canards blancs, ses ergots étaient plus longs que le majeur d’une main d’homme, et son bec était aussi effilé que mon épée.

« Ce coq magnifique avait un millier d’épouses, mais sa préférée était une poule aussi splendide que lui, fille d’une noble race, et reconnue comme la reine de toutes les basses-cours à plusieurs lieues à la ronde. Il fallait les voir aller fièrement du coin de la grange jusqu’au bord de la mare des canards ! On n’aurait pu rêver plus beau spectacle, non, non pas même si l’on avait vu l’Autarque faire parader sa favorite dans le puits des Orchidées – ne serait-ce, d’après ce que j’ai entendu dire, que parce que l’Autarque n’est qu’un chapon lui-même.

« La vie n’était que gourmandise pour cet heureux couple ; ou du moins elle le fut jusqu’à cette nuit où le coq fut réveillé par un terrible vacarme. Un grand duc énorme avait en effet réussi à pénétrer dans le poulailler où tout ce petit monde se perchait pour la nuit, et semait la panique, à la recherche de son repas. Il ne trouva bien entendu rien de mieux que de s’emparer de la favorite du coq ; la prenant dans ses serres, il déploya ses vastes ailes silencieuses pour prendre son essor. Les hiboux voient admirablement bien dans l’obscurité, et celui-ci dut certainement apercevoir le coq se jetant sur lui, les plumes en bataille. Quelqu’un a-t-il jamais vu une expression de stupéfaction dans des yeux de hibou ? C’est bien pourtant ce que l’on aurait pu voir dans ceux du grand duc, cette nuit-là. Les ergots du coq bondissaient plus vite que des pieds de danseur, et son bec frappait en direction des

grands yeux ronds et brillants à la vitesse de celui d'un pic-vert martelant un tronc d'arbre. Eberlué, le grand duc lâcha la poule et s'enfuit du poulailler ; jamais on ne l'y revit.

« Le coq avait certes toutes les raisons du monde d'être fier de lui, mais il devint vraiment trop fier. Ayant vaincu un grand duc dans l'obscurité, il se crut capable de vaincre n'importe quel oiseau, n'importe où. Il commença par parler de faire lâcher leurs proies aux faucons, puis de s'en prendre au tératornis, le plus grand et le plus redoutable des oiseaux capables de voler. Eût-il été entouré de conseillers pleins de sagesse, comme le lama et le cochon, que la plupart des princes choisissent pour les guider dans leurs décisions, je suis convaincu qu'ils auraient su rapidement et courtoisement mettre fin à ses extravagances. Mais, las, tel n'était pas le cas. Il n'écoutait que ses poules, toutes folles de lui, et les oies et les canards, qui, en tant que compagnons de basse-cour, avaient l'impression que quelque chose de la gloire du héros des lieux rejaillissait sur eux. Mais vint finalement le jour – comme il vient toujours pour ceux qui montrent trop de prétentions – où il alla trop loin.

« C'était au lever du soleil, l'heure la plus dangereuse pour tous ceux qui ne vont pas parfaitement bien. Le coq prit son vol, et monta, monta, comme s'il s'apprêtait à transpercer le ciel ; finalement, à l'apogée de son vol, il alla se percher sur la girouette qui couronnait le pignon de la grange – le point le plus haut de tous les bâtiments de la ferme. Alors, tandis que le soleil chassait les ombres avec ses fouets d'écarlate et d'or, il répéta à plusieurs reprises son cri d'orgueil, disant qu'il était le seigneur de la gent emplumée. Par sept fois il le chanta, et rien ne se serait passé s'il s'en était tenu là, car sept est un chiffre qui porte bonheur. Mais il ne sut pas s'arrêter. Il clama une huitième fois ses prétentions, puis revint au sol.

« À peine s'était-il posé au milieu de son peuple que se produisait, très haut dans le ciel, un merveilleux phénomène, juste au-dessus de la ferme. On aurait dit que cent rayons de soleil étaient en train de s'emmêler entre eux comme brins de laine mis en pelote par un chaton, et de s'enrouler comme pâte à gâteau qu'une femme malaxe dans son pétrin. Cette multitude de glorieuses lumières se dota de bras, de jambes, d'une tête et finalement d'une paire d'ailes, avant de descendre en planant vers la basse-cour. C'était un ange aux pennes rouges et bleues, aux rémiges d'or et d'émeraude, et bien que sa taille n'excédât pas celle du coq, ce dernier sut immédiatement, au premier coup d'œil, qu'à l'intérieur il était infiniment plus grand que lui.

« “Voici, dit l'ange, que justice t'est proposée. Tu prétends être le seigneur de la gent emplumée. Or donc regarde, je porte d'évidence des plumes. J'ai abandonné derrière moi toutes les armes puissantes des bataillons de lumière, et tous deux, nous allons combattre.”

« À ces mots, le coq déploya ses ailes et s'inclina si bas que sa crête déchiquetée vint frotter la poussière. “Jusqu’au dernier de mes jours, je serai honoré d’avoir été considéré comme digne d’un tel défi, répondit-il, un défi comme encore jamais oiseau n’en reçut. Et c’est avec le plus profond regret que je dois vous dire que je ne saurais le relever, et cela pour trois raisons. La première étant que, bien que vous ayez des plumes sur vos ailes (d’évidence, comme vous dites), ce n’est pas à vos ailes que j’entends m’attaquer, mais à votre tête et à votre poitrine. Autrement dit vous n’êtes pas une créature emplumée, dans le cadre du combat.”

« L’ange ferma les yeux et toucha son corps de ses mains ; quand il les retira, les cheveux de sa tête étaient devenus des plumes, plus éclatantes que celles du plus beau des canaris, et le tissu de sa robe était devenu duvet plus blanc que la plus blanche des colombes.

« “La seconde étant, poursuivit le coq sans se démonter, que si vous avez, comme c’est manifestement le cas, le pouvoir de vous transformer à volonté, vous pourriez être tenté, au cours du combat, de vous changer en une créature dépourvue de plumes – comme un grand serpent, par exemple. En vous affrontant, je n’ai aucune garantie d’avoir affaire à un adversaire régulier.”

« L’ange ne répondit rien à cela, mais s’ouvrit la poitrine, et, montrant à toute la basse-cour assemblée les qualités qui s’y trouvaient rangées, en retira l’aptitude à se transformer. Il la confia à la plus grasse des oies pour la durée du combat, laquelle en profita pour se transformer sur-le-champ en bernache à robe grise – ces oies sauvages qui volent d’un pôle à l’autre. Elle ne chercha cependant pas à s’envoler, mais, au contraire, garda l’aptitude de l’ange en sécurité.

« “La troisième étant, continua le coq, maintenant au désespoir, que vous êtes indiscutablement un officier au service du Pancréateur, et que vous ne faites que votre devoir en soutenant la cause de la justice. S’il me fallait vous combattre comme vous me le demandez, je commettrais un crime très grave à l’encontre du seul maître que se reconnaissent les coqs courageux.

« — Très bien, répondit alors l’ange. D’un point de vue légal, il n’y a rien à redire. Je suppose que vous vous imaginez vous en être sorti à votre avantage. En vérité, vos arguties vous ont mené tout droit à votre perte. Je me serais contenté de vous retourner un peu les ailes et de vous arracher quelques plumes de la queue.” L’ange leva alors la tête et poussa un cri étrange et sauvage. Aussitôt un aigle plongea du ciel, fondant dans la cour de la ferme comme un éclair.

« Ils combattirent dans tous les coins de la basse-cour, auprès de la mare des canards, et jusque dans le pré voisin : car si l’aigle était très puissant, le coq était rapide et courageux. Une vieille charrette avec une roue cassée se trouvait remisee contre le mur de la grange, et

le coq voulut se réfugier sous elle : l'aigle ne pourrait plus plonger sur lui, et lui-même pourrait se rafraîchir un peu dans son ombre. Là, décida-t-il, il livrerait son ultime combat. Mais il perdait tellement de sang qu'avant même que l'aigle – lequel saignait lui-même presque autant – ait pu le rejoindre, il chancela, tomba, essaya de se relever, et tomba de nouveau.

« “Eh bien, dit l'ange s'adressant à l'assemblée des volailles, vous avez vu comment se rendait justice. Ne soyez pas orgueilleux ! Ne vous vantez pas à tout-venant : car vous recevriez votre punition. Vous aviez cru votre champion invincible. Le voici qui gît, non pas victime de l'aigle, mais de son orgueil, vaincu, détruit.”

« Alors le coq, que tout le monde tenait pour mort, leva la tête et dit : “Sans doute êtes-vous un parangon de sagesse, Ange. Mais vous ignorez tout de la manière d'être des coqs. Un coq n'est jamais vaincu tant qu'il n'a pas tourné queue et montré à son adversaire les plumes blanches que cache habituellement son panache. Bien que grandes pour avoir été accumulées à force de vols, de courses et de combats, mes forces m'ont trahi. Mais l'esprit qui m'anime et que j'ai reçu de votre maître le Pancréateur, lui, ne m'a pas trahi. Aigle, je ne demande pas ta grâce. Viens et achève-moi. Mais de même que tu tiens à ton honneur, ne va jamais disant que tu m'as vaincu.”

« L'aigle regarda l'ange lorsque le coq se tut, et l'ange regarda l'aigle... “Le Pancréateur est infiniment loin de nous, dit l'ange. Et donc infiniment loin de moi, même si je vole plus haut que vous. J'essaie d'anticiper ses souhaits – personne ne peut faire autrement.”

« Il rouvrit sa poitrine, et y remplaça l'aptitude dont il s'était privé pendant un moment ; alors il s'envola en compagnie de l'aigle, et la bernache à robe grise les suivit quelque temps. C'est la fin de l'histoire. »

Méliton s'était allongé sur le dos tout en parlant, les yeux perdus dans la toile tendue au-dessus de nos têtes. Il donnait l'impression d'être faible au point de ne même pas pouvoir se soulever sur un coude. Tous les autres malades étaient restés aussi silencieux que lorsque Hallvard avait raconté son histoire.

Je pris finalement la parole. « C'est une fort belle histoire. Il va m'être extrêmement difficile de vous départager, et si cela vous convient, à Hallvard, à Foïla et à toi-même, j'aimerais avoir un peu de temps avant de prendre une décision. »

Foïla, qui était restée assise, les genoux sous le menton, me lança : « Ne jugez pas du tout, Sévérin. Le concours n'est pas encore terminé. »

Tout le monde la regarda.

« Je m'en expliquerai demain, reprit-elle. Simplement, Sévérin,

ne jugez pas. Mais que pensez-vous de cette histoire ?

— Je vais vous dire ce que j'en pense, intervint Hallvard. Je pense que Méliton est aussi habile qu'il a prétendu que je l'étais. Il n'est pas en aussi bonne santé que moi, ni aussi fort, et c'est de cette manière qu'il attire le cœur d'une femme. Voilà qui était très astucieusement joué, petit coq. »

La voix de Méliton me parut encore plus faible que lorsqu'il racontait le combat des deux oiseaux. « C'est la plus mauvaise histoire de toutes celles que je connais.

— La plus mauvaise ? demandai-je.

— Oui, la plus mauvaise. C'est une histoire stupide que nous racontons à nos plus jeunes enfants, qui ne connaissent rien à rien, et n'ont vu que la ferme, la poussière, les animaux et le ciel au-dessus. Voilà qui devrait être évident à chaque phrase, il me semble. »

Hallvard demanda : « Ne veux-tu donc pas gagner, Méliton ?

— Oh que si ! Mais tu n'aimes pas Foïla comme je l'aime. Je risquerais ma vie pour la posséder, mais je préférerais cependant mourir que la décevoir. Si l'histoire que je viens de raconter me fait gagner, alors je suis sûr de ne jamais la décevoir, du moins quant aux histoires que je lui raconterai. J'en connais un millier qui sont meilleures que celle-là. »

Hallvard se leva pour venir s'asseoir sur ma couchette, comme il l'avait fait la veille, et je m'assis à côté de lui. « Ce que dit Méliton est très habile, me fit-il remarquer. Tout ce qu'il dit est d'ailleurs très habile. Vous devez néanmoins nous juger par les histoires que nous avons racontées, et non par celles que nous savons mais n'avons pas dites. Moi aussi, je connais bien d'autres histoires. Nous avons les nuits d'hiver les plus longues de toute la Communauté. »

Je lui répondis que d'après ce que venait de dire Foïla, qui avait eu l'idée de ce concours et en était elle-même le prix, je ne devais plus juger du tout.

L'Ascien éleva alors la voix. « Ceux qui parlent selon la Pensée Correcte parlent bien. Où se trouve donc la supériorité de certains étudiants par rapport à d'autres ? Dans la façon de parler. Les étudiants intelligents expriment intelligemment la Pensée Correcte. À l'intonation de leur voix, les auditeurs savent qu'ils la comprennent. Par cette façon supérieure d'exprimer la Pensée Correcte des étudiants intelligents, la Pensée Correcte est transmise, comme le feu, d'une personne à une autre. »

Aucun d'entre nous, j'en avais l'impression, ne s'était rendu compte qu'il avait écouté. Et tous nous fûmes quelque peu étonnés de l'entendre parler maintenant. Foïla expliqua, au bout de quelques instants : « Il veut dire que l'on ne doit pas juger par le contenu des histoires, mais par la plus ou moins bonne façon dont on les a

racontées. Je ne suis pas bien sûre d'être d'accord avec ce point de vue, mais il n'est tout de même pas sans intérêt.

— Je ne suis pas d'accord, moi, grommela Hallvard. Ceux qui écoutent finissent toujours par se lasser des pirouettes des conteurs trop habiles. La meilleure façon de conter est la plus simple. »

D'autres malades se joignirent à la discussion, qui se poursuivit encore longtemps, et durant laquelle on parla aussi du petit coq.

Ava

Pendant ma maladie, je n'avais guère fait attention aux personnes qui nous apportaient notre nourriture, même si, en me concentrant, j'arrivais très bien à les évoquer, comme ma mémoire me permet de le faire pour tout ce que j'ai vécu. Le service fut même assuré une fois par l'une des pèlerines – celle-là même qui était venue me parler la nuit précédente. La plupart du temps, les esclaves mâles au crâne rasé s'en occupaient, ou des postulantes en robe brune. Ce soir-là – à savoir à la fin de cette journée durant laquelle Méliton nous avait raconté son histoire –, le repas fut servi par une postulante que je n'avais encore jamais vue, une fille mince aux yeux gris. Je me levai pour l'aider à faire passer les plateaux.

Lorsque la distribution fut terminée, elle me remercia et ajouta : « Vous n'allez pas rester ici bien longtemps. »

Je lui répondis que j'avais quelque chose à faire ici, et que je n'avais aucun autre endroit où aller.

« Vous avez votre légion ; si elle a été détruite, vous serez affecté dans une autre.

— Je ne suis pas soldat. Je suis venu dans le Nord avec l'idée de m'engager, mais je suis tombé malade avant d'en avoir eu l'occasion.

— Vous auriez pu attendre dans votre ville natale. J'ai entendu dire que les services de recrutement passent dans chaque cité, au moins deux fois par an.

— Oui, mais quand votre ville natale est Nessus... » Je la vis sourire. « De toute façon, je l'ai quittée depuis quelque temps, et je ne me vois pas rester assis à attendre ailleurs, pendant six mois, le passage du service. Ça ne m'est en fait jamais venu à l'esprit. Seriez-vous aussi de Nessus ?

— Vous avez de la difficulté à rester debout ?

— Non, je vais très bien. »

Elle toucha mon bras d'un geste timide, qui me rappela, je ne sais pourquoi, les daims apprivoisés des jardins de l'Autarque. « Vous chancelez. Même si vous n'avez plus de fièvre, vous n'avez pas encore repris l'habitude d'être debout sur vos jambes ; vous devez tenir compte de cela. N'oubliez pas que vous êtes resté plusieurs jours alité. Je veux que vous vous recouchiez.

— Si je me remets au lit, je n'aurai personne à qui parler en dehors de ceux avec lesquels j'ai bavardé toute la journée. L'homme à ma droite est un prisonnier ascien, et celui sur ma gauche vient d'un endroit perdu dont ni vous ni moi n'avons jamais entendu parler.

— Très bien, si vous vous allongez, je m'assoierai près de vous et nous continuerons cette conversation pendant un moment. De toute façon, je n'ai rien d'autre à faire jusqu'à l'heure où l'on jouera le nocturne. De quel quartier de Nessus venez-vous ? »

Tandis qu'elle m'aidait à regagner ma couchette, je lui dis que j'avais davantage envie d'écouter que de parler, et lui renvoyai sa question sur l'endroit qu'elle considérait comme son foyer.

« Quand on est avec les pèlerines, c'est là que se trouve son foyer : à l'endroit où les tentes sont dressées. L'ordre se substitue à la famille, aux amis – un peu comme si tous vos amis étaient devenus vos sœurs. Mais avant de rejoindre l'ordre, je vivais dans la partie nord-ouest de la ville, non loin du Mur.

— Près des Champs Sanglants ?

— Oui, très près. Connaissez-vous cet endroit ?

— J'y ai combattu une fois. »

Ses yeux s'agrandirent. « Parlez-vous sérieusement ? Nous avons l'habitude d'aller regarder les duels. Cela nous était interdit, mais nous le faisions tout de même. Avez-vous gagné ? »

Je n'avais jamais pensé au combat sous cet angle, et je fus obligé de réfléchir un moment avant de répondre : « Non, j'ai perdu.

— Mais vous avez survécu. Il vaut sûrement mieux perdre et rester en vie que de prendre la vie de quelqu'un d'autre. »

J'entrouvris ma robe et lui montrai la cicatrice laissée sur ma poitrine par l'averne d'Agilus.

« Vous avez eu beaucoup de chance. On nous amène souvent des soldats avec des blessures de ce genre à la poitrine, et il est très rare que nous puissions les sauver. » D'une main hésitante, elle toucha ma poitrine. Il émanait une grande douceur de son visage, une douceur comme je n'en avais vu chez aucune femme. Elle caressa ma peau quelques instants, puis retira brusquement sa main. « Elle ne devait pas être bien profonde.

— En effet, répondis-je.

— J'ai assisté une fois à un combat entre un officier et un exultant portant un déguisement. Ils utilisaient des plantes empoisonnées en guise d'armes – sans doute, ai-je pensé, parce que l'officier aurait joui d'un avantage malhonnête s'ils avaient combattu à l'épée. L'exultant fut tué, et j'étais en train de m'éloigner, lorsqu'il se fit un grand tumulte ; l'officier était pris d'une folie meurtrière. Je le vis foncer vers moi, fouettant de part et d'autre de sa plante, mais quelqu'un lui lança un bâton dans les jambes et réussit à le faire tomber. Je pense que c'est le combat le plus sensationnel auquel j'aie assisté.

— Ont-ils combattu courageusement ?

— Pas vraiment. Il y a eu auparavant toute une controverse pour des questions de pures formalités... vous savez comment font deux hommes, quand ni l'un ni l'autre ne veut commencer.

— “Jusqu'au dernier de mes jours, je serai honoré d'avoir été considéré comme digne d'un tel défi, répondit-il, un défi comme encore jamais oiseau n'en reçut. Et c'est avec le plus profond regret que je dois vous dire que je ne saurais le relever, et cela pour trois raisons. La première étant que, bien que vous ayez des plumes sur vos ailes (d'évidence, comme vous dites), ce n'est pas à vos ailes que j'entends m'attaquer...” Connaissez-vous cette histoire ? »

Elle secoua la tête en souriant.

« C'est une bonne histoire ; je vous la raconterai un jour. Il faut que vous ayez appartenu à une famille importante, pour habiter si près des Champs Sanglants. Seriez-vous fille d'écuyer ?

— Nous sommes pratiquement toutes filles d'exultant ou d'écuyer. Il s'agit d'un ordre plutôt aristocratique, j'en ai bien peur. Il peut arriver à l'occasion qu'une fille d'optimat comme moi soit admise, lorsque cet optimat est connu et apprécié depuis longtemps par l'ordre ; mais nous ne sommes que trois dans mon cas. On m'a dit qu'il y a des optimats qui s'imaginent pouvoir faire admettre leurs filles en donnant une forte somme d'argent. Mais ils se trompent. Il faut aider les pèlerines de différentes façons, pas seulement avec de l'argent, et en outre pendant longtemps. Le monde, voyez-vous, n'est pas aussi corrompu que les gens aiment à le croire.

— Pensez-vous qu'il est normal de limiter de cette manière le recrutement de votre ordre ? observai-je. Vous servez le Conciliateur. A-t-il demandé s'ils étaient écuyer ou exultant à ceux qu'il a ressuscités ? »

Elle sourit à nouveau. « C'est une question bien souvent débattue dans l'ordre. Mais il en existe d'autres qui sont ouverts aux optimats et même aux classes inférieures ; en conservant notre recrutement traditionnel, nous recevons des dons bien plus importants, nous permettant de mieux accomplir notre tâche, et disposons d'une

influence plus grande. Si nous réservions nos soins à une certaine classe de gens, je dirais que vous avez raison. Mais ce n'est pas le cas. Nous aidons même les animaux lorsque nous le pouvons. Conexa Epicharis avait l'habitude de dire que notre miséricorde s'arrêtait aux insectes, jusqu'au jour où elle a trouvé l'une de nous – je veux dire une postulante – en train d'essayer de réparer une aile de papillon.

— Mais est-ce que cela ne vous pose pas de problème, que les soldats que vous soignez aient essayé de tuer des Ascien par tous les moyens ? »

Sa réponse fut bien loin de ce à quoi je m'attendais. « Les Ascien ne sont pas humains.

— J'ai déjà mentionné que le malade dans le lit voisin était un Ascien. Vous prenez soin de lui, et aussi bien que vous prenez soin de nous, à ce que j'ai pu constater.

— Et moi, j'ai déjà mentionné que nous secourons les animaux lorsque nous le pouvons. Ne savez-vous donc pas que les êtres humains peuvent perdre leur humanité ?

— Vous voulez parler des zooanthropes ; j'en ai rencontré quelques-uns.

— Les zooanthropes, bien sûr. Eux abandonnent volontairement leur humanité. Mais il y en a d'autres qui la perdent sans en avoir eu l'intention, en pensant souvent qu'ils ne font que la renforcer, ou même qu'ils accèdent à un état d'existence supérieur à celui qu'ils ont connu depuis leur naissance. Puis il y a ceux, comme les Ascien, qui se la voient arracher. »

Je pensai à Baldanders, plongeant dans les eaux du lac Diuturna des murs de son château. « Assurément, ces... créatures méritent notre compassion.

— Les animaux la méritent ; et c'est pourquoi notre ordre en prend soin. Mais ce n'est pas un meurtre, pour un homme, que d'en tuer un. »

Je m'assis et m'emparai de son bras, saisi d'un sentiment d'excitation qu'il m'était difficile de contenir. « Pensez-vous que si quelque chose – disons, par exemple, un bras du Conciliateur – était capable de guérir les humains, il pourrait échouer avec les autres êtres ?

— Vous, vous parlez de la Griffé. Fermez donc la bouche, s'il vous plaît ; vous me donnez envie de rire à la garder ainsi ouverte, ce qui en principe nous est interdit en présence de personnes étrangères à l'ordre.

— Vous êtes au courant !

— Votre infirmière m'en a parlé. Elle a dit que vous étiez fou, mais d'une façon sympathique, et qu'elle ne vous croyait pas capable de faire mal à quelqu'un. J'ai alors demandé de quoi vous souffriez, et

elle m'a expliqué : vous détenez la Griffe, et parfois vous arrivez à guérir les malades, voire à ressusciter les morts.

— Et vous, croyez-vous que je suis fou ? »

Elle acquiesça sans se départir de son sourire.

« Pourquoi ? Oubliez ce que la pèlerine vous a raconté. Ai-je dit quoi que ce soit, ce soir, qui ait pu vous faire penser que je l'étais ?

— Ou ensorcelé, peut-être. Cela n'a rien à voir avec ce que vous avez dit ; ou du moins, pas grand-chose. Mais vous n'êtes pas qu'un homme. »

Elle se tut sur ces mots. Je crois qu'elle attendait de me voir nier la chose, mais je ne dis rien.

« C'est dans votre visage, dans la manière que vous avez de vous déplacer – au fait, savez-vous que je ne connais même pas votre nom ? Elle ne me l'a pas dit.

— Sévérían.

— Moi, c'est Ava. Sévérían est un nom qui marche par deux – un nom pour des jumeaux, n'est-ce pas ? Sévérían et Sévéra. Avez-vous une sœur ?

— Je l'ignore ; mais si c'est le cas, il s'agit d'une sorcière. »

Ava ne releva pas ma réflexion. « L'autre. Est-ce qu'elle a un nom ?

— Vous avez donc deviné que c'est une femme.

— Oui. Quand je suis arrivée pour distribuer les plateaux, j'ai eu pendant un instant l'impression qu'une de nos sœurs exultantes était venue m'aider. J'ai tourné la tête, et c'est vous que j'ai vu. Il m'a tout d'abord semblé que ça ne se produisait que lorsque je vous regardais du coin de l'œil, mais parfois, depuis que nous sommes installés ici, je l'ai vue alors même que je vous regardais bien en face. Quand vous jetez un coup d'œil de côté, de temps en temps, c'est comme si vous disparaissiez, et une grande femme très pâle utilise votre visage. Je vous en prie, ne me dites pas que je pratique trop le jeûne. C'est ce qu'elles me disent toutes, mais c'est faux ; et même si c'était vrai, ce n'est pas lié à ça.

— Elle s'appelle Thècle. Vous souveniez-vous de ce que vous étiez juste en train de dire, à propos de perdre son humanité ? Était-ce une façon de me parler d'elle ? »

Ava secoua la tête. « Il ne me semble pas. Mais je voulais vous demander quelque chose. On avait un autre malade ici comme vous, et on m'a dit que vous êtes arrivés ensemble.

— Vous voulez parler de Milès. Non, mon cas est très différent du sien, dont je refuse de vous parler. C'est à lui de le faire... ou à personne. En revanche, je peux vous parler de moi. Avez-vous entendu parler des nécrophages, les mangeurs de cadavres ?

— Vous n'en êtes pas un. Il y a quelques semaines, nous avons eu

trois prisonniers faits parmi les insurgés. Je sais à quoi ils ressemblent.

— Et en quoi sommes-nous différents ?

— Dans leur cas... » La jeune postulante cherchait ses mots. « Dans leur cas, c'est incontrôlable. Ils se parlent – certes, beaucoup de personnes le font – et ils regardent des choses qui ne sont pas là. Il y a quelque chose de solitaire en eux, et quelque chose d'égoïste. Vous n'êtes pas comme eux.

— Et pourtant si », répondis-je. Et je lui racontai, sans trop entrer dans les détails, le banquet de Vodalus.

« On vous à forcé, objecta-t-elle quand j'eus terminé. Ils vous auraient tué, si vous aviez laissé transparaître vos sentiments.

— Ça n'a pas d'importance. J'ai bu l'alzabo. J'ai mangé de sa chair à elle. Et au début c'était ignoble, comme vous dites, bien que je l'eusse aimée. Elle était en moi, et je partageais la vie qui avait été la sienne. Et cependant, elle était morte. Je pouvais sentir son cadavre pourrir. J'ai eu un rêve merveilleux avec elle, la première nuit. Lorsque je remonte parmi mes souvenirs, c'est l'un de ceux que je chéris le plus. Par contre, il m'est arrivé des choses horribles par la suite, et parfois on dirait que je rêve tout en étant éveillé – les paroles et cette manière de regarder en coin dont vous avez parlé, je crois. Mais maintenant, et cela depuis longtemps, on dirait qu'elle vit à nouveau, mais en dedans de moi.

— Je ne crois pas que les autres soient comme ça.

— Moi non plus. Du moins, si je me réfère à ce que j'en ai entendu dire. Il y a beaucoup de choses que je ne comprends pas. Ce que je viens de vous dire fait partie des plus importantes. »

Ava resta silencieuse le temps de deux ou trois respirations, puis elle ouvrit soudain tout grands ses yeux. « La Griffes, cet objet en lequel vous croyez, l'aviez-vous déjà sur vous, alors ?

— Oui, mais j'ignorais ce qu'elle était capable de faire. Elle n'avait pas encore agi – ou plutôt non : elle avait agi puisqu'elle avait ressuscité une femme du nom de Dorcas, mais je n'avais pas compris ce qui s'était passé, et d'où sortait cette femme. Si je l'avais su, j'aurais pu sauver Thècle, la ramener à la vie.

— Mais vous l'aviez ? Vous l'aviez sur vous ? » J'acquiesçai.

« Ne comprenez-vous pas ? Elle *l'a fait* revenir. Vous venez tout juste de dire qu'elle pouvait agir sans que vous vous en rendiez compte. Vous aviez la Griffes, et vous aviez Thècle en vous, en train de pourrir, comme vous dites.

— Sans le corps...

— Vous n'êtes qu'un matérialiste, comme tous les ignorants. Mais ce n'est pas pour cela que votre matérialisme est vrai en tant que théorie. Comprenez-vous ? En fin de compte, ce qui importe est l'esprit et le rêve... la pensée et l'amour... et l'action. »

J'avais été tellement bouleversé par l'idée qui venait de m'envahir, que je restai un moment sans pouvoir parler, prisonnier des pensées qui se bouscullaient dans ma tête. Lorsque je finis par reprendre mes esprits, je fus tout surpris de voir Ava encore près de moi, et j'essayai de la remercier.

« Ce fut un moment de grande paix, de rester ainsi assise près de vous. Si l'une des sœurs était passée, j'aurais toujours pu dire que j'avais cru entendre un blessé se plaindre dans le secteur, et que je voulais savoir qui.

— Je n'ai pas encore tiré de conclusion sur ce que vous avez suggéré, à propos de Thècle. Je vais devoir y penser longtemps, probablement pendant plusieurs jours. On dit de moi que je suis plutôt stupide. »

Elle sourit, et, à la vérité, j'avais fait cette réflexion (sincère, cependant) au moins en partie pour la faire sourire. « Je ne crois pas. Vous êtes plutôt quelqu'un qui va au bout des choses.

— Peu importe... J'ai une autre question à vous poser. Souvent, lorsque je tente vainement de dormir, ou que je me réveille la nuit, je m'efforce de relier mes échecs et mes succès entre eux. Je veux dire, les fois où la Griffe a réussi à ressusciter quelqu'un, et les fois où elle est restée sans effet. J'ai l'impression qu'il ne peut pas, qu'il ne doit pas s'agir d'un simple hasard – même si le lien continue à m'échapper.

— Croyez-vous l'avoir saisi, maintenant ?

— Ce que vous avez dit à propos des personnes perdant leur humanité rentre peut-être en ligne de compte. Il y a eu une femme... je pense que c'était ce qui lui était arrivé, même si elle était très belle. Et il y a eu un homme, un ami ; il ne fut guéri qu'en partie, aidé, en quelque sorte. S'il est possible pour quelqu'un de perdre son humanité, il est alors certainement possible pour quelque chose n'en ayant jamais eu de l'obtenir. Ce que perd l'un, un autre le trouve, partout. Lui, je pense, était dans ce cas. Et puis aussi, les effets semblent moins prononcés lorsqu'il y a mort par violence.

— Je m'y serais attendue, dit Ava doucement.

— Elle a guéri le moignon de l'homme-singe dont j'avais coupé la main ; peut-être était-ce parce que j'étais responsable. Et elle a aidé Jonas, mais moi – Thècle –, j'avais utilisé ces fouets.

— Les puissances en œuvre dans la guérison nous protègent de la Nature. Pourquoi l'Incréé devrait-il nous protéger de nous-mêmes ? Nous pourrions nous protéger nous-mêmes de nous. Il se peut qu'il ne nous aide que lorsque nous regrettons ce que nous avons fait. »

Toujours perdu dans mes réflexions, j'acquiesçai.

« Je me rends à la chapelle, maintenant. Je crois que vous avez repris assez de force pour parcourir la distance. Voulez-vous m'accompagner ? »

Tant que je m'étais trouvé sous le vaste toit de toile de la tente, il avait constitué pour moi tout le lazaret. Je me rendais maintenant compte, quoique d'une manière vague et confuse, à cause de la nuit, qu'il y avait de nombreuses tentes et plusieurs pavillons. La plupart des tentes avaient comme la nôtre leurs parois relevées, pour en assurer la fraîcheur, et on aurait dit les voiles ferlées de navires à l'ancre. Nous n'entrâmes dans aucune, mais passâmes entre elles, suivant des sentiers tortueux. L'itinéraire me parut long. Puis nous atteignîmes une construction dont les pans étaient baissés ; ils n'étaient pas en toile grossière, mais en soie, et rougeoyaient, de l'extérieur, à cause des lumières allumées dedans.

« Autrefois, me dit Ava, nous avions une grande cathédrale. Dix mille personnes pouvaient y tenir et, cependant, une fois démontée, elle tenait dans un seul chariot. Notre Domnicellae a ordonné qu'elle fût brûlée peu de temps avant que je ne devienne postulante.

— Je sais, répondis-je. Je l'ai vue s'embraser. »

À l'intérieur de la tente de soie, nous nous agenouillâmes devant un autel tout simple, recouvert de monceaux de fleurs. Ava pria. Quant à moi, ne sachant pas de prières, je parlai silencieusement à quelqu'un qui par moments semblait être en dedans de moi, et à d'autres, comme l'ange le disait, infiniment loin.

Histoire de « fidèle au groupe des Dix-sept » : L'Homme juste

Le lendemain matin, après le déjeuner, comme personne ne s'était rendormi, je me risquai à demander à Foïla si l'heure n'était pas venue pour moi de trancher entre Méliton et Hallvard. Elle secoua la tête, mais avant même qu'elle eût prononcé un seul mot, l'Ascien prit la parole. « Au service du peuple, tous doivent faire leur part. Le bœuf tire la charrue, et le chien rassemble le troupeau, tandis que le chat attrape les souris dans le grenier. Ainsi chacun, homme, femme et même enfant, peut servir le peuple. »

Un sourire éclatant illumina le visage de Foïla. « Notre ami veut lui aussi conter une histoire, expliqua-t-elle.

— Quoi ? » Pendant un instant, je crus que Méliton allait réussir à s'asseoir sur son lit. « Vas-tu le laisser – vas-tu permettre que l'un d'eux... envisages-tu... »

Elle fit un geste, et il se tut après avoir encore bredouillé quelque chose. « Et pourquoi pas ? » Les commissures de ses lèvres se relevèrent légèrement. « Oui, je pense le laisser tenter sa chance. Bien entendu, il faudra que je vous traduise ce qu'il dira. Cela vous convient-il, Sévérien ?

— Si c'est ce que vous souhaitez, répondez-je.

— Ce n'était pas ce qui était convenu au départ ; je me souviens de chaque mot que tu as dit, grommela Hallvard.

— Je ne les ai pas oubliés non plus, admit Foïla. Mais cela ne va pas à l'encontre de notre accord ; je dirais même qu'au contraire, c'est tout à fait en accord avec *l'esprit* de notre convention, qui était que mes prétendants – ni particulièrement tendres ni particulièrement courtois, j'en ai peur, bien que les choses se soient un peu améliorées

depuis que nous nous trouvons confinés ici – entrent en compétition. L'Ascien ne demande qu'à être mon soupirant ; n'avez-vous pas remarqué la façon dont il me dévisage ? »

L'Ascien récita : « Unis, les hommes et les femmes sont plus forts ; mais une femme brave désire des enfants, et non des maris.

— Il veut dire qu'il aimerait m'épouser, mais qu'il craint que sa demande ne soit pas agréée. Il a tort. » Foïla regarda Hallvard et Méliton tour à tour, et son sourire se fit plus malicieux. « Auriez-vous par hasard tous les deux peur de lui, dans un concours d'histoires ? Sans doute deviez-vous courir comme des lapins, en apercevant un Ascien sur le champ de bataille. »

Aucun des deux hommes ne répondit, et au bout d'un moment, l'Ascien reprit la parole. « Dans les anciens temps, la loyauté à la cause du peuple était universelle. La volonté du groupe des Dix-sept était la volonté de tous. »

Foïla traduisit : « Il était une fois... »

— Ne restons pas inoccupés. Si quelqu'un est inoccupé, qu'on le mette avec d'autres inoccupés comme lui, et qu'on les laisse chercher une terre inoccupée. Que tous ceux qu'ils rencontrent leur en indiquent la direction. Il vaut mieux faire cent lieues à pied que de rester assis dans la Maison de la Famine.

— ... *une ferme éloignée de tout et dont la terre était travaillée en commun par des gens n'étant pas parents.*

— L'un est fort, l'autre est beau, un troisième est un artisan habile. Lequel est le meilleur ? Celui qui sert le peuple.

— *Parmi eux, il y avait un homme de bien.*

— Que l'on confie le soin de partager les tâches à quelqu'un d'avisé dans le partage du travail. Que l'on confie le soin de partager la nourriture à quelqu'un d'avisé dans l'art de partager les aliments. Qu'on veille à ce que les cochons deviennent gras, et à ce que les rats meurent de faim.

— *Mais les autres le trompaient quand il fallait partager.*

— Réunis en conseil, les gens peuvent juger, mais personne ne doit recevoir plus de cent coups.

— *Il se plaignit, mais les autres le battirent.*

— Comment les mains sont-elles alimentées ? Par le sang. Comment le sang atteint-il les mains ? Par les artères. Si les artères se ferment, les mains se gangrènent.

— *Il laissa la ferme et prit la route.*

— Là où siège le groupe des Dix-sept, justice finale est toujours rendue.

— *Il se rendit à la capitale, où il se plaignit de la manière dont il avait été traité.*

— Qu'il y ait toujours de l'eau propre pour ceux qui peinent ;

qu'il y ait toujours pour eux bonne nourriture et lit bien frais.

— *Il revint à la ferme, fatigué et ayant très faim après son voyage.*

— Personne ne doit recevoir plus de cent coups.

— *Ils le battirent de nouveau.*

— Derrière chaque chose, on trouve une autre chose, indéfiniment ; ainsi l'arbre derrière l'oiseau, la pierre en dessous du sol, et le soleil au-delà de Teur. Au-delà de nos efforts faisons en sorte de trouver d'autres efforts.

— *L'homme de bien ne renonça pas. Une fois de plus, il laissa la ferme pour aller à la capitale.*

— Est-il possible d'écouter tous ceux qui réclament justice ? Non, car tous crient ensemble. Qui donc sera écouté : celui qui crie le plus fort ? Non, car tous crient très fort. Celui qui crie le plus longtemps sera écouté, et justice lui sera rendue.

— *Arrivé dans la capitale, il campa sur le seuil même du conseil du groupe des Dix-sept, suppliant tous ceux qui passaient de bien vouloir l'écouter. Il lui fallut très longtemps avant d'être autorisé à pénétrer dans le palais, où les autorités prêtèrent une oreille attentive à ses plaintes.*

— Ainsi le dit le groupe des Dix-sept : "À ceux qui volent, que l'on prenne tout ce qu'ils possèdent, car rien de ce qu'ils ont ne leur appartient."

— *Ils lui dirent de retourner à la ferme et d'annoncer en leur nom aux méchants qu'ils devaient partir.*

— Tel l'enfant obéissant vis-à-vis de sa mère, tel le citoyen vis-à-vis du groupe des Dix-sept.

— *Il fit ce qu'on lui avait dit de faire.*

— Qu'est-ce qu'un discours insensé ? Du vent. Il entre par les oreilles et ressort par la bouche. Personne ne doit recevoir plus de cent coups.

— *Ils se moquèrent de lui et le battirent.*

— Au-delà de nos efforts, faisons en sorte de trouver de nouveaux efforts.

— *L'homme de bien n'abandonna pas. Une fois de plus, il retourna à la capitale.*

— Le citoyen doit rendre au peuple tout ce qui est dû au peuple. Qu'est-ce qui est dû au peuple ? Tout.

— *Il était très fatigué. Ses vêtements étaient en haillons, et ses chaussures trouées. Il n'avait rien pour se nourrir, et rien qu'il pût vendre.*

— Il vaut mieux être juste qu'être généreux, mais seuls les bons juges peuvent être justes ; laissons être généreux ceux qui ne peuvent être justes.

— *Dans la capitale, il vécut en mendiant. »*

Arrivé là, je ne pus m'empêcher d'interrompre le conteur et son

interprète. Je dis à Foïla que je trouvais extraordinaire qu'elle comprît si bien ce que chacune des phrases toutes faites de l'Ascien signifiait dans le contexte de l'histoire, mais que je n'arrivais pas à voir comment elle s'y prenait. Comment, par exemple, déduisait-elle de l'aphorisme sur la générosité et la justice que le héros était devenu un mendiant ?

« Eh bien, me répondit-elle, imaginez que quelqu'un d'autre Méliton, pourquoi pas – soit en train de raconter une histoire, et qu'à un moment donné il se mette à tendre la main et à demander l'aumône. Vous comprendriez tout de suite ce qu'il veut, non ?

— Bien entendu.

— C'est exactement la même chose ici. Il arrive parfois que nous trouvions des soldats ascien qui, affamés ou malades, ont été incapables de suivre les mouvements de leur unité ; une fois qu'ils ont compris que nous n'allions pas les tuer, ils commencent par dire ce truc sur la générosité et la justice. En ascien, cela va de soi. C'est ce que disent les mendiants dans leur pays. »

« Celui qui crie le plus longtemps sera écouté, et justice lui sera rendue.

— *Cette fois-ci, il lui fallut attendre longtemps avant d'être admis dans le palais, mais finalement on le laissa entrer et on écouta ce qu'il avait à dire.*

— Ceux qui ne veulent pas servir le peuple serviront le peuple.

— *Ils dirent qu'ils mettraient les méchants en prison.*

— Qu'il y ait toujours de l'eau propre pour ceux qui peinent ; qu'il y ait toujours pour eux bonne nourriture et lit bien frais.

— *Il retourna chez lui.*

— Personne ne doit recevoir plus de cent coups.

— *Il fut une fois de plus battu.*

— Au-delà de nos efforts, faisons en sorte de trouver de nouveaux efforts.

— *Mais il ne renonça pas. Encore une fois, il prit la route menant à la capitale pour se plaindre.*

— Ceux qui combattent pour le peuple combattent avec mille cœurs ; ceux qui combattent contre le peuple sans aucun.

— *Les méchants commencèrent à avoir peur.*

— Que personne ne s'oppose aux décisions du groupe des Dix-sept.

— *Ils se dirent entre eux : "Il s'est rendu au palais une fois et bien d'autres fois, et chaque fois il a certainement dû raconter aux autorités que nous n'obéissions pas à leurs ordres. Certainement, ils vont maintenant envoyer des soldats pour nous tuer."*

— S'ils sont blessés dans le dos, qui étanchera leur sang ?

— *Les méchants s'enfuient.*

— Où sont donc ceux qui, dans les temps passés, se sont opposés aux décisions du groupe des Dix-sept ?

— *On ne les a plus jamais revus.*

— Qu'il y ait toujours de l'eau propre pour ceux qui peinent ; qu'il y ait toujours pour eux bonne nourriture et lit bien frais. Alors ils chanteront à leur travail, et leur tâche leur paraîtra légère. Et ils chanteront à la récolte et la récolte sera pesante.

— *L'homme de bien retourna chez lui et vécut heureux et eut beaucoup d'enfants. »*

Tout le monde applaudit l'histoire, autant ému par le récit lui-même que par l'ingéniosité du prisonnier ascien et par l'aperçu qu'il nous avait donné des traditions culturelles de son pays, mais plus que tout peut-être, par la grâce et l'habileté mises par Foïla dans sa traduction.

Je n'ai aucun moyen de savoir, si vous, qui lirez un jour ces chroniques, aimez ou non les histoires. Si ce n'est pas le cas, sans doute avez-vous feuilleté ces dernières pages sans trop y prêter attention. Je dois avouer les aimer particulièrement. Il me semble souvent en effet que de toutes les bonnes choses que nous offre le monde, les seules que l'humanité peut revendiquer comme étant vraiment les siennes sont la musique et les histoires ; le reste – la miséricorde, la beauté, le sommeil, l'eau pure et la bonne nourriture (comme aurait dit l'Ascien) –, tout cela est l'œuvre de l'Incréé. Certes, les histoires sont choses insignifiantes au regard de la structure de l'univers, mais il est bien dur de ne pas préférer ce qui vient de nous – bien dur pour moi, en tout cas.

Grâce à cette histoire, qui est la plus courte et la plus simple de toutes celles que j'ai consignées dans ce livre, il me semble avoir appris plusieurs choses non dénuées d'importance. Tout d'abord à quel point nos discours, que nous croyons originaux et improvisés, sont en réalité composés d'expressions toutes faites. L'Ascien paraissait parler à l'aide de phrases apprises par cœur, bien que nous ne les ayons jamais entendues jusqu'à ce qu'il les utilise pour la première fois. Foïla semblait parler comme parlent habituellement les femmes ; m'aurait-on demandé si elle employait ce genre de locutions toutes faites, j'aurais certainement répondu que non – et pourtant, on aurait pu bien souvent deviner la fin de l'une de ses phrases à l'aide des deux ou trois premiers mots.

En deuxième lieu, j'ai compris combien il était difficile d'éliminer le besoin de s'exprimer. Le peuple d'Ascie s'était trouvé réduit à parler seulement avec la voix de ses maîtres ; mais il en avait fait une nouvelle langue, et je ne doutais plus, après avoir entendu l'histoire de

l'Ascien, qu'il ne fût capable d'exprimer tout ce qu'il avait envie de dire.

En dernier lieu, enfin, j'ai une fois de plus pris conscience des multiples formes que peut adopter la narration d'une histoire. Aucune, certainement, n'aurait pu être plus simple que celle du conte de l'Ascien ; cependant, que signifiait-elle ? Son but était-il de faire l'apologie du groupe des Dix-sept ? La seule mention de leur nom avait suffi à faire fuir les méchants. L'histoire visait-elle à les dénoncer ? Ils avaient écouté les doléances de l'homme de bien, après quoi ils n'avaient rien fait pour lui, sinon l'assurer de leur appui verbal. Rien n'indiquait qu'ils avaient l'intention d'aller plus loin.

Je n'avais cependant pas appris les choses que j'aurais le plus souhaité apprendre en écoutant l'Ascien et Foïla. Pour quelle raison avait-elle accepté que l'Ascien entrât en compétition avec les autres ? Par pure malice ? À ses yeux rieurs, on aurait pu facilement le croire. Peut-être était-elle véritablement attirée par lui ? Je trouvais déjà cela plus difficile à admettre, mais ce n'était en rien impossible. Qui n'a vu des femmes attirées par des hommes tout à fait dénués d'attraits ? Elle avait de toute évidence beaucoup eu affaire aux Ascien, et lui n'était pas un soldat ordinaire, puisqu'on lui avait appris notre langue. Espérait-elle pouvoir lui arracher quelque secret ?

Et lui ? Méliton et Hallvard s'étaient mutuellement accusés d'avoir raconté des histoires avec des arrière-pensées. Avait-il fait la même chose ? Si c'était le cas, son message, adressé à Foïla mais aussi à nous tous, était sûrement qu'il n'abandonnerait jamais.

Winnoc

Ce soir-là, j'eus de nouveau un visiteur : l'un des esclaves au crâne rasé. Je m'étais assis sur mon lit dans l'espoir d'engager la conversation avec le soldat ascien, lorsque l'homme vint s'installer à côté de moi. « Est-ce que vous vous souvenez de moi, lecteur ? me demanda-t-il. Je m'appelle Winnoc. »

Je secouai la tête.

« C'est moi qui me suis occupé de vous et qui vous ai fait prendre votre bain, le soir où vous êtes arrivé avec votre ami, me rappela-t-il. J'ai attendu que vous soyez bien remis pour venir vous parler. Je suis passé hier au soir, mais vous étiez en pleine conversation avec l'une de nos postulantes. »

Je lui demandai de quel sujet il souhaitait m'entretenir.

« Je viens à l'instant de vous donner le titre de lecteur, et vous ne l'avez pas rejeté. En êtes-vous vraiment un ? Vous en portiez en tout cas l'habit cette nuit-là.

— J'ai en effet été lecteur, répondis-je, et ces vêtements sont les seuls que je possède.

— Mais vous n'en êtes plus un ? »

Je secouai la tête. « Je suis venu dans le Nord pour m'engager dans l'armée.

— Ah bon », murmura-t-il. Son regard se perdit dans le vague pendant un moment.

« Je ne suis certainement pas le seul à le faire.

— Non, mais la plupart des soldats s'engagent dans le Sud, ou bien sont enrôlés de force. Il y en a quelques-uns comme vous qui viennent sur place, car ils veulent se faire admettre dans telle ou telle unité où ils ont des amis ou des relations. La vie de soldat... »

J'attendis qu'il continuât.

« Ça ressemble pas mal à la vie d'esclave, je crois. Je n'ai jamais été soldat moi-même, mais j'ai souvent eu l'occasion de parler avec eux.

— Votre vie est-elle tellement pénible ? J'aurais pensé que les pèlerines étaient de bonnes maîtresses. Est-ce qu'elles vous battent ? »

Il sourit à cela, et se tourna de manière à me montrer son dos. « Vous qui avez été licteur, dites-moi ce que vous pensez de mes cicatrices... »

C'est à peine si je les devinais dans la pénombre qui régnait à ce moment-là. Je les touchai du doigt. « Tout ce que je peux dire c'est qu'elles sont fort anciennes et qu'elles ont été faites avec un fouet.

— Je n'avais pas vingt ans quand je les ai reçues, et j'en ai maintenant près de cinquante. C'est un homme portant des vêtements noirs comme les vôtres qui me les a faites. Avez-vous été licteur longtemps ?

— Non, pas très.

— Alors vous ne connaissez pas très bien le métier ?

— Assez pour pouvoir le pratiquer.

— C'est tout ? L'homme qui m'a fouetté m'a dit qu'il appartenait à la guilde des bourreaux. J'avais pensé que vous en aviez peut-être entendu parler.

— C'est le cas.

— Existe-t-elle vraiment ? Il y a des gens qui prétendent qu'elle a disparu depuis longtemps ; mais ce n'était pas ce que disait l'homme qui m'a fouetté.

— Pour autant que je le sache, elle existe encore, lui dis-je. Est-ce que vous vous souviendriez par hasard du nom de celui qui s'est occupé de vous ?

— Il s'est lui-même présenté comme le compagnon Palémon — ah ! je vois que vous le connaissez !

— Oui, il a été mon professeur pendant plusieurs années. C'est un vieillard, maintenant.

— Il est donc toujours en vie ? Pensez-vous le revoir un jour ?

— Je ne crois pas.

— Moi, j'aimerais bien ; peut-être cela m'arrivera-t-il. Après tout, l'Incréé est celui qui agence toutes choses. Vous autres, jeunes gens, menez des vies aventureuses. Je sais de quoi je parle, j'ai fait la même chose, à votre âge. Ne savez-vous pas que c'est lui qui donne forme et sens à tout ce que nous faisons ?

— C'est bien possible.

— Croyez-moi, il en va ainsi. J'ai vu tellement plus de choses que vous. Et dans ces conditions, il n'est pas exclu que je ne revoie jamais le compagnon Palémon, et que vous soyez venu ici pour être mon

messenger. »

Il se tut, juste au moment où je m'attendais à le voir me donner le message auquel il venait de faire allusion. Autour de nous, les malades qui avaient écouté avec tant d'attention l'histoire de l'As cien bavardaient maintenant entre eux. Mais dans la pile des assiettes sales qu'avait rassemblées le vieil esclave, il y en eut une qui glissa en produisant un léger claquement, que j'entendis.

« Que savez-vous des lois de l'esclavage ? finit-il par me demander. Je veux dire, des différentes façons dont un homme ou une femme peuvent devenir légalement esclaves ?

— Très peu de chose, je l'avoue. L'un de mes amis (j'étais en train de penser à l'homme vert) était dit esclave, mais il n'était en vérité qu'un étranger malchanceux dont s'étaient emparés des gens sans scrupule. Je savais que c'était illégal. »

Il acquiesça de la tête. « Avait-il la peau foncée ?

— On aurait pu dire cela, en effet.

— Dans les anciens temps, d'après ce que j'ai entendu dire, c'était la couleur de la peau qui faisait que l'on était esclave.

Plus un homme avait la peau sombre, plus il avait de chances d'en devenir un. Voilà qui est difficile à croire, je trouve. Nous avions autrefois dans l'ordre une châtelaine très versée en histoire ; c'est elle qui m'a raconté ça. Et c'était une femme en qui on pouvait avoir confiance.

— Cela doit sans doute venir du fait que les esclaves sont souvent obligés de travailler en plein soleil, observai-je. Beaucoup de coutumes anciennes nous paraissent maintenant avoir été de simples caprices. »

Cette réflexion le mit légèrement en colère. « Croyez-moi, jeune homme, j'ai connu l'ancien temps, et je connais l'époque actuelle ; j'en sais plus que vous sur ce qui est le mieux des deux.

— C'est ce que maître Palémon avait coutume de dire. »

Comme je l'avais espéré, l'allusion le ramena au thème principal de ses réflexions. « Il n'y a que trois façons dont un homme peut devenir esclave, reprit-il, quoique ce soit différent pour les femmes, à cause du mariage et du concubinage.

« Si un homme, déjà esclave de son état, est amené dans la Communauté depuis un pays étranger, il demeure un esclave ; le maître qui l'a importé peut le vendre s'il veut. Première façon. Les prisonniers de guerre – comme le soldat ascien qui est ici – sont les esclaves de l'Autarque, le Maître des maîtres, et l'Esclave des esclaves. L'Autarque peut les vendre s'il le désire. Il le fait souvent, et comme la plupart de ces Asc iens ne savent pas faire grand-chose, en dehors des travaux pénibles, on les retrouve souvent comme rameurs dans le cours supérieur des rivières. Deuxième façon.

« Quant à la troisième, c'est lorsqu'un homme libre décide de se

vendre à quelqu'un ; un homme libre est en effet maître de son propre corps – il est en quelque sorte déjà son propre esclave, en ce sens.

— Il est bien rare, remarquai-je, que les esclaves soient fouettés par les bourreaux, puisqu'ils peuvent être battus par leurs maîtres.

— À cette époque-là, je n'en étais pas un. C'est une partie de ce que je voulais demander au compagnon Palémon. Je n'étais encore qu'un gamin lorsque je fus pris en train de voler. Le compagnon Palémon est venu me parler, le matin même du jour où je devais être fouetté. J'ai pensé que c'était une démarche généreuse de sa part, même si c'est à ce moment-là qu'il m'a dit faire partie de la guilde des bourreaux.

— Nous préparons toujours nos clients, lorsque c'est possible, expliquai-je.

— Il me conseilla de ne pas me retenir de crier – ça fait nettement moins mal, m'a-t-il dit, si l'on crie juste au moment où tombe le fouet. Il m'a promis que je ne recevrais pas un seul coup de plus que ce qu'avait décidé le juge, et que je pouvais donc les compter si je voulais, afin de savoir quand le châtiment serait sur le point d'être terminé. Il a également ajouté qu'il ne frapperait pas plus fort qu'il ne le fallait, juste assez pour faire éclater la peau, sans casser les os. »

J'acquiesçai.

« Je lui demandai alors s'il pouvait me faire une faveur, reprit Winnoc, et il me dit que oui, dans la mesure de ses moyens. Je voulais qu'il revienne me voir pour me parler, après, et il a répondu qu'il s'arrangerait pour le faire, quand je me serais un peu remis. Entra alors à ce moment un caloyer pour lire la prière.

« On m'attacha à un poteau, les mains au-dessus de la tête, le texte de la condamnation cloué au-dessus d'elles. Sans doute avez-vous procédé vous-même ainsi à de nombreuses reprises.

— Assez souvent, admis-je.

— Je me doute bien que l'on n'a pas fait d'exception particulière pour moi. Je porte encore les cicatrices, mais elles se sont atténuées, comme vous l'avez remarqué. J'ai vu bien des hommes qui en avaient de pires. Comme le veut la coutume, les geôliers me traînèrent jusqu'à ma cellule, mais je crois que j'aurais pu marcher. Cela ne fait pas aussi mal que de perdre un bras ou une jambe. Ici, j'ai aidé les chirurgiens à faire plus d'une amputation.

— Étiez-vous mince, à cette époque ?

— Maigre, même ; je crois qu'on aurait pu facilement me compter les côtes.

— Cela vous a grandement favorisé, en fait. Le fouet s'enfonce profondément dans le dos d'un homme gras, et il saigne comme un cochon qu'on égorge. Les gens disent souvent que les commerçants ne sont pas assez sévèrement punis lorsqu'ils trichent sur le poids ou la

qualité, mais ceux qui prétendent cela ne savent pas à quel point ils souffrent au moindre coup de fouet. »

Winnoc eut un geste d'acquiescement. « Le jour suivant, je me sentais presque aussi fort que d'habitude, et comme il l'avait promis, le compagnon Palémon vint me rendre visite. Je lui parlai un peu de moi – comment j'avais vécu jusqu'ici et tout – et lui demandai d'en faire autant pour lui. J'imagine que cela doit vous sembler bizarre d'avoir eu envie de bavarder avec un homme qui venait de me fouetter ?

— Pas du tout. J'ai souvent entendu raconter des histoires similaires.

— Il m'a dit avoir fait quelque chose allant à l'encontre des règles de sa guilde. Il n'a pas voulu me dire quoi, mais c'est à cause de cela qu'il se trouvait en exil pour un temps. Il me décrivit ce qu'il éprouvait et combien il se sentait seul. Il me dit aussi avoir essayé de se consoler en pensant à tous ceux qui vivaient sans faire partie d'une guilde et qui se trouvaient donc en permanence dans sa situation ; mais il n'avait pu que se sentir désolé pour eux et, du coup, n'avait pas tardé à s'apitoyer de nouveau sur son propre sort. Il me conseilla, si je voulais être heureux et ne pas me retrouver dans la même situation où j'étais présentement, de chercher une fraternité quelconque et de m'y faire admettre.

— Et alors ? demandai-je.

— J'ai décidé de suivre son conseil. Lorsqu'on me relâcha, j'allai parler aux maîtres de nombreuses guildes, commençant par choisir celles qui m'attiraient le plus, tout d'abord, pour finir par m'adresser à celles susceptibles, à mon avis, de m'accepter, comme la guilde des bouchers ou la guilde des fabricants de chandelles. Mais aucune d'elles ne voulait d'un apprenti de mon âge, ou encore de quelqu'un n'ayant pas les moyens de payer un droit d'entrée – quand on ne mettait pas en doute mon honnêteté : ils avaient vu mon dos, et pensaient que je pourrais leur valoir des ennuis.

« Je pensai alors à m'enrôler sur un bateau ou à m'engager dans l'armée ; il m'arrive parfois de regretter de ne l'avoir pas fait, mais je me dis que si je l'avais fait, je serais peut-être en train de le regretter, ou peut-être même pas en vie pour éprouver ce genre de regrets. J'eus ensuite l'idée de m'affilier à un ordre religieux, je ne sais pas pourquoi. J'en ai contacté plusieurs, et deux d'entre eux m'offrirent une place dans leurs rangs, même en sachant que je n'avais pas d'argent et après avoir vu mon dos. Mais plus je me faisais expliquer le mode de vie qu'il me faudrait adopter, plus j'avais l'impression que je ne pourrais pas le supporter. Je buvais pas mal, à l'époque, et j'aimais les filles ; je n'avais pas envie de changer sur ces deux chapitres.

« Puis un jour, alors que je traînais dans la rue, je vis un homme qui, à ce que je crus, devait appartenir à un ordre religieux que je ne connaissais pas encore. Or, j'étais sur le point de signer le rôle d'équipage d'un bateau, qui ne devait pas partir, cependant, avant une semaine. Un marin m'avait raconté que c'était avant l'appareillage que le travail était le plus pénible, et que je ne serais pas pris si j'attendais le dernier moment pour embarquer. Ce n'était qu'un tissu de mensonges, mais à l'époque je ne le savais pas.

« Quoi qu'il en soit, je suivis l'homme que j'avais vu, et lorsqu'il s'arrêta – on l'avait envoyé acheter des légumes –, je l'abordai et lui demandai à quel ordre il appartenait. Il me répondit qu'il était en fait esclave chez les pèlerines, ce qui revenait à peu près au même que d'appartenir à un ordre, mais en mieux. Là un homme pouvait prendre un verre ou deux, et personne ne disait rien tant qu'il était sobre pendant son service. On pouvait aussi coucher avec des filles, et même on avait de bonnes chances pour ça, car elles s'imaginaient que nous étions des saints personnages ; en plus, on voyageait partout dans la Communauté.

« Je lui demandai s'il pensait qu'elles me prendraient, et je lui dis que je n'arrivais pas à croire qu'il menait une vie aussi agréable que ce qu'il disait. Il me répondit qu'il ne doutait pas que je fusse pris, que s'il ne pouvait pas prouver ce qu'il avançait quant aux filles ici et maintenant, il pouvait au moins confirmer ce qu'il avait affirmé à propos de la boisson en partageant tout de suite une bouteille de vin rouge avec moi.

« Nous allâmes nous asseoir dans une taverne proche du marché, et là, il tint parole. Il m'expliqua que la vie au service des pèlerines se rapprochait de la vie des marins, le meilleur côté de la vie de marin étant le fait que l'on voit du pays, et que c'était aussi le cas des pèlerines. C'était aussi un peu être comme un soldat, car on leur confiait des armes lorsque l'ordre traversait des contrées sauvages. En outre, on était payé pour signer. Quand on entre dans un ordre, on donne toujours quelque chose au moment de prononcer ses vœux. Si on décide plus tard de le quitter, on récupère une partie de la somme, en fonction du temps qu'on y a passé. Pour nous autres, esclaves, continua-t-il, c'était le contraire. Un esclave est payé lorsqu'il signe. S'il veut partir plus tard, il lui faut racheter sa liberté, mais il peut faire ce qu'il veut de son argent s'il reste.

« J'avais encore ma mère à cette époque ; je n'allais jamais la voir, mais je savais qu'elle n'avait pas un as vaillant. Auparavant, quand je pensais entrer dans un ordre religieux, je savais qu'il me fallait moi-même devenir plus religieux, et je n'arrivais pas à voir comment je pourrais faire le service de l'Incréé avec en tête ce qu'elle penserait de moi. Je signai donc chez les pèlerines, touchai mon

pécule – Goslin, l'homme qui m'avait recruté, eut bien entendu sa petite récompense –, et allai porter l'argent à ma mère.

— Voilà qui a dû lui faire plaisir, dis-je, ainsi qu'à vous.

— Elle se demanda bien quel genre de tour j'avais pu encore faire, mais je partis cependant en le lui laissant. Il fallait évidemment que je retourne immédiatement au camp de l'ordre ; d'ailleurs, quelqu'un m'accompagnait. Et cela fait trente ans que j'y suis.

— J'espère que vous vous en félicitez.

— Je l'ignore. Je n'ai pas eu la vie facile pour autant ; mais toutes les vies sont difficiles, d'après ce que j'ai vu.

— C'est aussi ce que je me dis. » Pour être franc, je commençais à m'endormir et espérais qu'il allait s'en aller. « Merci de m'avoir raconté votre histoire ; elle m'a beaucoup intéressé.

— Je voudrais vous demander encore quelque chose, reprit-il, et je voudrais que vous le demandiez aussi au compagnon Palémon, si jamais vous le revoyez. »

J'acquiesçai d'un signe de tête et attendis.

« Vous avez dit tout à l'heure que vous pensiez que les pèlerines étaient de bonnes maîtresses, et je suppose que vous avez raison. Beaucoup d'entre elles se sont montrées extrêmement gentilles avec moi, et je n'ai jamais été fouetté – à peine ai-je reçu quelques tapes. Mais il vous faut savoir comment elles s'y prennent. Les esclaves qui n'ont pas un bon comportement sont vendus, tout simplement. Peut-être ne me suivez-vous pas très bien.

— Non, en effet.

— Beaucoup d'hommes se vendent à leur ordre, s'imaginant comme moi-même autrefois qu'ils vont avoir la bonne vie et connaître d'intéressantes aventures. Pour l'essentiel, c'est bien ainsi que ça se passe, et on retire de grandes satisfactions à aider à soigner les malades et les blessés. Mais ceux qui ne conviennent pas aux pèlerines sont vendus, et elles en obtiennent bien plus que ce qu'elles-mêmes ont payé. Vous comprenez, maintenant ? De cette manière, inutile de nous battre ; la pire des punitions, c'est d'avoir à gratter le plancher des feuillées. Sauf que si vous ne leur plaisez pas, vous pouvez vous retrouver au fond d'une mine.

« La question que je veux poser depuis toujours au compagnon Palémon... » Winnoc se tut, mordillant sa lèvre inférieure. « Il était bien bourreau, n'est-ce pas ? C'est ce qu'il a dit, et vous l'avez confirmé.

— Oui, et il l'est toujours.

— Ce que je voudrais savoir est ceci : m'a-t-il dit ce qu'il m'a dit pour me tourmenter, ou cherchait-il à me donner les meilleurs conseils possibles ? » L'esclave détourna son regard, afin que je ne visse pas son expression. « Pouvez-vous le lui demander pour moi ? Peut-être

alors nous reverrons-nous un jour.

— Il vous a conseillé de son mieux, j'en suis convaincu. Si vous étiez resté ce que vous étiez, vous auriez peut-être été exécuté depuis longtemps, par lui ou un autre bourreau. Avez-vous déjà assisté à une exécution ? Mais les bourreaux ne savent pas tout. »

Winnoc se leva. « Les esclaves non plus. Je vous remercie, jeune homme. »

Je le pris par le bras pour le retenir un moment. « Puis-je à mon tour vous demander quelque chose ? Moi aussi, j'ai été bourreau. Si, pendant tant d'années, vous avez craint que les propos de maître Palémon n'aient eu pour but que de vous faire souffrir, qu'est-ce qui vous dit que je n'ai pas fait la même chose ce soir ?

— Le fait que vous n'ayez pas dit le contraire, dit-il. Bonne nuit, jeune homme. »

Je réfléchis pendant un moment à tout ce que Winnoc venait de me raconter, ainsi qu'à ce que maître Palémon lui avait dit tant d'années auparavant. Lui aussi avait donc été un vagabond – dix ans, peut-être, avant que je ne fusse né. Et cependant, il était retourné à la Citadelle, devenant même l'un des maîtres de la guilde. Je me souvins de la façon dont Abdiesus voulait faire de moi un maître de notre ordre – lui que j'avais néanmoins trahi. Quel que fût le crime commis autrefois par maître Palémon, il avait sans nul doute été couvert plus tard par les frères de la guilde. Maintenant il était maître, mais j'avais pu constater, durant toutes les années passées à la Citadelle (trop habitué à la chose pour m'en étonner), que c'était maître Gurloes qui dirigeait les affaires de la guilde, alors qu'il était beaucoup plus jeune.

À l'extérieur, les vents chauds de l'été septentrional jouaient dans les câbles retenant les tentes ; mais j'eus l'impression d'avoir de nouveau gravi les marches de la tour Matachine et d'entendre siffler les vents froids parmi les donjons de la Citadelle.

Finalement, espérant distraire mon esprit de souvenirs aussi mélancoliques, je me levai, m'étirai et me rendis jusqu'au lit de Foïla. Elle était réveillée. Nous bavardâmes pendant un moment, et je lui demandai si j'allais pouvoir juger les différentes histoires ; mais elle dit qu'il faudrait attendre au moins encore un jour.

Histoire de Foïla : La Fille de l'écuyer

« Hallvard, Méliton et même le soldat ascien ont eu leur chance : pourquoi n'aurais-je pas aussi droit à la mienne ? Même l'homme qui courtise une jeune fille en pensant qu'il n'a pas de rival en a au moins un – ou plutôt, une : la jeune fille elle-même. Elle peut se donner à lui, mais elle peut également choisir de se garder pour elle-même. Son prétendant doit la convaincre qu'elle sera plus heureuse avec lui qu'en restant seule ; et ce n'est pas parce que les hommes arrivent souvent à persuader les jeunes filles de cela que la chose se vérifie à chaque fois. Je m'inscris donc dans la compétition, prête à me gagner moi-même, si c'est possible. Si je me marie pour écouter des histoires, pourquoi devrais-je épouser quelqu'un qui est moins bon conteur que moi ?

« Chacun, jusqu'ici, a raconté une histoire de son pays. Je ferai de même. Mon pays est la terre des vastes horizons, du ciel infini ; la terre de la prairie, du vent et du bruit des sabots lancés au galop. En été, l'automne peut être aussi brûlant que le souffle d'un four, et quand l'incendie ravage la pampa, le front de fumée s'étire sur des centaines de lieues, tandis que le lion chevauche le buffle pour y échapper, évoquant un démon. Les hommes de mon pays ont le courage du taureau, et les femmes l'impétuosité du faucon.

« Lorsque ma grand-mère était encore une jeune fille, existait dans mon pays une villa tellement éloignée de tout que jamais personne ne passait par là. Elle appartenait à un écuyer, qui avait pour suzerain le seigneur de Pascua. Les terres en étaient riches, et la maison était belle – même s'il avait fallu que des bœufs tirassent tout un été les poutres qui soutenaient le toit pour les amener sur le site. Les murs étaient de terre, comme ils le sont toujours dans mon pays, et épais de trois pas. Les habitants des régions boisées considèrent

avec mépris les murs de terre, mais ils gardent la fraîcheur en été, la chaleur en hiver, ne brûlent pas et, passés à la chaux, ont belle apparence. La maison comportait une tour et une vaste salle de banquet, ainsi qu'un système de cordes, de poulies et de seaux grâce auquel deux merychippus, tournant en rond, faisaient monter l'eau pour irriguer le jardin de la terrasse, sur le toit.

« L'écuyer était un homme chevaleresque, et son épouse une femme délicieuse ; mais de tous les enfants qu'ils eurent, un seul vécut au-delà d'un an, une fille. Elle était grande, la peau brune comme le cuir tanné mais douce comme de l'huile ; ses cheveux avaient la couleur des vins les plus clairs et ses yeux étaient sombres comme nuée d'orage. Mais voilà : la villa était tellement écartée de tout que personne ne la connaissait ni ne cherchait à la connaître. Il lui arrivait souvent de chevaucher toute une journée, portant le faucon sur le gantelet ou poursuivant ses ocelots de chasse tachetés qui venaient de débusquer une antilope. Mais souvent aussi elle restait tout le jour confinée dans sa chambre, à écouter le chant de l'alouette dans sa cage, et à tourner les pages des anciens livres amenés par sa mère après son mariage.

« Ses parents décidèrent finalement qu'il était temps qu'elle se marie, car elle allait avoir bientôt vingt ans. Après quoi, sinon, personne n'en voudrait. L'écuyer expédia donc des hommes à trois cents lieues à la ronde, dans toutes les directions ; ils étaient chargés de proclamer sa beauté, et de faire savoir qu'à la mort du maître, la propriété reviendrait entièrement à celui qu'elle épouserait. Bien d'excellents cavaliers répondirent à cet appel ; leurs selles étaient niellées d'argent fin, et le précieux corail ornait le pommeau de leur épée. L'écuyer les reçut tous noblement et sa fille, les cheveux relevés et cachés sous un chapeau d'homme, le long couteau de chasse pendant à sa ceinture dans un boudier masculin, se mêla à ses prétendants, faisant semblant d'être l'un d'entre eux ; ainsi put-elle découvrir ceux qui se vantaient de leurs conquêtes féminines, et ceux qui dérobaient des objets quand ils ne se croyaient pas observés. À la fin de chaque soirée, elle allait voir son père et lui disait leurs noms ; après son départ, l'écuyer convoquait ceux qu'elle avait désignés, et leur parlait des piquets installés où personne ne va jamais, où des hommes attachés avec des lanières de cuir meurent sous la brûlure du soleil. Et le lendemain, ils sellaient leur monture et prenaient la route.

« Il n'en resta bientôt plus que trois. La fille de l'écuyer dut renoncer à son stratagème, car elle pouvait craindre qu'étant en si petit nombre, ils ne s'en aperçussent et ne la reconnussent. Elle alla donc dans sa chambre, libéra sa chevelure du chapeau d'homme et la brossa longuement ; puis elle enleva son habit de chasseur, et prit un bain parfumé. Elle glissa des bagues à ses doigts, des bracelets à ses

bras, et accrocha de grands anneaux d'or à ses oreilles ; sur sa tête, elle posa le fin diadème d'or que les filles d'écuyer ont le droit de porter. Bref, elle fit tout ce qu'il fallait pour se faire belle, et comme en outre elle avait un noble cœur, il n'y avait peut-être pas plus ravissante fille à marier qu'elle sur terre.

« Une fois qu'elle fut habillée et parée à son goût, elle envoya sa domestique chercher son père et ses trois prétendants. “Regardez-moi bien, chevaliers, dit-elle. Vous voyez un anneau d'or sur mon front, et des anneaux plus petits suspendus à mes oreilles ; d'autres anneaux encore encerclent les bras qui encercleront l'un de vous, et des anneaux minuscules entourent mes doigts. Mon coffret à bijoux est ouvert sous vos yeux, mais vous n'y trouverez plus un seul anneau. Un autre anneau se trouve cependant dans cette pièce, un anneau que je ne porte pas. L'un de vous peut-il le découvrir et me l'apporter ?”

« Les trois prétendants regardèrent en haut, regardèrent en bas, derrière les tentures, en dessous du lit. Finalement, le plus jeune se saisit de la cage de l'alouette et la porta à la fille de l'écuyer ; et là, encerclant la patte droite de l'oiseau, se trouvait en effet une minuscule bague d'or. “Écoutez-moi, maintenant, dit-elle alors. Deviendra mon époux celui qui pourra me rapporter ce petit oiseau brun.”

« En disant ces mots, elle ouvrit la cage, y plongea la main, fit grimper l'alouette sur son doigt et, l'amenant ainsi près de la fenêtre, la lança vers le ciel. Pendant quelques instants, les trois prétendants purent apercevoir les reflets lancés par le petit anneau d'or ; l'alouette monta, monta, et ne fut bientôt plus qu'un infime point noir dans l'espace.

« Alors les prétendants se précipitèrent dans l'escalier et dans la cour, appelant à grands cris pour qu'on leur selle leurs montures, leurs amis aux sabots ailés, qui déjà les avaient portés sur tant de lieues à travers la pampa déserte. Les selles niellées d'argent volèrent par-dessus les échines et en quelques instants, tous trois étaient hors de vue de l'écuyer et de sa fille, et ne se voyaient même plus entre eux. Car l'un d'eux était parti en direction du nord, vers les jungles humides, le deuxième en direction de l'est, vers les montagnes, et le plus jeune en direction de l'ouest, vers la mer qui ne connaît pas le repos.

« Au bout de quelques jours, celui qui avait chevauché en direction du nord arriva près d'une rivière au cours trop rapide pour être traversée à la nage ; il parcourut sa rive, prêtant l'oreille au chant des oiseaux qui demeuraient dans les parages, jusqu'à ce qu'il atteignît un gué. Au milieu de ce gué, se tenait un cavalier habillé de brun, sur un destrier brun. Son visage était masqué par un foulard brun, et son

manteau, son chapeau et tous ses habits étaient bruns ; à la hauteur de la cheville de sa botte (brune) de droite, se trouvait un anneau d'or.

« “Qui êtes-vous ?” lança le prétendant.

« Le personnage en brun ne dit mot.

« “Dans la maison de l'écuyer, il y avait parmi nous un certain jeune homme qui a disparu le jour précédant le dernier jour, reprit alors le prétendant, et je crois qu'il s'agit de vous. D'une manière ou d'une autre, vous avez appris ma quête, et vous cherchez à m'empêcher de la poursuivre. Eh bien, écarterez-vous de mon chemin, ou vous mourrez sur place.”

« Sur ces mots, il tira son épée et éperonna son destrier qui s'avança dans le courant. Pendant un bon moment ils se battirent comme se battent les hommes de mon pays, l'épée dans la main droite et le poignard dans la gauche, car le prétendant était fort et courageux, et le cavalier en brun rapide et bretteur émérite. Mais ce dernier finit par tomber, et son sang assombrissait la rivière.

« “Je vous laisse votre monture, lui lança le prétendant. S'il vous reste assez de force, vous pourrez l'enfourcher de nouveau. Car je suis un homme miséricordieux.” Et il s'éloigna sur ces mots. »

« Lorsque le prétendant qui était parti en direction des montagnes eut lui aussi chevauché pendant quelques jours, il arriva près d'un pont comme en construisent les gens des hauts pays – un passage étroit fait de cordes tressées et de bambous, tendu au-dessus d'un précipice comme une toile d'araignée entre deux branches. Il n'y a qu'un sot pour se lancer à cheval sur un tel assemblage, et c'est pourquoi le prétendant mit pied à terre et tira sa monture par les rênes.

« Le pont lui avait paru vide au moment où il en avait commencé la traversée, mais à peine avait-il fait un quart du chemin qu'il aperçut une silhouette qui se tenait au milieu, immobile. Par la forme, on aurait bien dit un homme, sauf qu'elle était toute brune avec juste une tache de blanc, et paraissait avoir deux ailes brunes repliées contre elle. Lorsque le deuxième prétendant fut un peu plus près, il vit que l'être qu'il avait devant lui portait un anneau d'or à la hauteur de la cheville de l'une de ses bottes, et que les deux ailes brunes paraissaient en fin de compte n'être qu'un manteau de cette couleur.

« Il fit alors un signe en l'air devant lui pour se protéger des esprits qui ont oublié leur créateur, et il l'interpella : “Qui es-tu ? Nomme-toi.

« — Tu me vois, répondit le personnage. Trouve mon nom véritable, et ton souhait deviendra mon souhait.

« — Tu es l'esprit de l'alouette lâchée dans le ciel par la fille de l'écuyer, répondit le deuxième prétendant. Tu es capable de changer

de forme, mais l'anneau d'or te trahit."

« Là-dessus, le personnage en brun tira son épée et la lui présenta pommeau en avant. "Tu as trouvé mon nom, dit-il alors. Que veux-tu que je fasse ?

« — Reviens avec moi jusqu'à la maison de l'écuyer, demanda le prétendant, afin que je puisse te montrer à sa fille, et ainsi gagner sa main.

« — C'est avec plaisir que je t'accompagnerai, si c'est bien ce que tu désires, répondit le personnage en brun, mais je dois t'avertir que lorsqu'elle me verra, elle ne verra pas la même chose que toi.

« — Peu importe, viens avec moi", conclut le deuxième prétendant, car il ne savait que répondre à cette remarque.

« Sur ces ponts bâtis par les gens des hauts pays, il est aisé pour un homme de faire demi-tour ; mais pour un animal à quatre pattes de la taille d'un destrier, c'est pratiquement impossible. C'est pourquoi ils furent obligés de traverser complètement la fragile passerelle, afin que le prétendant puisse faire faire demi-tour à sa monture pour retourner là d'où il venait. "Comme c'est ennuyeux, pensait-il tout en avançant avec précaution, sans compter que c'est difficile et dangereux. Ne pourrais-je tourner cela à mon avantage ?" Il réfléchit puis s'adressa au personnage en brun. "Je dois parcourir tout ce pont, puis le parcourir de nouveau dans l'autre sens. Es-tu obligée d'en faire autant ? Pourquoi ne pas voler jusque sur l'autre rive et m'y attendre ?"

« La remarque fit rire le personnage en brun d'un rire qui était un merveilleux trille. "N'as-tu donc pas vu que l'une de mes ailes porte un bandage ? J'ai voleté un peu trop près de l'un de tes rivaux, qui m'a donné un coup d'épée.

« — Alors tu ne peux pas voler très loin ? demanda le deuxième prétendant.

« — Non, en effet. Lorsque tu t'es approché d'ici, j'étais perchée à l'entrée du pont, et j'ai eu beaucoup de peine à voler jusqu'au milieu lorsque je t'ai entendu arriver.

« — Je vois", dit simplement le deuxième prétendant. Mais en lui-même il pensa : « Si je pouvais couper ce pont, l'alouette serait obligée de reprendre une forme d'oiseau – mais elle ne pourrait voler bien loin, et il me serait facile de la tuer. Je pourrais alors la ramener, et la fille de l'écuyer la reconnaîtrait."

« Lorsqu'ils atteignirent l'autre côté du pont de bambou, il tapota l'encolure de son destrier et le fit retourner, pensant que celui-ci allait aussi mourir, mais que la perte d'une telle bête n'était qu'un faible prix à payer, comparé aux immenses troupeaux dont il allait devenir le maître. "Suis-nous", dit-il au personnage en brun ; et il entreprit de revenir sur ses pas, tirant sa monture par la bride, si bien qu'il

marchait en tête au-dessus du gouffre venteux, le destrier derrière lui, et le personnage en brun fermant la marche. “La bête se cabrera au moment où le pont s’effondrera, pensa-t-il, et l’esprit de l’alouette ne pourra pas sauter par-dessus. Il faudra donc qu’il reprenne son apparence d’oiseau ou qu’il périsse.”

« Voyez-vous, ses plans étaient fondés sur les croyances de mon pays, où ceux qui prêtent foi aux histoires d’êtres capables de changer de forme vous diront que, telles les pensées, ces êtres ne peuvent se transformer une fois faits prisonniers.

« Le trio descendit donc de nouveau la pente du pont, et remonta vers l’autre côté, celui par lequel était arrivé le prétendant ; dès qu’il eut mis le pied sur la terre ferme, il tira son épée, aussi aiguisée qu’un rasoir. Le pont comportait deux mains courantes de corde, et deux câbles de chanvre qui soutenaient la chaussée. Il aurait dû commencer par couper les câbles de chanvre, mais il perdit de précieux instants à s’escrimer sur les mains courantes, et le personnage en brun eut le temps de sauter sur le destrier, d’enfoncer les éperons dans ses flancs, et de le lancer violemment vers l’avant. Et c’est ainsi que le deuxième prétendant mourut sous les sabots de sa propre monture.

« Lorsque le plus jeune des prétendants – celui qui s’était dirigé vers la mer – eut lui aussi chevauché pendant quelques jours, il finit par arriver sur le rivage. Là, sur la plage, près de l’agitation des flots, il rencontra un personnage habillé de brun, coiffé d’un chapeau brun, un foulard brun lui cachant le nez et la bouche, et un anneau d’or entourant l’une de ses bottes, brunes aussi.

« “Tu me vois, lança l’apparition, trouve mon nom véritable, et ton souhait deviendra mon souhait.

« — Tu es un ange du ciel, répondit le plus jeune des prétendants, envoyé pour me guider vers l’alouette que je dois trouver.”

« À ces mots, l’ange habillé de brun tira une épée et la lui présenta le pommeau en avant, lui disant en même temps : “Tu as deviné qui je suis, que veux-tu que je fasse pour toi ?

« — Jamais je n’essaierai de contrecarrer la volonté du Suzerain des Anges, répondit le troisième prétendant. Puisque donc tu es envoyé pour me conduire vers l’alouette, mon seul désir est que tu accomplisses ta mission.

« — Et c’est bien ce que je ferai, dit l’ange. Mais que choisis-tu : la route la plus courte, ou la meilleure ?”

« Le jeune prétendant réfléchit à la question, se disant en lui-même : “Quelque piège doit se cacher là-dedans, sans aucun doute. Même les puissances de l’Empyrée reprochent aux hommes leur impatience – ce qui ne leur coûte guère, étant donné qu’elles sont immortelles. Le chemin le plus court doit certainement passer par des

cavernes et des souterrains horribles, ou des choses de ce genre.” C’est pourquoi il répondit à l’ange : “Par la route la meilleure. Ne serait-ce pas déshonorer celle que je veux épouser que d’en choisir une autre ?

« — Certains prétendent une chose, d’autres une autre, répondit énigmatiquement l’ange. Permets-moi de monter derrière toi. Non loin d’ici se trouve un vaste et beau port ; je viens juste d’y vendre deux destriers aussi beaux que le tien, sinon davantage. Nous le vendrons également, ainsi que l’anneau d’or qui entoure ma botte.”

« Ils allèrent donc jusqu’au port et firent ce que l’ange avait dit ; avec l’argent, ils achetèrent un bateau de petite taille mais rapide et sain de coque, et enrôlèrent trois marins expérimentés pour le manœuvrer.

« Ils étaient en mer depuis trois jours, lorsque le jeune prétendant fit un rêve comme les jeunes hommes en font la nuit. Lorsqu’il s’éveilla, il toucha l’oreiller qui était à côté du sien et trouva qu’il était encore tiède ; et lorsqu’il s’étendit de nouveau pour dormir, il perçut un parfum délicat – qui aurait très bien pu être l’odeur des herbes en fleurs que les femmes de mon pays ont coutume de faire sécher au printemps, pour les tresser ensuite dans leurs cheveux.

« Ils atteignirent un jour une île qu’aucun homme n’occupait, et le jeune prétendant y débarqua, à la recherche de l’alouette. Il ne la trouva point, mais, alors que l’horizon montait vers le soleil, il quitta ses habits pour aller rafraîchir son corps dans la mer. Là, alors que s’intensifiait la lueur des étoiles, il rencontra quelqu’un en compagnie de qui il nagea ; après quoi, ils se reposèrent sur la plage en se racontant des histoires.

« Un jour qu’ils parcouraient la mer des yeux depuis la proue de leur bateau, guettant un autre navire (car lors de ces rencontres, parfois ils échangeaient des biens, parfois ils se bâtaient), une rafale de vent enleva le chapeau de l’ange, et la mer, la grande dévoreuse, l’engloutit aussitôt, ainsi que le foulard, qui n’avait pas tardé à le rejoindre.

« Ils finirent par se lasser des flots marins toujours agités, et par rêver de mon pays, où en automne, quand brûle la prairie, les lions chevauchent le bétail, et où les hommes ont le courage du taureau et les femmes l’impétuosité du faucon. Ils avaient baptisé leur bateau *l’Alouette*, et voici que maintenant *l’Alouette* filait sur les flots bleus : chaque matin, le soleil, ensanglanté, venait s’empaler sur le mât de beaupré. Ils revendirent le bateau dans le port où ils l’avaient acheté, et en reçurent trois fois le prix, car il était devenu célèbre, et nombreuses étaient les chansons qui racontaient ses prouesses. Et en vérité, tous ceux qui venaient l’admirer dans le port s’émerveillaient de voir *l’Alouette* si petit – une élégante embarcation brune, faisant à peine une dizaine de pas entre son étrave et la roue du pilote. Ils

vendirent également ce qu'ils avaient pillé, et les marchandises qu'ils s'étaient procurées. Les gens de mon pays se réservent les plus beaux destriers de leurs élevages, mais c'est dans ce port qu'ils amènent les meilleurs de ceux qu'ils vendent ; l'ange et le jeune prétendant achetèrent donc deux bonnes montures, et remplirent les sacoches de selles avec de l'or et des pierres précieuses. Puis ils se mirent en route pour rejoindre la maison de l'écuyer, cette maison qui est tellement éloignée de tout que jamais personne n'y passe.

« Ils firent nombre de mauvaises rencontres en cours de route, et plus d'une fois le sang rougit la lame de leur épée, qu'ils avaient tant de fois nettoyée dans la mer purificatrice et essuyée sur un coin de voile ou dans le sable. Et finalement ils touchèrent au but. Les cris de joie de l'écuyer et les larmes de son épouse accueillirent l'ange à la villa, et tous les domestiques se joignirent à eux, parlant et caquetant. C'est alors que l'ange fit tomber son habit brun, et redevint ce qu'il était, la fille de l'écuyer.

« On fit les préparatifs d'un grand mariage. Dans mon pays, ce genre d'événement se prévoit bien des jours à l'avance, car il faut creuser de nouveaux trous dans le sol pour y faire rôtir les cochons, il faut abattre du bétail, et les messagers doivent chevaucher pendant de nombreux jours pour avertir les invités, qui doivent aussi eux-mêmes chevaucher pendant plusieurs jours. Le troisième jour de ces préparatifs, tandis qu'ils attendaient, la fille de l'écuyer envoya sa soubrette au jeune prétendant. "Ma maîtresse ne chassera pas aujourd'hui. Elle vous invite plutôt à la rejoindre dans sa chambre, pour parler du temps où vous étiez par monts et par vaux."

« Le jeune prétendant revêtit les plus beaux habits qu'il avait achetés en rentrant au port, et fut bien vite devant la porte de la fille de l'écuyer.

« Il la trouva assise près de sa fenêtre, en train de tourner les pages de l'un des anciens livres amenés par sa mère de sa maison natale, et d'écouter le chant d'une alouette en cage. Il alla vers cette cage, et vit qu'un anneau d'or entourait l'une des pattes de l'oiseau. Il se tourna alors vers la fille de l'écuyer, perplexe.

« "Est-ce que l'ange que tu as rencontré sur la grève ne t'a pas promis de te guider jusqu'à cette alouette ? dit-elle. Et par la meilleure des routes ? Tous les matins, j'ouvre la porte de sa cage, et je la lance dans le vent pour qu'elle fasse travailler ses ailes. Mais bien vite elle y retourne, car c'est ici qu'elle trouve nourriture, eau propre et sécurité."

« Certains prétendent que le mariage du jeune prétendant et de la fille de l'écuyer fut le plus magnifique que l'on ait jamais vu dans le pays. »

Mannéa

La soirée se prolongea fort tard, tant l'histoire de Foïla suscita de commentaires, et ce fut moi qui, cette fois, lui demandai de reculer le moment où je devrais les juger toutes. En réalité, j'éprouvais une sorte d'horreur à l'idée d'avoir à prononcer un jugement – quelque chose qui me restait peut-être de mon éducation dans la guilde des bourreaux, où dès l'enfance, on apprend aux apprentis à exécuter les commandements des juges désignés par les ministres de notre Communauté.

Outre cela, j'avais quelque chose qui me travaillait davantage l'esprit. J'avais espéré que notre repas du soir nous serait servi par Ava. Ce ne fut pas le cas. Alors, je me levai, m'habillai avec mes effets personnels et me glissai à l'extérieur, dans la pénombre.

Je découvris avec surprise – une surprise très agréable – que mes jambes avaient retrouvé toute leur force. Cela faisait plusieurs jours que je n'avais plus de fièvre, mais j'avais tellement pris l'habitude de me considérer comme malade (tout comme auparavant j'étais habitué à me voir en bonne santé) que je trouvais normal de rester étendu sur ma couchette sans me plaindre. Assurément, plus d'un qui marche et vaque à ses occupations est-il, sans s'en douter, en train de mourir, et tel autre qui passe sa journée au lit est-il en meilleure santé que ceux qui lui apportent sa nourriture et le lavent.

J'essayai de me souvenir, tout en suivant les nombreux détours du chemin, à quel moment je m'étais déjà senti aussi bien. Ce n'était ni dans les montagnes ni sur le lac : les épreuves que j'y avais subies m'avaient affaibli progressivement, jusqu'à ce que je devienne victime de la fièvre. Ce n'était pas non plus lorsque j'avais quitté Thrax, car mes devoirs en tant que lecteur s'étaient montrés épuisants. Ni quand

j'étais arrivé à Thrax, car nous venions, avec Dorcas, de subir maintes privations en traversant un pays sans route, presque aussi pénibles que celles que j'avais dû supporter seul dans les montagnes. Ce n'était même pas au moment où j'avais séjourné au Manoir Absolu (période de ma vie qui me semblait maintenant aussi éloignée que le règne d'Ymar), car j'étais toujours sous les effets secondaires de l'alzabo et de l'ingestion des souvenirs de Thècle.

Cela me revint finalement au bout d'un moment : je me sentais maintenant comme en ce matin mémorable, où j'étais parti, en compagnie d'Aghia, pour les Jardins botaniques – ce matin qui était le premier que je passais hors de la Citadelle. Ce jour-là, sans le savoir, j'avais fait l'acquisition de la Griffes. Pour la première fois, je me demandai si le fait de la posséder n'avait pas été autant une malédiction qu'une bénédiction. Ou peut-être m'avait-il fallu tous ces mois pour guérir complètement de la blessure faite par la feuille de l'averne, le soir de ce même jour. Je sortis la Griffes, et contemplai un moment l'éclat argenté qu'elle diffusait. Lorsque je levai de nouveau les yeux, ce fut la lueur écarlate de la chapelle des pèlerines que je vis.

Je pouvais entendre leur chant, et je savais que le temple de toile ne serait pas vide avant quelque temps ; néanmoins, je continuai d'avancer et me glissant par l'entrée, pris place tout à fait dans le fond. Je ne dirai rien de la liturgie suivie par les pèlerines, car ce sont des choses que l'on peut rarement bien décrire, et même lorsque c'est possible, la correction impose de s'en abstenir. La guilde dite des Enquêteurs de Vérité et des Exécuteurs de Pénitence, à laquelle j'appartins un temps, possède ses propres cérémonies ; j'ai même décrit ailleurs l'une d'entre elles relativement en détail. Ces cérémonies lui sont certainement spécifiques, tout comme l'étaient sans doute à leur ordre celles des pèlerines, bien qu'elles aient pu être autrefois universelles.

Dans la mesure où je peux parler en observateur impartial, je dirai qu'elles étaient plus belles que les nôtres mais moins théâtrales, et peut-être donc, en fin de compte, moins émouvantes. Les costumes de celles qui officiaient étaient anciens, j'en ai la conviction, et tout à fait frappants. Leurs chants exerçaient une attirance bizarre, comme je n'en ai ressentie dans aucune autre musique. Le but essentiel de nos cérémonies était d'exalter le rôle de la guilde aux yeux de ses membres les plus jeunes ; celui des cérémonies des pèlerines était peut-être après tout le même. À part cela, elles paraissaient faites pour attirer l'attention de l'Omniscient – mais y réussissaient-elles, je ne saurais le dire. Quoi qu'il en soit, l'ordre ne recevait pas de protection particulière de sa part.

Lorsque la liturgie fut terminée et que les prêtresses en robe écarlate quittèrent la chapelle, les unes derrière les autres, j'inclinai la

tête et fis semblant d'être profondément plongé dans la prière. Je découvris très vite que cette attitude feinte devenait la chose elle-même. Je restais conscient de mon corps agenouillé, mais simplement comme de la présence d'un fardeau périphérique. Mon esprit vagabondait dans l'espace étoilé, loin de Teur, en vérité loin de l'archipel des mondes insulaires de Teur : et il me semblait que celui à qui je m'adressais se trouvait encore plus loin, que j'étais arrivé, si l'on peut dire, au mur de clôture de l'univers, et que je lançais mon appel à travers la muraille vers celui qui se trouvait au-delà.

« Lancer un appel », comme je viens de l'écrire, évoque une idée de cri et ne convient sans doute pas. Mieux vaudrait dire que je murmurais, comme Barnoch peut-être, emmuré dans sa maison, aurait pu murmurer par quelque fissure à un passant pris de pitié. Je parlai de ce que j'avais été à l'époque où je ne portais qu'une chemise en lambeaux et où j'observais les bêtes et les oiseaux par l'étroite fenêtre du mausolée, et de ce que j'étais devenu. Je parlai aussi, non pas de Vodalus et de son combat contre l'Autarque, mais des raisons de combattre que je lui avais étourdiment attribuées alors. Je n'essayai pas de me tromper à l'idée que j'avais la capacité de diriger des millions d'hommes ; je ne demandai que d'être capable de me diriger moi-même. J'eus à ce moment-là l'impression d'apercevoir, dans une vision de plus en plus claire, par la faille dans le mur de l'univers, un nouvel univers baigné d'une lumière d'or, où celui qui m'écoutait s'était agenouillé pour m'entendre. Ce qui m'était tout d'abord apparu comme une faille dans la clôture du monde s'était élargi au point que je pouvais voir un visage et des mains jointes, et une ouverture, comme un tunnel, pénétrant profondément dans une tête humaine qui m'eut l'air quelques instants encore plus immense que la tête de Typhon sculptée dans la montagne. J'étais en train de murmurer dans ma propre oreille, et lorsque j'en pris conscience, je m'y élançai comme une abeille et m'y redressai.

Tout le monde était parti, et un silence extraordinairement profond flottait dans l'air, avec les dernières fumées de l'encens. Devant moi s'élevait l'autel, une construction modeste comparée à celui que j'avais détruit en compagnie d'Aghia, mais cependant très belle par sa pureté de lignes, ses lumières et son parement d'aventurine et de lapis-lazuli.

Je m'en rapprochai et vins m'agenouiller devant lui. Je n'avais pas besoin des explications d'un érudit pour comprendre que le Théologoumenon n'était pas pour autant plus près de moi. Et cependant il me paraissait plus proche, et je fus capable pour l'ultime fois de sortir la Griffes – geste que j'avais craint de ne pas pouvoir faire. Parlant silencieusement en moi-même, je dis : « Je t'ai portée. J'ai franchi avec toi bien des montagnes, bien des rivières, et ensemble

nous avons traversé la pampa. Tu as restauré en moi la vie de Thècle. Tu m'as donné Dorcas, et tu as restitué Jonas à ce monde. Certes, je n'ai pas la moindre plainte à élever contre toi, alors que tu en as certainement à m'adresser. Mais il en est une que je ne mérite pas. On ne saurait dire en effet que je n'ai pas fait tout ce que j'ai pu pour réparer le mal que j'ai pu faire. »

Je savais que la Griffe serait balayée comme un simple débris si je me contentais de la poser bien en vue sur l'autel. Montant sur l'estrade où il était dressé, je me mis à la recherche d'une cachette qui puisse être sûre et permanente. Je finis par me rendre compte que la pierre de l'autel était elle-même soutenue en dessous par quatre crampons qui n'avaient certainement jamais été défaits depuis sa construction, et qui semblaient avoir de bonnes chances de rester en place tant qu'il ne serait pas détruit. J'ai beaucoup de force dans les mains, et j'arrivai à les libérer, chose que peu d'hommes, je crois, auraient pu faire. En dessous de la pierre, le bois avait été légèrement évidé, afin qu'elle repose sur ses angles et n'oscille pas : c'était mieux que ce que je pouvais espérer. À l'aide du rasoir de Jonas, je découpai un petit morceau de tissu dans les franges déchirées de ma cape de guilda, qui n'en était plus à cela près, dans lequel j'enroulai la Griffe. Je glissai le tout sous la pierre, puis remis les crampons en place, non sans m'ensanglanter les doigts en les serrant aussi fort que possible, de manière qu'ils ne se détachent pas de manière accidentelle.

Au premier pas que je fis pour m'éloigner de l'autel, j'éprouvai un profond chagrin : mais je n'étais pas encore à mi-chemin de l'entrée que je me sentis envahi d'une joie sauvage. Le fardeau d'avoir à trancher de la vie et de la mort venait de m'être ôté. Je n'étais plus qu'un homme ordinaire, et j'en délirais de plaisir. J'avais la même impression que lorsque j'étais enfant, quand les longues leçons de maître Malrubius s'achevaient et que je me retrouvais en récréation, libre tout d'un coup de jouer dans la Vieille Cour ou de franchir les fortifications en ruine de la nécropole, pour aller courir entre les arbres et les mausolées. J'étais déshonoré, j'étais un hors-la-loi et j'étais sans feu ni lieu ; je n'avais pas d'amis, je n'avais pas d'argent, et je venais de me débarrasser de ce qui était peut-être l'objet ayant le plus de valeur au monde, voire même, en fin de compte, le seul objet au monde ayant réellement de la valeur. Et néanmoins, je savais que tout irait bien. J'avais touché le fond même de l'existence avec mes mains – sachant qu'il s'agissait bien du fond –, et de là je ne pouvais plus que remonter. Je m'enroulai dans ma cape d'un geste théâtral, comme lorsque j'étais acteur, car j'avais compris que j'étais un acteur et non un bourreau, bien qu'en ayant aussi été un. Je fis des bonds et des cabrioles comme en font les chèvres sur les flancs des montagnes,

car j'avais également compris que j'étais un enfant et qu'un homme ne peut être vraiment un homme à moins d'en être resté un.

L'air frais de l'extérieur semblait être là tout exprès pour moi – comme s'il s'agissait d'un air nouvellement créé et non de l'ancienne atmosphère de Teur. Je m'y vautrai littéralement, ouvrant les pans de ma cape, tendant les bras vers les étoiles et emplissant mes poumons avec l'appétit du nouveau-né qui vient à peine d'échapper à la noyade dans le liquide amniotique de la naissance.

Tout cela demanda bien moins de temps qu'il n'en faut pour le décrire, et j'étais sur le point de retourner vers la tente du lazaret d'où je venais, lorsque je pris conscience de la présence d'une silhouette immobile m'observant dans l'ombre d'une tente dressée à quelque distance. Depuis qu'en compagnie du jeune garçon j'avais échappé de justesse, dans le village des magiciens qu'elle avait détruit, à la créature lancée à mes trousses par Héthor, j'avais toujours redouté que l'une ou l'autre des monstruosité du marin ne fasse sa réapparition. J'étais sur le point de m'enfuir, lorsque la silhouette s'avança dans le clair de lune ; il s'agissait simplement d'une pèlerine.

« Attendez ! » me lança-t-elle. Puis, s'approchant de moi, elle ajouta : « Je crains de vous avoir fait peur... »

En dépit de son ovale régulier, son visage avait quelque chose d'asexué ; elle me donna l'impression d'être jeune – mais pas autant qu'Ava, qu'elle devait bien dépasser de deux bonnes têtes. Une exultante véritable, aussi grande que l'était Thècle.

« Quand on a longtemps vécu en compagnie du danger..., commençai-je.

— Je comprends ; je ne connais rien de la guerre, mais en revanche, je connais bien ceux et celles qui l'ont vue.

— Et en quoi puis-je vous être utile, châtelaine ?

— Je dois tout d'abord vous demander comment vous vous sentez. Bien ?

— Oui, répondis-je. Je pense partir demain.

— Vous êtes donc venu à la chapelle dans le but de rendre grâce pour votre santé retrouvée. »

J'hésitai. « J'avais beaucoup à dire, châtelaine ; ceci entre autres, en effet.

— Puis-je vous accompagner ?

— Mais bien entendu, châtelaine. »

J'ai souvent entendu dire que lorsqu'une femme est grande, elle paraît plus grande qu'un homme de la même taille ; peut-être est-ce vrai. Celle-ci était bien loin d'avoir la stature de Baldanders, et cependant marcher à côté d'elle me donnait l'impression d'être un nain ou presque. Je me rappelais aussi la façon qu'avait Thècle de s'incliner sur moi pour m'embrasser, et comment je lui baisais les

seins.

Au bout d'une vingtaine de pas, la pèlerine observa : « Vous marchez d'un bon pas. Vous avez les jambes longues, et je pense qu'elles ont dû couvrir bien des lieues. Vous n'appartenez pas à la cavalerie, n'est-ce pas ?

— Il m'est arrivé de monter, mais pas dans la cavalerie. Je suis venu par les montagnes, à pied, si c'est ce que vous voulez savoir, châtelaine.

— Voilà qui est parfait, car je n'ai aucune monture à vous donner. Mais je ne crois pas vous avoir dit mon nom. Je suis Mannéa, la responsable des postulantes de notre ordre. Notre domnicellae est absente pour le moment, et j'assume ses fonctions dans l'intervalle.

— Je suis Sévérían de Nessus, un vagabond. J'aurais aimé pouvoir vous donner un millier de chrisos pour contribuer à votre œuvre généreuse, mais je ne puis que vous remercier pour les bons soins que j'ai reçus ici.

— Quand j'ai parlé d'une monture, je ne cherchais ni à vous en vendre une ni à vous en donner une dans l'espoir de gagner votre gratitude. Si nous ne l'avons pas déjà, nous ne l'obtiendrons jamais, Sévérían de Nessus.

— Elle vous est acquise, répondis-je, comme je vous l'ai dit. Et comme je l'ai également dit, je n'entends pas prolonger mon séjour ici ni abuser de votre bonté. »

Mannéa baissa les yeux sur moi. « Je n'en doutais pas. Ce matin, une postulante m'a raconté qu'un de nos malades l'avait accompagnée à la chapelle, il y a deux nuits de cela, et m'a fait sa description. Ce soir, lorsque vous êtes resté dans la chapelle après le départ de tous les autres, je savais qui vous étiez. Voyez-vous, j'ai un devoir à remplir, mais personne à qui confier la mission qu'il implique. En un moment plus tranquille, j'enverrais un groupe d'esclaves ; mais ils sont formés pour s'occuper des malades et suffisent à peine à la tâche. Il y a cependant un proverbe qui dit : "Au mendiant on donne un bâton, au chasseur une lance."

— Loin de moi l'idée de vous insulter, châtelaine, mais je trouve que si vous me faites confiance parce que vous m'avez vu dans la chapelle, cette confiance se fonde sur de mauvaises raisons. Pour ce que vous en savez, j'aurais aussi bien pu essayer de voler les pierres précieuses de l'autel.

— Sans doute voulez-vous dire que les voleurs et les menteurs viennent aussi souvent prier ; ils le font en effet, par la grâce du Conciliateur. Croyez-moi, Sévérían, vagabond de Nessus, personne d'autre ne le fait – que ce soit dans notre ordre ou en dehors. Mais vous n'avez rien touché. Nous n'avons pas la moitié des pouvoirs que les gens ignorants nous prêtent – malgré tout, ceux qui s'imaginent

que nous n'en avons aucun sont encore plus ignorants. Voulez-vous faire une commission pour moi ? Je vous donnerai un sauf-conduit, afin que vous ne soyez pas arrêté comme déserteur.

— Certainement, châtelaine, si la chose est dans mes moyens. »

Elle posa une main sur mon épaule. C'était la première fois qu'elle me touchait, et cela me fit un léger choc, comme si j'avais été effleuré, sans m'y attendre, par une aile d'oiseau.

« À une vingtaine de lieues d'ici, reprit-elle, se trouve l'ermitage d'un anachorète très sage et très saint. Il était en sécurité jusqu'à maintenant, mais les troupes de l'Autarque reculent depuis le début de l'été et tout laisse croire que la fureur de la guerre n'épargnera pas non plus cet endroit. Il faut que quelqu'un aille le voir et le persuade de venir se réfugier parmi nous ; et, si on ne peut le persuader, le forcer à partir. J'ai le sentiment que le Conciliateur vous a désigné pour être mon messenger. Pouvez-vous faire cela ?

— Je ne suis pas un diplomate, répondis-je. Mais quant à la deuxième possibilité impliquée, en toute honnêteté, je dois dire que c'est ma spécialité. »

La Dernière Maison

Mannéa m'avait donné une carte grossière sur laquelle était porté l'emplacement de la retraite de l'anachorète, non sans bien insister sur le fait que si je ne suivais pas avec précision ses indications, j'avais toutes les chances d'être incapable de la localiser.

Je ne saurais même pas dire dans quelle direction générale se trouvait l'ermitage par rapport au lazaret. Les distances portées sur la carte reflétaient en réalité les difficultés du parcours, dont les détours étaient dessinés en fonction de la place restante sur le papier. Je commençai par me diriger vers l'est, mais ne tardai pas à m'apercevoir que ma route s'infléchissait de plus en plus vers le nord – avant de virer de nouveau, vers l'ouest cette fois, remontant un étroit canyon dans lequel cascadaient un torrent. Finalement, je me retrouvai face au sud...

Pendant la première partie de mon expédition, je croisai un grand nombre de soldats – une fois, entre autres, une double colonne, de part et d'autre de la route, tandis qu'au centre circulaient, tirés par des mules, les chariots transportant les blessés. On m'arrêta à deux reprises ; mais il me suffit chaque fois de montrer mon sauf-conduit pour être autorisé à circuler. Il était rédigé sur un parchemin de couleur crème, le plus délicat que j'aie jamais vu, et portait comme sceau, frappé en or, le narthex symbole de l'ordre. Il disait :

« À Ceux qui ont l'Honneur de Servir.

Le porteur de la présente est notre serviteur Sévérius de Nessus, un jeune homme à la chevelure et aux yeux noirs, pâle de visage, mince de corps, et d'une taille nettement supérieure à la moyenne. De la même façon que vous honorez celui dont la mémoire est en notre sainte garde, et ainsi que vous pourriez avoir un jour besoin de nos

secours, et éventuellement d'un enterrement décent, nous vous prions instamment de ne pas retenir indûment ledit Sévérien, lequel poursuit une tâche importante par nous confiée, mais au contraire de lui procurer l'aide dont il pourrait avoir besoin et que vous pourriez lui apporter le cas échéant.

Fait au nom de l'Ordre des Moniales itinérantes du Conciliateur, dit aussi des Pèlerines, par La châtelaine Mannéa, Instructrice et Mère supérieure. »

Une fois que je fus dans le canyon étroit, cependant, toutes les armées du monde parurent s'être évanouies. Je ne vis plus un seul soldat, et le grondement lointain des sarres et des couleuvrines de l'Autarque était noyé dans les rugissements de l'eau – en admettant qu'on eût pu l'entendre d'un tel endroit.

On m'avait décrit en détail la maison de l'ermite, et un dessin exécuté sur le plan complétait cette description ; en outre, on m'avait dit qu'il me faudrait deux jours pour l'atteindre. Ma surprise fut donc considérable lorsque, au coucher du soleil, je la vis en levant les yeux, au bord même de la falaise qui me surplombait.

Il n'y avait pas à s'y tromper. Le croquis de Mannéa rendait à la perfection l'impression de force et de légèreté que donnait son pignon élancé. Déjà, une lampe brillait à l'une des petites fenêtres.

J'avais déjà fait, dans ma traversée des montagnes, de nombreuses ascensions de falaises ; certaines avaient été bien plus hautes que celle-ci, d'autres, au moins en apparence, bien plus lisses. Je ne me réjouissais nullement d'avoir à camper au milieu des rochers, et dès que j'aperçus la maison de l'anachorète, je décidai *in petto* que c'était là que je dormirais cette nuit.

Le premier tiers de l'escalade n'offrit aucune difficulté. Je grimpai face à la paroi, comme un chat, et il faisait encore grand jour lorsque je me retrouvai à moitié chemin.

J'ai toujours eu une excellente vision nocturne ; je me dis que la lune n'allait pas tarder à faire son apparition, et continuai ma progression. En quoi je me trompais. Elle avait présenté ses derniers quartiers tandis que je gisais, malade, au lazaret, et les premiers quartiers de la nouvelle lune n'allaient naître que dans quelques jours. Un peu de lumière tombait bien des étoiles, mais elle était souvent occultée par des bancs de nuages défilant hâtivement dans le ciel nocturne. Lumière de toute façon trompeuse, presque pire que l'obscurité – sauf lorsqu'elle disparaissait complètement. Je me souvins tout d'un coup de la manière dont Aghia m'avait attendu en compagnie de ses assassins, à la sortie du tunnel qui donnait sur le royaume souterrain des hommes-singes. Je sentis la peau de mon dos se hérissier, comme en anticipation des carreaux explosifs lancés par

les arbalétriers.

Mais c'est à une difficulté bien réelle que je ne tardai pas à devoir faire face : la perte de mon sens de l'équilibre. Non pas que j'étais entièrement submergé par le vertige. Je savais que d'une manière générale mes pieds indiquaient la direction du bas et les étoiles celle du haut ; mais j'étais incapable d'être plus précis et, de ce fait, je ne me rendais pas bien compte dans quelle mesure je pouvais ou non me pencher et m'étirer pour trouver une nouvelle prise.

C'est au moment précis où ce sentiment atteignait son maximum d'intensité que les nuages se refermèrent complètement au-dessus de moi, me laissant dans la plus totale obscurité. J'avais par moments l'impression que la pente de la falaise était en réalité beaucoup plus douce que je ne le croyais, et que j'aurais même pu me tenir debout dessus et marcher. Puis on aurait dit qu'elle se mettait à s'incliner sur moi, et que je devais m'y accrocher pour ne pas tomber. Souvent, j'avais aussi le sentiment qu'au lieu d'escalader la paroi, je n'avais fait que progresser latéralement sur elle, vers la droite ou la gauche. Je me retrouvai même une fois la tête en bas ou presque.

Je finis par atteindre une corniche, où je pris la décision de rester en attendant le retour du jour. Je m'enroulai du mieux que je pus dans mon manteau, et m'allongeai sur le sol, avec dans l'idée de m'appuyer du dos contre la paroi. Je ne rencontrai pas la moindre résistance. Je me déplaçai légèrement : toujours rien. La peur commença à m'envahir à l'idée que j'avais perdu le sens de la direction comme peu auparavant celui de l'équilibre, et qu'au lieu de m'adosser à la paroi, j'étais en train de me tourner vers le vide. De la main, je tâtai tout autour de moi : partout du rocher. Je me mis sur le dos et étendis les bras.

Il y eut à ce moment-là un éclair de lumière sulfureuse, qui teinta le ventre des nuages d'une couleur livide. Sans doute une bombe géante, pas très loin d'ici, venait-elle de se débarrasser de sa cargaison meurtrière ; et dans son éclairage précipité, je vis que j'avais en fait atteint le sommet de la falaise – mais aussi que la maison que j'avais vue d'en bas n'était visible nulle part maintenant. J'étais allongé sur une étendue rocheuse et nue. Je sentis les premières gouttes de pluie sur mon visage dans l'instant qui suivit.

Le lendemain matin, tremblant de froid et mal en point, je mangeai une partie des provisions que j'avais apportées avec moi du lazaret ; puis je cherchai un chemin sur l'un des côtés du sommet dont la falaise constituait seulement une partie. Je trouvai une pente plus facile pour redescendre, mon intention étant de revenir dans l'étroite vallée indiquée sur ma carte.

J'en fus incapable. Non pas parce que le chemin était

impraticable, mais plutôt parce que, après avoir fait un long détour, j'arrivai dans un endroit qui aurait dû être celui que je cherchais, mais qui était en réalité entièrement différent : la vallée était bien moins encaissée, et le torrent n'était plus qu'un cours d'eau un peu rapide. Je perdis encore plusieurs veilles à chercher le canyon que j'avais vu le jour précédent, et crus découvrir finalement l'endroit (à ce qu'il me sembla) d'où j'avais vu la maison perchée en haut de la falaise. Inutile de dire qu'elle n'y était plus, et que la falaise n'était ni aussi haute ni aussi raide que dans mon souvenir.

C'est à ce moment-là que je repris ma carte, et vis, en l'étudiant de plus près, rédigés d'une écriture tellement fine qu'il me parut impossible que la plume de Mannéa les ait tracés, les mots : LA DERNIÈRE MAISON en dessous de l'image de l'habitation de l'anachorète. Je ne sais pour quelles raisons ces mots, ainsi que le dessin de la maison sur le sommet de la falaise, me rappelèrent la hutte que j'avais vue en compagnie d'Aghia, dans le jardin de la Jungle, où un couple d'époux était assis, écoutant les divagations d'un homme nu du nom d'Isangoma. Aghia, qui avait fait preuve de beaucoup de connaissances lors de cette visite des Jardins botaniques, m'avait expliqué alors que si je faisais demi-tour sur le chemin pour essayer de revenir à la cabane sur pilotis, je ne la retrouverais plus. En songeant à cet incident, je découvris que si actuellement je ne la croyais pas, à l'époque je l'avais crue. Cette évolution pouvait être bien évidemment une réaction à toutes ses trahisures, dont elle m'avait donné un large échantillonnage. Mais elle pouvait également provenir du fait que j'étais loin d'être aussi candide qu'en ce jour, le premier que je passais en dehors de la Citadelle et du foyer que constituait pour moi la guilde. Dernière hypothèse, enfin, qui me paraissait la plus juste : je l'avais crue parce que j'avais constaté le phénomène par moi-même l'instant d'avant, et qu'avoir vu cette cabane et les gens qui l'occupaient suffisait à emporter la conviction.

La rumeur populaire attribuait au père Inire la création des Jardins botaniques. Il se pouvait après tout que l'anachorète possédât une partie de son savoir et de ses moyens. C'était aussi le père Inire qui avait conçu la pièce secrète du Manoir Absolu qui semblait être une peinture. Je ne l'avais découverte qu'accidentellement, pour avoir simplement suivi les indications du vieux restaurateur de peinture – qui voulait me la faire trouver. À l'heure actuelle, je ne suivais plus les directives de Mannéa.

Je revins sur mes pas, contournant l'épaule de la colline par où j'étais arrivé pour regagner la pente facile. Bientôt, la falaise à pic dont je me souvenais se retrouva devant moi, avec, au fond, un torrent étroit dont le grondement remplissait la gorge encaissée. J'estimai à la hauteur du soleil disposer d'encore environ deux veilles de jour ; grâce

à la lumière, j'eus beaucoup moins de difficultés à descendre la paroi que je n'en avais eu le jour précédent pour la monter dans l'obscurité. En moins d'une veille je me retrouvai de nouveau en bas, dans le canyon étroit que j'avais quitté le jour d'avant. Aucune lampe ne brillait à la petite fenêtre, mais la Dernière Maison se tenait au même endroit, élevée sur la roche même que j'avais parcourue ce jour. Je secouai la tête, incrédule, détournai les yeux de cette vision et consultai une dernière fois la carte de Mannéa à la lueur mourante du soleil couchant.

Avant de poursuivre mon récit, je tiens à préciser que je n'ai nullement la certitude d'avoir été la victime de quelque phénomène surnaturel. Je dis seulement que j'ai vu la Dernière Maison par deux fois, mais dans un éclairage pratiquement identique dans les deux cas : à la lumière de la fin du crépuscule, la première fois, et à celle du début, la seconde. Il est tout à fait possible que je n'aie vu rien de plus qu'un jeu de rochers et d'ombres, et qu'une étoile ait figuré la lampe à la fenêtre.

Quant à ce qui est de la disparition de la gorge encaissée lorsque je tentai de la joindre par une autre direction, il n'est aucun repère géographique plus facile à perdre des yeux qu'une légère déclivité, et le moindre plissement de terrain pouvait me la cacher. Pour se protéger des bandits, certains groupes d'autochtones de la pampa vont jusqu'à adopter cette structure pour leurs villages : ils commencent par creuser un trou au fond duquel on accède par une pente, puis creusent leurs maisons et les écuries dans la paroi ainsi créée. Dès que l'herbe a recouvert les monticules de terre rejetée, ce qui ne tarde guère après les pluies hivernales, on peut passer à une encablure à peine d'un tel endroit sans même soupçonner son existence.

Je pouvais être certes assez bête pour tomber dans ce genre de piège, mais je ne le crois pas. Maître Palémon avait coutume de dire que la raison d'être du surnaturel était que nous ne fussions pas humiliés par la terreur que pouvait nous inspirer le vent nocturne ; je préfère cependant croire que quelque chose de véritablement mystérieux entourait la maison. J'en suis bien plus fermement convaincu maintenant que je ne l'étais alors.

Quoi qu'il en fût, à partir de ce moment-là je suivis à la lettre les indications portées sur la carte, et la nuit n'était pas encore tombée depuis deux veilles que je me retrouvais sur un sentier montant jusqu'à la porte de la Dernière Maison – laquelle se tenait au bord d'une falaise toute semblable à celle dont je me souvenais. Comme l'avait prévu Mannéa, il m'avait fallu deux jours pour faire le trajet.

L'anachorète

Il y avait une véranda. À peine surélevée par rapport au sol rocheux sur lequel elle était construite, elle courait tout le long de la façade de la maison et sur les côtés, un peu à la manière de ces galeries couvertes tout en longueur qui entourent les maisons de campagne les plus huppées, dans les endroits où il n'y a guère à craindre, et sous lesquelles les propriétaires aiment à s'asseoir pour profiter de la fraîcheur du crépuscule et regarder l'horizon de Teur basculer sous la lune. Je frappai à la porte. Comme personne ne répondit, je parcourus la galerie, tout d'abord vers la gauche, puis vers la droite, essayant de voir quelque chose à travers les fenêtres.

Mais l'intérieur était trop sombre pour qu'il fût possible de distinguer quoi que ce fût ; je découvris simplement que la véranda encerclait complètement la maison, à part sur le côté où elle surplombait la falaise : la galerie s'ouvrait dessus, sans le moindre garde-fou. J'allai de nouveau frapper à la porte, sans résultat, et je m'étais déjà allongé à l'abri de la galerie (abri relatif, mais j'avais au moins un toit au-dessus de la tête, ce que je n'aurais pas trouvé, dans l'obscurité, au milieu des rochers), lorsque j'entendis un léger bruit de pas.

Quelqu'un marchait, dans l'un des étages de la maison. Ses pas, lents au début, me firent tout d'abord penser à ceux d'une personne âgée ou malade. Mais ils devinrent bientôt plus fermes et plus vifs, et, quand ils atteignirent la porte, évoquaient plutôt la démarche régulière de quelqu'un de décidé – d'un homme commandant par exemple un manipulate ou un escadron de cavalerie.

Je m'étais relevé, et, secouant la poussière de ma cape, j'avais essayé de me rendre aussi présentable qu'il m'était possible ; je n'étais

pourtant guère préparé à voir ce que je vis lorsque la porte s'ouvrit vers l'intérieur. À la lueur de la bougie aussi grosse que mon poignet qu'il tenait à la main, je contemplai le visage d'un homme faisant penser à celui des hiérodoules que j'avais rencontrés dans le château de Baldanders – à ceci près qu'il s'agissait d'une figure humaine. J'avais l'impression, en réalité, que de même que les têtes des statues qui parcouraient les jardins du Manoir Absolu imitaient celles d'êtres comme Famulimus, Barbatous et Ossipagos, de même les visages de ces derniers n'étaient-ils que l'imitation, faite en quelque matière mystérieuse, de visages comme j'en voyais un en ce moment. Je me suis souvent vanté, dans ce récit, d'être capable de me souvenir de tout dans les moindres détails, ce qui est vrai ; mais lorsque je tente d'esquisser les traits de ce visage de façon plus précise que ce que je viens de dire, j'en suis incapable. Si j'essaie de faire un dessin, je n'y trouve pas la plus petite ressemblance. Tout ce que je peux dire est qu'il avait un front haut et droit, les yeux très enfoncés dans les orbites, d'un bleu profond comme ceux de Thècle. Il avait également une peau aussi fine qu'une peau de femme, sans qu'il y eût quoi que ce fût de féminin en lui, et la barbe qui descendait jusqu'à sa ceinture était du noir le plus absolu. Sa robe me parut blanche, mais, aux endroits où elle prenait la lumière, se diffractait selon les couleurs de l'arc-en-ciel.

Je m'inclinai comme on m'avait appris à le faire à la tour Matachine, déclinai mon nom et celui de la personne qui m'avait envoyé. Puis j'ajoutai : « Êtes-vous bien, Sieur, l'anachorète de la Dernière Maison ? »

Il acquiesça d'un mouvement de tête. « Je suis le dernier homme ici. Vous pouvez m'appeler Frêne. »

Il se plaça de côté, m'indiquant par là que je pouvais entrer ; il me conduisit dans une pièce à l'arrière de la maison, où une grande baie vitrée surplombait la gorge dont j'avais fait l'ascension la nuit précédente. Des chaises et une table de bois se trouvaient dans cette salle, ainsi que des coffres métalliques captant le reflet atténué de la lumière de la bougie, placés dans les coins et les angles.

« Je vous prie de bien vouloir me pardonner la pauvreté de cette pièce, me dit l'anachorète. C'est ici que je reçois mes visiteurs, mais à vrai dire j'en ai tellement peu que j'ai pris l'habitude de m'en servir de débarras.

— Lorsque l'on vit dans un endroit aussi solitaire, maître Frêne, mieux vaut ne pas avoir l'air trop riche, même si cette pièce ne fait pas particulièrement pauvre. »

Je n'aurais jamais cru son visage capable de sourire, mais c'est pourtant ce qu'il fit. « Aimerez-vous voir mes trésors ? Regardez. » Il ouvrit l'un des coffres, tenant sa bougie de manière à en éclairer

l'intérieur. J'y vis des miches carrées de pain dur et des paquets de figues sèches. Remarquant mon expression, il ajouta : « Auriez-vous faim ? Ces aliments ne sont prisonniers d'aucun enchantement, si c'est ce que vous craignez. »

J'avais honte de moi, car j'avais emporté de la nourriture pour cette expédition, et il m'en restait encore pour le retour. Néanmoins, je répondis : « J'aimerais bien un peu de ce pain, s'il ne doit pas vous faire défaut. »

Il me donna la moitié d'une miche déjà entamée (et coupée avec un couteau bien aiguisé), du fromage enveloppé dans du papier d'argent, et un peu de vin blanc sec.

« Mannéa est une bonne personne, dit-il. Quant à vous, je dirais que vous êtes quelqu'un de bon ne sachant pas qu'il l'est. Certains prétendent même que c'est la seule catégorie qui le soit réellement. Pense-t-elle que je peux vous aider ?

— Elle pense plutôt que c'est moi qui peux faire quelque chose pour vous, maître Frêne. Les armées de la Communauté battent en retraite, et les combats ne vont pas tarder à se livrer dans la région où nous sommes ; après la bataille, il y aura les Ascien. »

Il sourit à nouveau. « Les hommes sans ombre... C'est l'un de ces noms comme il y en a d'innombrables – à la fois erronés et tout à fait justes. Quel effet cela vous ferait-il, si un Ascien vous disait qu'il ne peut absolument pas faire d'ombre ?

— Je l'ignore, répondis-je. Je n'ai jamais entendu parler d'une chose pareille.

— C'est une histoire fort ancienne. Aimez-vous les histoires d'autrefois ? Ah ! je vois une petite lueur s'allumer dans vos yeux... Quel dommage que je ne sois pas meilleur conteur ! Les Ascien, tel est le nom que vous donnez à vos ennemis ; mais eux-mêmes ne s'appellent pas comme ça. Vos ancêtres croyaient qu'ils venaient de la ceinture de Teur, de l'endroit où, à midi, le soleil est juste au-dessus des têtes. La vérité est qu'ils sont originaires d'une terre bien plus septentrionale. Bon, va pour les Ascien. Dans une fable qui date de l'aube même de notre race est contée l'histoire d'un homme qui vend son ombre, et qui se fait chasser de partout où il va. Personne ne croit qu'il est humain. »

Tout en sirotant mon vin, je pensai au prisonnier ascien dont le lit était voisin du mien. « Cet homme a-t-il jamais pu retrouver son ombre, maître Frêne ?

— Non. Mais, pendant un certain temps, il voyagea en compagnie d'un autre qui n'avait pas de reflet. »

Maître Frêne se tut quelques instants, puis il reprit : « Mannéa est une femme de bien ; j'aurais aimé pouvoir vous obliger. Mais je ne peux pas partir, et la guerre ne me rejoindra jamais, quels que soient

les mouvements des troupes.

— Peut-être pourriez-vous alors venir simplement avec moi pour rassurer la châtelaine ?

— Cela non plus n'est pas possible. »

Je compris qu'il allait me falloir utiliser la force pour l'obliger à m'accompagner, mais je n'avais aucune raison de me montrer violent pour l'instant ; j'aurais tout le temps de m'emparer de lui le lendemain matin. Je haussai les épaules comme pour marquer ma résignation, et lui demandai : « Puis-je au moins dormir ici cette nuit ? Il faut que je m'en retourne pour faire part de votre décision, mais le camp des pèlerines est à au moins quinze lieues d'ici, et je me sens trop fatigué pour parcourir une telle distance. »

Encore une fois je le vis sourire – mais d'un sourire presque imperceptible, comme celui que l'on aurait pu lire sur les lèvres d'une statue d'ivoire, né du mouvement de la torche qui l'éclairé. « J'avais espéré que vous me donneriez quelques nouvelles du monde, dit l'anachorète, mais je vois que vous n'en pouvez plus. Finissez votre repas ; ensuite je vous accompagnerai jusqu'à votre lit.

— Certes, la courtoisie n'est pas mon fort, Maître, mais je ne suis pas mal élevé au point d'aller dormir lorsque mon hôte désire poursuivre la conversation. J'ai bien peur cependant de n'avoir que peu de chose à vous apprendre. D'après ce que j'ai entendu dire par les autres malades du lazaret, la guerre se rapproche et s'envenime chaque jour un peu plus. Nos forces ont été renforcées par des légions et des demi-légions, les leurs par des armées entières venues du Nord. Ils possèdent aussi beaucoup d'artillerie, et nous devons donc nous appuyer davantage sur les lanciers montés qui, en manœuvrant rapidement, peuvent engager le combat de près avant que les grosses pièces ennemies ne soient pointées. Ils ont aussi davantage d'atmoptères qu'ils ne se vantaient d'en posséder l'an dernier, mais nous en avons détruit un grand nombre. L'Autarque lui-même est venu se placer à la tête de l'armée, avec une bonne partie de la garde impériale, dont il a dégarni le Manoir Absolu. Cependant... » Je haussai les épaules et, incertain de ce que je voulais dire, j'en profitai pour mordre dans un peu de fromage et de pain.

« L'étude des guerres m'a toujours semblé ce qu'il y avait de moins intéressant en histoire, intervint Frêne. Néanmoins, on peut y trouver certaines lignes directrices. Lorsque, au cours d'un conflit qui se prolonge, l'un des deux camps fait montre d'une vigueur soudaine, cela tient habituellement à l'une ou l'autre de trois causes : la première est la conclusion d'une nouvelle alliance. Les soldats appartenant à ces nouvelles armées diffèrent-ils d'une manière ou d'une autre de ceux des anciennes troupes ?

— Oui, répondis-je. J'ai entendu dire qu'ils étaient plus jeunes et

dans l'ensemble moins résistants. Il y a aussi des femmes parmi eux.

— Pas de différences dans les tenues et dans les langues qu'ils parlent ? »

Je secouai la tête.

« Alors, on peut rejeter pour l'instant la thèse d'une nouvelle alliance. La deuxième possibilité serait qu'ils aient mis fin à une autre guerre, menée ailleurs. Si tel était le cas, les renforts seraient constitués de vétérans. Or, d'après ce que vous dites, c'est tout le contraire. Reste donc la troisième explication. Pour une raison qu'il serait intéressant de connaître, vos ennemis ont besoin d'une victoire dans les délais les plus brefs, et ils font donc appel à toutes leurs réserves. »

J'avais fini mon repas, mais ma curiosité était soulevée. « Et quelle pourrait être cette raison ? »

— Je ne pourrais le dire à partir de ce que je sais. Leurs chefs redoutent peut-être que le peuple ne se lasse de la guerre. Peut-être aussi les Ascien ne sont-ils que des mercenaires, dont les maîtres menaceraient maintenant d'agir pour leur propre compte.

— À vous écouter, on reprend espoir pour le perdre aussitôt.

— Cela ne tient pas à moi, mais à l'histoire. Vous êtes-vous vous-même trouvé sur le front ? »

Je secouai négativement la tête.

« C'est aussi bien ; à beaucoup de points de vue, plus un homme voit la guerre, moins il la comprend. Quel est le moral de la population de la Communauté ? Tout le monde est-il uni derrière l'Autarque ? Ou s'est-il produit un tel phénomène d'usure, que beaucoup réclament la paix ? »

Les questions de l'anachorète me firent rire, et je ressentis à nouveau toute l'amertume qui m'avait poussé à m'associer à la cause de Vodalus. « Le peuple uni ? Qui réclame ? Je n'ignore pas que vous vous êtes volontairement isolé, Maître, afin de concentrer votre esprit sur des sujets plus élevés, mais je n'aurais jamais cru qu'un homme puisse en savoir si peu sur le pays dans lequel il vit... Ce sont les ambitieux, les mercenaires et ceux que pousse le goût de l'aventure qui font la guerre. À moins de cent lieues au sud, elle n'est plus qu'une rumeur, et l'on n'en parle guère qu'au Manoir Absolu. »

Maître Frêne eut une moue expressive. « Votre Communauté est donc plus puissante que ce que j'aurais cru. Pas étonnant que votre adversaire en soit réduit au désespoir.

— Si ce qui se passe est une preuve de puissance, puisse le Très-Miséricordieux nous préserver de la faiblesse. Le front peut s'effondrer d'un moment à l'autre, maître Frêne. Vous feriez preuve de sagesse en m'accompagnant jusqu'à un endroit plus sûr que celui-ci. »

On aurait dit qu'il ne m'avait pas écouté. « Si Érèbe, Abaïa et le

reste entrent eux-mêmes en scène, le combat changera de physionomie. Si... et quand. Intéressant. Mais vous êtes fatigué ; venez avec moi. Je vais vous montrer votre lit et, par la même occasion, ces sujets plus élevés, selon votre propre expression, que je suis venu étudier ici. »

Nous grimpâmes deux étages, pour finir par aboutir dans une pièce qui devait être celle à la fenêtre de laquelle j'avais vu une lumière la nuit précédente. Occupant tout l'étage, la salle était vaste et comportait de nombreuses ouvertures. Il s'y trouvait aussi un certain nombre de machines, mais moins que chez Baldanders, et elles étaient plus petites. Une table couverte de papiers et croulant sous les livres, quelques chaises et un lit étroit complétaient le mobilier.

« C'est ici que je fais de petits sommes », m'expliqua maître Frêne en me montrant la couchette placée presque au milieu de la pièce, « lorsque mon travail ne me permet pas de me retirer. Elle n'est pas bien grande pour quelqu'un de votre gabarit, mais je crois que vous la trouverez confortable. »

J'avais dormi sur la pierre brute, la nuit précédente ; la couchette me parut fort plaisante.

Après m'avoir montré tout ce qui concernait la toilette, il me quitta. La dernière expression que je lui vis au moment où il partit fut ce sourire au dessin parfait que j'avais déjà admiré.

Quelques instants plus tard, mes yeux s'étaient habitués à la pénombre et je cessai de m'en inquiéter : une lumière opalescente pénétrait à flots par les nombreuses fenêtres. « Nous sommes au-dessus des nuages », me dis-je en moi-même (avec, moi aussi, un demi-sourire), « ou plutôt, quelque nuage bas est venu se masser contre les pans de la hauteur. Je n'y ai pas fait attention, mais lui l'avait remarqué. C'est le sommet de ce nuage que je vois maintenant – un sommet fort élevé, en vérité –, comme je voyais le sommet des nuages depuis l'œil de Typhon. »

Puis je m'allongeai pour dormir.

Ragnarok – l'hiver ultime

Cela me fit une impression bizarre de me réveiller sans une arme à mes côtés, bien que ce fût, pour une raison qui me restait inconnue, la première fois que j'éprouvais un tel sentiment. J'avais dormi sans crainte pendant le sac du château de Baldanders, après la destruction de *Terminus Est*, et par la suite, tout au long de mon voyage vers le nord, je n'avais pas eu particulièrement peur de dormir sans elle. La veille encore, j'avais passé la nuit sur la roche nue du sommet de la falaise, sans arme, et – mais peut-être était-ce à cause de la fatigue – j'avais dormi sans angoisse. J'en suis venu aujourd'hui à estimer que durant toute cette période, qui commença le jour où je quittai Thrax, j'avais définitivement abandonné l'idée que j'appartenais à la guilde et finissais par me voir pour ce que j'apparaissais aux yeux des autres : l'un de ces soldats de fortune dont j'avais parlé à maître Frêne la nuit précédente. En tant que bourreau, j'avais tout d'abord considéré mon épée plutôt comme un instrument que comme une arme ; elle était le symbole de mon office. Rétrospectivement, je me rendais compte qu'elle avait pris le statut d'une arme – et actuellement, j'en étais dépourvu.

Je pensais à tout cela, confortablement allongé sur le matelas de maître Frêne, les mains derrière la tête. J'allais devoir me procurer une nouvelle arme si je décidais de rester dans cette région ravagée par la guerre ; de toute façon, il serait sage d'en avoir une même si je choisissais de retourner vers le sud. La question était d'ailleurs de savoir si j'allais ou non repartir vers le sud. En restant dans le Nord, je courais le risque de me trouver mêlé aux combats, et donc de perdre la vie ; retourner dans le Sud était pourtant tout aussi dangereux pour moi, sinon davantage. Abdiesus, l'archonte de Thrax, avait sûrement

promis une récompense si on me capturait, et, selon toute vraisemblance, la guilde organiserait mon assassinat si jamais elle apprenait que je me trouvais dans les parages de Nessus.

Après avoir hésité sur la décision à prendre, comme on le fait lorsque l'on est à demi éveillé, je me souvins de Winnoc, et de tout ce qu'il m'avait expliqué sur la situation des esclaves chez les pèlerines. Étant donné qu'il n'y a pas de plus grande honte pour nous que de voir un client mourir des suites des tortures que nous lui avons infligées, la guilde est très versée dans les arts de la médecine. J'avais l'impression d'en savoir au moins autant que les infirmiers des pèlerines. J'avais aussi éprouvé une très grande satisfaction lorsque j'avais guéri la fillette dans la cahute de Thrax. La châtelaine Mannéa avait déjà une bonne opinion de moi, et en aurait une encore meilleure lorsque je reviendrais, accompagné de maître Frêne.

Quelques instants auparavant, je m'étais senti perturbé parce que j'étais sans arme ; j'avais maintenant le sentiment d'en posséder une. Avoir un plan et être décidé à l'appliquer valent mieux qu'une épée, car ces deux choses sont la pierre de touche sur laquelle un homme vient s'aiguiser. Je rejetai mes couvertures, remarquant seulement à ce moment-là combien elles étaient douces. La grande pièce était froide, mais remplie par la lumière du soleil : on aurait presque dit qu'il y avait un soleil sur chacun des côtés – comme si tous les murs étaient à l'est. Nu, je me dirigeai vers l'une des fenêtres, et pus voir l'étendue onduleuse et blanche dont j'avais vaguement remarqué la présence la veille.

Il ne s'agissait pas d'une masse nuageuse, mais d'une plaine de glace. La fenêtre ne pouvait pas s'ouvrir, ou du moins, si elle s'ouvrait, je n'en compris pas le mécanisme. Je collai mon visage à la vitre, afin de voir le plus à la verticale possible. La Dernière Maison s'élevait, comme je l'avais déjà constaté, sur le sommet rocheux d'une haute colline. Actuellement, ce sommet seul émergeait des glaces environnantes. J'allai de fenêtre en fenêtre, mais partout la vue était la même. Retournant vers le lit qui avait été le mien pour une nuit, j'enfilai mon pantalon et mes bottes et jetai ma cape sur mes épaules, à peine conscient de ce que j'étais en train de faire.

Maître Frêne fit son apparition au moment précis où je finissais de m'habiller. « J'espère que je ne suis pas importun, dit-il courtoisement, mais je vous ai entendu marcher depuis l'étage en dessous. »

Je secouai la tête.

« Je ne voudrais pas que vous vous sentiez trop perturbé. »

D'un geste machinal, mes mains caressaient mon visage, et quelque chose en moi – mon côté superficiel, sans doute – se rendit compte tout d'un coup que ma barbe piquait. « J'avais l'intention de

me raser avant de mettre ma cape. Je suis vraiment très sot. Je ne me suis pas fait la barbe depuis mon départ du lazaret. » Tout se passait comme si mon esprit s'engourdissait au milieu de cette mer de glace, laissant ma langue et mes lèvres se débrouiller comme elles pouvaient.

« Vous trouverez de l'eau chaude et du savon, par ici.

— C'est parfait », répondis-je. Puis j'ajoutai : « Et si je descends d'un étage ? »

De nouveau, l'inimitable sourire. « Est-ce que vous verrez la même chose ? La glace ? Non. Vous êtes le premier à avoir deviné. Puis-je vous demander comment ?

— Il y a longtemps de cela – non, en fait, cela ne remonte qu'à quelques mois, mais cela me donne l'impression d'être très ancien maintenant –, j'ai visité les Jardins botaniques de Nessus. L'un d'eux s'appelait le lac aux Oiseaux, et c'était un endroit où les cadavres semblaient garder une fraîcheur éternelle. On m'expliqua que cela tenait à certaines propriétés particulières de l'eau, mais, même à ce moment-là, je m'étais demandé s'il était vraiment possible qu'une eau puisse avoir un tel pouvoir. J'ai également visité un autre endroit, dit le jardin de la Jungle, où les feuilles étaient plus vertes que ce que j'avais jamais vu – non pas d'un vert brillant, mais d'un vert sombre, comme si les plantes étaient incapables d'utiliser toute l'énergie que le soleil déversait à flots sur elles. Les personnes que j'y vis ne me parurent pas appartenir à notre époque – mais je n'aurais su dire si elles venaient du passé, de l'avenir ou d'un troisième lieu temporel qui ne serait ni l'un ni l'autre. Elles avaient une petite maison, bien plus petite que celle-ci, mais cela me rappelle néanmoins ce qui se passe ici. Cette visite des Jardins botaniques m'a beaucoup frappé, et j'y ai souvent repensé depuis ; parfois, je me demande si leur secret ne tient pas à ce que le temps n'avance jamais dans celui du lac aux Oiseaux, tandis que le seul fait de marcher dans le jardin de la Jungle nous fait aller en avant ou en arrière dans le temps. Mais peut-être suis-je en train de trop parler... »

Maître Frêne secoua la tête.

« Enfin, lorsque je suis venu ici, j'ai aperçu votre maison au sommet de la falaise. Mais quand j'eus fait l'ascension de cette falaise, la maison avait disparu. Quant à la gorge en dessous, elle avait changé d'aspect. » Je ne savais trop quoi ajouter, et je me tus.

« Vous avez raison, répondit enfin maître Frêne. J'ai été envoyé ici pour observer ce que vous voyez maintenant autour de vous. Cependant, les étages inférieurs de cette demeure s'enfoncent dans des périodes plus anciennes – la plus ancienne de toutes étant justement la vôtre.

— Voilà qui paraît miraculeux. »

Il secoua la tête. « Il est presque encore plus miraculeux que cet

éperon rocheux se soit trouvé épargné par les glaces. Les sommets de pics bien plus élevés que celui-ci ont été engloutis. Il est protégé par un ensemble de conditions climatiques tellement complexe qu'il ne peut être que le résultat d'un heureux concours de circonstances.

— Mais lui aussi finira par être recouvert de glaces, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Et alors ?

— Je partirai. Ou plutôt, je partirai un peu avant que la chose ne se produise. »

J'éprouvai un brusque accès de colère, une colère irrationnelle semblable à celle que j'éprouvais contre maître Malrubius, quand j'étais enfant et n'arrivais pas à lui faire comprendre ma question. « Non, ce que je veux dire... qu'en sera-t-il de Teur ? »

Il haussa les épaules. « Rien de spécial. Ce que vous voyez là est la dernière glaciation. Actuellement, la surface du soleil est terne ; la chaleur va bientôt la rendre éclatante, mais en fait le soleil lui-même se réduira, répandant de moins en moins d'énergie autour de lui. Finalement, s'il se trouvait un observateur sur ce monde couvert de glace, tout ce qu'il en verrait serait une étoile brillante. En outre, la glace qu'il arpenterait ne serait pas celle que vous voyez ; elle serait constituée de l'atmosphère de la planète. Ainsi restera-t-elle pendant très, très longtemps. Peut-être jusqu'à la fin du jour universel. »

Je me rendis près de l'une des fenêtres, et regardai une fois de plus l'étendue de glace. « Cela se produira-t-il bientôt ?

— Le tableau que vous avez sous les yeux renvoie à bien des milliers d'années dans votre avenir.

— Mais avant cela, les glaces doivent venir du sud. » Maître Frêne acquiesça. « Ainsi que du sommet des montagnes. Suivez-moi. »

Nous gagnâmes le deuxième niveau de la maison, auquel je n'avais guère prêté attention lorsque je l'avais traversé, la nuit précédente. Les fenêtres y étaient beaucoup moins nombreuses, mais maître Frêne plaça deux chaises devant l'une d'entre elles, m'invitant d'un geste à m'asseoir à côté de lui pour regarder à l'extérieur. Le paysage était tel qu'on pouvait s'y attendre après sa description de la maison : descendant des flancs des montagnes, les glaciers luttèrent avec la forêt de conifères. Je lui demandai si nous étions là aussi loin dans l'avenir, et il acquiesça d'un signe de tête. « Vous ne vivrez pas assez vieux pour revoir cette époque.

— Mais est-elle tout de même assez près, à l'échelle d'une vie humaine ? »

Il eut un bref mouvement d'épaules, et sourit dans sa barbe. « Disons que c'est une question de degré. Vous ne la verrez pas, ni vos enfants, ni les enfants de vos enfants. Mais le processus est déjà entamé. Il a même commencé bien longtemps avant votre naissance. »

J'ignorais à peu près tout du Sud, mais je me pris à penser au peuple insulaire de l'histoire de Hallvard, à la petite vallée abritée si précieuse pour les cultures, à la chasse aux phoques. Un jour, l'archipel deviendrait une terre invivable pour ces hommes et leur famille. Pour une ultime fois, la carène de leurs bateaux raclerait les galets de la plage. *Ma femme, mes enfants, mes enfants, ma femme.*

« À cette époque, reprit maître Frêne, nombreux seront ceux de votre peuple à avoir quitté la planète. Ceux que vous appelez les cacogènes les auront miséricordieusement transportés sur des astres plus accueillants. Bien d'autres encore partiront avant la victoire finale des glaces. Voyez-vous, je suis moi-même l'un des descendants de ces réfugiés. » Je demandai si tout le monde pourrait y échapper. Il secoua la tête. « Non, pas tout le monde. Il y en aura qui ne voudront pas partir, d'autres que l'on ne trouvera pas à temps. Les terres d'accueil manqueront aussi pour certains. » Je restai un long moment silencieux, observant la vallée en train de subir l'assaut des glaces, m'efforçant de mettre de l'ordre dans mes pensées. « Il m'a toujours semblé, finis-je par remarquer, que les hommes d'Église racontaient des choses réconfortantes mais fausses, tandis que les hommes de science décrivaient des choses épouvantables mais vraies. La châtelaine Mannéa m'a dit que vous étiez un saint homme ; vous réapparaîsez cependant davantage comme un homme de science, comme lorsque vous dites que votre peuple vous a envoyé sur Teur mourante pour étudier la progression des glaces.

— Il y a beau temps que la distinction que vous faites n'a plus cours. Religion et science ont toujours été une question de foi en quelque chose. C'est du même "quelque chose" qu'il s'agit. Vous êtes vous-même ce que vous décrivez comme un homme de science, et c'est pourquoi je vous parle science. Je parlerais différemment si Mannéa se trouvait ici avec ses prêtresses. »

J'ai tellement de souvenirs vivants en moi qu'il m'arrive de m'y perdre. Alors que j'étais en train de contempler les pins, ondulant sous un vent que je ne sentais pas, j'eus l'impression d'entendre le roulement d'un tambour. « J'ai déjà rencontré une fois un homme qui disait lui aussi venir de l'avenir, dis-je. Il était tout vert – presque aussi vert que ces arbres – et il m'a expliqué que l'époque d'où il venait était celle d'un soleil beaucoup plus puissant. »

Maître Frêne acquiesça de la tête. « Je ne doute pas qu'il ait dit la vérité.

— Mais vous venez tout juste de me dire que ce que je vois se produira dans à peine quelques générations, que le processus est déjà entamé, et qu'il s'agit de l'ultime glaciation de la planète. Ou bien c'est vous qui êtes un faux prophète, ou bien c'est lui.

— Je ne suis pas un prophète, corrigea maître Frêne, pas plus

qu'il n'en était un. Personne ne peut connaître l'avenir. C'est du passé que nous parlons. »

Je sentis à nouveau la colère monter en moi. « Vous m'avez pourtant affirmé que ce n'était qu'une question de quelques générations !

— En effet. Mais pour moi, vous et la scène que vous voyez appartenez au passé.

— Mais je n'appartiens pas au passé ! Je vis dans le présent...

— De votre point de vue, vous avez parfaitement raison. Vous oubliez seulement que je ne peux voir de votre point de vue. Ceci est ma maison ; c'est au travers de ses fenêtres que vous avez regardé. Cette maison enfonce ses racines loin dans le passé ; sans cela, je deviendrais complètement fou ici. Telles que sont les choses, je peux déchiffrer les siècles passés comme on lit dans un livre ; j'entends les voix de personnes mortes depuis des éternités – la vôtre, par exemple. Vous vous figurez le temps comme un fil unique qui se déroule. C'est en fait un tissu, une tapisserie, qui s'étend éternellement dans toutes les directions. C'est l'un des fils qui la composent que j'ai remonté. En avançant vous déterminez une couleur, mais j'ignore laquelle. Le blanc peut vous conduire à moi, le vert à votre homme tout vert. »

Ne sachant pas quoi répondre, je pus seulement balbutier que je m'étais représenté le temps comme l'écoulement d'une rivière.

« Oui... Vous venez de Nessus, avez-vous dit ? Une ville qui était bâtie au bord d'un fleuve. Mais avant cela, elle se trouvait au bord de la mer. Vous feriez mieux de vous figurer le temps comme une mer. Les vagues vont et viennent avec les marées, et en dessous circulent des courants.

— Je voudrais redescendre au rez-de-chaussée, dis-je. Revenir à mon époque.

— Je comprends.

— Je me le demande. Si je vous ai bien suivi, votre époque est celle de l'étage le plus élevé de votre maison ; vous y avez un lit, et d'autres objets de première nécessité. Pourtant, lorsque vous n'êtes pas surchargé de travail, c'est ici, un peu plus bas, que vous dormez, d'après ce que vous avez dit. Cependant, vous m'avez également expliqué que cet étage se trouvait plus près de mon époque que de la vôtre. »

Il se leva. « Je voulais dire par là que moi aussi je fuis les glaces. Si nous descendions ? Sans doute allez-vous avoir besoin de manger avant de repartir. La route est longue jusqu'au camp des pèlerines.

— Vous venez avec moi », dis-je.

Un pied sur la première marche de l'escalier, il se tourna vers moi pour me regarder. « Je vous ai expliqué que je ne pouvais pas. Vous vous êtes rendu compte par vous-même que cette maison était fort

bien cachée. Même l'étage inférieur reste perdu dans l'avenir pour tous ceux qui ne suivent pas correctement le chemin. »

Je lui retournai les deux bras dans le dos à l'aide d'une double clé et, de ma main libre, m'assurai qu'il n'avait pas d'armes sur lui. Je n'en trouvais pas. Il était fort, mais pas tout à fait autant que ce que j'avais craint.

« Vous vous proposez de m'amener jusqu'à Mannéa ainsi ? C'est bien ça ?

— Oui, Maître, mais les choses nous seraient grandement facilitées si vous veniez volontairement. Dites-moi où je peux trouver de la corde ; je préférerais ne pas utiliser la ceinture de votre robe.

— Il n'y en a pas. »

Je me résignai à lui lier les mains à l'aide de sa ceinture, comme j'y avais tout d'abord pensé. « Lorsque nous serons à bonne distance d'ici, lui dis-je, je vous détacherai si vous me donnez votre parole de ne pas chercher à fuir.

— Je vous ai accueilli sous mon toit. Quel tort vous ai-je fait ?

— Beaucoup, mais peu importe. J'ai de l'amitié pour vous, maître Frêne, et je vous respecte. J'espère que vous ne me tiendrez pas davantage rigueur de ce que je vous fais que je ne vous tiens rigueur de ce que vous m'avez fait. Mais il se trouve que les pèlerines m'ont envoyé vous chercher, et j'ai découvert que j'appartiens à une certaine catégorie d'hommes, si vous voyez ce que je veux dire. Pour l'instant, ne descendez pas l'escalier trop vite. Si vous tombiez, vous ne pourriez vous rattraper. »

Je le conduisis dans cette même pièce où il m'avait tout d'abord amené, et pris un peu de pain dur et un paquet de fruits séchés. « Je ne me considère plus comme en étant un, repris-je, mais j'ai été élevé en tant que... », ma bouche était sur le point d'articuler *bourreau*, mais je me rendis compte (pour la première fois de ma vie, je crois) que ce n'était pas le terme exact pour caractériser ce que faisait la guilde, et j'employai le terme officiel à la place, «... en tant qu'Enquêteur de Vérité et Exécuteur de Pénitence. Nous faisons ce que nous avons dit que nous ferions.

— J'ai une tâche à exécuter ; au troisième niveau, là où vous avez dormi.

— Elle ne le sera pas, j'ai tout lieu de le craindre. »

Il resta silencieux lorsque nous sortîmes et commençâmes à fouler le sol du sommet de la colline. Puis il dit : « J'irai avec vous, si je le peux. J'ai souvent souhaité franchir le seuil de cette porte et ne jamais m'arrêter. »

Je lui répondis que s'il acceptait de jurer sur son honneur, je le détacherais aussitôt.

Il secoua la tête. « Vous pourriez croire que je vous ai trahi. »

Sa remarque me parut incompréhensible.

« Peut-être existe-t-il quelque part la femme que j'ai appelée Vigne. Comprenez-moi. Votre monde est votre monde. Je ne peux y exister que si ma probabilité d'existence y est élevée.

— J'ai bien réussi à exister dans votre maison, objectai-je.

— Bien sûr, mais parce que la probabilité était complète pour vous. Vous êtes une partie du passé dans laquelle ma maison s'est enracinée et moi avec. La question est de savoir si je suis bien le futur vers lequel vous vous dirigez. »

Je me souvins de l'homme vert de Saltus, qui m'avait eu l'air d'une consistance tout à fait normale. « Allez-vous vous évanouir comme une bulle de savon ? demandai-je. Ou vous dissiper comme de la fumée ?

— Je ne sais pas, avoua-t-il. J'ignore ce qui peut m'arriver, comme l'endroit où je me retrouverai. Je peux aussi bien cesser complètement d'exister dans toutes les époques. C'est pourquoi je ne me suis jamais éloigné d'ici de mon propre chef. »

Je le tins par un bras, croyant sans doute qu'il lui serait plus difficile de m'échapper de cette façon, et nous reprîmes notre marche. Je suivais la route que Mannéa avait dessinée pour moi et, derrière nous, je pus voir la Dernière Maison, paraissant tout aussi solide qu'une autre. Je ne cessais pas de penser à tout ce que l'anachorète venait de m'apprendre et de me montrer, si bien que pendant une bonne trentaine de pas, je restai sans le regarder. À un moment donné, sa remarque à propos de la tapisserie me rappela Valéria et l'atrium du Temps. De nombreuses tapisseries étaient accrochées aux murs de la salle où nous avions mangé les gâteaux ; mais ce que Frêne avait dit à propos du fil que nous faisons avancer me rappelait plutôt le labyrinthe de tunnels dans lequel j'avais couru juste avant de la rencontrer.

Je voulus lui raconter l'histoire, mais il avait disparu. Ma main n'attrapa que de l'air. Pendant un moment, j'eus l'impression de voir la Dernière Maison flotter comme un vaisseau sur un océan de glaces. Puis elle se confondit avec le sommet de la colline sur laquelle elle s'était dressée ; la glace n'était plus que ce pour quoi je l'avais primitivement prise : un banc de nuages.

La requête de Foïla

Maître Frêne n'avait pourtant pas complètement disparu, et pendant une centaine de pas encore, je pus sentir sa présence. Il m'arriva même de l'apercevoir marchant à mes côtés, en retrait de moi d'un demi-pas, lorsque je n'essayais pas de le regarder directement. Comment ce phénomène était-il possible, comment pouvait-il être présent en un certain sens et absent en un autre : voilà ce que je serais bien en peine d'expliquer. Nos yeux sont bombardés par une pluie de photons dépourvus de masse et de charge, issus d'essaims de particules qui sont autant de milliards de milliards de soleils – du moins était-ce ce que maître Palémon m'avait raconté, lui qui était presque aveugle. Et c'est ce bombardement de photons qui nous fait dire que nous voyons par exemple un homme. Parfois l'homme que nous croyons voir peut fort bien être aussi illusoire que maître Frêne, sinon davantage.

Je sentais également que sa sagesse m'accompagnait. Une sagesse teintée de mélancolie, mais cependant bien réelle. Je me surpris à souhaiter qu'il ait pu m'accompagner, tout en me rendant compte de ce que cela aurait signifié : la certitude de la venue des glaces. « Je me sens seul, maître Frêne », dis-je à voix haute, sans oser me retourner. « Seul à un point dont je n'avais pas pris conscience jusqu'à maintenant. Vous étiez aussi très seul, je crois. Qui était donc cette femme que vous avez appelée Vigne ? »

Je ne fis peut-être qu'imaginer sa réponse : *La première femme.*

« Meschiane ? Oui, je la connais, elle est tout à fait ravissante. Dorcas était le nom de ma Meschiane, et je me languis d'elle, comme aussi des autres. Lorsque Thècle est devenue une partie de moi-même, j'ai cru que je ne serais plus jamais seul. Mais elle s'est intégrée à moi

à un tel point que nous ne sommes plus qu'une seule et même personne, et je peux de nouveau ressentir ce sentiment de solitude. Je me languis de Dorcas, de Pia la petite insulaire, du jeune Sévérin, et de Drotte, et de Roche. Si Eata était ici, je l'embrasserais volontiers.

« Plus que tout, c'est Valéria que je voudrais voir. Certes Jolenta fut la plus belle femme que j'aie jamais vue, mais il y avait quelque chose dans le visage de Valéria qui me serrait le cœur. Je n'étais encore qu'un enfant, j'imagine, mais je me prenais déjà pour un adulte. J'ai rampé dans les ténèbres et me suis retrouvé dans cet endroit qui s'appelle l'atrium du Temps. De hautes tours – les tours de la famille de Valéria – l'environnaient. Un obélisque se dressait au centre, couvert de cadrans solaires ; je me souviens de l'ombre qu'il projetait sur la neige, mais la lumière du soleil ne devait pénétrer dans cette cour guère plus de deux ou trois veilles par jour : les tours devaient l'occulter la plupart du temps. Votre compréhension des choses est plus profonde que la mienne, maître Frêne ; pouvez-vous me dire pourquoi on l'a bâti ainsi ? »

Le vent qui jouait parmi les rochers s'empara soudain de ma cape et la fit glisser de mes épaules. Je la remis en place et remontai le capuchon sur ma tête. « Je suivais un chien. Je l'avais baptisé Triskèle, et je le considérais comme le mien, bien que n'ayant pas le droit de posséder un animal. C'est par une froide journée d'hiver que je l'avais trouvé. J'étais de corvée de linge avec les autres – nous devons laver les draps des clients –, et l'écoulement d'eau s'était bouché avec des lambeaux de tissu. J'avais mal fait mon travail, et Drotte m'enjoignit d'aller dehors essayer de le dégager en y enfonçant une perche. Le vent était absolument glacial. Sans doute un signe annonciateur de votre hiver éternel, mais je n'en savais rien à l'époque – les hivers toujours plus froids chaque année. Bien entendu, lorsque j'allai déboucher le tuyau de vidange, je me retrouvai les mains éclaboussées par un jet d'eau nauséabonde.

« J'étais en colère car, à part Drotte et Roche, j'étais le plus âgé, et j'estimais que cette corvée aurait dû revenir aux apprentis les plus jeunes. J'étais en train de travailler de mon bâton le bouchon de saletés, lorsque je le vis, de l'autre côté de la Vieille Cour. Je suppose que les gardiens de la tour de l'Ours avaient dû organiser un combat privé d'animaux la nuit précédente, et ils avaient jeté devant leur porte ceux qui avaient succombé, en attendant le passage du récupérateur de peaux. Il y avait un arsinoïthère et un smilodon, ainsi que plusieurs loups. Le chien se trouvait sur le dessus du tas. Sans doute avait-il été le dernier à mourir, et ses blessures me firent penser qu'il avait été victime d'un loup. En fait, il n'était pas véritablement mort, mais il avait vraiment l'air de l'être.

« Je m'approchai pour le voir de plus près – une excuse pour

arrêter la corvée, et souffler sur mes doigts gourds. Il était aussi froid et raide que... n'importe quoi qui me vienne à l'esprit. J'ai tué une fois un taureau avec mon épée, et lorsqu'il fut mort, baignant dans son sang, il avait encore l'air plus vivant que Triskèle à ce moment-là. Toujours est-il que je tendis la main et lui caressai la tête ; il l'avait presque aussi grosse que celle d'un ours, mais on lui avait coupé les oreilles ; on ne voyait dépasser que deux petites pointes. Il ouvrit les yeux en sentant ma main. Je fonçai à travers la cour et me mis à agiter mon bâton si furieusement qu'il fit aussitôt sauter le bouchon d'ordures ; je craignais en effet que Drotte n'envoyât Roche voir ce que j'étais en train de fabriquer.

« Lorsque je repense à cet épisode, c'est comme si j'avais possédé la Griffes avec plus d'un an d'avance. Je ne saurais décrire l'expression qu'il eut quand, roulant son œil, il tourna son regard vers moi. Je me sentis profondément ému. Je n'ai jamais tenté de ressusciter d'animaux avec la Griffes, tant que je l'ai possédée. En fait, quand je rencontrais des animaux, j'avais plutôt envie de les tuer pour me nourrir, en général. Actuellement, je ne suis plus tout à fait aussi sûr qu'il soit convenable de tuer des bêtes pour manger. J'ai remarqué que vous n'aviez pas de viande dans vos réserves – seulement du pain, du fromage, des fruits séchés et du vin. Est-ce que votre peuple – enfin, je veux dire, les gens du monde d'où vous venez – pense comme moi ? »

Je me tus, dans l'espoir d'avoir une réponse, mais rien ne vint. Les sommets des montagnes étaient maintenant tous moins hauts que le soleil ; je ne savais plus si j'étais suivi par la présence éthérée de maître Frêne, ou plus simplement par mon ombre.

« Lorsque la Griffes était entre mes mains, repris-je, j'ai constaté qu'elle ne ressuscitait pas les victimes d'une agression humaine – bien qu'elle ait paru guérir la blessure de l'homme-singe auquel j'avais coupé la main. Dorcas pensait que cela venait de ce que j'avais fait ça moi-même. Je ne saurais dire ce qu'il en est : jamais je n'avais imaginé que la Griffes puisse connaître celui qui la tenait. Mais après tout, pourquoi pas ? »

Une voix – non pas celle de maître Frêne, mais une voix que je n'avais jamais entendue auparavant – lança soudain : « Bonne et excellente année ! »

Je levai la tête et vis, à quelque chose comme une quarantaine de pas de moi, un uhlan tout à fait semblable à celui qu'avaient tué les noctules d'Héthor, sur la route verte menant au Manoir Absolu. Ne sachant trop que dire ni que faire, je le saluai de la main et criai : « Est-ce que par hasard nous serions au jour de l'an ? »

Il éperonna son destrier et arriva au grand galop. « Eh oui. Nous sommes aujourd'hui au milieu de l'été, au commencement d'une nouvelle année. Qu'elle soit glorieuse pour notre Autarque ! »

Je m'efforçai de me souvenir de l'une de ces formules dont Jolenta était tellement friande. « Dont le cœur est le tabernacle de tous ses sujets, dis-je.

— Bien répondu ! Je m'appelle Ibar et j'appartiens à la 78^e xénagie ; je suis en patrouille sur cette route jusqu'au soir... tant pis pour moi.

— Il n'y a rien d'illégal à utiliser cette route, que je sache.

— En effet. Dans la mesure, en tout cas, où vous avez les moyens de vous identifier.

— Bien entendu, bien entendu ! » J'avais presque oublié le laissez-passer que m'avait donné Mannéa. Je le pris aussitôt et le lui tendis.

À l'aller, lorsque je m'étais rendu à la Dernière Maison, je n'aurais su dire si les soldats qui m'avaient arrêté et interrogé savaient lire ou non. Tous avaient scruté le parchemin en prenant un air entendu, mais peut-être n'avaient-ils fait qu'identifier, en réalité, le sceau des pèlerines et l'écriture ferme et régulière – quoique un peu excentrique – de Mannéa. Il était manifeste, en revanche, que le uhlan lisait ; je pouvais voir ses yeux suivre les lignes d'écriture, et je crois même avoir deviné à quel moment ils s'arrêtèrent sur l'expression « enterrement décent ».

Il replia soigneusement le document, mais ne me le rendit pas. « Ainsi, vous faites partie du personnel des pèlerines.

— J'ai cet honneur, en effet.

— Vous étiez donc en train de prier... J'ai cru que vous parliez tout seul, quand je vous ai aperçu. Je me fiche complètement de tous ces trucs de religion. Nous avons l'étendard de la xénagie à portée de main, et les lois de l'Autarque un peu plus loin ; ce qui me suffit amplement en matière de révérence et de mystère ; mais j'ai entendu dire qu'elles étaient des femmes de bien. »

J'acquiesçai. « Je suis croyant... en tout cas plus que vous, il me semble. Mais ce sont en effet des femmes de bien.

— Et vous étiez chargé d'une mission en leur nom. Parti depuis combien de jours ?

— Trois.

— Vous en retournez-vous maintenant au lazaret de Media Pars ? »

J'acquiesçai de nouveau. « J'espère bien y arriver avant la nuit. »

Il secoua la tête. « Certainement pas. Armez-vous de courage... tel est mon conseil. » Il me tendit le parchemin.

Je le pris et le remis dans ma sabretache. « J'avais un compagnon de route, mais nous avons été séparés. Peut-être l'avez-vous vu. » Je décrivis maître Frêne.

Le uhlan secoua de nouveau la tête. « Je garderai sa description

en mémoire, et je lui dirai vers où vous vous êtes dirigé, si je le vois. Bon. Dites-moi, accepteriez-vous de répondre à une question ? Ça n'a rien d'officiel et vous pouvez très bien me dire que cela ne me regarde pas, si vous voulez.

— Si je le peux, je répondrai.

— Qu'allez-vous faire lorsque vous quitterez les pèlerines ? »

Je fus un peu désarçonné par sa demande. « Mais... mon intention n'était pas de les quitter. Plus tard, peut-être.

— Eh bien, pensez à la cavalerie légère. Vous m'avez l'air de ne pas avoir les deux pieds dans le même sabot, et ce sont des hommes comme ça qu'il nous faut. Vous vivrez moitié plus longtemps que dans l'infanterie, et vous vous amuserez deux fois plus. »

Il repartit sur sa monture, me laissant méditer sur ses dernières paroles. J'étais convaincu qu'il était tout à fait sérieux lorsqu'il m'avait conseillé de dormir en chemin : mais c'est précisément cela qui me fit me presser le plus possible. J'ai la chance d'avoir de longues jambes, si bien que lorsque cela s'impose, je peux marcher aussi vite que d'autres trottent. J'utilisai donc cet avantage, ne me souciant plus de maître Frêne ni de mon passé tumultueux. Peut-être maître Frêne, sous une présence impalpable, m'accompagna-t-il alors ; peut-être même m'accompagne-t-il encore. Mais si ce fut le cas, je ne m'en rendis pas compte, et ne m'en rends toujours pas compte.

Teur n'avait pas encore détourné son visage du soleil quand j'arrivai au croisement d'où partait la route étroite que, un peu plus d'une semaine auparavant, j'avais empruntée avec le soldat mort. La poussière était toujours teintée de sang ; il y en avait même bien davantage que la première fois. Aux propos sibyllins du uhlan, j'avais cru que les pèlerines avaient été accusées de quelque méfait ; en réalité, me dis-je alors, il a dû y avoir un grand afflux de blessés au lazaret, et sans doute a-t-il estimé que je méritais un jour de repos avant de reprendre mon travail régulier. Cette pensée fut un grand soulagement pour moi ; des blessés en surnombre seraient une excellente occasion de montrer ce dont j'étais capable, et de convaincre plus facilement Mannéa de m'acheter au nom de l'ordre. Le tout était d'arriver à inventer une bonne histoire qui expliquât mon échec à la Dernière Maison.

Le spectacle que je découvris, une fois franchi le dernier virage de la route, était bien différent de ce à quoi je m'attendais, cependant.

À l'endroit où se dressait le lazaret, on aurait dit que le sol avait été labouré par une armée de fous – labouré et même creusé, car déjà un petit lac d'eau peu profonde s'était formé. Un cercle d'arbres déchiquetés entourait l'endroit.

Je l'arpentai de long en large jusqu'à la nuit. Je cherchai désespérément des traces de la présence de mes amis, ainsi que de

l'autel qui avait contenu la Griffe. Je trouvai une main, une main d'homme, arrachée à la hauteur du poignet. Elle aurait pu tout aussi bien appartenir à Méliton, à Hallvard, à l'Ascien ou à Winnoc ; je n'aurais su le dire.

Je dormis à proximité de la route. Au matin, je repris mes recherches, mais ce n'est que vers la fin de l'après-midi que je pus localiser les survivants, qui se trouvaient à une demi-douzaine de lieues du campement. J'allai de grabat en grabat ; mais nombreux étaient les blessés inconscients ou la tête enroulée dans tellement de bandages qu'ils étaient méconnaissables. Il est très possible que Mannéa, Ava et la pèlerine qui était venue un soir s'asseoir près de ma couchette fussent parmi ces survivants ; mais je ne les vis pas.

La seule femme que je reconnus fut Foïla – quoiqu'en vérité ce fût elle qui me reconnut et trouva la force de lancer : « Sévérián ! » tandis que je passais entre les blessés et les mourants. Je me penchai sur elle et essayai de la questionner, mais elle était très faible et put à peine parler. L'attaque s'était produite sans prévenir, et avait fondu sur le lazaret comme la foudre. Elle ne se souvenait que de ce qui s'était passé après, d'avoir entendu des cris auxquels aucun secours n'avait répondu pendant longtemps, puis d'avoir été tirée des décombres par des soldats peu au fait de la médecine. Je l'embrassai du mieux que je pus et lui promis de revenir la voir – promesse qui, nous le savions tous deux, je crois, serait impossible à tenir. Elle me demanda finalement : « Vous souvenez-vous des journées où nous racontions des histoires, les uns après les autres ? Je pensais à ça.

— C'est bien normal.

— Je pensais à ça tandis qu'on me transportait ici. Méliton, Hallvard et les autres sont morts, je crois. Vous serez le seul à vous en souvenir, Sévérián. »

Je lui dis que jamais je ne l'oublierais.

« Je voudrais que vous les racontiez à d'autres. Les jours d'hiver, ou à la veillée, quand il n'y a rien d'autre à faire. Vous rappelez-vous bien les histoires ?

— “Mon pays est la terre des vastes horizons, du ciel infini”, commençai-je.

— Oui », souffla-t-elle, paraissant s'endormir.

J'ai pu tenir ma seconde promesse, tout d'abord en transcrivant toutes les histoires sur les pages blanches à la fin du petit livre brun, puis en les rapportant ici, telles que je les avais entendues, au cours de ces longues et chaudes journées d'été.

Guasacht

J'ai passé mon temps, les deux jours suivants, à errer. De cette période, je n'ai pas grand-chose à dire, car il y a peu à raconter. J'imagine que j'aurais pu m'enrôler dans l'une ou l'autre unité que je rencontrai, mais j'étais bien loin d'être sûr de vouloir m'engager. J'aurais aimé pouvoir retourner à la Dernière Maison, mais j'avais trop de fierté pour profiter de la charité de maître Frêne – dans la mesure où ce dernier avait pu regagner sa demeure. Je me dis que j'aurais été heureux de retrouver mon poste de lecteur de Thrax, mais je ne suis pas sûr que je l'aurais fait si la chose s'était révélée possible. Je dormis comme une bête, dans les bois, et mangeai ce que je pus trouver, qui n'était pas grand-chose.

Je tombai le troisième jour sur un cimetière rouillé, sans doute abandonné au cours de la campagne de l'année précédente. Ce fut pour moi l'occasion de sortir le flacon d'huile et le fragment de pierre à affûter, car j'avais toujours précieusement conservé ces objets (avec la poignée de *Terminus Est*, après en avoir jeté la lame brisée dans les eaux du lac Diuturna) ; je passai une agréable veille à nettoyer et aiguiser ma nouvelle arme. Cela fait, je me remis en chemin, et ne tardai pas à tomber sur une route.

Ayant de fait perdu la protection que me valait le sauf-conduit signé par Mannéa, je craignais davantage de me montrer que lorsque je revenais de la Dernière Maison. J'avais cependant toutes les raisons de croire que le soldat mort ressuscité par la Griffe, qui se faisait maintenant appeler Milès, mais qui était aussi quelque part au fond de lui Jonas, j'en étais convaincu, avait dû s'enrôler dans une unité quelconque à l'heure actuelle. S'il en était bien ainsi, je le trouverais plus facilement sur les routes ou dans les camps près des routes, du

moins s'il n'avait pas été encore envoyé en première ligne. J'aurais aimé lui parler. Comme Dorcas, il était resté un certain temps au pays des morts. Elle y était demeurée davantage, mais j'espérais pouvoir interroger Milès tant que ses souvenirs étaient encore frais – s'il en avait. J'espérais apprendre de lui, sinon quelque chose qui me permettrait de reconquérir Dorcas, du moins de quoi me réconcilier avec l'idée de l'avoir perdue.

Car je me rendais compte que je l'aimais maintenant comme je ne l'avais jamais aimée à l'époque où, par monts et par vaux, nous nous dirigions vers Thrax. Mes pensées étaient alors beaucoup trop tournées vers Thècle ; je ne cessais de plonger en moi-même pour la retrouver. Il me semblait maintenant l'avoir enfin saisie – ne serait-ce que parce qu'elle était restée si longtemps en moi – dans un embrassement plus absolu que n'importe quel accouplement ; ou plutôt, de même que la semence de l'homme pénètre dans le corps de la femme pour produire (si du moins telle est la volonté de l'Apeïron) un nouvel être humain, de même Thècle, entrée en moi par ma bouche, s'était de par ma volonté combinée avec le Sévérien que j'étais alors pour former un nouvel être : ce *moi* que j'appelle encore Sévérien, mais qui est en réalité constamment conscient de sa double racine.

J'ignore toujours si Jonas-Milès aurait pu m'apprendre ce que je voulais savoir. Je ne l'ai jamais retrouvé, bien qu'ayant constamment cherché sa trace jusqu'à ce jour.

J'étais arrivé, vers le milieu de l'après-midi, dans le domaine des arbres décapités, et je tombais de temps en temps sur des cadavres dans un état de putréfaction plus ou moins avancée.

Je voulus tout d'abord les dépouiller, comme je l'avais fait pour celui de Milès-Jonas, mais d'autres étaient passés avant moi ; même les fennecs étaient venus durant la nuit arracher des lambeaux de chair de leurs petites dents pointues.

Un peu plus tard, et alors que l'épuisement commençait à me gagner, je fis une halte auprès des restes encore fumants d'un fourgon de vivres vide. Son conducteur gisait sans vie, le nez dans la poussière, entre les deux bêtes de trait, mortes apparemment depuis peu de temps ; je me dis que ce que j'avais de mieux à faire était de détacher autant de chair que possible de leurs flancs, puis de me rendre dans un endroit suffisamment écarté pour pouvoir y allumer un feu en toute quiétude. Je venais à peine d'enfoncer la pointe de mon cimeterre dans l'arrière-train de l'un des animaux que j'entendis un bruit de sabots et, pensant qu'il s'agissait du destrier de quelque estafette, je m'écartai du chemin sur lequel l'attelage était effondré pour la laisser passer.

C'était en fait un homme trapu et puissamment bâti, au regard énergique, montant un grand destrier qu'il était en train de malmener.

Il tira vigoureusement sur les rênes en me voyant, mais quelque chose dans son expression m'avertit que je n'avais aucune raison de fuir ou de combattre. (Si j'avais dû choisir entre l'un ou l'autre, je me serais battu. Sa monture ne lui aurait été d'aucune utilité entre les troncs déchiquetés et les branches tombées, et je pense que j'aurais pu en venir à bout, en dépit de son haubergeon et de sa coiffe de buffle renforcée de plaques de cuivre.)

« Qui es-tu ? » me lança-t-il. Puis, lorsque je lui eus donné mon nom : « Sévérien de Nessus, hein ? Tu es donc quelqu'un de civilisé – au moins à moitié –, mais on dirait bien que ton dernier repas remonte à quelque temps déjà...

— Nullement, répondis-je. Je dois dire que j'ai même rarement aussi bien mangé que ces derniers temps. » Je ne voulais surtout pas qu'il se doutât de ma faiblesse.

« Il n'empêche, tu prendrais bien un peu de supplément...

Ce n'est pas du sang ascien que je vois sur ton épée. Serais-tu un esclave ? Un irrégulier ?

— Cela fait un moment que je mène une existence assez irrégulière, en effet.

— Mais tu n'appartiens à aucune formation ? » Il sauta à terre avec une remarquable agilité, laissant pendre les rênes sur le sol, et se dirigea sans hésiter vers moi. Il avait les jambes légèrement arquées, et sa tête donnait l'impression d'avoir été pétrie dans de l'argile, puis écrasée par en dessus et par en dessous avant d'avoir été passée au four, tant elle était aplatie : son menton et son front étaient larges mais étroits en hauteur, ses yeux étaient comme des fentes, et sa bouche n'en finissait pas. Il me plut pourtant immédiatement par son entrain et parce qu'il ne faisait aucun effort pour cacher sa malhonnêteté.

« Je n'appartiens à rien ni à personne – simplement à mes souvenirs, répondis-je.

— Ah... », soupira-t-il, tournant théâtralement les yeux vers le ciel. « Je vois, je vois. Tous nous avons nos difficultés, oui, tous. S'agissait-il d'une femme ou de problèmes avec la loi ? »

Jusqu'à maintenant, je n'avais jamais envisagé les choses sous cet angle, mais, après quelques instants de réflexion, j'en vins à admettre qu'il y avait un peu des deux.

« Eh bien, mon ami, tu es tombé là où il fallait, et sur l'homme qui convient. Que penserais-tu d'un bon repas ce soir, de quelques dizaines de nouveaux amis dans la nuit, et d'une poignée d'orichalques demain ? Le programme te va-t-il ? Parfait. »

Il retourna à sa monture et, d'un geste rapide et précis d'escrimeur, il attrapa la bride qui traînait avant que le destrier ait pu faire un mouvement de recul. Une fois qu'il eut les rênes en main, il

bondit sur la selle avec la même précision dont il avait fait preuve en en descendant. « Tu n'as plus qu'à monter derrière moi, me lança-t-il. Ce n'est pas loin, et elle est capable d'en porter deux sans problème. »

Je fis comme il me dit, mais avec bien plus de difficultés que lui, ne pouvant pas m'aider d'étriers. À peine étais-je assis que le destrier tirait un coup de patte en direction de ma jambe, vif comme un serpent ; mais son maître, qui s'attendait manifestement à ce comportement, le frappa avec une telle force du pommeau de bronze de son poignard que l'animal trébucha et faillit bien tomber.

« Ne fais pas attention », me dit l'homme. Son cou était tellement court qu'il pouvait à peine tourner la tête, et il parlait en tordant la bouche vers la gauche, pour me faire comprendre que c'était bien à moi qu'il s'adressait. « C'est une bête magnifique, et une rude bagarreuse, qui veut simplement s'assurer que tu connais sa valeur. Une initiation, en quelque sorte. Sais-tu ce qu'est une initiation ? »

Je lui répondis que le terme ne m'était pas inconnu. « Tout groupe qui mérite que l'on y appartienne en fait passer une, tu verras ; j'ai découvert ça moi-même. Et je peux te dire que quelqu'un qui n'a pas froid aux yeux réussit toujours l'épreuve, et qu'il est le premier à en rire par la suite. »

Sur cet encouragement sibyllin, il enfonça ses énormes éperons dans la bête de race comme s'il ne voulait rien moins que l'éviscérer sur-le-champ. Suivis par un nuage de poussière, nous nous mîmes à voler le long de la route.

Depuis le jour où j'avais chevauché le palefroi de Vodalus lors de ma sortie nocturne, à Saltus, j'avais cru, dans ma candeur, que l'on pouvait diviser toutes les montures en deux grandes catégories : les pur-sang, vifs et rapides, et les sang-mêlé, calmes et lents. Les meilleurs, selon ce système, étaient ceux qui couraient avec presque autant de grâce qu'un félin, tandis que les pires se déplaçaient tellement maladroitement que peu importait comment. L'une des maximes favorites de l'un des tuteurs de Thècle était cependant que tous les systèmes à deux entrées de ce genre étaient faux, et cette promenade fut pour moi l'occasion de rendre hommage à son bon sens. La monture de l'homme qui m'avait pris sous sa protection appartenait de toute évidence à une troisième catégorie (je découvris par la suite que l'on pouvait y ranger bon nombre d'individus), comprenant ce genre de bêtes plus rapides que des hirondelles mais qui ont l'air de marteler un sol de granit avec des sabots d'acier. Les hommes détiennent d'innombrables avantages par rapport aux femmes, et c'est pour cette raison qu'ils leur doivent à juste titre aide et protection ; mais il en est un considérable que les femmes peuvent se vanter de posséder, c'est de ne pas risquer à tout instant de se faire écraser les organes reproducteurs sur la colonne vertébrale osseuse de

l'une de ces brutes lancée au galop. Je connus ce désagrément une bonne trentaine de fois avant que ne prît fin notre chevauchée, et lorsque je pus enfin me laisser glisser le long de la volumineuse croupe – non sans faire un bond de côté pour éviter un coup de sabot –, je n'étais pas précisément de bonne humeur.

Nous nous étions arrêtés dans l'un de ces petits champs perdus que l'on trouve parfois au milieu des collines, et qui s'étendent, à peu près plats, sur une centaine de pas environ. Au centre, s'élevait une tente de la dimension d'une petite maison, et un drapeau noir et vert délavé battait en haut d'un mât planté devant. Plusieurs dizaines de montures entravées étaient en train de paître librement dans le pré, tandis qu'un nombre équivalent d'hommes en haillons, ainsi qu'une poignée de femmes aussi peu soignées, traînaient alentour, nettoyant leurs armes, dormant ou jouant.

« Regardez un peu ! » lança mon protecteur à la cantonade, en mettant pied à terre, « je vous amène une nouvelle recrue. » Puis il ajouta à mon adresse : « Sévérian de Nessus, tu te trouves en présence de la 18^e bacèle de Contophores irréguliers, qui ne compte que des combattants d'un courage à toute épreuve dès qu'il y a quatre sous à ramasser. »

Les hommes et les femmes habillés de loques se levaient et faisaient peu à peu cercle autour de nous ; beaucoup d'entre eux arboraient un sourire ironique. Ils étaient conduits par un homme très grand et très mince.

« Camarades, je vous présente Sévérian de Nessus ! »

Puis, l'homme à la tête aplatie m'expliqua : « Sévérian, je suis ton condottiere. Appelle-moi Guasacht ; la grande asperge que tu vois ici, qui est encore plus grand que toi, c'est Erblon, mon second. Les autres ne tarderont pas à se présenter eux-mêmes, j'en suis sûr.

« Erblon, il faut que je te parle ; il y aura des patrouilles demain. » Prenant l'homme de haute taille par le bras, il se dirigea avec lui vers la grande tente. Je me retrouvai complètement encerclé par le reste des membres de la bacèle.

L'un des hommes les plus puissamment bâtis, une espèce d'ours qui ne faisait peut-être pas tout à fait ma taille mais certainement le double de mon poids, montra le cimetière d'un geste. « Tu n'as pas de baudrier où mettre ça ? Montre-moi ça. »

Je tendis l'arme sans même discuter ; quelle que pût être la suite des événements, j'avais la certitude que je n'aurais pas à me servir d'un objet aussi meurtrier.

« Ainsi donc, tu es cavalier, n'est-ce pas ?

— Non, répondis-je. J'ai bien monté un peu, mais je ne me considère pas comme un expert.

— Mais tu es tout de même capable de t'en sortir avec une bête ?

— Je m'en sors mieux avec les hommes et avec les femmes. »

Tout le monde se mit à rire à cette repartie, et l'homme taillé en force dit après : « Voilà qui tombe bien, parce que tu n'auras pas beaucoup à monter, probablement, tandis qu'une bonne compréhension des femmes – mais aussi des destriers – ne manquera pas de t'être utile. »

À peine avait-il fini que je pus entendre un bruit de sabots se rapprocher. Deux hommes menaient un étalon pie musclé à l'œil fou. Ses rênes avaient été séparées et allongées, si bien que les hommes pouvaient se tenir de part et d'autre de sa tête, à environ trois pas. Une souillon à la crinière fauve, le visage rieur, se tenait très à l'aise sur la selle ; en lieu et place des guides, elle tenait une cravache dans chaque main. Les soldats et leurs femmes poussèrent des cris de joie et applaudirent. Au bruit, l'étalon pie, vif comme une bourrasque, se cabra, puis se mit à battre l'air de ses pattes antérieures, exhibant les excroissances de cornes que nous appelons des sabots, mais qui sont en fait de véritables serres, presque aussi bien adaptées au combat qu'à mordre dans la terre durant la course. Ses mouvements étaient si vifs que je n'arrivais pas à les suivre des yeux.

L'homme à la puissante carrure me gratifia d'une bonne claque dans le dos. « Ce n'est certes pas le meilleur de tous ceux que j'ai eus, mais il n'est pas si mal, et je l'ai moi-même entraîné. Mesrop et Lactan vont te passer les rênes, et tu n'auras qu'une chose à faire : monter dessus. Si tu peux y arriver sans jeter Daria à terre, tu pourras l'avoir tant qu'on ne t'aura pas remis la main dessus. » Puis, élevant la voix : « *C'est bon, on y va !* »

Je m'attendais à ce que les deux hommes me tendent les rênes. Au lieu de cela, ils me les jetèrent au visage, et, dans les gestes désordonnés que je fis pour les attraper, je les manquai toutes les deux. Quelqu'un aiguillonna l'étalon pie de derrière, et son dresseur émit un sifflement particulier au son perçant. L'étalon avait été dressé pour le combat, comme les destriers de la tour de l'Ours, et bien que ses longues dents n'eussent pas été gainées de métal, elles avaient été laissées telles que la nature les avait conçues, et sortaient de sa bouche comme deux couteaux.

J'eus tout juste le temps d'éviter un coup de sabot vif comme l'éclair, et tentai de saisir le harnais ; mais je pris à ce moment-là un coup de cravache en plein visage et, sous la poussée du destrier, j'allai rouler par terre.

Sans doute les soldats durent-ils le retenir, sans quoi j'aurais certainement été piétiné. Peut-être même m'aidèrent-ils à me remettre sur mes pieds, mais je n'en suis pas sûr. J'avais la gorge pleine de poussière et, coulant de mon front, un filet de sang me dégoulinait dans les yeux.

Je me dirigeai de nouveau vers l'étalon pie, en essayant de le contourner par la droite, cette fois, pour éviter ses sabots. Mais il fut plus rapide que moi, sans compter que la dénommée Daria fit claquer ses deux cravaches au ras de ma tête pour me déconcentrer. Par colère davantage que par calcul, je saisis l'une des lanières au vol. La dragonne du manche se trouvait enroulée autour de son poignet, si bien que lorsque je tirai d'un coup pour lui arracher sa cravache, elle la suivit et tomba dans mes bras. Elle me mordit à l'oreille, mais je pus la saisir par la nuque, lui faire faire un demi-tour, planter ma main dans l'une de ses fesses musclées et la soulever. L'étalon pie parut avoir peur des coups de pied désordonnés qu'elle donnait en se débattant ; je fis ainsi reculer l'animal au milieu de la foule jusqu'à ce qu'un de ceux qui l'excitaient l'aiguillonne à nouveau et le lance sur moi, et pose le pied sur les rênes.

Après cela, je n'eus plus de difficulté. Je lâchai la fille, puis prenant le pie par le mors, je lui tordis le cou tout en portant un coup très sec du pied sur ses canons antérieurs – comme j'avais appris à le faire avec nos clients récalcitrants. Avec une espèce de hennissement suraigu, il s'effondra sur le sol. Je fus en selle avant qu'il ait pu seulement se remettre à genoux, et, dès qu'il fut debout, je le fouettai vigoureusement pour le lancer à travers la foule ; puis je fis demi-tour et chargeai de nouveau.

J'avais souvent entendu parler, depuis que j'étais enfant, de l'excitation qu'engendre ce genre d'affrontement, mais je n'en avais jamais fait l'expérience. Ce que je savais me parut bien en dessous de la vérité. Les soudards et leurs femmes couraient en tous sens en criant, et quelques-uns tirèrent leur épée. La menace aurait eu autant d'effet sur une bourrasque d'orage ; j'en bousculai bien une demi-douzaine sur mon passage. La chevelure flamboyante de la fille flottait comme une bannière tandis qu'elle fuyait, mais des jambes humaines étaient incapables de distancer ma bête. La dépassant en pleine course, je saisis la fille par cette crinière de flammes et la jetai devant moi, en travers de l'arçon.

Une sente tortueuse conduisait dans un ravin sombre, et ce ravin dans un autre. Nous dispersâmes un troupeau de daims ; en trois bonds, l'étalon rattrapa et bouscula un grand mâle dont les bois portaient encore le velours. À l'époque où j'étais lecteur de Thrax, on m'avait raconté que les éclectiques aimaient à poursuivre le gibier ainsi, sautant de monture pour poignarder leur proie. Maintenant, je croyais ces histoires : un couteau de boucher m'aurait suffi pour égorger le grand mâle.

Nous le laissâmes derrière nous, franchîmes une colline, puis fonçâmes dans une vallée boisée et silencieuse. Lorsque l'étalon pie fut

à bout de souffle, je le laissai avancer au pas et trouver lui-même son chemin entre les arbres, lesquels étaient les plus imposants que je voyais depuis Saltus ; et lorsqu'il cessa finalement pour brouter l'herbe clairsemée et tendre qui poussait entre leurs racines, je décidai qu'il était aussi temps pour nous de faire une halte. Je jetai les rênes au sol comme j'avais vu Guasacht le faire, avant de sauter à terre et d'aider la fille à descendre.

« Merci », dit-elle. Puis elle ajouta : « Tu y es arrivé. Je ne l'aurais jamais cru.

— Sans quoi, tu n'aurais jamais accepté de te prêter à ce petit jeu ? Je pensais qu'on t'avait forcée.

— Je ne t'aurais pas blessé avec la cravache. Tu vas vouloir te venger maintenant, n'est-ce pas ? Avec les rênes, sans doute...

— Qu'est-ce qui peut te faire penser cela ? » J'étais épuisé, et je m'assis sur le sol. Des fleurs jaunes minuscules, pas plus grosses que des gouttes d'eau, émaillaient le gazon. J'en cueillis quelques-unes, et crus retrouver le parfum du calambac.

« J'ai l'impression que c'est ton genre... En plus, tu m'as portée le derrière en l'air, comme le font toujours les hommes quand ils ont l'intention de frapper.

— J'ignorais complètement ces détails. C'est tout à fait passionnant.

— Il y en a encore bien d'autres que je pourrais t'apprendre. De ce genre. » D'un geste vif et gracieux elle s'assit à côté de moi, posant une main sur mon genou. « Écoute, il s'agissait d'une initiation, c'est tout. Nous prenons chacune notre tour ; c'était le mien, et le coup de cravache était prévu. C'est fini, maintenant.

— Je comprends.

— Alors, tu ne vas pas me battre ? C'est merveilleux ! Nous allons pouvoir prendre du bon temps ici, vraiment. Tout ce que tu voudras et tant que tu voudras. Nous ne reviendrons que pour le dîner.

— Je n'ai pas dit que je n'allais pas te battre. »

Son visage, sur lequel jouait depuis un moment un sourire forcé, changea d'expression, et elle tourna les yeux vers le sol. Je lui dis qu'elle n'avait qu'à s'enfuir.

« Cela ne ferait que rendre le jeu plus excitant pour toi, et tu en profiterais pour me battre encore plus fort avant qu'on en termine. » Sa main remontait le long de ma cuisse tandis qu'elle parlait. « Tu es beau garçon, tu sais. Et si grand. » Elle arquait le dos de façon à venir enfouir son visage entre mes cuisses, m'émoustillant d'un baiser. Puis elle se redressa soudain. « Ça pourrait être bien, vraiment bien.

— Ou bien tu pourrais te tuer. As-tu un couteau sur toi ? »

Pendant quelques instants, sa bouche forma un cercle parfait. « Mais tu es complètement fou ! J'aurais dû m'en douter. » Elle sauta

sur ses pieds.

Je la saisis par une cheville et l'envoyai bouler sur le sol mou de la forêt. Sa chemise était usée jusqu'à la trame ; d'un geste, elle fut déchirée en deux. « Tu as pourtant dit que tu ne courrais pas. »

Les yeux agrandis par la peur, elle me regarda par-dessus son épaule.

« Tu n'as aucun pouvoir sur moi, lui dis-je. Ni toi ni eux. Je n'ai peur ni de la souffrance ni de la mort. Il n'est qu'une seule femme vivante que je désire, et aucun homme, moi mis à part. »

La patrouille

Le périmètre que nous occupions ne faisait guère plus de deux cents pas de large. Pour l'essentiel, nos ennemis n'avaient à leur disposition que des coutelas et des haches – ces haches et leurs haillons me rappelant les volontaires contre lesquels j'étais intervenu dans la nécropole pour aider Vodalus –, mais en revanche ils étaient déjà plusieurs centaines, et des renforts ne cessaient de leur arriver.

C'est dès avant l'aube que la bacèle s'était mise sur le pied de guerre et avait quitté le camp. Et les ombres s'allongeaient encore démesurément, le long d'un front en constant changement, lorsqu'un éclaireur signala à Guasacht les profondes ornières laissées par un véhicule circulant en direction du nord. Nous poursuivîmes durant trois veilles.

Le groupe de pénétration ascien qui avait réussi à s'en emparer se battait courageusement, se retournant vers le sud pour nous prendre par surprise, puis vers l'ouest, pour repartir ensuite au nord comme un serpent qui se tord. Ils laissaient cependant toujours derrière eux une piste sanglante, celle de leurs cadavres, car ils étaient pris entre notre feu et celui des gardes à l'intérieur, qui tiraient depuis les meurtrières. Ce n'est que vers la fin, lorsque les Ascien se retrouvèrent dans l'impossibilité de fuir, que nous nous rendîmes progressivement compte de la présence d'une autre bande de pillards.

Vers midi, la petite vallée se trouva complètement encerclée. Le lourd véhicule d'acier brillant, contenant toujours ses morts et ses blessés, était embourbé jusqu'aux essieux. Gardés par nos propres blessés, les prisonniers ascien que nous avons faits étaient installés en face. L'officier ascien parlait notre langue ; une veille plus tôt, Guasacht lui avait donné l'ordre de dégager le fourgon, et avait abattu

plusieurs Asciers lorsqu'il avait refusé ; il en restait une trentaine, presque nus, apathiques, le regard vide. Leurs armes étaient entassées à quelque distance, à proximité de l'endroit où nos montures étaient attachées.

Guasacht avait entrepris la tournée de nos positions, et je le vis faire halte près de la souche qui abritait le soudard de sa bacèle le plus proche de moi. Une tête ennemie surgit de derrière des buissons, un peu avant le sommet de la hauteur que je surveillais. Un éclair de feu jaillit de mon contus et abattit la malheureuse ; elle sauta uniquement par réflexe, puis ses membres se replièrent sur elle comme les pattes sur le corps d'une araignée que l'on jette dans les braises d'un feu. Elle avait un visage très blanc sous son bandana rouge, et je compris tout d'un coup qu'on l'avait obligée à se montrer, que c'étaient ceux qui se trouvaient cachés derrière le buisson qui l'avaient poussée à regarder, soit qu'ils ne l'aimassent point, soit simplement qu'ils ne lui attribuassent aucune valeur. Je fis feu de nouveau, balayant de ma foudre le bouquet de végétation ; un nuage de fumée âcre s'éleva et se mit à dériver vers moi comme le fantôme de la femme.

« Ne gaspille pas tes charges », dit la voix de Guasacht à mes côtés. Plus par habitude que par peur, je pense, il s'était aplati à deux pas de moi.

Je lui demandai si celles-ci seraient épuisées avant la nuit, sur un rythme de six coups par veille.

Il haussa les épaules, puis secoua la tête.

« C'est la cadence de tir à laquelle j'utilise cet engin, dans la mesure où je peux en juger à la hauteur du soleil. Mais lorsque la nuit viendra... »

Je le regardai interrogativement, et il ne put que hausser une deuxième fois les épaules.

« Lorsque la nuit viendra, repris-je, nous ne pourrons les voir que quand ils seront à quelques pas de nous. Nous serons obligés de faire feu plus ou moins au jugé, et nous en tuerons bien quelques dizaines. Après quoi, il faudra tirer l'épée et combattre dos à dos. Puis ils nous achèveront.

— Les secours arriveront avant cela », objecta-t-il. Mais quand il vit que je ne le croyais pas, il cracha par terre. « J'aurais préféré ne jamais voir ces fichues traces de roues. J'aurais préféré ne jamais en entendre parler. »

Ce fut à mon tour de hausser les épaules. « Abandonnez-le aux Asciers, et nous ferons une sortie.

— Il y a un argent fou là-dedans, je te dis ! Ce doit être la paye de nos troupes, en or. C'est trop lourd pour être quelque chose d'autre.

— Le blindage à lui seul doit déjà faire un bon poids.

— Pas tellement. J'ai déjà vu ce genre de fourgon de près, et je

suis sûr que c'est de l'or qui vient de Nessus ou du Manoir Absolu. Mais ces choses à l'intérieur... on n'a jamais vu de créatures pareilles !

— J'en ai vu, moi. »

Guasacht me regarda fixement.

« Lorsque j'ai franchi la porte de Compassion dans le Mur de Nessus. Ce sont des hommes-bêtes, fabriqués par les mêmes artifices dont le secret s'est perdu, que ceux qui font que nos destriers courent plus vite que n'allaient autrefois les véhicules terrestres. » J'essayai de me souvenir de ce que Jonas m'avait dit d'autre, et j'ajoutai, un peu hésitant : « L'Autarque les charge des corvées qui sont trop pénibles pour les hommes, ou bien de celles pour lesquelles on ne peut faire confiance aux hommes.

— Voilà qui expliquerait pas mal de choses. Je ne vois pas très bien pourquoi ils voleraient l'argent : où iraient-ils avec ? Écoute, je t'ai à l'œil, depuis le début.

— Je sais, dis-je, je m'en suis rendu compte.

— Je te répète que je t'ai à l'œil depuis le début. Surtout depuis que tu as réussi à retourner ton fichu étalon pie contre l'homme qui l'avait dressé. On peut voir ici, en Orithye, bien des hommes forts et bien des hommes courageux – en particulier lorsqu'on enjambe leurs cadavres. On voit aussi bien des gars brillants, et dix-neuf sur vingt d'entre eux sont si brillants qu'ils ne sont d'aucune utilité pour personne, y compris pour eux-mêmes. Ceux qui ont vraiment de la valeur ce sont les hommes – et parfois les femmes – qui disposent d'une sorte de pouvoir, le pouvoir de faire que les autres aient envie d'obéir à ce qu'ils ordonnent. Je ne cherche pas à me vanter, mais c'est quelque chose que j'ai. Toi aussi.

— Ça n'a pas été particulièrement manifeste dans ma vie, du moins jusqu'ici.

— Il faut parfois une guerre pour le faire apparaître ; c'est l'un des avantages des guerres, et vu qu'elles n'en ont pas beaucoup, autant apprécier ceux qu'elles nous procurent. Sévérían, je veux que tu ailles jusqu'au fourgon négocier avec ces hommes-animaux. Tu dis plus ou moins les connaître ; arrange-toi pour les faire sortir et combattre à nos côtés. Nous sommes du même bord, après tout. »

J'acquiesçai. « Et si je me débrouille pour leur faire ouvrir les portes, nous pourrions nous partager l'argent. Il y en a bien quelques-uns, parmi nous, qui arriveront à s'échapper. »

Guasacht secoua la tête avec une expression écoeurée. « Qu'est-ce que je t'ai dit, il y a seulement un instant, à propos des gars trop brillants ? Si tu étais vraiment brillant, tu ne l'aurais pas ignoré. Non, tu leur expliques que même s'ils ne sont que trois ou quatre, chaque combattant compte. Qui plus est, il y a une chance qu'à leur vue cette foutue bande de pillards prenne peur et fiche le camp. Laisse-moi ton

contus ; je surveillerai ton secteur à ta place pendant ce temps jusqu'à ton retour. »

Je lui tendis l'arme au long canon. « Au fait, qui sont ces gens ?

— Ceux qui nous encerclent ? La racaille qui suit habituellement les armées : des catins et des mercantis, des hommes et des femmes. Des déserteurs. De temps en temps, l'Autarque ou l'un de ses généraux lance un coup de filet pour les attraper et les faire travailler, mais ils filent à la première occasion. Filer en douce est d'ailleurs leur grande spécialité. Il faudrait te balayer tout ça...

— Ai-je tout pouvoir pour traiter avec les prisonniers du fourgon ? Tu ne me lâcheras pas ?

— Ce ne sont pas des prisonniers... enfin, si, on peut dire qu'ils le sont. Tu leur répètes ce que je t'ai dit, et tu essaies de faire le meilleur arrangement possible. Je te soutiendrai. »

Je le regardai pendant quelques instants, m'efforçant de deviner s'il était ou non sincère. Comme beaucoup d'hommes d'âge mûr, son visage laissait transparaître ce qu'il serait une fois vieux – les traits défaits et obscènes de quelqu'un commençant déjà à marmonner les objections et les plaintes qu'il ne manquerait pas d'élever lors de son ultime embuscade.

« Tu as ma parole. Va.

— Très bien. » Je me levai. Le fourgon blindé me rappelait les véhicules dans lesquels on nous amenait nos clients importants, à la Citadelle. Ses rares fenêtres étaient étroites et munies de barreaux, et ses roues arrière faisaient la taille d'un homme. Le poli de son blindage d'acier faisait penser à cette technologie perdue dont j'avais parlé à Guasacht. Je savais que les hommes-bêtes qui se trouvaient à l'intérieur avaient de meilleures armes que les nôtres. J'avancai les bras tendus pour bien montrer que je n'en avais pas, d'un pas aussi régulier que possible, jusqu'à ce qu'une tête se montre à l'une des fenêtres munies de barreaux.

Lorsqu'on entend parler de ce genre de créatures, on s' imagine quelque chose de stable, à mi-chemin entre l'homme et l'animal ; mais quand on les voit pour de bon, comme je voyais en ce moment cet être bestialisé, et comme j'avais autrefois vu les hommes-singes de la mine de Saltus, ce n'est pas du tout l'impression que l'on éprouve. La meilleure comparaison qui me vienne à l'esprit serait avec le tremblement du feuillage d'un bouleau argenté secoué par le vent. À un moment donné, il à l'air d'un arbre ordinaire, au suivant, quand apparaît le dessous de ses feuilles, on dirait quelque création surnaturelle. Ainsi en va-t-il avec les hommes-bêtes. J'eus tout d'abord l'impression d'être observé par un bouledogue depuis derrière les barreaux ; puis plutôt par un homme – un homme d'une noble laideur, au visage tanné et aux yeux ambrés. Je rapprochai une main de la

fenêtre, pour lui communiquer mon odeur, me souvenant de Triskèle.

« Qu'est-ce que vous voulez ? » Il avait une voix rude, mais pas déplaisante.

« Sauver vos existences », répondis-je. Ce n'était pas la bonne chose à dire, ce que je compris à l'instant même où les mots sortaient de ma bouche.

« Il nous importe seulement de sauver notre honneur. »

J'acquiesçai. « L'honneur est la plus haute existence.

— Si vous pouvez nous montrer comment sauver notre honneur, parlez. Mais nous ne rendrons jamais ce qui nous a été confié.

— Vous l'avez déjà rendu », objectai-je.

Le vent tomba – et le bouledogue fut instantanément de retour, crocs découverts et regard flamboyant.

« Ce n'est pas dans le but de protéger cet or des Ascien que l'on vous a placés dans ce fourgon, mais bien plutôt de ceux qui, dans la Communauté même, ne se gêneraient pas pour le voler s'ils en avaient l'occasion. Les Ascien sont vaincus – regardez-les. Nous sommes les fidèles serviteurs de l'Autarque, et nous n'allons pas tarder à nous trouver écrasés par ceux-là mêmes contre qui vous deviez protéger l'or.

— Avant de l'avoir, ils devront me tuer, ainsi que mes camarades. »

C'était donc de l'or. J'ajoutai alors : « Exactement. C'est pourquoi vous devez sortir et nous venir en aide, tant qu'il nous reste une chance de l'emporter. »

Il parut hésiter, et je ne fus plus tout à fait aussi sûr d'avoir eu tort en lui parlant tout d'abord de sauver sa vie. « Non, finit-il par dire. Impossible. Ce que vous dites est peut-être juste, je l'ignore. Notre loi n'est pas la loi de la raison ; c'est celle de l'honneur et de l'obéissance. Nous restons.

— Mais vous vous rendez compte que nous ne sommes pas vos ennemis ?

— Tous ceux qui cherchent à s'approcher de ce que nous gardons sont nos ennemis.

— Nous le gardons également. Si cette bande de maraudeurs et de déserteurs s'avance à portée de vos armes, ouvrirez-vous le feu sur elle ?

— Bien entendu. »

Je me dirigeai alors vers le groupe démoralisé des Ascien, et demandai à parler avec leur chef. L'homme qui se leva était d'une taille à peine plus élevée que les autres, et la forme d'intelligence que laissait deviner son visage était de celle qui caractérise parfois certains fous – ceux dont on dit qu'ils sont « malins ». Je lui dis avoir été envoyé par Guasacht pour négocier en son nom, parce que j'avais eu

l'occasion de parler à des prisonniers ascien et connaissais leurs mœurs. Ce préliminaire alla jusqu'aux oreilles des blessés de la bacèle qui les gardaient – ce que je voulais –, et qui pouvaient voir que leur chef tenait ma position.

« Salutations au nom du groupe des Dix-sept, dit solennellement l'Ascien.

— Au nom du groupe des Dix-sept. »

L'Ascien parut surpris, mais acquiesça.

« Nous sommes encerclés par les sujets déloyaux de l'Autarque, repris-je, lesquels sont donc les ennemis de l'Autarque comme du groupe des Dix-sept. Le commandant de notre unité, Guasacht, a mis au point un plan pour que nous puissions sortir libres et vivants de ce piège.

— Les vies des serviteurs du groupe des Dix-sept ne doivent pas être gaspillées sans raison.

— Précisément. Voici quel est ce plan. Nous allons atteler une partie de nos destriers à ce fourgon – autant qu'il en faudra pour le dégager. Vous et vos gens devrez également contribuer à le libérer. Lorsque ce sera fait, nous vous restituerons vos armes, et nous vous aiderons à nous ouvrir un passage dans leurs lignes. Nos soldats et les vôtres iront dans la direction du nord, et vous pourrez garder le fourgon et l'argent qui s'y trouve, comme vous l'espériez quand vous l'avez capturé.

— La lumière de la Pensée Correcte disperse les ténèbres les plus profondes.

— Non ; nous ne sommes pas passés dans le camp du groupe des Dix-sept. Vous devez simplement nous aider en échange. En premier lieu, à sortir le fourgon de sa fondrière ; en deuxième lieu, à franchir le barrage ennemi ; en troisième lieu, enfin, en nous servant d'escorte pour nous permettre de traverser sains et saufs vos propres lignes, afin que nous puissions regagner les nôtres.

— Il n'est pas d'échec qui soit permanent, dit l'officier ascien en jetant un coup d'œil au fourgon brillant, et le succès, inévitable, peut parfois requérir de nouveaux plans et des forces plus grandes.

— Vous acceptez donc notre proposition ? » Je ne m'étais pas rendu compte que je transpirais, mais la sueur me coulait dans les yeux en les picotant. Je m'essuyai le front du revers de ma cape, de ce même geste habituel qui caractérisait maître Gurloes.

L'officier ascien acquiesça. « L'étude de la Pensée Correcte finit toujours par révéler le chemin du succès.

— En effet, dis-je. Et d'ailleurs, je l'ai étudiée. Au-delà de nos efforts, faisons en sorte de trouver d'autres efforts. »

C'est le même homme animalisé que la fois précédente qui fit son apparition à la fenêtre du fourgon lorsque je revins vers le véhicule ; il

ne me sembla pas aussi hostile que la fois précédente. « Les Ascien ont accepté d'essayer une fois de plus de sortir cet engin de la boue, lui expliquai-je. Mais pour cela, il va falloir le décharger.

— Impossible.

— Si nous ne le faisons pas, l'or sera perdu de toute façon au coucher du soleil. Je ne vous demande pas de le restituer, mais simplement de le sortir et de monter la garde autour. Vous aurez vos armes, et si un seul être humain armé s'approche de vous, vous pourrez l'abattre. En plus je serai avec vous, désarmé. Vous pourrez aussi me tuer. »

La discussion se prolongea encore un bon moment, mais ils finirent par accepter. Je fis déposer les armes aux blessés qui surveillaient jusqu'ici les Ascien, pour qu'ils puissent atteler quatre paires de nos destriers au fourgon, tandis que j'indiquais aux Ascien où se placer pour pousser efficacement aux roues. Puis la porte latérale du véhicule s'ouvrit, et les hommes-bêtes sortirent un certain nombre de petits coffres métalliques ; deux d'entre eux travaillaient, tandis qu'un troisième, celui avec qui j'avais négocié, montait la garde. Ils étaient plus grands que ce à quoi je m'attendais, et étaient armés de fusils et de pistolets passés dans leur ceinturon. C'étaient les premiers pistolets que je voyais, depuis que les hiérodules avaient sorti les leurs lors de la charge de Baldanders, dans les jardins du Manoir Absolu.

Une fois que tous les coffres furent sortis (les trois hommes animalisés, prêts à faire feu, montant la garde autour), je lançai un ordre bref. Les soudards blessés fouettèrent les destriers attelés, et les Ascien poussèrent de toutes leurs forces, jusqu'à ce que les yeux leur sortent de la tête... et j'étais sur le point de penser que jamais nous n'y arriverions, lorsque le fourgon d'acier s'arracha à la boue avant même que les blessés ne réussissent à arrêter leurs bêtes. Guasacht faillit bien nous faire tuer tous deux en arrivant de nos positions en courant, agitant mon contus au-dessus de sa tête ; mais les hommes animalisés firent preuve de bon sens et comprirent qu'il était simplement excité.

Il le fut encore plus en voyant les hommes-bêtes de l'Autarque recharger immédiatement le fourgon, et quand il sut quelles promesses j'avais faites aux Ascien. Je dus lui rappeler qu'il m'avait donné tout pouvoir pour négocier à sa place.

« Lorsque j'agis, cracha-t-il, c'est avec l'idée de gagner. »

Je lui avouai manquer d'expérience militaire, mais lui fis remarquer que, dans certaines circonstances, gagner consistait en premier lieu à se dégager du mauvais pas dans lequel on se trouvait pris.

« Il n'empêche, j'avais espéré que tu trouverais quelque chose de mieux. »

Montant inexorablement alors même que nous ne prêtions aucune attention à leur mouvement, les sommets des montagnes occidentales griffaient déjà le bas du disque solaire ; je le lui montrai.

Soudain, Guasacht eut un sourire. « Après tout, ce sont les mêmes Asciens auxquels nous l'avions déjà pris... »

Il fit venir l'officier ennemi et lui indiqua que notre cavalerie conduirait l'attaque, tandis que ses hommes devraient suivre le fourgon d'acier à pied. Sur le moment, l'Ascien parut d'accord, mais une fois que ses soldats furent à nouveau en armes, il insista pour en installer une demi-douzaine sur le toit du véhicule, et pour conduire lui-même l'attaque avec les autres. Guasacht accepta avec une apparente mauvaise grâce qui me sembla de la plus parfaite hypocrisie. Par contre, chacun des destriers attelés retrouva son cavalier en armes, et je vis Guasacht parler d'un air sérieux avec celui qui faisait office de cornette.

J'avais promis à l'Ascien que nous briserions l'étau des déserteurs au nord, mais le terrain, dans cette direction, était peu propice au passage d'un véhicule, si bien qu'il fallut s'entendre à nouveau : l'accord se fit sur un itinéraire prenant par le nord-nord-ouest. L'infanterie ascienne s'élança au pas de gymnastique, en maintenant un feu soutenu. Le fourgon suivit. Les minces éclairs rectilignes de nos contus firent des ravages parmi la foule en guenilles qui tenta de se refermer sur lui ; les jets d'énergie violets des arquebuses que les Asciens utilisaient depuis le toit du fourgon les arrosèrent. Quant aux hommes-bêtes, qui faisaient feu à travers les barreaux des fenêtres, la précision de leur tir était telle qu'une seule rafale faisait plusieurs morts.

Le reste de nos troupes, parmi lesquelles je me trouvais, fermait la marche après avoir tenu le périmètre jusqu'à ce que le fourgon l'eût quitté. Pour économiser les précieuses charges des contus, nombreux furent ceux à mettre l'arme à l'arçon et à tirer l'épée, pour se frayer un chemin au milieu des restes épars de la horde des maraudeurs.

Le cordon fut franchi : devant nous, la route était libre. Aussitôt, les soudards qui étaient sur les destriers attelés leur enfoncèrent les éperons dans le ventre, et Guasacht et Erblon, aidés de trois ou quatre hommes qui chevauchaient derrière le fourgon, balayèrent d'une seule décharge les Asciens juchés sur le toit de la voiture blindée, dans des flammes cramoisies suivies d'une âcre fumée. Ceux qui étaient à pied se dispersèrent immédiatement, et se retournèrent pour faire feu.

Je ne me sentais pas le cœur de participer à ce combat. Je tirai sur les rênes, et c'est ainsi que je pus contempler – vraisemblablement avant tous les autres – la première anpiel qui – comme l'ange dans la fable de Méliton – fondit d'entre les nuages qu'ensanglantait le soleil. Elles étaient superbes à voir, dans la nudité de leur corps féminin

juvénile aux formes élancées ; mais leurs ailes aux couleurs de l'arc-en-ciel avaient une envergure supérieure à celle du tératornis, et chacune de leurs mains tenait un pistolet à énergie.

Tard dans la nuit, nous étions de retour au camp. Une fois les blessés soignés, je demandai à Guasacht s'il s'y prendrait encore de la même manière dans des circonstances identiques.

Il réfléchit un certain temps. « Je n'avais aucun moyen de savoir que ces filles volantes interviendraient. Maintenant que j'y pense tranquillement, cela paraît bien naturel : il devait y avoir assez d'argent dans ce fourgon pour payer la moitié de l'armée, et il était normal que l'on envoyât des troupes d'élite pour le protéger. Mais aurais-tu été capable de le prévoir avant leur arrivée ? »

Je secouai la tête.

« Écoute bien, Sévérien. Je ne devrais pas te dire tout cela ; mais tu as fait ce que tu as pu, et tu es bien le meilleur toubib que j'aie jamais vu. De toute façon, les choses ont fini par bien tourner pour nous, n'est-ce pas ? As-tu remarqué comment leur séraphine s'est montrée amicale ? Mais après tout, qu'a-t-elle vu ? Une bande de courageux gaillards tentant de reprendre le fourgon aux Ascien. Je crois que nous devrions être cités à l'ordre de l'armée. Et peut-être même avoir une récompense.

— Tu aurais pu tuer les hommes-bêtes ainsi que les Ascien, au moment où les coffres étaient sortis et les prisonniers sans armes. Tu ne l'as pas fait parce que j'étais avec eux. Je trouve que tu mérites une citation... de moi, au moins. »

Des deux mains, il frotta son visage aux traits tirés. « Eh bien, j'aime autant comme ça. Sinon c'était la fin de la Dix-huitième ; au bout d'une veille, nous aurions été en train de nous entre-tuer pour l'argent. »

Déploiement

Il y eut d'autres patrouilles, et des journées passées à paresser avant la bataille. La plupart du temps, nous ne vîmes pas les Ascien, ou alors à l'état de cadavres. Notre tâche consistait à arrêter les déserteurs et à chasser de notre secteur tous les vagabonds et les colporteurs qui ne manquent jamais de s'engraisser aux dépens d'une armée. Mais si nous tombions sur des gens comme ceux qui avaient encerclé le fourgon métallique, nous les abattions sans autre forme de procès ni jugement, en les tuant alors qu'ils étaient encore en selle.

La lune n'allait pas tarder à être pleine, et pendait dans le ciel comme une pomme verte. Des soldats expérimentés me dirent que les combats les plus violents se déroulaient toujours aux alentours de la pleine lune, car on dit qu'elle provoque la folie. J'ai tendance à croire que c'est plutôt parce que sa lumière permet aux généraux de faire venir des renforts de nuit.

Le jour de la bataille, la fanfare du graisle nous fit sortir de nos couvertures bien avant l'aube. Dans la brume, nous constituâmes deux colonnes approximatives, avec Guasacht en tête et Erblon en serre-file, portant notre drapeau. J'avais supposé que les femmes resteraient en arrière – comme elles l'avaient presque toutes fait lors des patrouilles –, mais plus de la moitié s'arma de contus et vint avec nous. Celles qui portaient des casques, remarquai-je, y cachaient leurs cheveux enroulés en chignon, et beaucoup avaient des corselets qui leur aplatissaient la poitrine et la dissimulaient. Je questionnai Mesrop, qui chevauchait à ma hauteur.

« On pourrait avoir des problèmes au moment de la paye, me répondit-il. Nous serons comptés par quelqu'un ayant de bons yeux, et habituellement, les contrats de bataille parlent d'hommes.

— Guasacht a dit qu'on se ferait davantage d'argent, aujourd'hui », lui rappelai-je.

Mesrop s'éclaircit la gorge et cracha, et le phlegme laiteux s'évanouit dans l'air chargé d'humidité comme si Teur elle-même l'avait avalé. « On ne sera pas payés tant que ce ne sera pas fini. Ça n'arrive jamais. »

Guasacht cria et agita un bras ; Erblon répondit en faisant ondoyer le drapeau, et nous partîmes, le bruit des sabots évoquant le roulement assourdi de mille tambours. « Je suppose, repris-je, que de cette manière ils n'ont pas à payer pour les morts.

— Ils paient triple solde : une fois parce que l'homme a combattu, une fois pour le sang versé et une fois pour sa démobilisation.

— Ou la femme, j'imagine. »

Mesrop cracha à nouveau.

Nous chevauchâmes pendant quelque temps, puis nous nous arrê tâmes en un endroit qui ne semblait avoir rien de différent des autres. Avec le silence qui était tombé sur notre colonne, je pus entendre un bourdonnement, une rumeur en provenance des collines qui nous entouraient. Des troupes dispersées, sans doute pour des raisons d'ordre sanitaire et peut-être aussi pour ne pas offrir à l'ennemi ascien une cible formée d'une forte concentration d'hommes, étaient en train de se regrouper tout comme s'étaient rassemblées, dans la ville de pierre morte, les particules de poussière qui avaient redonné vie au corps des danseurs.

Tout ce remue-ménage ne passa pas inaperçu. De même que des oiseaux de proie nous avaient autrefois suivis avant que nous n'arrivions dans la ville fantôme, d'étranges objets à cinq bras, tournant comme des roues, s'élançaient à notre poursuite au-dessus des nuages clairsemés qui ternissaient et fondaient sous les rais horizontaux du soleil levant. Tout d'abord, quand ils étaient encore loin et à haute altitude, ils me parurent simplement gris ; mais tandis qu'ils plongeaient vers nous, je constatai qu'ils étaient d'une nuance pour laquelle je n'ai pas de nom, quelque chose qui était dans le même rapport avec l'achromatisme que l'or avec le jaune et l'argent avec le blanc. Leur mouvement tournant faisait gronder l'air.

Un engin du même type, que nous n'avions pas vu approcher, arriva brusquement sur nous et franchit le chemin en se tenant à peine plus haut que le sommet des arbres. Chacun de ses rayons était de la longueur d'une tour, et tous étaient percés de sabords et de meurtrières. Bien que posé en quelque sorte à plat sur l'air, il semblait avancer par grandes enjambées, et le souffle qu'il dégageait nous tomba dessus dans un sifflement suraigu : on aurait dit qu'il voulait déraciner les arbres. Mon étalon pie hennit et rua, comme la plupart

des autres destriers, dont certains furent même déséquilibrés et tombèrent.

L'espace d'un battement de cœur, cependant, et tout était terminé ; le tourbillon des feuilles s'arrêta, et elles tombèrent au sol comme de la neige. Guasacht lança un ordre, et Erblon sonna du graisle tout en brandissant notre drapeau. J'avais pu reprendre rapidement le contrôle de mon étalon, et aidai plusieurs autres à en faire autant en saisissant leur monture par les narines jusqu'à ce qu'elles se calment.

C'est d'ailleurs de cette manière que je retrouvai Daria, dont j'ignorais la présence dans la colonne. Elle était tout à fait charmante, avec un aspect de garçon manqué, dans sa tenue de soldat, portant un contus et un sabre à lame étroite de chaque côté de son arçon de selle. En la voyant, je ne pus m'empêcher d'imaginer l'allure qu'auraient eue, dans la même situation, d'autres femmes que j'avais connues : Théa se transforma en une amazone théâtrale, superbe, dramatique, mais se réduisant essentiellement à une figure de proue ; Thècle – maintenant devenue une partie de moi-même – devint une bacchante brandissant des armes empoisonnées d'une main vengeresse ; Aghia m'apparut, chevauchant un alezan à la jambe fine, et habillée d'une cuirasse se modelant exactement sur son corps, tandis que sa chevelure, tressée en longues nattes avec des cordes d'arc, flottait anarchiquement au vent ; Jolenta se métamorphosa en une reine épanouie protégée par une armure hérissée de piquants, sa poitrine débordante et ses cuisses rebondies la rendant ridicule dès qu'elle se déplaçait autrement qu'au pas, un sourire rêveur sur les lèvres lors des haltes, tandis qu'elle cherchait une position plus confortable sur la selle ; Dorcas prit l'apparence d'une naïade à cheval, momentanément retirée de son élément, et lançant des éclairs comme une fontaine au soleil ; quant à Valéria, j'en fis le pendant aristocratique de Daria.

J'avais cru, en voyant la façon dont nos troupes s'étaient dispersées, qu'il serait impossible de reconstituer la colonne ; mais il fallut à peine quelques instants pour nous rassembler une fois que l'engin volant pentadactyle se fut éloigné. Nous prîmes le galop pendant une lieue ou davantage – avant tout, en eus-je le soupçon, pour dissiper l'énergie nerveuse de nos destriers –, puis nous nous arrê tâmes près d'un ruisseau, où nous leur donnâmes juste assez à boire pour humecter leur bouche, afin de ne pas les rendre paresseux. Il me fallut batailler pour faire remonter l'étalon pie de la rive, après quoi je me dirigeai vers une clairière d'où je pouvais observer le ciel. J'y fus bientôt rejoint par Guasacht, qui arriva au petit trot, et me demanda en plaisantant si j'en cherchais un autre.

J'acquiesçai, et ajoutai que je n'avais jamais vu d'engin semblable auparavant.

« C'est que pour en voir, il faut se trouver à proximité du front. Ils ne pourraient jamais revenir s'ils s'enfonçaient trop au sud.

— Une troupe comme la nôtre n'a pas les moyens de les arrêter. »

Son expression devint brusquement sérieuse, ses petits yeux se réduisant à deux fentes minces dans son visage tanné. « Non, en effet. Mais des gaillards n'ayant pas froid aux yeux peuvent arrêter les infiltrations de leurs commandos. Ça, ni les canons ni les galères aériennes ne peuvent le faire. »

L'étalon pie broncha et piaffa d'impatience. « Je viens de l'une des parties de Nessus dont vous n'avez probablement jamais entendu parler, lui dis-je : de la Citadelle. Des canons y sont installés, surveillant tout le quartier, mais je ne les ai jamais vus tirer, sinon lors de cérémonies. » Les yeux tournés vers le ciel, j'imaginai les pentadactyles tourbillonnant au-dessus de Nessus, et les milliers de détonations qui seraient montées non seulement de la barbacane et du Grand Donjon, mais aussi de toutes les tours ; et je me demandai à l'aide de quelles armes aurait répondu le pentadactyle.

« Allons-nous-en maintenant, dit Guasacht. Je comprends que tu sois tenté de rester là à les observer, mais ça ne nous servira à rien. »

Je le suivis jusqu'au ruisseau, où Erblon remettait notre troupe en ordre de marche. « Ils ne nous ont même pas tiré dessus. Ils doivent bien pourtant avoir des canons sur ces atmoptères.

— Nous ne sommes que du menu fretin, pour eux... » Je me rendis compte que Guasacht voulait me voir rejoindre la colonne, mais hésitait à m'en donner l'ordre trop directement.

De mon côté, je sentais le spectre de la peur s'emparer de moi, tout d'abord plus fort au niveau des jambes, puis lançant ses tentacules glacés dans mes boyaux pour remonter vers le cœur. J'aurais voulu me taire, mais j'étais incapable de m'arrêter de parler. « Lorsque nous nous trouverons sur le champ de bataille... » (Je crois avoir alors imaginé ce champ comme le gazon bien tondu des Champs Sanglants où j'avais combattu contre Agilus.)

Guasacht éclata de rire. « Quand nous nous jetterons dans la mêlée, nos canonniers ne seront que trop contents de voir nos ennemis nous poursuivre. » Puis avant que j'eusse compris ce qu'il s'apprêtait à faire, il frappa l'étalon du plat de son sabre, le propulsant en avant.

La peur est semblable à ces maladies qui creusent les visages de plaies purulentes : on finit par redouter presque autant qu'elles soient vues que l'on craint les causes qui les ont engendrées, et on se sent non seulement défiguré, mais souillé. Lorsque l'étalon pie commença à ralentir, je lui enfonçai les éperons dans les flancs, et ne rentrai dans le rang qu'en queue de colonne.

Quelques instants à peine auparavant, je me sentais prêt à remplacer Erblon ; c'était de mon fait que je venais de rétrograder à la

dernière place, non de celui de Guasacht. Pourtant la chose que je redoutais était déjà passée lorsque j'avais aidé à rassembler les soldats ; si bien que toutes les péripéties de mon élévation, jusqu'à la dégradation finale, s'étaient jouées alors que tout danger avait disparu. Tout s'était passé comme si on avait vu poignarder un jeune homme en train de se promener dans un jardin public, puis celui-ci, inconscient de la chose, lier connaissance avec la capiteuse épouse de son meurtrier, finir par se convaincre, comme il l'espérait, que le mari se trouve dans une autre partie de la ville, et la serrer dans ses bras jusqu'à ce qu'elle crie de douleur à cause de la poignée de la dague qu'il porte plantée dans la poitrine.

Lorsque la colonne s'ébranla, Daria se mit de côté et attendit que j'arrive à sa hauteur pour la rejoindre. « Tu as peur », remarqua-t-elle. Il ne s'agissait pas d'une question, mais bien d'une constatation ; pas d'un reproche, non plus, mais presque d'un mot de passe, comme les phrases ridicules que j'avais dû apprendre au banquet de Vodalus.

« Exact. Tu vas sans doute me rappeler les propos prétentieux que j'ai tenus dans la forêt, quand nous étions seuls. Tout ce que je peux dire, c'est que j'ignorais alors que je me vantais. J'ai connu un homme plein de sagesse, qui a essayé une fois de me faire comprendre que même lorsqu'un client avait réussi à se dominer au cours d'une séance de torture, au point d'arriver à penser à autre chose alors qu'il hurle et se tord de douleur, une autre forme de torture pouvait briser sa volonté aussi facilement que celle d'un enfant. Je mémorisai ces explications pour pouvoir les réciter si on me les demandait, sans prendre cependant la peine, comme je l'aurais dû, de les intégrer pour pouvoir les appliquer à ma propre existence. Mais si aujourd'hui je suis le client, qui donc est le bourreau ?

— Tous, nous avons plus ou moins peur, répondit Daria. C'est d'ailleurs pourquoi Guasacht... oui, je l'ai remarqué... t'a chassé loin de lui. Pour ne pas lui-même se sentir plus mal. Sans quoi, il deviendrait incapable de nous conduire. Le moment voulu, tu feras ce que tu auras à faire, exactement comme tous les autres.

— Ne ferions-nous pas mieux d'y aller ? » demandai-je. La queue de la colonne était en train de s'éloigner avec ce mouvement de reflux houleux caractéristique de l'extrémité d'une longue file.

« Si nous partons maintenant, ils seront nombreux à croire que nous sommes restés en arrière parce que nous avons eu peur. Tandis que si nous attendons encore un peu, tous ceux qui t'ont vu parler avec Guasacht penseront qu'il t'a envoyé en queue de colonne pour faire accélérer les traînants, et que je suis venue pour être avec toi.

— D'accord », dis-je.

Sa main, humide de transpiration et aussi menue que celle de Dorcas, vint prendre la mienne.

Jusque-là, j'avais eu la certitude qu'elle avait déjà combattu.

Mais du coup, je lui demandai : « C'est aussi la première fois pour toi ?

— Je peux me battre mieux que la plupart d'entre eux, déclara-t-elle. Et ça me rend malade d'être traitée de catin. » Côte à côte, nous partîmes au trot.

La bataille

Je les découvris tout d'abord comme de simples points de couleur disséminés sur le versant opposé de la grande vallée – des tirailleurs qui paraissaient se déplacer et se mélanger comme dansent les bulles à la surface d'un pot de cidre. Nous avançons au trot au milieu d'un bouquet d'arbres déchiquetés, dont le bois dénudé et blanc faisait penser à autant de fractures ouvertes. Notre colonne avait sensiblement forci, et comprenait maintenant peut-être tous les contophores irréguliers. Cela faisait environ une demi-veille qu'elle essuyait un feu plus ou moins nourri. Certains soudards avaient été blessés (dont l'un d'eux, près de moi, très sérieusement) et plusieurs tués. Les blessés se débrouillaient comme ils pouvaient tout seul, ou bien s'occupaient les uns des autres. Si du personnel médical nous avait été affecté, il se trouvait tellement loin des lignes que je n'avais aucun indice de sa présence.

De temps en temps, nous tombions sur des cadavres, entre les arbres ; on les trouvait en général par groupes de deux ou trois, plus rarement isolés. J'en vis un qui s'était débrouillé, en tombant, pour rester accroché par sa brigandine au chicot d'une branche brisée ; je fus frappé par l'horreur de sa situation : il était mort, et cependant dans l'impossibilité de trouver le repos. Puis je me dis que tel était aussi le sort de ces milliers d'arbres que l'on avait tués, mais qui ne pouvaient tomber.

C'est à peu près au moment où je pris conscience de la présence de l'ennemi que je me rendis compte que des unités de notre propre armée se trouvaient des deux côtés de nous. Sur notre droite avançait un mélange, si je puis dire, de cavaliers et de fantassins. Les cavaliers étaient sans casques et nus jusqu'à la taille, une couverture rouge et

bleu roulée barrant leur poitrine bronzée. Leurs montures étaient de meilleure qualité, je crois, que la plupart des nôtres. Ils portaient des pertuisanes guère plus hautes qu'un homme, le plus souvent posées en travers de leur selle. La majorité d'entre eux étaient équipés d'un petit bouclier de cuivre attaché à l'avant-bras gauche. Je n'avais aucune idée de quelle province de la Communauté pouvaient venir ces soldats ; mais sans doute à cause de leur poitrine nue et de leurs cheveux qu'ils portaient longs, j'eus la certitude qu'il s'agissait de sauvages.

Si tel était le cas, les hommes à pied qui marchaient au milieu de leurs rangs appartenaient à un groupe encore plus primitif ; bruns de peau, hirsutes, ils avançaient le dos voûté. Je ne les apercevais que pendant de brefs instants entre les arbres brisés, mais j'eus l'impression qu'ils marchaient à quatre pattes, par moments. À deux ou trois reprises, j'en vis un vouloir s'accrocher à l'étrier de son compagnon, comme j'avais tenu celui de Jonas lorsqu'il chevauchait son merychippus ; chaque fois, l'homme à cheval frappa la main de l'autre de la poignée de son arme.

Une route courait en contrebas sur notre gauche. Des forces infiniment plus considérables que les nôtres et celles des troupes de droite additionnées l'avaient empruntée, circulant en réalité de part et d'autre : il y avait des bataillons de peltastes à la lance aveuglante, protégés par d'énormes boucliers transparents ; des hobeleurs sur des montures nerveuses, équipés d'arcs, le carquois à flèches dans le dos ; des tcherkajjis légèrement armés, dont les unités étaient autant de mers de plumes et de drapeaux.

Je n'avais pas la moindre idée de la valeur de ces étranges soldats, soudain devenus mes camarades, mais je décidai qu'elle ne devait être guère supérieure à la mienne, et qu'ils constituaient une défense bien mince, en vérité, face aux points mouvants qui se déplaçaient de l'autre côté de la vallée. Le feu auquel nous étions soumis se fit plus intense, et pour autant que je puisse en juger, nos ennemis n'avaient pas à subir le nôtre.

Quelques semaines auparavant, seulement (même si elles me paraissaient avoir duré des années), j'aurais été terrifié à la seule idée d'être touché par le tir d'une arme comme celle que Vodalus avait utilisée, en cette nuit de brouillard dans la nécropole sur laquelle s'est ouvert ce récit. Car les éclairs qui tombaient autour de nous rendaient son faisceau réduit aussi puéril que les masses métalliques brillantes qu'avait projetées l'arbalétrier du hetman.

Je ne savais absolument pas à quoi pouvait bien ressembler l'engin qui lançait ses éclairs de foudre, ni même s'il s'agissait d'énergie pure, ou en réalité d'un missile ; ils se traduisaient par une explosion lorsqu'ils tombaient au milieu de nous, se prolongeant en

quelque chose affectant une forme allongée. Si on ne pouvait les voir avant qu'ils eussent frappé, ils produisaient cependant en approchant une espèce de sifflement qui ne durait que le temps d'un clin d'œil ; à la tonalité de cette note suraiguë, j'appris rapidement à reconnaître ceux qui allaient tomber à proximité, et leur puissance. Si la note ne changeait pas de ton, et ressemblait à celle qu'un coryphée donne sur son diapason, l'explosion se faisait à une certaine distance. Mais si elle montait rapidement de ton, passant de celui de baryton à celui de soprano en un instant, l'impact serait beaucoup plus proche. Et même si les éclairs du bruit monotone le plus puissant étaient les plus dangereux, ceux dont le chant de mort se transformait en cri abattaient trop souvent au moins l'un des nôtres, sinon plusieurs.

Continuer à trotter de l'avant comme nous le faisions paraissait pure folie. Nous aurions dû nous disperser ou mettre pied à terre pour nous réfugier parmi les arbres. Si un seul de nous l'avait fait, je pense que les autres l'auraient tout de suite imité. À chaque éclair qui tombait, j'étais de plus en plus près d'être celui-là. Mais à chaque fois aussi, comme si mon cerveau se trouvait enchaîné dans quelque espace étroit, le souvenir de la peur que j'avais manifestée m'empêchait de sortir du rang. Que les autres courent et je courrais avec eux ; mais je ne détalerais pas le premier.

Inévitablement, l'un des éclairs vint frapper parallèlement à notre colonne. Six soldats sautèrent, déchiquetés comme s'ils avaient eux-mêmes contenu une bombe ; la tête du premier éclata en une gerbe de sang, comme le cou et les épaules du deuxième, le torse du troisième, le ventre du quatrième et du cinquième, et le bas-ventre du dernier (à moins que ce ne fût la selle et le dos de son destrier). Tout cela avant que la foudre eût touché le sol, soulevant un geyser de poussière et de pierres. Les hommes et les animaux qui se trouvaient dans l'autre rangée et à la même hauteur furent également taillés en pièces par la force de l'explosion, ou bien atteints par les fragments d'armure et les membres dispersés des autres.

Le plus dur était de maintenir l'étalon pie au trot et parfois même au pas ; puisque je ne pouvais pas courir, j'aurais au moins voulu pouvoir presser l'allure et me jeter dans la bataille – mourir en combattant, tant qu'à mourir. Les ravages de ce dernier coup me donnèrent l'occasion d'atténuer la tension qui m'habitait. Faisant signe à Daria de me suivre, je laissai l'étalon pie bondir et dépasser le groupe des survivants qui s'était trouvé entre nous et le dernier fantassin touché, pour aller me placer dans l'intervalle laissé vacant. Mesrop s'y trouvait déjà, et il eut un ricanement en me voyant. « Excellente idée ! On a moins de chance pour qu'il en tombe un second à cette hauteur pour un bon moment. » Je ne cherchai pas à le détromper.

Pendant un certain temps, il parut avoir raison. Nous ayant touchés, les artilleurs ennemis dirigèrent leur tir sur les sauvages à notre droite. Leur infanterie de traînards se mit à hurler et à pousser des sons inarticulés quand les éclairs vinrent frapper dans leurs rangs, tandis que les cavaliers, me sembla-t-il, réagirent en conjurant des sorts de protection. Leur mélopée s'élevait tellement claire et forte que j'en entendais par moments les paroles, bien que prononcées dans une langue que je ne connaissais pas. Je me souviens d'un qui s'était mis debout sur sa selle, comme un acrobate pour une démonstration de monte, une main tendue vers le soleil, et l'autre vers les Asciers. Chacun paraissait disposer de son charme particulier ; et il était facile de voir, alors que diminuait le nombre des survivants au fur et à mesure du bombardement, comment ces esprits primitifs en arrivaient à croire en leurs charmes : ceux qui échappaient aux explosions ne pouvaient faire autrement que de penser que c'était grâce à leurs incantations – tandis que les autres n'étaient plus en mesure de se plaindre de l'échec des leurs.

Bien que notre progression se fit la plupart du temps au trot, nous ne fûmes pas les premiers à engager le combat avec l'ennemi. En contrebas de nos positions, les tcherkajjis venaient de fondre sur un carré de fantassins comme une vague de feu.

J'avais plus ou moins supposé que nos adversaires seraient dotés d'un armement largement supérieur à tout ce que nous possédions – peut-être des fusils et des pistolets du genre de ceux qu'avaient utilisés les hommes-bêtes –, si bien qu'une centaine de soldats bien équipés auraient pu facilement détruire les plus importantes formations de cavalerie. Or il n'en était rien. Plusieurs rangées du carré se débandèrent sous la charge, et je me trouvais maintenant suffisamment près pour pouvoir entendre le cri de guerre des cavaliers, parfaitement distinct malgré la distance, alors que les fantassins couraient dans tous les sens. Certains se débarrassaient de leurs boucliers – des boucliers encore plus vastes que ceux des peltastes, mais qui, au lieu d'être transparents, brillaient comme du métal. Leur armement offensif paraissait se réduire à de courtes lances ne faisant pas plus de trois coudées de long, dont la tête biseautée engendrait d'impressionnants rideaux de flammes, mais de portée réduite.

Un deuxième carré d'infanterie émergea derrière le premier, puis un autre et encore un autre, toujours plus loin dans la vallée.

Je venais juste de me dire que nous n'allions pas tarder à recevoir l'ordre de nous porter au secours des tcherkajjis, quand on nous donna celui de faire halte. Regardant sur notre droite, je m'aperçus que les sauvages avaient déjà arrêté leur progression, et se trouvaient à quelque distance en arrière de nous ; ils étaient en train de conduire

sur leur flanc le plus éloigné par rapport à nous les créatures poilues qui les accompagnaient.

« Nous prenons position ! lança Guasacht. Installez-vous, les enfants ! »

Je regardai Daria, qui me rendit mon coup d'œil, tout aussi décontenancée que moi. Mesrop nous indiqua d'un geste la partie orientale de la vallée. « Nous devons surveiller le flanc est. Si personne ne s'y présente, nous devrions ne pas trop mal nous en tirer pour aujourd'hui.

— À part pour ceux qui sont déjà morts », ne pus-je m'empêcher de remarquer. Le bombardement, après avoir été en diminuant d'intensité, semblait s'être maintenant complètement arrêté. Mais le silence qui se prolongeait lui appartenait encore, presque aussi effrayant que les éclairs de foudre hurlante qui l'avaient précédé.

« Je suppose, oui. » Son haussement d'épaules disait assez clairement que nous n'avions perdu que quelques douzaines d'hommes sur une force en comptant plusieurs centaines.

Les tcherkajjis s'étaient repliés derrière une ligne de hobeleurs, dont les flèches pleuvaient dru sur les premières lignes de la formation en échiquier des Ascien. La plupart de ces flèches ricochaient sur les boucliers, mais celles qui arrivaient à pénétrer le métal prenaient feu et se consumaient avec une flamme aussi vive que celle de leurs lances, dans des tourbillons de fumée blanche.

Lorsque les flèches commencèrent à se raréfier, les carrés de l'échiquier ascien reprirent leur progression, d'un mouvement mécanique. Les tcherkajjis avaient continué leur repli, et se trouvaient maintenant à l'arrière d'une ligne de peltastes, elle-même presque à notre hauteur. Je pouvais très bien voir leurs visages basanés ; il n'y avait que des hommes, tous barbus, au nombre d'environ deux mille. Par contre, au milieu de leur formation, portées dans des palanquins dorés juchés sur des arsinoïthères caparaçonnés, on pouvait voir une douzaine de jeunes femmes parées de bijoux.

Ces femmes avaient les mêmes yeux noirs et la même peau sombre que les hommes, mais leur silhouette épanouie et leur attitude languide n'étaient cependant pas sans me rappeler Jolenta. Je les montrai du doigt à Daria, en lui demandant si elle savait comment ces femmes étaient armées, car je ne leur voyais aucune arme.

« Tu aimerais bien en avoir une – ou même deux, n'est-ce pas ? Je parierais que même d'ici elles t'excitent. »

Mesrop cligna de l'œil et avoua : « Ça ne me déplairait pas non plus. »

Daria éclata de rire. « Elles se battraient comme des mandragores, si l'un de vous tentait seulement de les approcher. Ce sont les Filles de la Guerre, sacrées et interdites. Avez-vous déjà vu de près les animaux

qu'elles montent ? » Je secouai la tête.

« Ils chargent facilement et rien ne peut les arrêter ; mais ils avancent toujours de la même manière – droit sur ce qui les importune, continuant ensuite sur une chaîne ou deux. Là, ils s'arrêtent, avant de faire demi-tour. »

J'observai les bêtes de plus près. Les arsinoïthères portent deux grosses cornes – non pas en berceau comme celles des taureaux, mais des cornes qui divergent à peu près comme peuvent s'écarter l'index et le majeur d'un homme. Ainsi que je pus bientôt le constater, ils chargent tête baissée, ces deux cornes parallèles au sol, et ceux-ci se comportèrent exactement comme Daria l'avait dit. Les tcherkajjis se remirent en formation et partirent à nouveau à l'attaque, avec leurs pertuisanes et leurs épées fourchues. Se dandinant loin derrière cette ruée, avançaient lourdement les arsinoïthères, la queue haute et leur tête noirâtre baissée ; se tenant aux montants des dais dorés qui les abritaient, les Filles de la Guerre à la peau mate et au sein profond restaient debout, immobiles. On pouvait deviner, à la manière dont ces femmes se tenaient, que leurs cuisses étaient aussi pleines que le pis des vaches laitières et aussi rondes que des troncs d'arbres.

Leur charge les conduisit jusqu'en plein milieu de la mêlée tourbillonnante, et même à l'intérieur des toutes premières lignes des carrés ennemis ; les fantassins ascien essayèrent de tirer dans les flancs de leurs montures, qui résistaient comme de la corne ou du cuir bouilli, et de monter sur leurs têtes, pour se retrouver lancés en l'air. Puis ils tentèrent d'escalader les flancs gris. À ce moment-là, les tcherkajjis se portèrent au secours des Filles de la Guerre, et, sous l'impétuosité de leur charge, la formation en échiquier plia et ondula, pour finir par perdre l'un de ses carrés.

À voir l'action d'un peu loin, je ne pus m'empêcher de comparer cette bataille à une partie d'échecs, ni de me dire qu'il y avait quelqu'un, quelque part, qui avait eu la même idée, et lui avait inconsciemment laissé donner forme à ses plans.

« Elles sont délicieuses, continua Daria pour me taquiner. On les sélectionne dès l'âge de douze ans ; à partir de là, on ne les nourrit que de miel et d'huiles essentielles. J'ai entendu dire que leur chair est tellement tendre qu'elles ne pourraient s'allonger sur le sol sans se blesser. Des coussins de plume les accompagnent dans tous leurs déplacements pour qu'elles puissent se reposer. Si elles les perdent, elles doivent dormir dans de la boue assez molle pour épouser la forme de leur corps. Les eunuques qui s'occupent d'elles doivent alors mélanger cette boue avec du vin réchauffé sur le feu pour qu'elles n'aient pas froid pendant leur sommeil.

— Nous devrions mettre pied à terre, dit Mesrop. Cela reposera les animaux. »

Mais je voulais suivre le déroulement de la bataille et je n'en fis rien, si bien que, bientôt, seuls Guasacht et moi-même étions encore en selle de toute la bacèle.

Une fois de plus, les tcherkajjis venaient de se faire repousser et se trouvaient pris sous une pluie de projectiles explosifs tirés par une artillerie qui restait invisible. Les peltastes se jetèrent à terre, se couvrant de leur grand bouclier. De nouveaux carrés d'Asciens débouchèrent de la forêt située sur le flanc nord de la vallée. Leurs flots semblaient n'avoir pas de fin ; il me sembla que nous affrontions des forces inépuisables.

Ce sentiment ne fit que s'accroître lorsque les tcherkajjis chargèrent pour la troisième fois. Un éclair de foudre toucha un arsinoïthère, le mettant en pièces sanglantes, ainsi que la ravissante jeune femme qu'il portait. L'infanterie tirait directement sur les Filles de la Guerre ; l'une d'elles se recroquevilla, et l'instant d'après, le palanquin et son dais avaient disparu dans une bouffée de flammes. Et c'est sur des cadavres brillamment habillés et des destriers morts qu'avancèrent les carrés de fantassins.

À la guerre, chaque pas en avant que fait celui qui domine peut le conduire à sa perte. Le terrain que la formation en échiquier venait de gagner exposait à notre unité l'un des flancs de son carré de tête. À mon grand étonnement, nous reçûmes l'ordre de nous mettre en selle, de nous déployer en ligne puis de foncer sur eux, tout d'abord au trot, ensuite au galop, et finalement, tandis que la gorge de bronze de tous les graisles sonnait la charge, de cet élan désespéré dont les destriers sont capables, et qui nous arrachait presque la peau du visage.

Si les tcherkajjis étaient légèrement armés, nous l'étions encore plus qu'eux. Il y avait cependant quelque chose de magique dans cette charge qui dégageait plus de puissance que les chants des sauvages qui étaient nos alliés. Le feu nourri de nos armes fit sur les premiers rangs adverses l'effet d'une faux s'attaquant à un champ de blé. Je fouettai des rênes l'étalon pie pour ne pas me laisser rattraper par le tonnerre de sabots que j'entendais derrière moi ; c'est cependant ce qui se produisit, et je pus voir Daria passer comme une flèche, la flamme de sa chevelure se tordant librement dans le vent, le contus dans une main, le sabre dans l'autre, et les joues plus blanches que les flancs écumeux de son destrier. Je compris alors comment était née la tradition des tcherkajjis, et je fis tout mon possible pour accélérer encore afin que Daria ne se fasse pas tuer, même si cette idée fit rire Thècle par mes lèvres.

Les destriers ne courent pas comme des animaux ordinaires ; ils effleurent le sol comme la flèche, l'air. Pendant un bref instant, le feu de l'infanterie ascienne, encore à une demi-lieue de distance, s'éleva devant nous comme un mur de flammes. L'instant suivant, nous étions

au milieu de leurs rangs, et les jambes de nos montures avaient du sang jusqu'aux genoux. Le carré que l'on aurait pu croire aussi solide qu'une construction de pierres s'était brutalement transformé en une foule de soldats au crâne rasé, affolés, encombrés de leur lourd bouclier, des soldats qui parfois s'entre-tuaient en cherchant à nous atteindre.

Dans le meilleur des cas, se battre est la chose la plus stupide qui soit ; mais on peut cependant en tirer un certain nombre de leçons. En particulier, l'avantage du nombre ne joue qu'avec le temps. Dans le feu de l'action, il n'y a qu'un homme qui se bat contre un ou deux autres hommes. En l'occurrence, nos destriers nous donnaient l'avantage, non seulement à cause de leur taille et de leur poids, mais aussi parce qu'ils mordaient et ruaient, et que les coups de leurs sabots avant étaient plus puissants que ceux que n'importe quel homme armé d'une massue aurait pu porter, Baldanders excepté.

Le feu trancha soudain mon contus ; je le lâchai, mais continuai de tuer, frappant à gauche, frappant à droite, puis de nouveau à gauche avec le cimenterre – pratiquement sans me rendre compte que la déflagration m'avait ouvert la cuisse.

J'ai bien dû abattre une demi-douzaine d'Asciens avant de m'apercevoir qu'ils se ressemblaient tous – non pas qu'ils aient eu des traits identiques (comme c'est le cas dans certaines unités de notre armée, où se trouvent des hommes qui sont plus que frères), mais parce que les différences que l'on pouvait relever entre eux paraissaient accidentelles et insignifiantes. J'avais déjà remarqué cette particularité chez les prisonniers que nous avons faits lors de la récupération du fourgon d'acier, mais elle ne m'avait alors pas produit autant d'impression que maintenant, au cœur de la folle bataille – elle me paraissait même un aspect de la folie qui régnait. Les poupées frénétiques qui s'agitaient étaient des deux sexes : les femmes avaient de petits seins pendants et faisaient une demi-tête de moins que les hommes, mais c'étaient les deux seules différences notables. On ne voyait qu'une houle d'yeux agrandis, brillants, sauvages, de cheveux coupés au ras du crâne, de joues émaciées, de bouches hurlantes et de dents saillantes.

Nous nous dégageâmes, comme avaient fait les tcherkajjis ; mais si le carré avait été entamé, il n'était pas détruit. Le temps de faire reprendre leur respiration à nos montures, il se reforma, derrière une barrière de légers boucliers polis. Un lancier s'ouvrit un passage dans le premier rang, et se précipita sur nous en agitant son arme. Je crus tout d'abord qu'il s'agissait simplement d'une provocation ; puis, comme il se rapprochait (car un homme normal court infiniment moins vite qu'un destrier), qu'il voulait se rendre. Finalement, lorsqu'il fut à quelques pas de nos lignes, il ouvrit le feu, et l'un des nôtres

l'abattit. Il mourut dans une convulsion qui propulsa sa lance enflammée dans le ciel, et je me souviens encore de la façon dont elle se tordit sur fond d'azur.

Guasacht se rapprocha de moi au trot. « Tu perds beaucoup de sang, observa-t-il. Pourras-tu tenir en selle pendant la prochaine charge ? »

Je me sentais aussi fort que jamais et le lui dis. « Il vaudrait pourtant mieux bander cette jambe. » La chair brûlée s'était craquelée, et le sang dégoulinait le long de ma cuisse. Daria, qui n'avait pas reçu la moindre blessure, me fit un pansement.

La charge à laquelle je me préparais n'eut jamais lieu. De manière tout à fait inattendue (du moins en ce qui me concerne), nous reçûmes l'ordre de faire demi-tour, et partîmes au petit trot vers le nord-est, à travers un territoire ouvert, fait d'ondulations successives recouvertes d'une herbe grossière qui crissait sous les sabots.

Les sauvages semblaient avoir disparu. À leur place, une nouvelle force avait fait son apparition, sur le côté maintenant devenu notre front. Je crus tout d'abord qu'il s'agissait de cavaliers chevauchant des centaures – des créatures dont j'avais vu la représentation dans le petit livre brun. Je pouvais apercevoir la tête et les épaules des cavaliers au-dessus de la tête humaine de leur monture, les uns et les autres portants des armes. Lorsqu'ils furent plus près, je me rendis compte que l'explication n'était pas aussi romantique : c'étaient des hommes de petite taille – en fait des nains – juchés sur les épaules d'hommes très grands.

Nos lignes de marche étaient presque parallèles, et convergèrent légèrement au bout d'un moment. Les nains nous observaient avec ce qui paraissait être une attention réticente. Leurs porteurs ne nous regardaient même pas. Finalement, lorsque notre colonne ne fut plus qu'à quelques chaînes de la leur, nous fîmes halte pour leur faire face. Une frayeur comme je n'en avais jamais éprouvée me saisit lorsque je me rendis compte que ces étranges cavaliers et leurs étranges montures étaient des Ascien. Le but de notre manœuvre avait été de les empêcher de tomber sur le flanc des peltastes ; elle avait réussi, puisqu'il allait leur falloir franchir nos lignes s'ils voulaient faire comme prévu. J'évaluai leur troupe à quelque chose comme cinq mille individus, et ils étaient de toute évidence bien plus nombreux que nous à être prêts à combattre.

L'attaque ne vint cependant pas. Nous restions immobiles, formant une ligne serrée, étrier à étrier. En dépit de leur nombre, ils se contentaient de mouvements désordonnés et nerveux, comme s'ils pensaient tout d'un coup à nous contourner par la droite, puis l'instant d'après par la gauche, puis de nouveau par la droite. Il était cependant bien clair qu'ils ne pouvaient envisager une telle manœuvre sans

qu'une partie de leurs forces nous attaque tout d'abord directement de front, afin de nous empêcher de frapper les autres par-derrière. De notre côté, nous n'ouvrîmes pas le feu, comme si nous espérions retarder indéfiniment le combat.

Nous eûmes droit, au bout d'un moment, à la répétition de ce qui s'était passé lorsqu'un lancier solitaire avait quitté son carré pour nous attaquer, un peu plus tôt. L'un des hommes de haute taille se mit soudain à foncer droit sur nous. Dans une main, il tenait un bâton étroit, à peine plus gros qu'une badine ; dans l'autre, une épée de ce modèle appelé *shotel*, qui se caractérise par une lame très longue à deux tranchants, dont l'extrémité est recourbée en demi-cercle – c'est-à-dire bien plus fortement qu'un cimenterre. Il ralentit sa course lorsqu'il fut à une certaine distance de nous, et je pus voir que ses yeux ne se dirigeaient nulle part, qu'il était en fait aveugle. Le nain qui était juché sur ses épaules avait une flèche encochée dans la corde d'un arc court et très recourbé.

Lorsque l'étrange couple fut à une demi-chaîne de nous, Erblon envoya deux hommes les intercepter. Mais avant qu'ils fussent à portée d'arme, l'aveugle détala à une vitesse stupéfiante, comparable à celle d'un destrier sauf qu'il courait dans un silence irréel. Il volait littéralement vers nous. Huit ou dix de nos soudards firent feu, et je pus alors constater combien il était difficile d'atteindre une cible se déplaçant à une telle allure. La flèche partit et explosa en une boule incandescente de lumière orange. Un soldat tenta de parer le coup de bâton de l'aveugle, mais c'est le *shotel* qui frappa en premier, et sa lame crochue vint ouvrir le crâne du malheureux.

Un groupe de trois aveugles montés de leurs nains se détacha à ce moment-là du gros de l'ennemi. Ils ne nous avaient pas encore atteints que d'autres groupes, de cinq ou six couples, en faisaient autant. Tout en bas de notre ligne, l'hipparque brandit son arme ; Guasacht donna l'ordre de charger, et Erblon fit sonner son graisle, bientôt imité par d'autres à sa droite et à sa gauche. Il en résulta une sorte de mugissement grave et puissant, comme si le bronze d'une cloche géante avait été ébranlé.

Je l'ignorais complètement à cette époque, mais la règle veut que, dans toute rencontre de cavalerie, le combat dégénère rapidement en escarmouches individuelles. C'est ce qui se passa ce jour-là. Nous nous jetâmes sur eux, perdant entre vingt ou trente des nôtres durant la charge, puis nous nous enfonçâmes dans leurs rangs. Nous fîmes aussitôt demi-tour pour les obliger à reprendre le combat : nous devons les empêcher de courir sus aux peltastes, et ne pas perdre le contact avec nos propres troupes. De leur côté, les Ascien s'efforçaient de tourner pour nous faire face ; si bien qu'en peu de temps, le désordre était tel qu'il n'existait plus rien qu'on puisse qualifier de front, ni de

tactique autre que celle que chacun improvisait dans l'instant pour lui-même.

La mienne consistait à me détourner dès que je voyais un nain prêt à décocher, et à essayer d'attraper les autres par-derrière ou de côté. Elle se montra assez efficace chaque fois que je pus l'appliquer, mais je ne tardai pas à me rendre compte que si les nains se retrouvaient quasiment inoffensifs lorsque l'aveugle qui les portait était tué sous eux, le contraire n'était pas vrai : privés de leur cavalier, les coureurs géants fonçaient dans tous les sens, en état de folie furieuse, attaquant tout ce qu'ils rencontraient avec une énergie frénétique et anarchique, si bien qu'ils devenaient plus dangereux que jamais.

En peu de temps, les flèches explosives des nains et les tirs de nos contus avaient allumé le feu en des dizaines d'endroits dans la prairie où nous nous affrontions. La fumée, qui nous aveuglait et nous étouffait, ne fit qu'augmenter la confusion qui régnait. J'avais perdu de vue non seulement Daria et Guasacht, mais tous ceux de la bacèle que je connaissais. Soudain, au milieu de l'âtre brouillard gris qui s'élevait du sol, je distinguai vaguement la silhouette d'un destrier aux prises avec quatre Ascien. Je me dirigeai vers lui, et continuai d'avancer en dépit de l'un des nains qui m'aperçut, et me décocha une flèche après avoir tourné vers moi sa monture aveugle. Le trait ne fit que me frôler, et l'instant suivant, j'entendis le craquement des os de l'aveugle sous les sabots de l'étalon. Un personnage velu se dressa alors au milieu de l'herbe en train de se consumer et s'attaqua par-derrière, à coups de hache, au deuxième couple d'Ascien ; comme un péon abat un arbre, il frappa trois ou quatre coups rapides au même endroit, jusqu'à ce que l'aveugle s'écroulât.

Le cavalier désarçonné au secours duquel je m'étais porté n'appartenait pas à mon unité ; c'était l'un des sauvages qui s'étaient trouvés un peu plus tôt sur notre droite. Il avait été blessé, et voir son sang couler me rappela que je l'étais aussi. Ma jambe était raide, et j'avais l'impression de ne plus avoir de forces. J'aurais bien aimé revenir vers la crête sud de la vallée et nos lignes, si j'avais seulement su dans quelle direction il fallait aller. Au point où j'en étais, je rendis les rênes à l'étalon et lui donnai un bon coup sur le flanc, me rappelant avoir entendu dire que ces animaux reviennent souvent tous seuls vers le dernier endroit où ils ont bu et se sont reposés. Il partit au grand trot, puis bientôt au grand galop. Il sauta brusquement, et faillit bien me jeter à terre. J'eus à peine le temps de voir un grand destrier mort, à côté du cadavre d'Erblon – le graisle de cuivre et le drapeau noir et vert gisant sur l'herbe en train de brûler. Je voulus faire demi-tour pour récupérer les deux objets, mais le temps que j'arrête son élan, je ne savais plus vers où il fallait se diriger. Sur ma

droite, je vis alors apparaître une vague de cavaliers, une masse noire et presque informe à cause de la fumée, et toute hérissée de pointes. Loin derrière elle se dressait, fantomatique, une machine crachant du feu, une machine qui était comme une tour douée de mouvement.

À un moment donné, la horde était pratiquement invisible ; l'instant suivant, elle déferla sur moi comme un torrent. Je suis incapable de décrire avec davantage de précision ces cavaliers ou les bêtes qu'ils montaient ; non pas parce que je l'aurais oublié, moi qui n'oublie strictement rien, mais parce qu'à aucun moment je n'ai pu les voir clairement. Il n'était pas question de se battre ; tout ce que je pouvais faire était de tenter de ne pas mourir. Je réussis à parer le coup d'une lame tordue qui n'était ni exactement une épée ni tout à fait une hache ; l'étalon pie se cabra, et, lui faisant comme une corne de feu, je vis les pennes d'une flèche dépassant de son poitrail. Un cavalier vint nous percuter, et nous nous effondrâmes dans les ténèbres.

Le galion pélagique aperçoit la terre

La première chose que je ressentis en reprenant conscience fut la douleur dans ma cuisse. J'avais la jambe coincée sous le corps du destrier, et je me battis pour la dégager presque avant de savoir qui j'étais, où je me trouvais et ce que j'étais en train de faire. Mes mains, mon visage et jusqu'au sol sur lequel j'étais cloué étaient couverts d'une croûte de sang.

Tout était calme autour de moi – tellement calme. Je tendis l'oreille pour essayer de percevoir le roulement des sabots – ce roulement qui fait de Teur elle-même une caisse de résonance. Le silence était total. On n'entendait ni le cri de guerre des tcherkajjis ni les hurlements insensés qui montaient de la formation en échiquier des fantassins asciens quelque temps auparavant. J'essayai de me tourner pour m'arcbouter contre la selle, mais ne pus y arriver.

Quelque part, très loin, sans doute sur l'une des crêtes qui fermaient la vallée, un loup offrit son hurlement à la lune. Ce gémissement inhumain, que Thècle avait eu l'occasion d'entendre une ou deux fois lorsque la cour allait chasser dans la région de Silva, me fit comprendre que l'obscurité dans laquelle je me trouvais n'était due ni à la fumée de la prairie qui avait brûlé un peu plus tôt ni non plus, comme je l'avais craint un instant, à quelque blessure à la tête. Le peu de lueur qui régnait sur la terre était-elle celle du crépuscule ou de l'aube, je n'aurais su le dire.

Je me reposai, et peut-être ai-je même dormi ; puis un bruit de pas me réveilla à nouveau. Il faisait encore plus sombre que la fois précédente, me sembla-t-il. Les pas étaient lents, puissants mais légers. Ce n'était pas le bruit d'un peloton de cavalerie se déplaçant, ni celui d'une unité d'infanterie avançant au pas cadencé, mais une démarche

encore plus lourde et lente que celle de Baldanders. J'ouvris impulsivement la bouche pour appeler au secours, mais la refermai aussitôt à l'idée que je pouvais attirer l'attention de quelque chose d'encore plus terrible que ce que j'avais une fois réveillé dans la caverne des hommes-singes. Je mis toute mon énergie à me tirer de sous l'étalon pie, et eus l'impression d'être sur le point de m'arracher la jambe. Un autre loup aussi effrayant que le premier mais beaucoup plus proche, lança son hurlement à l'île verte au-dessus de nos têtes.

Lorsque j'étais petit, on m'a souvent fait remarquer que je manquais d'imagination. Je ne sais si c'était vrai, mais si oui, l'imagination devait être l'apport de Thècle à notre entité, car je pouvais voir les loups dans mon esprit, formes noires de la taille au moins d'un onagre, et avançant en silence pour se répandre dans la vallée ; j'entendais même les côtes des morts craquer sous leurs puissantes mâchoires. Je me mis à crier frénétiquement, sans même savoir ce que je faisais.

J'eus l'impression que les pas pesants s'étaient arrêtés. Puis ils reprirent, et il devint évident qu'ils se rapprochaient de moi, qu'ils l'aient fait auparavant ou non. J'entendis un froissement d'herbe, et un petit phénocode, rayé comme une pastèque, fila en bondissant, terrifié par quelque chose que je ne pouvais pas encore voir. Il s'écarta d'un saut quand il m'aperçut ; un instant plus tard, il avait disparu.

Le graisle d'Erblon, je l'ai dit tout à l'heure, avait été réduit au silence. Mais un autre retentissait maintenant, lançant une note plus grave, plus prolongée et plus sauvage que tout ce que j'avais jamais entendu. Sur le fond du ciel crépusculaire, se dessina la silhouette d'un ophicléide tordu. Il retomba en arrêtant de jouer et, l'instant suivant, je pus voir la tête du musicien, venant s'interposer entre la lune et moi, à trois fois la hauteur du casque d'un soldat monté – une tête énorme et hirsute.

L'ophicléide retentit de nouveau, dans un bruit de cataracte ; mais cette fois je pus le voir s'élever, entre les deux défenses blanches, recourbées, qui le protégeaient de chaque côté. Je sus alors que je gisais sur le chemin du géant qui était le symbole même de la domination, la bête dont le nom est Mammouth.

Guasacht m'avait fait remarquer que je n'étais pas sans un certain pouvoir sur les animaux, même sans la Griffe. Je m'efforçai de l'utiliser maintenant, concentrant mes pensées jusqu'à ce que mes tempes me donnassent l'impression d'être sur le point d'éclater. La trompe du mammouth vint me flairer ; sa seule extrémité faisait bien une coudée de large. Il effleura mon visage d'un toucher aussi léger que celui d'une main d'enfant, m'aspergeant de la bruine née de sa respiration, chaude et sentant le foin. Le cadavre de l'étalon pie fut dégage ; je tentai de me relever, mais retombai aussitôt. Le

mammoth s'empara de moi en entourant ma taille de sa trompe, et me souleva plus haut que sa propre tête.

La première chose que je vis fut la gueule d'un trilhoène surmonté d'une énorme lentille sombre, convexe, de la taille d'une assiette. Il était complété par un siège pour l'utilisateur, mais personne n'y était installé. Le tireur en était descendu et se tenait sur le cou de la bête, un peu comme un marin se serait tenu sur le pont de son navire, une main sur le canon pour garder l'équilibre. Une lumière vint éclairer mon visage pendant quelques instants et m'aveugla.

« C'est vous ! Les miracles se multiplient pour nous. » La voix n'était exactement ni celle d'un homme ni celle d'une femme ; elle aurait pu à la rigueur être celle d'un enfant. Je fus déposé aux pieds de celui qui venait de parler, qui ajouta : « Vous êtes blessé. Pouvez-vous vous servir de cette jambe ? »

Je réussis à bredouiller que je n'en étais pas sûr.

« C'est un endroit qui convient mieux pour faire une bonne chute que pour y rester étendu... Il y a bien un palanquin, un peu plus en arrière, mais je ne crois pas que Mamillian puisse l'atteindre de sa trompe. Il va vous falloir rester adossé ici contre le pivot du trilhoène. »

Je sentis ses mains, petites, douces et humides, me prendre sous les bras. Ce fut peut-être leur toucher qui me fit découvrir son identité : j'avais affaire à l'androgyné que j'avais rencontré dans la Maison turquoise, alors recouverte de neige, puis plus tard dans la pièce habilement étrécie pour ressembler à une peinture qui aurait été accrochée dans une galerie du Manoir Absolu.

L'Autarque.

Grâce aux souvenirs de Thècle, je le vis dans une robe couverte de bijoux. Bien qu'il eût dit m'avoir reconnu, l'état de stupeur dans lequel je me trouvais était tel que je n'arrivais pas à le croire, et que j'éprouvai le besoin de lui donner la phrase de code que nous avions autrefois échangée : « Le galion pélagique aperçoit la terre.

— En effet, c'est exactement ça. Je crains cependant qu'en cas de chute, Mamillian soit loin d'être assez rapide pour vous rattraper... en dépit de son indéniable sagesse. Aidez-le à vous aider. Je ne suis pas aussi fort que j'en ai l'air. »

Je réussis à m'accrocher d'une main à l'affût du trilhoène, et à me traîner sur l'espèce de tapis-brosse à l'odeur musquée qui n'était autre que le pelage du mammoth. « Bien sincèrement, vous ne m'avez jamais paru bien fort.

— Vous avez le coup d'œil du professionnel, et vous devriez vous y entendre ; mais je le suis encore moins que cela. En revanche, vous m'êtes toujours apparu comme taillé dans la corne et le cuir de buffle bouilli. J'ai certainement raison, sans quoi vous seriez mort depuis

longtemps. Qu'est-il arrivé à votre jambe ?

— Brûlée, je crois.

— Nous allons devoir trouver quelque chose pour guérir cela. » Il éleva légèrement la voix : « À la maison, Mamillian, à la maison !

— Puis-je vous demander comment il se fait que vous vous trouviez ici ?

— Je voulais voir de quoi avait l'air le champ de bataille. Vous y avez combattu aujourd'hui, à ce que je vois ? »

J'acquiesçai, et ma tête me donna l'impression qu'elle allait rouler de mes épaules.

« Moi, je ne me suis pas battu... c'est-à-dire si, mais pas personnellement, reprit l'Autarque. J'ai envoyé certains corps auxiliaires légers sur le terrain, en les faisant soutenir par une légion de peltastes. Je suppose que vous deviez faire partie des auxiliaires. Avez-vous vu de vos amis tués ?

— Je n'en avais qu'une. Elle allait très bien la dernière fois que je l'ai vue. »

Je vis briller ses dents dans le clair de lune. « Vous vous intéressez toujours autant aux femmes. Était-ce cette Dorcas dont vous m'avez parlé ?

— Non. Ça n'a pas d'importance. » Je ne savais absolument pas comment exprimer ce que j'aurais voulu dire. (Il n'y a rien de plus mal élevé que de dire ouvertement à quelqu'un que l'on a percé son incognito.) Je m'en sortis finalement en lâchant : « Je peux voir que vous détenez un rang élevé dans notre Communauté. Si cela ne risque pas de me valoir d'être poussé du dos de cet animal, pouvez-vous me dire comment il se fait que quelqu'un qui commande aux légions se soit également trouvé à la tête de cette maison du Quartier Algédonique ? »

Tandis que je parlais, la nuit était rapidement devenue plus noire, les étoiles s'éteignant les unes après les autres comme les bougies dans une salle de bal quand la fête est finie, et que les domestiques vont des unes aux autres, une mouchette à grand manche à la main, où pend une mitre d'or. Loin, très loin de moi, j'entendis s'élever la voix de l'androgyné : « Vous n'ignorez pas qui nous sommes. Nous sommes cette entité elle-même, celui qui règne par lui-même, l'Autarque. Et nous savons autre chose : nous savons qui vous êtes. »

Comme je m'en rends seulement compte maintenant, maître Malrubius était très gravement malade avant de mourir. Je n'en avais pas conscience à l'époque, car l'idée de la maladie m'était étrangère. La moitié de nos apprentis, sinon davantage, mouraient avant d'avoir été élevés au grade de compagnon ; il ne m'était pourtant jamais venu à l'esprit que notre tour puisse être un endroit malsain, ni que les eaux

du Gyll, où nous nous baignions si souvent, n'étaient guère plus propres que celles d'une fosse à purin. Depuis toujours, les apprentis mouraient, et lorsque nous, les survivants, creusions leurs tombes, nous tombions sur des ossements d'enfants, crânes, bassins, qu'à chaque génération nous enterrions à nouveau jusqu'à ce qu'ils soient tellement réduits en fragments par nos pelles et nos pioches que leurs particules crayeuses se dissolvent dans le sol goudronneux. Pour ma part, je n'ai jamais eu à souffrir d'autre chose que d'un mal de gorge ou d'un nez qui coulait, des formes de maladies dont le seul rôle paraît être de faire croire aux gens bien portants qu'ils savent ce qu'est vraiment la maladie. Maître Malrubius était réellement malade – car être malade consiste à voir la mort dans toutes les ombres.

Lorsqu'il se tenait à sa petite table, on sentait qu'il avait conscience de la présence de quelqu'un debout derrière lui. Il regardait constamment devant lui, ne tournait jamais la tête et bougeait à peine les épaules ; quand il parlait, c'était tout autant pour cet auditeur invisible que pour nous.

« J'ai fait de mon mieux, les enfants, pour vous apprendre les rudiments du savoir. Ils sont comme les graines d'arbres qui devront pousser et fleurir dans vos esprits. Sévérian, regarde donc le Q que tu viens de tracer. Il devrait être bien rond et bien plein, comme la figure d'un petit garçon heureux, mais l'une de ses joues est aussi creuse que les tiennes. Vous avez tous vu, les enfants, comment la moelle épinière, en s'élevant elle-même vers son point culminant, s'épanouit et finalement fleurit dans les myriades de connexions du cerveau. Et celui-là avec une joue bien ronde, et l'autre flétrie et toute ratatinée. »

Sa main tremblante avait voulu prendre le crayon à ardoise, mais l'objet lui échappa des doigts, et roulant sur le pupitre, alla tomber bruyamment sur le sol. Il ne se baissa pas pour le ramasser, craignant, je crois, d'apercevoir l'invisible présence dans ce simple mouvement.

« J'ai passé une bonne partie de ma vie, les enfants, à essayer de planter ces graines dans les apprentis de notre guilda. J'ai obtenu quelques réussites, mais pas tellement. Il y avait un garçon, mais il... »

Il alla jusqu'à l'écoutille et cracha, et comme j'étais assis à proximité, je pus voir les tortillons de sang mélangés à la glaire. Je compris alors que la raison m'empêchant d'apercevoir la silhouette sombre (car la mort est d'une couleur encore plus sombre que la fuligine) qui l'accompagnait était que celle-ci se confondait avec lui.

De même que je venais de découvrir que la mort, sous une nouvelle forme qui était celle de la guerre, pouvait m'effrayer, alors qu'elle me laissait indifférent sous les anciennes, j'apprenais que la faiblesse de mon corps pouvait m'inspirer les mêmes sentiments de terreur et de désespoir que mon vieux maître avait certainement éprouvés. Je passai par des moments de conscience et d'inconscience.

Comme les vents errants du printemps, la conscience des choses me venait et partait, et moi, qui avais si souvent eu de la difficulté à trouver le sommeil, assiégé que j'étais par la foule de mes souvenirs, j'étais réduit à me battre pour rester éveillé, comme se bat un enfant pour faire voler un cerf-volant hésitant en tirant sur la corde. Par moments, j'oubliais tout, mis à part mon corps couvert de blessures. Celle de ma cuisse, que j'avais à peine sentie au moment où je l'avais reçue et dont j'avais pu si facilement contenir les élancements après avoir été bandé par Daria, palpitait douloureusement au point de constituer un fond de souffrance sur lequel couraient toutes mes pensées, comme le grondement de la tour des Tambours à l'époque du solstice. Je ne cessais pas de changer de position, ayant toujours l'impression d'être posé sur cette cuisse.

J'entendais sans voir, et par moments voyais sans entendre. Ma joue roula des soies rudes de Mamillian pour se poser sur un coussin tissé des plumes minuscules et duveteuses d'oiseaux-mouches.

Puis je vis, tenues par des singes à l'attitude solennelle, des torches à la flamme écarlate et dorée qui rayonnaient. Un homme portant des cornes et un museau de taureau se pencha sur moi – constellation brusquement devenue vivante. Je lui adressai la parole pour lui dire que je n'étais pas sûr de me souvenir de la date exacte de ma naissance, et que si c'était lui, l'esprit de la prairie à la force sans artifice, qui avait jusqu'ici dirigé ma vie, je l'en remerciais ; puis je me souvins de savoir la date, et de ce que mon père, jusqu'à sa mort, avait donné chaque année un bal pour mon anniversaire, qui tombait sous le Cygne. Il m'écouta attentivement, tournant sa tête de côté pour me regarder de son gros œil brun.

L'atmoptère

Sur mon visage, le soleil.

Je m'efforçai de m'asseoir, mais ne réussis qu'à me redresser sur un coude. Tout autour de moi palpitait une sphère de couleurs – pourpre et cyan, rubis et azur, l'orpiment du soleil transperçant ces nuances enchanteresses comme une épée pour venir frapper mes yeux. Puis quelque chose vint soudain s'interposer devant eux, et leur disparition révéla ce que leur splendeur m'empêchait de voir : j'étais étendu sous un pavillon en forme de dôme fait de bandes de soie de teintes différentes, dont la porte était ouverte.

Le cornac du mammoth se dirigeait vers moi. Il portait une robe safran, la tenue dans laquelle je l'avais toujours vu, et tenait une badine d'ébène trop légère pour être une arme. « Vous vous en êtes tiré, me dit-il.

— Je voudrais bien vous dire oui, mais j'ai bien peur que le seul effort de parler ne me tue. »

Ma repartie le fit sourire, même si ce sourire se réduisait à un léger mouvement des lèvres. « Comme vous devriez le savoir mieux que quiconque ou presque, les souffrances que nous endurons dans cette existence rendent possibles tous les crimes joyeux et les agréables abominations que nous commettrons dans la suivante... N'avez-vous pas envie d'aller toucher vos dividendes ? »

Je secouai la tête, et la laissai retomber sur l'oreiller. Il était doux et dégageait une légère odeur de musc.

« C'est tout aussi bien, car il se passera un certain temps avant que vous puissiez le faire.

— Est-ce ce qu'a dit votre médecin ?

— Je suis mon propre médecin, et c'est moi qui vous ai soigné.

L'état de choc était votre problème majeur... Voilà qui a l'air d'une affection de vieille femme, comme vous êtes certainement en train de vous le dire en ce moment. Il tue néanmoins bien des hommes ayant reçu des blessures. Si tous ceux des miens qui en meurent survivaient, j'accepterais de gaieté de cœur la perte de tous ceux qui reçoivent une lame en pleine poitrine.

— Lorsque vous avez prétendu être votre propre médecin et le mien, disiez-vous la vérité ? »

Son sourire s'élargit à ma remarque. « Je la dis toujours. Dans ma situation, je suis trop souvent obligé de prendre la parole pour pouvoir conserver en ordre un écheveau de mensonges ; vous devez bien entendu vous rendre compte que la vérité – du moins les petites vérités ordinaires dont parlent les femmes des paysans, et non pas la Vérité ultime et universelle, que je ne suis pas davantage capable que vous de dire – que la vérité est ce qu'il peut y avoir de plus trompeur.

— Avant de perdre conscience, je vous ai entendu dire que vous étiez l'Autarque. »

Il se jeta à terre près de moi comme l'aurait fait un enfant, et son corps fit un bruit très net en tombant sur les tapis empilés. « C'est exact : je l'ai dit, et je le suis. Etes-vous impressionné ?

— Je le serais encore davantage, répondis-je, si je n'avais pas un souvenir aussi précis de notre rencontre à la Maison turquoise. »

(Le porche couvert de neige, la neige accumulée étouffant nos pas, tout cela se trouvait maintenant, de façon spectrale, dans le pavillon de soie. Lorsque l'œil bleu de l'Autarque rencontra mon regard, j'eus l'impression que Roche se tenait à côté de moi dans la neige, et que tous deux nous étions habillés de vêtements inhabituels qui ne nous allaient pas très bien. À l'intérieur, une femme qui n'était pas Thècle était en train de se transformer en Thècle de la même façon que je me transformerais plus tard en Meschia, le premier homme. Qui peut dire dans quelle mesure un acteur s'identifie à la personne qu'il est censé représenter ? Lorsque je tenais le rôle de l'Acolyte de l'Inquisiteur, cette identification se réduisait à rien, tant il était proche de ce que j'étais – ou du moins croyais être – dans la vie. Mais en tant que Meschia, j'eus parfois des pensées qui ne me seraient autrement jamais venues à l'esprit, des pensées tout aussi étrangères à Sévérián qu'à Thècle, des pensées sur le commencement des choses et le premier matin du monde.)

« Je n'ai jamais prétendu n'être que l'Autarque, vous l'aurez remarqué.

— Lorsque je vous ai rencontré au Manoir Absolu, vous m'êtes apparu comme un personnage officiel mineur de la cour. J'admets volontiers que vous n'avez jamais prétendu cela et, en réalité, je savais déjà qui vous étiez. Et c'est bien vous, n'est-ce pas, qui avez donné

l'argent au Dr Talos ?

— Je peux vous répondre oui sans avoir à rougir. C'est tout à fait vrai. En fait, je suis plusieurs personnages officiels mineurs de ma cour... Et pourquoi pas ? J'ai toute latitude pour créer des postes officiels, et peux fort bien m'en attribuer quelques-uns. Un ordre émanant de l'Autarque est parfois un instrument beaucoup trop lourd, comprenez-vous. Ce n'est pas avec votre grande épée de bourreau que vous trancheriez un nez. Il est un temps pour les décrets de l'Autarque, et un temps pour les lettres du troisième économiste ; je suis l'un et l'autre, et bien d'autres encore.

— Et dans cette maison du Quartier algédonique ?

— Je suis aussi un criminel... Tout comme vous. »

La bêtise ne connaît pas de limites. On dit que l'espace lui-même est limité par sa propre courbure, mais la bêtise s'étend au-delà de l'infini. Moi qui m'étais toujours cru, sinon vraiment intelligent, du moins quelqu'un de prudent, capable d'apprendre rapidement des choses simples, qui m'étais toujours considéré, lorsque je voyageais en compagnie de Dorcas ou de Jonas, comme celui des deux ayant le plus de sens pratique et de prévoyance, je n'avais encore jamais fait le lien, jusqu'à cet instant, entre la situation de l'Autarque tout en haut de la structure légale de l'empire et le fait qu'il savait de toute évidence que je m'étais présenté au Manoir Absolu en tant qu'émissaire de Vodalus. À ce moment-là, si je l'avais pu, j'aurais bondi de ma couche et fui le pavillon, mais mes jambes étaient de coton.

« Nous le sommes tous – comme tous ceux qui sont tenus par leurs fonctions de faire respecter la loi. Croyez-vous que vos frères de la guilde se seraient montrés aussi sévères avec vous – et mes agents m'ont fait savoir que beaucoup d'entre eux souhaitaient votre mort – s'ils avaient été eux-mêmes coupables de quelque faute semblable à la vôtre ? Vous étiez un danger pour eux, à moins de recevoir un châtiment exemplaire – afin qu'eux-mêmes ne fussent pas tentés lors d'une autre occasion. Un juge ou un geôlier qui n'a pas le moindre crime à se reprocher est un monstre. Tour à tour il usurpe une clémence qui est la province unique de l'Incréé, et exerce une rigueur mortelle qui n'appartient à rien ni personne.

« C'est pourquoi je suis devenu un criminel. Mais les crimes de sang offensaient mon amour de l'humanité, et je n'avais ni la vivacité de geste ni de pensée qui sont indispensables à un voleur. Après avoir commis quelques maladroitness – ce devait être aux environs de l'année de votre naissance, j'imagine –, j'ai trouvé ma véritable vocation. Elle s'occupe de satisfaire certains besoins émotionnels que je ne peux maintenant satisfaire autrement... et je possède, je possède vraiment, une bonne connaissance de la nature humaine. Je sais exactement quand il faut offrir un pot-de-vin, et combien il faut donner, et, plus

important encore, quand il ne faut surtout pas le faire.

Je sais comment m'y prendre pour que les filles qui travaillent avec moi se trouvent assez contentes de leur carrière pour continuer, et assez malheureuses de leur destin... Bien entendu ce sont des khaïbits, que l'on a fait croître à partir de cultures de cellules de corps d'exultantes – pour qu'un échange de sang puisse prolonger la jeunesse de ces dernières. Je sais aussi comment m'y prendre pour que mes clients aient l'impression que les rencontres que j'arrange pour eux sont des expériences uniques, au lieu de quelque chose entre une aventure mièvre et le vice solitaire. Vous avez eu l'impression de vivre une expérience unique, n'est-ce pas ?

— C'est comme cela que nous les appelons, répondis-je. *Des clients.* » J'avais autant écouté la musique de sa voix que les propos qu'il tenait. Il était heureux, comme il ne l'avait pas été, je crois, lors de nos précédentes rencontres, et son timbre avait quelque chose qui faisait penser au chant de la grive. Il avait presque l'air d'en avoir conscience, à la manière dont il levait le visage et tendait le cou, faisant triller le double *r* de *arrange* dans la lumière du soleil.

« C'est aussi très utile. Je reste ainsi en contact avec les éléments les plus troubles de la population, je sais si les impôts ont réellement été levés et s'ils sont considérés comme justes, quelles sont les classes de la société qui montent, quelles sont celles qui descendent. »

J'avais l'impression qu'il faisait allusion à moi, sans avoir la moindre idée de ce qu'il voulait dire. « Ces femmes de la cour, demandai-je, pourquoi ne vous servez-vous pas directement d'elles pour vous aider ? L'une d'entre elles se faisait passer pour Thècle, alors que la vraie Thècle était sous les verrous, dans notre tour. »

Il me regarda comme si je venais de dire quelque chose de particulièrement idiot, ce qui était certainement le cas. « Parce que je ne pourrais pas leur faire confiance, bien entendu. Une affaire comme celle-là doit rester secrète... Pensez à l'occasion offerte pour un assassin. Croiriez-vous par hasard que parce que tous ces personnages dorés sur tranche issus des anciennes familles me font des courbettes, sourient, murmurent des plaisanteries discrètes et des invitations lubriques, qu'ils sont pour autant loyaux envers moi ? Vous allez apprendre qu'il n'en va pas ainsi, vous verrez. Rares sont ceux de ma cour à qui je puis me fier : et parmi eux, il n'y a aucun exultant.

— Vous dites que je vais apprendre qu'il n'en va pas ainsi. Cela signifie-t-il que vous n'avez pas l'intention de me faire exécuter ? » Dans mon cou, le sang battait plus fort, tandis que la tache écarlate s'agrandissait sur ma cuisse.

« Parce que vous êtes maintenant au fait de mon secret ? Non. Nous avons d'autres emplois pour vous. Je vous en ai parlé lorsque nous étions dans la pièce derrière le tableau.

— Parce que j'avais prêté serment à Vodalus. »

À cette réplique, son amusement prit le dessus. Rejetant la tête en arrière il se mit à rire, comme quelque gros poupon qui viendrait juste de découvrir les secrets d'un jouet compliqué. Lorsque son rire se mua en simples bruits de gorge joyeux, il se mit à frapper des mains. En dépit de leur apparence délicate, elles étaient étonnamment bruyantes.

Deux créatures ayant des corps de femme et des têtes de chatte entrèrent alors. Leurs yeux étaient bien à une paume l'un de l'autre, et gros comme des prunes ; elles avançaient sur le bout des pieds comme le font parfois les danseuses, mais avec infiniment plus de grâce que toutes les danseuses que j'aie jamais vues ; il y avait quelque chose dans leur démarche qui me disait que c'était leur manière naturelle de se déplacer. J'ai dit qu'elles avaient un corps de femme, mais ce n'était pas entièrement vrai, car je vis dépasser la pointe de griffes rétractées dans les doigts courts et délicats qui m'habillaient. Émerveillé, je saisis l'une de ces mains et la pressai comme on peut le faire avec un chat bien apprivoisé : les griffes en jaillirent. Les larmes me vinrent aux yeux en les voyant, car elles avaient la même forme que cette griffe qui est la Griffe, qui fut autrefois cachée dans la gemme que, dans mon ignorance, j'appelais la Griffe du Conciliateur. L'Autarque me vit pleurer et ordonna aux femmes-chattes qu'elles m'étendent de nouveau car elles me faisaient mal. Je me sentais comme un enfant qui vient d'apprendre qu'il ne reverra plus jamais sa mère.

« Nous ne lui faisons aucun mal, Légion », protesta l'une d'elles, d'une voix dont le timbre était entièrement nouveau pour moi.

« Recouchez-le, je vous dis !

— Elles ne m'ont même pas égratigné, Sieur. »

Soutenu par les femmes-chattes, je fus capable de marcher. C'était le matin, ce moment où toutes les ombres fuient la première apparition du soleil. Les rayons qui m'avaient éveillé étaient les tout premiers du nouveau jour. La fraîcheur de l'air emplissait mes poumons, et la rosée qui recouvrait l'herbe grossière sur laquelle nous avancions noircissait mes vieilles bottes couvertes d'éraflures ; une brise presque aussi légère que les étoiles étaient imperceptibles vint jouer dans mes cheveux.

Le pavillon de l'Autarque se dressait au sommet d'une colline. Tout autour s'étendait le bivouac principal de son armée – des tentes noir et gris, d'autres de la couleur des feuilles mortes, des huttes de terre et des trous conduisant dans des abris souterrains, d'où des soldats sortaient maintenant comme autant de fourmis d'argent.

« Nous devons prendre nos précautions, me dit l'Autarque, car bien que nous nous trouvions ici à une certaine distance du front, un endroit moins vallonné serait une invitation à l'attaque par le ciel.

— Je me suis toujours demandé pourquoi le Manoir Absolu se trouvait en dessous de ses propres jardins, Sieur.

— La raison en a disparu depuis longtemps, mais il y eut une époque où ils ont mis Nessus à sac. »

En dessous de nous, le son venant de toutes les directions, retentirent les trompettes à l'embouchure d'argent.

« N'y a-t-il eu qu'une nuit de passée, demandai-je, ou bien ai-je aussi dormi toute une journée ?

— Non, seulement une nuit. Je vous ai fait prendre des médicaments pour soulager la douleur et prévenir l'infection. Je n'avais pas l'intention de vous réveiller ce matin, mais j'ai vu que vous l'étiez quand je suis venu vous visiter... de toute façon, nous n'avons plus guère le temps. »

Je ne voyais pas très bien ce qu'il voulait dire par là. Avant que j'aie pu le lui demander, j'aperçus six hommes presque nus occupés à haler un câble. Je crus tout d'abord qu'ils étaient en train d'amener au sol un énorme ballon, mais je reconnus bientôt un atmoptère, et la vue de sa coque noire ramena en moi un flot de souvenirs liés à la cour de l'Autarque.

« Je m'attendais plutôt... quel est son nom, déjà ?... à voir Mamillian.

— Non, pas d'animal familier, aujourd'hui, Mamillian est un excellent compagnon, silencieux, sage et capable de combattre avec un esprit indépendant du mien, mais en réalité, c'est pour le plaisir que je l'utilise. En ce jour, nous allons prendre une corde à l'arc des Ascians, et employer un mécanisme. Ils nous en ont beaucoup dérobé eux-mêmes.

— Est-il vrai qu'ils consomment beaucoup d'énergie pour atterrir ? Il me semble que l'un de vos aéronautes m'a dit cela, autrefois.

— Quand vous étiez la châtelaine Thècle, vous voulez dire. Uniquement elle.

— Oui, bien sûr. Serait-il maladroit de ma part, Autarque, de vous demander pourquoi vous m'avez fait tuer ? Et comment il se fait que vous me reconnaissez maintenant ?

— Je vous ai reconnue lorsque j'ai vu votre visage dans le visage de mon jeune ami, et que j'ai entendu votre voix dans la sienne. Vos servantes aussi vous ont reconnue. Regardez-les donc. »

Je me retournai, et vis les femmes-chattes, le visage marqué d'un rictus où on lisait la peur et l'émerveillement.

« Quant à la raison de votre mort... j'en parlerai, je lui en parlerai, à bord de l'atmoptère, si nous en avons le temps. Disparaissez, maintenant. Il vous est facile de vous manifester en ce moment parce qu'il est faible et malade, mais c'est lui qu'il me faut, et

non vous. Si vous ne voulez pas nous laisser, il y a des moyens... »

« Sieur...

— Oui, Sévérian ? Auriez-vous peur ? N'êtes-vous jamais monté dans un engin semblable auparavant ?

— Non, jamais. Mais je n'ai pas peur.

— Vous rappelez-vous votre question à propos de leur source d'énergie ? Elle est vraie, en un certain sens. La force qui les soulève a son origine dans de l'antimatière de fer, isolée grâce à de puissants champs magnétiques. Étant donné que l'antifer a une structure magnétique inversée, il est repoussé par le promagnétisme terrestre. Les constructeurs de cette machine l'ont entourée d'aimants, si bien que lorsque la charge d'anti-fer quitte sa position d'équilibre au centre, elle pénètre dans le champ magnétique et se trouve repoussée. Sur un monde fait d'antimatière, ce fer pèserait autant que de la roche, mais ici, sur Teur, il s'équilibre avec le poids de la matière utilisée pour construire l'appareil. Me comprenez-vous ?

— Il me semble, Sieur.

— Le problème est que notre technologie n'est pas en mesure d'arriver à fermer hermétiquement la chambre de confinement de l'antifer. Un peu de notre atmosphère – à peine quelques molécules – arrive à franchir les porosités des soudures, ou à passer par les isolants du câblage magnétique. Chacune de ces molécules neutralise son équivalent d'antifer en dégageant de la chaleur ; à chaque fois que ce phénomène se produit, l'atmoptère perd une partie infinitésimale de sa portance. La seule solution que l'on ait trouvée consiste à maintenir les atmoptères aussi hauts que possible, à une altitude où la pression de l'air est réduite à presque rien. »

L'atmoptère piquait maintenant du nez vers le sol et, à cette distance, je pouvais en apprécier la forme, mince et élancée, rappelant tout à fait celle d'une feuille de cerisier.

« Je n'ai pas tout compris parfaitement, sans doute, dis-je, mais il me semble qu'il devrait y avoir des cordes d'une longueur immense pour que l'atmoptère puisse flotter là où la pression de l'air est réellement réduite. Par ailleurs, est-ce que les pentadactyles asciens ne risquent pas de venir de nuit couper les câbles, laissant partir les appareils à la dérive ? »

Un petit tressaillement discret des lèvres des femmes-chattes me fit comprendre que ma remarque les faisait sourire.

« Le câble ne sert qu'à l'atterrissage. Sans quoi, notre atmoptère aurait besoin d'une distance suffisante pour que sa vitesse de progression l'amène au sol. Tandis que sachant que nous sommes juste en dessous, il laisse tomber son câble exactement comme un homme à l'eau pourrait tendre la main à quelqu'un voulant l'aider à sortir ; il

possède un esprit qui lui est propre, voyez-vous. Non pas un esprit comme celui de Mamillian, mais un cerveau fait sur mesure pour ses besoins ; il sait rester hors de portée du danger et revenir vers la terre quand il reçoit notre signal. »

La moitié inférieure de l'appareil était constituée d'un métal noir opaque, alors que la moitié supérieure était faite d'un dôme d'une telle transparence qu'il en était presque invisible – de cette même substance, je suppose, dans laquelle était bâti le toit des Jardins botaniques. Un canon semblable à celui que j'avais vu sur le mammoth dépassait de la poupe, et un autre, deux fois plus gros, de la proue.

L'Autarque approcha une main de sa bouche, et eut l'air de murmurer quelque chose dans sa paume. Une ouverture apparut dans le dôme (on aurait dit un trou dans une bulle de savon), et une volée de marches argentées descendit vers nous, paraissant aussi délicates et immatérielles qu'une toile d'araignée. Les hommes, torse nu, n'exerçaient plus de traction sur la corde. « Vous sentez-vous en mesure de les grimper ? me demanda l'Autarque.

— À condition de pouvoir marcher à quatre pattes », répondis-je.

Il me précéda, et je dus me soumettre à l'ignominie de ramper derrière lui, en traînant ma jambe blessée. Les sièges, en réalité de longs bancs qui suivaient la courbure de la coque de part et d'autre, étaient recouverts de fourrure ; mais celle-ci était plus froide que de la glace. Derrière moi, l'ouverture rétrécit et disparut.

« La pression de l'air restera la même qu'au sol, quelle que soit l'altitude à laquelle nous grimpions. On ne risque pas la suffocation.

— Je suis trop ignorant pour avoir eu cette crainte, Sieur.

— Aimeriez-vous revoir votre bacèle ? Ils sont assez loin sur la droite, mais je peux tenter de les localiser pour vous. »

L'Autarque s'était assis devant les instruments de contrôle. Toutes les machines que j'avais vues jusqu'ici se réduisaient aux appareils de Baldanders, à ceux de Typhon et aux engins de la tour Matachine que faisait fonctionner maître Gurloes. En réalité, si j'avais peur de quelque chose, c'était des machines ; mais je réussis à surmonter ce sentiment.

« Lorsque vous m'avez sauvé, la nuit dernière, vous avez laissé entendre que vous ne me saviez pas dans votre armée.

— J'ai mené mon enquête pendant votre sommeil.

— Et c'est vous qui avez donné l'ordre d'attaquer ?

— En un sens... J'ai donné un ordre, et il en est résulté divers mouvements, dont le vôtre ; mais je ne me suis pas occupé directement de votre bacèle. M'en voulez-vous pour ce que j'ai fait ? Avez-vous cru en vous engageant que vous n'auriez jamais à combattre ? »

Nous nous élevions à toute vitesse. Nous tombions, comme j'en avais une fois éprouvé l'impression terrifiante, dans le ciel. Mais j'étais envahi par le souvenir de l'herbe en feu, des notes cuivrées du graisle, des soudards réduits à l'état de bouillie sanglante par les boules de foudre sifflantes, et ma terreur se transforma en rage. « J'ignorais tout de la guerre. Et vous, qu'en savez-vous ? Vous êtes-vous jamais trouvé au cœur d'une bataille ? »

Il me jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, et je vis son sourcil se froncer. « Au cœur de milliers. Vous êtes deux, comme l'on décompte les gens. Combien croyez-vous que je suis ? » Je mis longtemps avant de lui répondre.

La grâce d'Aghia

J'aurais spontanément pensé qu'il n'y avait pas de spectacle plus étrange à contempler que celui de nos bataillons s'étendant sur la face de Teur, en dessous de nous, comme une guirlande pailletée de l'éclat des armes et des armures dans les tons les plus divers, avec les anpiels aux vastes ailes décrivant des cercles à une altitude assez voisine de la nôtre, et s'élevant dans les vents porteurs de l'aube.

Puis je vis quelque chose d'encore plus étrange : l'armée des Ascians. Une armée où dominaient les blancs délavés et les noirs grisâtres, aussi rigide que la nôtre était fluide, déployée vers l'horizon en direction du nord. Je vins à l'avant pour mieux observer.

« Je pourrais vous les montrer de plus près, me dit l'Autarque. Cependant, vous ne verriez guère autre chose qu'une marée de visages humains. »

Je me rendis compte qu'il me mettait à l'épreuve, sans très bien savoir comment. « Allons-y », répondis-je.

Lorsque j'avais chevauché en compagnie des schiavoni et vu nos troupes passer à l'action, j'avais été frappé par leur apparente faiblesse en tant que masse : la cavalerie montait à l'attaque et refluit comme une vague s'écrasant avec une force énorme, pour reculer en petites rigoles qui n'auraient même pas entraîné une souris – une matière inconsistante et transparente qu'un enfant aurait pu prendre entre ses mains. Même les peltastes, avec leurs rangs serrés et leurs boucliers de cristal, m'avaient semblé à peine plus formidables que des soldats de plomb posés sur une table. Les formations rigides de l'ennemi réapparaissaient maintenant dans toute leur force – rectangles entourant des machines aussi imposantes que des forteresses, et des centaines de milliers de soldats épaupe contre épaupe.

Mais, grâce à un écran situé sur le panneau de contrôle, je pus voir jusqu'en dessous de la visière de leurs casques : toute cette rigidité, toute cette force se mélangeaient en quelque chose d'horrible. Il y avait des vieillards et des enfants dans les rangs de l'infanterie, et certains individus qui me semblèrent être des débiles profonds. Presque tous avaient ce visage fou et affamé que j'avais remarqué la veille, et je me souvins alors de l'homme qui avait jailli du carré et dont la lance avait bondi vers le ciel au moment où il mourait. Je me détournai.

L'Autarque se mit à rire, mais d'un rire sans joie ; une sorte de bruit plat et mat, comme les claquements d'un drapeau dans une bourrasque. « En avez-vous vu un se tuer lui-même ?

— Non, dis-je.

— Vous avez eu de la chance. Moi, ça m'est souvent arrivé en les observant. On ne leur distribue pas d'armes, si ce n'est au moment où la bataille est sur le point d'être déclenchée. Nombreux sont alors ceux qui profitent de l'occasion. Les lanciers enfoncent la garde de leur arme dans un endroit où le sol est mou, d'habitude, et se font sauter la tête. J'ai vu une fois deux soldats – un homme et une femme – qui avaient conclu un pacte : s'entre-tuer simultanément d'un coup d'épée dans le ventre. Je les ai regardés compter de la main gauche, *un... deux... trois* – et ils étaient morts.

— Mais qui sont-ils ? » demandai-je.

Il me lança un regard que je fus incapable d'interpréter. « Qu'avez-vous dit ?

— J'ai demandé qui ils étaient, Sieur. Je sais bien que ce sont nos ennemis, qu'ils habitent au nord dans les régions chaudes et que l'on raconte qu'ils se sont laissé réduire en esclavage par Érèbe. Mais en fait, qui sont-ils ?

— Jusqu'à maintenant, je doutais que vous eussiez conscience de l'ignorer. Vous ne le savez donc pas ? »

J'avais la gorge sèche comme du parchemin, mais je n'aurais pu dire pourquoi. « Je suppose que non, répondis-je. Je n'en avais pas vu un seul avant d'être admis au lazaret des pèlerines. Vue du sud, la guerre paraît infiniment lointaine. »

Il eut un geste d'acquiescement. « Nous les avons repoussés vers le nord de la moitié de la distance qu'ils avaient conquise dans le Sud sur nous, les autarques. Quant à ce qu'ils sont, vous le découvrirez le moment venu... Ce qui importe est que vous désiriez le savoir. » Il se tut quelques instants. « Les deux pourraient être les nôtres. Ces deux armées, non pas seulement celle du Sud... Me conseillerez-vous de m'emparer des deux ? » Tout en parlant, il manipula des éléments du tableau de bord, et l'atmoptère plongea vers l'avant, sa poupe pointée vers le ciel et sa proue vers la surface verdoyante de la planète,

comme s'il voulait nous écraser sur le terrain que les deux forces se disputaient.

« Je ne comprends pas ce que vous voulez dire, lui avouai-je.

— La moitié de ce que vous avez dit d'eux est inexact. Ils ne viennent pas des régions chaudes du Nord, mais du continent qui s'étend à hauteur de l'équateur ; par contre, vous aviez raison en disant qu'ils sont les esclaves d'Erèbe. Ils pensent être les alliés des choses qui attendent dans les profondeurs. Mais la vérité est qu'Erèbe et ses pairs me les abandonneraient si je leur donnais le Sud en échange. Vous et tout le reste. »

J'étais obligé de m'agripper à mon siège pour ne pas lui tomber dessus. « Pourquoi me racontez-vous tout ça ? »

L'atmoptère se redressa en dansant, comme un bateau d'enfant dans un bassin.

« Parce qu'il ne va pas tarder à être indispensable que vous sachiez que d'autres ont éprouvé ce que vous allez bientôt éprouver. »

Je n'arrivais pas à formuler une question que je me sentisse le courage de poser. Je pris finalement le biais de lui demander : « Pouvez-vous me dire, comme vous l'avez promis, pourquoi vous avez fait tuer Thècle ? »

— Ne vit-elle pas en Sévérian ? »

Dans mon esprit, un mur sans fenêtre s'écroula. Je hurlai : « Je suis *mortel* » sans même avoir conscience de ce que j'étais en train de dire avant que les mots ne sortissent de ma bouche.

L'Autarque s'empara d'un pistolet caché dans le tableau de bord, le laissant posé sur ses cuisses lorsqu'il se tourna vers moi.

« Vous n'en aurez pas besoin, Sieur, haletai-je. Je suis bien trop faible.

— Vous avez de remarquables pouvoirs de récupération... comme je l'ai déjà constaté. Oui, la châtelaine Thècle n'est plus, sauf qu'elle perdure en vous, et même si vous êtes tous deux constamment ensemble, chacun de vous est solitaire... Cherchez-vous toujours Dorcas ? Vous m'en avez parlé, si vous vous en souvenez, au Manoir Absolu.

— Pourquoi avez-vous tué Thècle ?

— Cela n'a pas dépendu de moi. Votre erreur vient de ce que vous m'imaginez à la base de tout ce qui se passe. Mais ce n'est le cas de personne... ni de moi, ni d'Erèbe, ni de quiconque. Pour ce qui est de la châtelaine, vous êtes elle. Avez-vous été arrêtée ouvertement ? »

Le souvenir de ces moments me revint avec une acuité que je n'aurais pas crue possible. J'étais en train de parcourir un couloir dont les murs étaient décorés avec des rangées de masques d'argent à l'expression triste ; j'entrai dans l'une des pièces abandonnées hautes de plafond, dont les anciennes tentures sentaient le moisi. Le messager

que je devais y rencontrer n'était pas encore arrivé. Sachant que les canapés poussiéreux saliraient ma robe, je pris soin de m'asseoir sur une chaise, un objet délicatement fuselé tout en dorure et en ivoire. Derrière moi, la tapisserie se détacha du mur ; je me rappelle l'avoir regardée et avoir vu la Destinée couronnée de chaînes et le Ressentiment avec son bâton et son miroir, tout de laine tissée aux couleurs vives, descendre soudain vers moi.

« Vous avez été enlevée par certains officiers, m'expliqua l'Autarque, qui avaient appris que vous transmettiez des informations à l'amant de votre demi-sœur. Enlevée en secret, à cause de la grande influence de votre famille dans le Nord, et reléguée dans une prison presque oubliée. Le temps que j'apprenne ce qui s'était passé, vous étiez déjà morte. Aurais-je dû punir des officiers ayant agi par pur patriotisme en mon absence ? Car c'était bien de cela qu'il s'agissait : ils étaient des patriotes, et vous une traîtresse.

— Moi, Sévérián, je suis aussi un traître », objectai-je. Et, pour la première fois, je lui racontai en détail comment j'avais eu l'occasion de sauver la vie de Vodalus, ainsi que le banquet auquel j'avais plus tard assisté en sa compagnie.

Lorsque j'eus terminé mon récit, il hocha la tête, comme pour lui-même. « Une bonne partie de la loyauté que vous éprouviez pour Vodalus devait en fait venir de la châtelaine. Elle a commencé de vous en imprégner avant de mourir, mais encore plus après sa mort. Si naïf que vous ayez été, je suis certain que vous ne l'étiez pas au point de croire que c'est par une pure coïncidence que l'on vous a servi sa chair lors du banquet des nécrophages.

— Même s'il avait su les rapports que j'avais eus avec elle, protestai-je, il n'avait pas le temps matériel de faire venir son cadavre de Nessus. »

L'Autarque sourit. « Auriez-vous oublié m'avoir dit il y a à peine un instant qu'après que vous l'avez sauvé, il s'est enfui dans un vaisseau semblable à celui-ci ? Depuis cette forêt, située à une douzaine de lieues à peine à l'extérieur du grand mur de Nessus, il n'avait besoin que d'une veille pour voler jusqu'au centre de la ville, y déterrer un corps que les gelées de printemps avaient protégé de la putréfaction, et revenir. En fait, il n'avait même pas besoin d'en savoir tant ou d'agir si promptement. Il a très bien pu apprendre, pendant que vous étiez emprisonné par votre propre guilda, que la châtelaine Thècle, qui lui était restée fidèle jusque dans la mort, n'était plus. En servant de sa chair à ceux qui le suivaient, il ne faisait que renforcer leur foi en sa cause. Il n'avait pas besoin d'autre raison pour récupérer son corps et l'enterrer de nouveau dans une cave à neige, ou encore dans l'une de ces mines abandonnées qui abondent dans la région. Sur ces entrefaites vous arrivez : il souhaite vous lier à lui, et profite de

l'occasion pour ordonner le festin. »

Quelque chose passa à côté de la cabine, trop rapidement pour être identifiable. L'instant d'après, l'atmoptère se mettait à tanguer sous la violence de l'air déplacé, tandis que des points lumineux manœuvraient sur l'écran.

Avant que l'Autarque ait pu seulement reprendre les contrôles de l'appareil, nous tombions en arrière. Il y eut une détonation tellement puissante qu'elle me laissa comme paralysé, tandis que le ciel réverbérant de son écho s'ouvrait comme une fleur de feu sulfureuse. J'avais déjà vu un moineau, touché par une pierre venue de la fronde d'Eata, tourbillonner dans l'air exactement comme nous le faisons et, comme nous, tomber, en battant désespérément d'une aile.

Je m'éveillai dans le noir, l'odeur âcre de la fumée se mélangeant à celle de la terre humide. Pendant un moment – ou une veille –, j'oubliai avoir été arraché de dessous l'étalon pie, et crus me trouver encore gisant sur le champ de bataille où, en compagnie de Daria, Guasacht, Erblon et les autres, j'avais combattu les Ascien.

Quelqu'un était étendu à côté de moi : j'entendais sa respiration, et les petits froissements et grattements qui trahissent les mouvements. Tout d'abord, je n'y pris pas garde ; puis, attribuant ces bruits à quelque animal en quête de nourriture, je me mis à avoir peur. Mais je finis par me rappeler ce qui s'était passé, et compris que ces bruits étaient certainement faits par l'Autarque. Sans doute avait-il aussi survécu à l'écrasement. Je l'appelai.

« Ainsi donc, vous êtes aussi en vie. » Sa voix était très faible. « Je craignais que vous ne fussiez mort... mais j'aurais dû m'en douter. Je n'arrivais pas à vous ressusciter, et votre pouls était imperceptible.

— J'ai oublié ! Vous souvenez-vous, quand nous avons survolé les armées ? Pendant un moment, j'ai oublié ! Je sais quel effet ça fait d'oublier, maintenant ! »

Il y avait comme l'écho d'un rire dans le ton de sa voix. « Chose que vous n'oublierez par contre jamais...

— J'espère bien. Et pourtant, elle s'évanouit au fur et à mesure que je parle. Elle se dissout comme de la brume, ce qui doit être aussi une façon d'oublier. Quelle est l'arme qui nous a abattus ?

— Je l'ignore. Maintenant, écoute-moi. Ce sont les paroles les plus importantes de ma vie que je vais prononcer. Tu as servi Vodalus, et partagé son rêve d'un empire régénéré. Tu souhaites toujours, n'est-ce pas, que l'humanité puisse retourner vers les étoiles ? »

Je me souvins de ce que Vodalus m'avait dit dans la forêt, le jour du banquet : «... les hommes de Teur, naviguant entre les étoiles, sautant de galaxie en galaxie, seront de nouveau maîtres des filles du soleil ».

« Ainsi étaient-ils autrefois, en effet... mais ils ont emporté avec eux toutes les anciennes guerres de Teur, qui en déclenchèrent de nouvelles sous les nouveaux soleils. Même les autres » (je ne pouvais pas le voir, mais au ton de sa voix je compris cependant qu'il parlait des Ascien) » comprennent que cela ne peut recommencer. Ils veulent que la race ne soit plus qu'un individu unique... le même être, multiplié à l'infini. Nous, nous voulons que chacun porte en lui-même toute la race avec ses espérances et ses désirs. As-tu remarqué la petite fiole que je porte à mon cou ?

— Oui, souvent.

— Elle contient un polychreste semblable à l'alzabo, déjà prêt et maintenu en suspension. Je ne sens plus mes membres inférieurs, et le froid a gagné ma taille. Je vais bientôt mourir... Tu dois l'utiliser.

— Je ne peux pas vous voir, répondis-je, et c'est à peine si je peux bouger.

— Peu importe, tu dois y arriver. Toi qui te souviens de tout, tu n'as certainement pas oublié la nuit où tu es venu à la Maison turquoise. Cette nuit-là, quelqu'un d'autre est venu m'y voir. J'ai autrefois été domestique au Manoir Absolu... c'est pourquoi ils me détestent. Comme ils te détesteront, pour ce que tu as été. Paeon, l'homme qui m'a formé, et qui est resté serveur de miel pendant cinquante ans. Je savais ce qu'il était réellement, pour l'avoir déjà rencontré. Il m'a dit que c'était toi... toi, le prochain. Je ne pensais pas que les choses iraient aussi vite. »

Sa voix mourut, et je me mis à le chercher à tâtons, en me traînant comme je pouvais. Ma main trouva la sienne, et il murmura : « Sers-toi du couteau. Nous nous trouvons derrière les lignes ascien, mais j'ai pu appeler Vodalus pour qu'il vienne te récupérer... j'entends les sabots de ses destriers. »

Il parlait tellement bas que c'est à peine si je pouvais l'entendre, alors que mon oreille était à une paume de sa bouche : « Reposez-vous », lui dis-je. Sachant que Vodalus le détestait et ne rêvait que de l'abattre, je crus qu'il délirait.

« Je suis son espion. C'est encore un autre de mes rôles. Vodalus me sert à attirer les traîtres... J'apprends non seulement leur identité, mais ce qu'ils font et ce qu'ils pensent. Je viens de lui faire savoir que l'Autarque est prisonnier de son atmoptère, et je lui ai donné notre position. Il m'a servi... en tant que garde du corps... avant ça. »

J'arrivais maintenant moi-même à entendre les bruits de pas sur le sol, à l'extérieur. Je tendis la main, à la recherche de quelque moyen de signaler notre présence ; c'est de la fourrure qu'elle rencontra. Je compris que l'appareil s'était retourné, nous laissant enfermés dessous comme des crapauds sous leur pierre.

Il y eut un bruit sec, puis le son perçant du métal que l'on

déchire. La lumière de la lune, paraissant briller autant que celle du jour bien qu'aussi verte que le feuillage d'un saule, déferla par l'ouverture qui, sous mes yeux, s'agrandissait dans la coque. J'aperçus l'Autarque, ses cheveux blancs et fins, noirs de sang séché.

Puis plusieurs silhouettes au-dessus de lui, des ombres vertes qui nous regardaient. Les visages restaient invisibles, mais je ne pouvais m'y tromper : ces yeux luisants et ces têtes étroites n'appartenaient pas à des hommes de Vodalus. Frénétiquement, je me mis à chercher le pistolet de l'Autarque. Je fus pris par les poignets, tiré et mis debout. En émergeant de l'épave de l'atmoptère, je ne pus m'empêcher de penser brièvement au cadavre de la femme que Vodalus, dans la nécropole, avait retiré de sa tombe ; notre appareil était en effet tombé sur un sol très meuble où il s'était à moitié enfoui. À l'endroit où la foudre ascienne l'avait touchée, la coque avait été arrachée et laissait pendre un enchevêtrement de câbles déchiquetés. Le métal tordu portait des traces de brûlure.

Je n'eus guère le temps de poursuivre mon examen. Ceux qui s'étaient emparés de moi se mirent à me tourner dans tous les sens, prenant l'un après l'autre mon visage dans leurs mains. Ils palpèrent mon manteau comme s'ils n'avaient jamais vu de tissu de leur vie. Avec leurs yeux agrandis et leurs joues creuses, ces evzones me rappelaient beaucoup les soldats que j'avais combattus deux jours avant ; il se trouvait quelques femmes parmi eux, mais pas de vieillards ni d'enfants. Au lieu d'armures, ils portaient des capes et des chemises de couleur argentée, et tenaient à la main des arquebuses de forme étrange dont le canon était tellement long que lorsque la crosse était posée à terre, leur gueule dépassait encore la tête des plus grands. Puis ils sortirent l'Autarque des débris de l'atmoptère. « Votre message a été intercepté, lui dis-je.

— Il est néanmoins arrivé à destination. » Il était trop faible pour faire un geste, mais en suivant la direction de son regard, je finis par découvrir des silhouettes mouvantes se découpant devant la lune.

Elles donnaient littéralement l'impression d'avancer portées par ses rayons, tellement elles se rapprochaient rapidement, fondant droit sur nous. Leur tête était comme des crânes de femmes, ronde et blanche, couronnée d'une mitre faite d'ossements ; leurs mâchoires s'allongeaient en un bec recourbé, et portaient de petites dents pointues. Les ailes de ces créatures étaient d'une telle envergure qu'elles paraissaient n'avoir presque pas de corps ; elles devaient bien faire vingt coudées d'une extrémité à l'autre et n'émettaient pas le moindre bruit en battant ; mais alors que j'étais encore loin en dessous, je pus en sentir le vent.

(J'avais autrefois imaginé de telles créatures en train d'abattre les forêts de Teur et d'écraser ses villes. Ces pensées auraient-elles

contribué à les faire apparaître ?)

Les evzones semblèrent mettre un certain temps avant de se rendre compte de leur arrivée. Puis deux ou trois d'entre eux firent simultanément feu ; les boules de foudre, en convergeant, en touchèrent une, qui explosa en lambeaux, puis une autre, et une autre. Pendant quelques instants l'aveuglante lumière disparut, et quelque chose de froid et de mou me tomba dessus, me jetant à terre.

Lorsque je pus voir à nouveau, une bonne demi-douzaine d'Asciens avaient disparu, tandis que le reste tirait sur des cibles aériennes que je distinguais à peine. Une forme blanchâtre tomba de l'une d'elles ; je crus qu'elle allait exploser et je cachai ma tête dans mes bras, mais au lieu de cela, la coque de l'atmoptère retentit avec un bruit de cymbale. Un corps – un corps humain, brisé comme une poupée – venait de la frapper. Je ne vis pas de trace de sang.

L'un des evzones me força à me relever et m'enfonça le canon de son arme dans le dos pour me faire avancer. Deux hommes soutenaient l'Autarque comme m'avaient soutenu les femmes-chattes le matin même. Je me rendis compte que j'avais perdu tout sens de l'orientation. On voyait encore briller la lune, mais les nuages cachaient la plupart des étoiles. Je cherchai en vain des yeux la Croix ainsi que ces trois étoiles que, pour quelque mystérieuse raison, l'on appelle les Huit et que l'on voit en permanence à l'horizon méridional. Certains evzones étaient encore en train de tirer lorsqu'une flèche – ou une sagaie – à la pointe aveuglante vint exploser au milieu de nous en mille éclats aveuglants.

« Ça devrait aller », murmura l'Autarque.

J'étais en train de me frotter les yeux, avançant en trébuchant, mais trouvai tout de même le moyen de lui demander ce qu'il voulait dire.

« Pouvez-vous voir quelque chose ? Non, eux non plus. Nos amis là-haut... Les hommes de Vodalus, je crois... ne savaient pas que nos agresseurs étaient si bien armés. Ils sont maintenant devenus incapables de tirer efficacement, et dès que ce nuage passera devant le disque de la lune... »

Je ressentis une impression de froid, comme si un petit vent glacial descendu de la montagne était venu refroidir l'air tiède dans lequel nous baignions. Quelques instants à peine auparavant, j'étais au désespoir d'être tombé aux mains des soldats décharnés. Et maintenant j'aurais donné n'importe quoi pour être assuré de rester encore avec eux.

L'Autarque était à ma gauche, écroulé entre les deux evzones qui, pour mieux le soutenir, avaient mis leur arquebuse en bandoulière dans le dos. Sous mes yeux, sa tête roula de côté, et je compris qu'il était inconscient et peut-être même mort. « Légion », l'avaient appelé

les femmes-chattes : il n'était pas besoin d'être très futé pour mettre en rapport ce titre avec ce qu'il m'avait dit dans l'atmoptère. De même qu'en moi s'étaient confondus Sévérion et Thècle, de même plusieurs personnalités devaient s'être fondues en lui. Depuis la nuit où je le vis pour la première fois, lorsque Roche m'avait conduit à la Maison turquoise (un nom bizarre, dont je commençais peut-être à soupçonner la signification), j'avais déjà eu l'intuition de la complexité de sa pensée, comme nous devinons, même sous un éclairage insuffisant, la complexité d'une mosaïque avec sa myriade de fragments infinitésimaux qui, en se combinant, reproduisent le visage et les yeux fixes du Nouveau Soleil.

Il m'avait fait comprendre que j'étais destiné à lui succéder, mais quelle allait être la durée de mon règne ? Si absurde que cela ait pu paraître pour quelqu'un qui était non seulement prisonnier de l'ennemi, mais blessé et faible au point qu'une veille passée étendu sur l'herbe sans bouger m'aurait semblé le paradis, je me sentais dévoré par l'ambition. Il m'avait dit que je devais avaler la drogue et manger sa chair tant qu'il était encore vivant ; et moi qui l'aimais, j'aurais été jusqu'à arracher la mienne à la prise de ceux qui me détenaient, si j'en avais possédé la force, afin de m'emparer du luxe, de la pompe et du pouvoir que ce geste représentait. J'étais maintenant Sévérion et Thècle unis en un seul corps ; mais peut-être l'apprenti bourreau en haillons avait-il, sans bien s'en rendre compte, rêvé avec plus d'intensité à ces choses que la jeune exultante retenue en captivité à la cour. Je sus alors ce que la pauvre Cyriaque avait éprouvé dans les jardins de l'archonte ; mais son cœur eût éclaté si elle avait éprouvé avec autant de force ce que je ressentais en ce moment.

L'instant d'après, je ne voulais déjà plus. Quelque chose en moi chérissait cette intimité, au fond de moi, que même Dorcas n'avait pas pénétrée. Au plus profond des circonvolutions de mon cerveau, dans l'étreinte de leurs molécules, Thècle et moi avions été liés. Que tous ces autres – une douzaine ou un millier, car en absorbant la personnalité de l'Autarque, j'absorberais aussi celles de tous ceux qu'il avait lui-même incorporés – pénétrèrent là où nous nous trouvions serait, me semblait-il, comme la foule d'un bazar faisant irruption dans un boudoir. Je serrai plus étroitement le cœur de ma compagne contre moi, et je la sentis elle-même m'embrasser comme elle ne l'avait jamais fait.

La lumière de la lune diminua comme lorsque l'on ferme progressivement l'ouverture en forme d'iris d'une lanterne magique, jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'un seul et minuscule point, puis plus rien. Les evzones ascients continuèrent de faire feu de leurs arquebuses, lançant tout un réseau de rayons couleur lilas et héliotrope qui monta très haut dans l'atmosphère pour finalement

aller se planter comme autant d'aiguilles dans les nuages, mais sans résultat. Je sentis une brusque bouffée d'air chaud passer, puis quelque chose que je ne saurais décrire que comme un éclair noir. L'Autarque avait disparu, et une silhouette énorme se précipitait sur moi. Je me jetai à terre.

Peut-être ai-je touché le sol, mais je ne m'en souviens pas. L'instant d'après, pratiquement sans transition, je glissai dans les airs, tournant, montant très certainement, tandis qu'en dessous Teur n'était plus qu'une nuit plus profonde. Une main tendineuse, aussi dure que de la pierre et trois fois plus grande qu'une main humaine, m'enserrait par la taille.

Nous plongeâmes, tournâmes, dérapâmes, et glissâmes latéralement sur une invisible pente aérienne, puis, chevauchant une colonne d'air ascendante, montâmes jusqu'à ce que le froid me pique la peau et raidisse mes membres. Me tordant le cou pour regarder au-dessus de moi, je pus voir les inhumaines mâchoires blanches de l'entité qui m'emportait. C'étaient celles du cauchemar que j'avais fait voici des mois, lorsque j'avais partagé la couche de Baldanders, si ce n'est que dans le rêve j'étais sur son dos. À quoi tenait cette différence entre songe et réalité, je ne saurais le dire. Je criai (je ne sais plus quoi) et au-dessus de moi la chose ouvrit un bec en cimeterre pour chuintier.

Et d'en haut, également, me vint la voix d'une femme qui me lança : « Je t'ai maintenant restitué ce que tu m'avais donné devant la mine – tu es toujours en vie. »

Au-dessus de la jungle

C'est à la lueur des étoiles que nous touchâmes terre. L'impression était celle d'un réveil ; il me semblait que ce n'était pas le ciel, mais le pays du cauchemar que je laissais derrière moi. Comme tombe une feuille, l'immense créature s'était mise à décrire des cercles de plus en plus étroits dans des couches d'air dont la température augmentait régulièrement, jusqu'à ce que je puisse sentir l'odeur caractéristique du jardin de la Jungle : mélange de vie verdoyante et de bois pourrissant, avec les parfums émanant de vastes fleurs cireuses sans nom.

Le noir sommet d'une ziggourat s'élevait au-dessus de la canopée – partiellement habillée de vert, car les arbres poussaient aussi dans les fissures de ses parties ruinées comme des champignons sur une vieille souche. C'est là que nous nous posâmes, aussi délicatement que si nous étions sans poids ; aussitôt, nous fumes entourés de torches et de voix excitées. J'avais encore la tête qui me tournait d'avoir respiré l'air glacé et raréfié de l'altitude.

Des mains humaines remplacèrent les griffes qui m'avaient si longtemps tenu. Nous longeâmes des corniches, et descendîmes des volées de marches branlantes jusqu'à ce que je me retrouve enfin devant un feu de l'autre côté duquel se tenait Vodalus, toujours aussi beau, l'expression impassible, assis, près de sa compagne au visage en forme de cœur, Théa, notre demi-sœur.

« Qui est-ce ? » demanda Vodalus.

J'essayai de lever les bras, mais ceux qui m'accompagnaient retinrent mon mouvement. « Suzerain, dis-je alors, vous devriez me reconnaître. »

Venue de derrière moi, la voix que j'avais entendue dans les airs

s'éleva à nouveau. « L'homme pour lequel j'ai payé le prix, l'assassin de mon frère. Pour lui, avec Héthor qui me sert, je vous ai servi.

— Alors pourquoi me l'as-tu amené ? Il est à toi. Craignais-tu qu'en le voyant, je ne regrette l'accord que nous avons conclu ? »

Peut-être étais-je plus fort que je n'en avais l'impression. Peut-être ai-je seulement surpris l'homme qui se trouvait à ma droite à un moment où il n'était pas sur ses gardes. Quoi qu'il en fût, je réussis à me tourner et, le déséquilibrant, à le jeter dans le feu, où ses pieds firent voler des tisons.

Derrière moi se tenait Aghia, nue jusqu'à la ceinture, avec Héthor un peu en retrait exhibant ses vieilles dents pourries, tandis qu'il caressait la poitrine d'Aghia de ses mains. Je tentai de fuir. Aghia me frappa de sa main ouverte. Je sentis ma joue s'ouvrir, puis une douleur brûlante, enfin le sang qui coulait.

J'ai depuis appris que cette arme curieuse s'appelait une *lucivee* et que Aghia la détenait parce que Vodalus avait formellement interdit le port d'arme en sa présence, ses gardes du corps exceptés. À la voir, ce n'est qu'une petite barre de métal, avec un anneau pour le pouce et un autre pour le petit doigt, dotée de quatre ou cinq courtes lames recourbées que l'on peut cacher dans le creux de sa main. Rares, cependant, sont ceux qui ont échappé à sa morsure.

Je fus l'un de ceux-là. Au bout de deux jours, je me réveillai dans une pièce nue et fermée à clef. Peut-être existe-t-il, pour chaque personne, une pièce plus familière que toutes les autres : pour un prisonnier, c'est toujours une cellule. Moi qui avais travaillé à l'extérieur de tant de cellules, à faire passer des plateaux de nourriture aux fous et aux défigurés, savais maintenant, une fois de plus, ce que c'était que d'être enfermé. À quoi cette ziggourat avait été autrefois destinée, je n'ai jamais pu le deviner ; peut-être à servir de prison, après tout ? Mais elle aurait pu aussi bien être un temple, ou bien l'atelier d'un art désormais perdu. Ma cellule faisait environ deux fois la taille de celle que j'avais occupée dans les sous-sols de la tour des bourreaux : six pas de large pour dix de long. Abandonnée contre le mur, se trouvait sa porte primitive, fabriquée dans un alliage qui brillait encore, mais inutilisable par les geôliers de Vodalus, car le mystère de son système de fermeture leur échappait. L'entrée était fermée par une autre plus récente, assez grossièrement taillée dans le bois extrêmement dur de l'une des essences de la jungle. Très haut dans le mur décoloré s'ouvrait une fenêtre – tel n'était pas son rôle à l'origine, à mon avis –, qui n'était qu'une minuscule ouverture circulaire à peine plus grosse que mon bras, et d'où provenait la seule clarté qui éclairait la cellule.

Il me fallut récupérer pendant encore trois jours avant d'avoir

suffisamment de force pour sauter, et, en m'accrochant de la main à son rebord inférieur, pour être capable de me hisser à sa hauteur et de jeter un coup d'œil à l'extérieur. La première fois que j'y arrivai, je ne vis qu'une sorte de paysage de verdure moutonneuse ponctué de papillons – un décor tellement différent de ce que j'attendais que je crus un instant avoir perdu la raison, et faillis lâcher prise tant fut grand mon étonnement. Il s'agissait, comme je finis par m'en rendre compte, du royaume aérien du sommet des arbres, où des géants de plus de dix chaînes déploient la prairie de leur feuillage, que seuls les oiseaux fréquentent, d'habitude.

Un vieillard au visage intelligent mais à l'expression malveillante avait pansé ma joue et changé les bandages de ma jambe. Un peu plus tard, il vint avec un jeune garçon d'environ treize ans, et brancha le système sanguin de l'enfant sur le mien, jusqu'à ce que les lèvres de ce dernier prennent la couleur du plomb. Je demandai au vieux mire d'où il venait, et celui-ci, pensant vraisemblablement que j'étais natif de la région, me répondit : « De la grande ville du Sud, dans la vallée du fleuve qui coule des régions froides. C'est un fleuve plus long que le vôtre, appelé le Gyoll ; mais ses inondations sont moins violentes.

— Vous êtes très habile, remarquai-je. C'est la première fois que j'ai connaissance d'une telle opération. Je me sens déjà nettement mieux, et préférerais que vous arrêtiez avant que le garçon meure. »

Le vieil homme lui pinça la joue. « Il s'en remettra rapidement – assez tôt pour me chauffer le lit, cette nuit. À cet âge, il n'y a pas de problème. Non, ce n'est pas ce que vous croyez ! Je dors à côté de lui simplement parce que l'haleine des jeunes est un reconstituant pour ceux qui ont accumulé les années. Voyez-vous, la jeunesse est une maladie, et on peut espérer la contracter sous une forme bénigne... Comment va votre blessure ? »

Il n'aurait pu trouver meilleure formule de dénégation – admettre ouvertement son vice aurait pu tenir à quelque désir pervers de faire croire à la pérennité de ses capacités sexuelles – pour me convaincre de sa pédophilie. Je lui répondis la vérité, à savoir que ma joue droite était encore insensible, mis à part une légère sensation de brûlure aussi agaçante qu'une démangeaison, tout en me demandant laquelle de ses charges coûtait le plus au malheureux enfant.

Le vieil homme défit mon pansement, et m'appliqua une nouvelle couche du même onguent brun et puant qu'il avait utilisé précédemment. « Je reviendrai demain, me dit-il. Je pense cependant que vous n'aurez plus besoin des services de Marnas. Vous récupérez remarquablement bien. Son Exaltation » (ajouta-t-il avec un mouvement de tête pour montrer que c'est avec ironie qu'il faisait allusion à la stature d'Aghia) « sera tout à fait ravie. »

Posant ma question en m'efforçant de ne pas avoir paru la

préméditer, je lui dis espérer que tous ses malades se portaient aussi bien que moi.

« Vous faites allusion au délateur amené ici en même temps que vous ? Il est aussi bien que possible. » Il se détourna en me répondant, afin que je ne puisse voir son expression effrayée.

Dans l'espoir de gagner un peu d'influence sur lui, afin de pouvoir indirectement aider l'Autarque, je louai immodérément son habileté et sa science, finissant par dire que je ne comprenais pas comment un médecin de son talent s'était fourvoyé avec des individus aussi mauvais.

Il me regarda attentivement, et son visage prit une expression sérieuse. « Pour la connaissance. Nulle part ailleurs un homme de ma profession ne pourrait apprendre ce que j'apprends ici.

— Vous voulez parler de la nécrophagie ? Cela m'est aussi arrivé une fois, mais on ne vous en a peut-être pas informé.

— Non, non. Les hommes de savoir – en particulier dans le domaine qui est le mien – la pratiquent couramment et d'habitude avec d'excellents résultats, car nous choisissons soigneusement nos sujets et nous nous réservons les tissus à la plus grande rétention. Les connaissances que je recherche ne peuvent pas s'acquérir de cette façon, car personne, parmi les morts récents, ne les possédait. Et personne, peut-être, ne les a jamais possédées. »

Il s'était appuyé contre le mur tout en parlant, et semblait s'adresser à quelque présence invisible tout autant qu'à moi. « Les sciences stériles du passé n'ont conduit à rien de bon, si ce n'est à épuiser les ressources de la planète et à détruire les races qu'elle portait. Elles n'ont été fondées que dans le simple but d'exploiter les énergies brutes et les substances matérielles de l'univers, sans se préoccuper de leurs attractions, de leurs antipathies et de leurs destinées finales. Regardez ! » Il plaça sa main dans le rayon de soleil qui tombait de la haute fenêtre circulaire. « Voici de la lumière. Vous allez me dire qu'il ne s'agit pas d'une entité vivante, en quoi vous êtes à côté de la question, car elle n'est pas moins, mais davantage. Sans occuper d'espace, elle remplit l'univers. Elle nourrit tout, et cependant se nourrit elle-même de destruction. Nous prétendons la contrôler, mais qu'est-ce qui nous prouve qu'elle ne nous cultive pas comme une vulgaire source de nourriture ? Pourquoi les forêts ne pousseraient-elles pas pour pouvoir prendre feu, et pourquoi les hommes et les femmes ne seraient-ils pas nés pour allumer les incendies ? N'est-il pas possible que la prétention que nous avons de maîtriser la lumière soit aussi absurde que la prétention qu'aurait le blé de nous maîtriser, sous prétexte que nous préparons le sol pour lui et facilitons son union avec la chair de Teur ?

— Voilà qui est fort bien dit, en vérité, répondis-je. Mais vous

n'avez fait qu'esquiver ma question : pourquoi servez-vous Vodalus ?

— Une telle connaissance ne s'acquiert pas sans expériences. » Il sourit tout en parlant, et toucha l'épaule du jeune garçon. J'eus soudain la vision d'enfants en train de brûler. J'espère m'être trompé.

Cela se passait deux jours avant que je puisse regarder par la fenêtre. Le vieux mire ne revint pas. Était-il tombé en disgrâce ou bien avait-il été envoyé ailleurs – ou encore avait-il estimé que je n'avais plus besoin de ses soins –, je n'avais aucun moyen de le savoir.

Aghia vint une fois et, se tenant entre deux des femmes de la garde de Vodalus, me postillonna au visage lorsqu'elle se mit à me décrire les souffrances qu'avec Héthor elle avait inventées à mon intention, en prévision du jour où j'aurais retrouvé assez de force pour les supporter. Quand elle eut terminé de cracher sa haine, je lui fis très honnêtement remarquer que j'avais passé une bonne partie de ma vie à assister à des opérations bien plus terribles, et lui conseillai de se faire seconder par quelqu'un de compétent – sur quoi elle s'en alla.

Après quoi, je restai pratiquement seul, pendant plusieurs jours de suite. À chaque fois que je m'éveillais, j'avais l'impression d'être une personne différente : dans cette solitude, l'isolement dans lequel se trouvaient mes pensées au cours des intervalles obscurs du sommeil suffisait presque à me faire perdre le sens de mon identité. Tous ces Sévérien et toutes ces Thècle, cependant, ne cherchaient qu'une chose : la liberté.

Il nous était facile de nous réfugier dans nos souvenirs, et il nous arrivait souvent, par exemple, de revivre ces journées idylliques passées avec Dorcas lorsque nous nous rendions à Thrax, les jeux dans le labyrinthe bordé de haies derrière la villa de mon père et dans la Vieille Cour, ou la descente des Marches adamniennes en compagnie d'Aghia, qu'alors je ne savais pas être mon ennemie.

Mais souvent aussi, je m'obligeais à quitter le royaume des souvenirs pour réfléchir en boitillant dans la cellule, ou tout simplement pour guetter l'apparition d'un insecte dans le rayon de soleil, que je tentais pour m'amuser d'attraper au vol. J'échafaudais des plans d'évasion que ma condition physique rendait caducs. Je méditais sur certains passages du petit livre brun, et cherchais à les faire correspondre avec ce que j'avais moi-même vécu, afin d'obtenir quelque théorie générale des actions humaines qui puisse m'être utile, si jamais je parvenais à m'en tirer.

Si le mire, qui était un homme âgé, pouvait en effet continuer à rechercher la connaissance en dépit de l'imminence de sa mort, pourquoi, moi pour qui elle était bien plus imminente encore, apparemment, n'aurais-je pu trouver un certain réconfort à l'idée qu'elle était moins certaine ?

C'est pourquoi j'examinai en détail le comportement des magiciens, ou bien de l'homme qui m'avait interpellé à l'extérieur de la cahute de la fillette mourante ; et d'encore bien d'autres que j'avais connus, hommes et femmes, cherchant une clef qui m'ouvrirait tous les cœurs.

Je n'en trouvai aucune qui fût exprimable en quelques mots : « Les hommes et les femmes font ce qu'ils font à cause de ceci et de cela... » Les pièces du puzzle ne s'emboîtaient jamais, désir de puissance, concupiscence amoureuse, besoin d'être rassuré ou au contraire d'épicer son existence en la dramatisant. Je finis cependant par trouver un principe auquel je donnai le nom de principe de Primitivité, qui me paraît largement applicable, et qui, s'il n'est pas ce qui déclenche un comportement, semble au moins influencer la forme que prend ce comportement. On pourrait l'énoncer ainsi : *Les cultures préhistoriques se sont perpétuées pendant tant de kiliades, qu'elles ont modelé notre héritage de telle façon que nous sommes conduits à nous comporter comme si les conditions qui étaient les leurs prévalaient encore.*

Par exemple, la technologie qui aurait autrefois permis à Baldanders d'observer le comportement du hetman et des habitants des rives du lac n'était plus que poussière depuis des milliers d'années. Mais, pour avoir perduré pendant des millénaires, elle a en quelque sorte jeté un sort sur lui, sort qui fait qu'elle a gardé une partie de son efficacité, bien que n'existant plus.

De la même manière, nous avons tous en nous les fantômes de choses disparues depuis longtemps – villes tombées en ruine et machines merveilleuses. L'histoire que j'avais lue à Jonas lorsque nous étions emprisonnés ensemble (mais j'étais bien moins angoissé alors, et bénéficiais de sa présence amicale) le montrait clairement, et je la relus dans la ziggourat. L'auteur, ayant besoin d'une entité diabolique née de la mer, comme Abaïa et Érèbe, pour la placer dans un cadre mythique, lui attribue une tête comme un navire – seule partie de son corps que l'on voyait, le reste demeurant caché sous l'eau –, afin de l'arracher à sa réalité protoplasmique et d'en faire la machine qu'exigeaient les rythmes de son esprit.

Tout en me distrayant par ce genre de spéculations, je finis par me rendre compte que Vodalus n'occupait qu'irrégulièrement l'ancien bâtiment où j'étais enfermé. Bien que le mire n'eût plus reparu, comme je l'ai dit, pas plus qu'Aghia ne me rendait visite, j'entendais souvent des bruits de course dans les couloirs et les escaliers à l'extérieur de ma cellule et, de temps en temps, quelques mots lancés d'une voix forte.

Au moindre son, je me précipitais pour coller contre le panneau de bois de la porte celle de mes oreilles qui n'était pas prise dans un bandage ; souvent, même, j'anticipais un tel événement, restant assis

pendant des veilles dans l'espoir de surprendre des bribes de conversation susceptibles de m'apprendre quelque chose des plans de Vodalus. Et, alors que je tendais en vain l'oreille, je ne pouvais m'empêcher de penser aux centaines de clients qui, dans nos oubliettes, avaient dû faire la même chose, lorsque j'apportais leur plateau à Drotte, et avaient dû tendre l'oreille pour saisir les moindres paroles provenant de la cellule de Thècle pour résonner dans le couloir, dans les moments où je lui rendais visite.

Et les morts... J'avoue m'être parfois moi-même considéré comme mort ou presque. Les morts ne sont-ils pas enfermés dans des chambres souterraines plus petites que la mienne, par millions de millions ? Il n'est aucun secteur de l'activité humaine dans laquelle les morts ne soient infiniment plus nombreux que les vivants. La plupart des beaux enfants sont morts ; la plupart des soldats, la plupart des froussards ; les femmes les plus belles et les hommes les plus érudits : tous sont morts. Leur corps repose dans des cercueils, dans des sarcophages, en dessous de mausolées, n'importe où sous la terre. Leur âme hante notre esprit, et leur oreille se presse contre les os de notre front. Qui peut dire avec quelle intensité ils écoutent quand nous parlons, ou quels mots ils attendent ?

Face à Vodalus

Au matin du sixième jour, deux femmes vinrent me chercher. Je n'avais dormi que très peu la nuit précédente. Une chauve-souris suceuse de sang avait pénétré dans ma cellule par la petite ouverture, et si j'avais réussi à la chasser et à étancher le sang, elle n'avait pas cessé de se jeter sur moi, sans doute attirée par l'odeur de mes blessures. Encore maintenant, je ne peux me trouver dans un endroit où règne cette pénombre verdâtre, qui n'est en fait que le reflet de la lumière de la lune, sans m'imaginer que je la vois ramper comme une grosse araignée, puis sauter tout d'un coup en l'air.

Les femmes furent aussi surprises de me voir réveillé que je le fus de les voir apparaître : le jour se levait à peine. Elles me firent lever, et l'une d'elles me lia les mains tandis que l'autre tenait un poignard contre ma gorge. Cette dernière me demanda cependant si ma joue guérissait, puis ajouta qu'elle avait entendu dire que j'étais beau garçon, quand on m'avait amené.

« J'étais presque aussi près de la mort que je le suis actuellement », lui répondis-je. En vérité, si la commotion dont j'avais souffert au moment de l'écrasement de l'atmoptère n'était plus qu'un mauvais souvenir, mes deux blessures, à la jambe et au visage, étaient encore extrêmement douloureuses.

Les deux femmes me conduisirent auprès de Vodalus ; il ne se trouvait pas, comme je m'y attendais plus ou moins, dans une salle de la ziggourat, ni installé sur une estrade (à la façon dont je l'avais vu pour la première fois, siégeant en compagnie de Théa), mais dans une clairière prise, sur trois côtés, dans la boucle d'un cours d'eau paresseux. Il me fallut un moment – tandis que j'attendais qu'il en ait terminé avec l'affaire qu'il était en train de traiter – pour me rendre

compte que les eaux vertes de cette rivière coulaient dans une direction générale allant vers le nord-est, chose que je voyais pour la première fois ; tous les cours d'eau que j'avais rencontrés jusqu'ici se dirigeaient vers le sud ou le sud-ouest, pour aller se jeter dans le Gyoll, lui-même s'écoulant vers le sud-ouest.

Finalement, Vodalus inclina la tête dans ma direction, et l'on me poussa près de lui. Lorsqu'il se rendit compte que je pouvais à peine me tenir debout, il ordonna à mes gardes de réinstaller à ses pieds, puis de reculer hors de portée de voix. « Votre arrivée est quelque peu moins impressionnante que celle que vous nous fîtes dans la forêt au-delà de Nessus », commença-t-il.

Je dus l'admettre. « Mais, Sieur, je viens encore aujourd'hui comme j'étais venu alors, en tant que votre serviteur. Dans le même esprit que la première fois où je vous vis, épargnant à votre cou la lame d'une hache. Si c'est en haillons tachés de sang et les mains liées que je me présente devant vous, c'est que c'est ainsi que vous traitez ceux qui vous suivent.

— J'admets volontiers que vous avoir attaché les poignets est légèrement exagéré pour quelqu'un dans votre état. » Il esquissa un sourire. « Souffrez-vous ?

— Non, je ne sens plus la douleur.

— Ces liens sont tout de même inutiles. » Vodalus se leva et, prenant une lame étroite, il se pencha sur moi. De la pointe, il coupa le cordage.

D'un mouvement d'épaules, je le fis tomber complètement. J'avais l'impression d'avoir les mains percées de mille aiguilles.

Tout en se rasseyant, Vodalus me demanda si je n'allais pas le remercier.

« Vous ne m'avez jamais remercié, Sieur. Vous m'avez donné une pièce. Je dois en avoir une qui traîne là-dedans. » Je fouillai dans ma sabretache, à la recherche de l'une de celles que m'avait données Guasacht.

« Vous pouvez la garder, car je vais vous demander bien plus que cela. Etes-vous prêt à me dire qui vous êtes, en fait ?

— J'ai toujours été prêt à le faire, Sieur. Je suis Sévérían, ancien compagnon de la guilde des bourreaux.

— Mais à part d'être un ancien compagnon de cette guilde, n'êtes-vous rien d'autre ?

— Non. »

Vodalus poussa un soupir et sourit. Puis il se rencogna dans son siège et soupira à nouveau. « Mon serviteur Hildegrin vous a toujours tenu pour quelqu'un d'important. Lorsque je lui demandais pourquoi, il se lançait dans toutes sortes d'hypothèses, dont aucune ne m'a jamais paru convaincante. J'ai cru qu'il ne cherchait qu'à me soutirer

quelques asimis en se livrant à de l'espionnage facile. Et pourtant, il avait raison.

— Je n'ai été important pour vous qu'à une seule occasion, Sieur.

— Chaque fois que nous nous rencontrons, vous me rappelez que vous m'avez sauvé la vie. Savez-vous que Hildegrin a une fois sauvé la vôtre ? C'est lui qui a crié "Cours !" à votre adversaire, lorsque vous combattiez dans la ville. Vous étiez tombé, et l'autre aurait pu facilement vous frapper.

— Aghia est-elle ici ? demandai-je. Elle pourrait avoir envie de vous tuer, si elle savait cela.

— À part moi, personne ne peut vous entendre. Vous pourrez le lui dire plus tard, si vous voulez. Mais elle ne vous croira pas.

— Rien ne vous en assure. »

Son sourire s'élargit. « Très bien, je vous confierai à elle. Vous pourrez mesurer votre théorie à la mienne.

— Comme il vous plaira. »

D'un geste élégant de la main, il balaya mon acquiescement. « Vous vous imaginez pouvoir me contrer efficacement en ayant l'air d'accepter de mourir. Alors qu'en réalité, vous m'offrez le moyen idéal pour sortir d'un dilemme. Votre Aghia est venue accompagnée d'un thaumaturge de très grand talent. Comme prix de ses services, elle n'a demandé qu'une seule chose, à savoir que vous, Sévérin, de l'ordre des Enquêteurs de Vérité et des Exécuteurs de Pénitences, soyez remis entre ses mains, exclusivement. Or vous venez de prétendre être Sévérin, le bourreau, et personne d'autre ; je suis donc très embarrassé de ne pas faire droit à sa requête.

— Et qui donc souhaiteriez-vous que je sois ?

— J'ai, ou plutôt j'avais, devrais-je dire, un serviteur tout à fait excellent au Manoir Absolu. Vous le connaissez, bien entendu, puisque c'est à lui que vous avez transmis mon message. » Vodalus se tut quelques instants, et sourit à nouveau. « Il y a environ une semaine, nous en avons reçu un de lui. Il va de soi qu'il ne m'était pas ouvertement adressé, et il ne m'est parvenu que peu de temps avant qu'il sache où nous nous trouvions – c'est-à-dire pas très loin de lui. Savez-vous ce qu'il contenait ? »

Je secouai la tête.

« C'est bizarre, car vous deviez être avec lui à ce moment-là. Il disait se trouver dans un atmoptère qui venait de s'écraser – et que l'Autarque était dans l'appareil avec lui. Il aurait été stupide d'envoyer un tel message en temps normal, car il indiquait également ses coordonnées – et elles le situaient derrière nos lignes, comme il le savait très certainement.

— Vous feriez donc partie de l'armée ascienne ?

— Nous les assistons dans certaines missions de reconnaissance,

en effet. Je vois que vous êtes perplexe à l'idée que Aghia et le thaumaturge ont tué quelques soldats de notre camp pour s'emparer de vous. Inutile de vous en préoccuper. Leurs maîtres s'en soucient encore moins que je ne le fais, et ce n'était pas le moment de négocier.

— Cependant ils n'ont pas capturé l'Autarque. » Je ne suis pas un bon menteur, mais j'étais dans un tel état d'épuisement que je ne crois pas que Vodalus ait pu facilement lire sur mon visage.

Il se pencha en avant, et pendant quelques instants, ses yeux brillèrent comme si deux chandelles brûlaient au fond de ses orbites. « Il était donc là ! C'est merveilleux. Vous l'avez vu. Vous avez volé en sa compagnie dans l'atmosphère royal... »

Je secouai une fois de plus la tête.

« Voyez-vous, si ridicule que cela paraisse, j'ai craint un instant que ce ne fût vous. On ne sait jamais. Un Autarque meurt, un autre prend sa place – et le nouvel Autarque peut tout aussi bien être là pour un demi-siècle que pour quinze jours. Vous étiez donc trois dans l'appareil ? Pas davantage ?

— Non.

— À quoi ressemble l'Autarque ? Je veux le plus de détails possible. »

Je fis ce qu'il me dit où presque, décrivant le Dr Talos tel qu'il était apparu dans ce rôle au cours de la pièce.

« A-t-il pu échapper aux créatures du thaumaturge ainsi qu'aux Ascien ? Ou les Ascien ont-ils réussi à le capturer ? À moins que la femme et son vieil amoureux ne l'aient mis de côté pour eux-mêmes...

— Je vous dis que les Ascien ne l'ont pas pris. »

Vodalus sourit une fois de plus, mais sous ses yeux brillants, sa bouche faisait plutôt songer à un rictus de douleur. « Voyez-vous, reprit-il, j'ai vraiment pensé pendant un moment que vous pouviez être l'Autarque. Nous avons bien notre serviteur, mais il a été blessé à la tête, et il n'est jamais conscient plus de quelques instants. Il ne va pas tarder à mourir, je le crains. Mais lui m'a toujours dit la vérité, et Aghia prétend que vous étiez seul avec lui.

— Vous croyez que je suis l'Autarque ? Non.

— Je vous trouve pourtant changé, par rapport à l'homme que vous étiez.

— C'est vous-même qui m'avez fait prendre l'alzabo et, par là, la vie de la châtelaine Thècle. Je l'aimais. Pouviez-vous imaginer, dans ces conditions, qu'ingérer son essence n'allait pas m'affecter ? Elle est constamment avec moi, et je suis deux dans un seul corps. Cependant, je ne suis pas l'Autarque, qui en un corps est un millier d'êtres. »

Vodalus ne répondit rien, se contentant de fermer à demi les yeux, comme s'il avait redouté que j'en voie le feu. En dehors du clapotis des eaux de la rivière et du lointain murmure du petit groupe

d'hommes et de femmes en armes, qui tenaient de paisibles conciliabules à une centaine de pas de nous tout en nous jetant de temps en temps un coup d'œil, il n'y avait pas le moindre bruit. Puis un ara hurla, et vola d'une branche à l'autre.

« Je pourrais encore vous servir, finis-je par dire à Vodalus, si vous le permettiez. » Je ne fus pas certain d'être en train de mentir tant que les mots n'eurent pas franchi mes lèvres ; puis je fus envahi d'une impression d'ahurissement, et cherchai à comprendre comment de telles paroles, qui auraient été vraies dans le passé tant pour Sévérian que pour Thècle, pouvaient être devenues fausses aujourd'hui.

« *L'Autarque, qui en un corps est un millier d'êtres*, répéta Vodalus, citant mes paroles. C'est exact. Mais combien sommes-nous à le savoir ? Bien peu. »

En marche

Aujourd'hui, dernière journée que je passe au Manoir Absolu avant de partir, j'ai participé à une cérémonie religieuse solennelle. Les rituels de ce genre sont divisés en sept degrés, en fonction de leur importance, ou, comme préfèrent dire les heptarques, de leur « transcendance » ; un sujet dont j'ignorais tout à l'époque où j'étais prisonnier de Vodalus. Le degré inférieur, dit de l'Aspiration, est réservé aux actes de piété privés : prières prononcées intérieurement ou du moins pour soi-même, dépôt d'une pierre nouvelle sur un cairn et ainsi de suite. Les rassemblements et les requêtes publiques, qui, lorsque j'étais enfant, constituaient à mes yeux l'ensemble des manifestations religieuses institutionnelles, ne forment en réalité que le deuxième degré, celui de l'Intégration. La cérémonie à laquelle j'ai pris part ce matin, en revanche, se situe au septième degré, le plus élevé, appelé degré de l'Assimilation.

En concordance avec le principe de circularité, toutes les additions accumulées entre le premier et le sixième degré en avaient été supprimées. Il n'y avait pas de musique, et les tenues richement ornées de l'Assurance étaient remplacées par de simples robes amidonnées, dont les plis sculptés nous donnaient des allures d'icônes. Il ne nous est hélas plus possible, comme ce fut autrefois le cas, de célébrer cette cérémonie en portant la ceinture étincelante de la galaxie ; cependant, dans le but d'approcher au plus près du même effet, le champ gravitationnel de Teur était temporairement supprimé dans la basilique. Ce fut une sensation entièrement nouvelle pour moi, et qui me rappela – le sentiment de terreur en moins – cette nuit glaciale passée dans les montagnes, au cours de laquelle j'avais eu l'impression d'être sur le point de tomber du monde, impression que je

vais subir très réellement demain. Par moments, la voûte de la basilique me paraissait être son dallage, ou bien (ce que je trouvais encore bien plus perturbant) l'un des murs devenait plafond, si bien que si l'on levait les yeux par l'une des grandes fenêtres laissées ouvertes, on voyait un paysage alpestre suspendu à perte de vue dans le ciel. Si confondante qu'elle fût, cette vision inhabituelle n'en était pourtant pas moins vraie que celle qui nous est donnée ordinairement.

Chacun des participants s'était transformé en soleil ; décrivant de grands cercles, des crânes couleur d'ivoire étaient nos planètes. J'ai dit qu'il n'y avait pas de musique, ce qui n'était pas entièrement vrai : car l'air qui passait par les orbites et entre les dents des crânes produisait un léger bourdonnement, un sifflement très doux. La note de ceux qui se trouvaient en orbite circulaire ou presque circulaire restait à peu près stable, seul le timbre se modifiait en fonction de leur révolution. Mais la chanson de ceux qui parcouraient un orbe elliptique enflait et diminuait tour à tour, le ronflement laissant place à un murmure, selon qu'ils s'approchaient ou s'éloignaient de moi.

Quelle sottise de ne voir dans ces orbites vides et dans ces calottes de marbre que l'image de la mort... Combien d'amis n'avons-nous pas parmi elles ! Le petit livre brun, qui avait tant voyagé avec moi, et qui est le seul des objets que j'avais emportés de la tour Matachine à rester en ma possession, avait été composé, imprimé, cousu et relié par des hommes et des femmes sous la peau desquels se trouvaient ces mêmes structures osseuses. Et nous, submergés par leurs voix, agissant maintenant au nom de ceux qui représentent le passé, nous nous offrons, avec notre présent, aux éclats de lumière fulgurants du Nouveau Soleil.

À ce moment-là, alors que je me trouvais entouré des symboles les plus magnifiques et les plus chargés de significations, je ne pus cependant pas m'empêcher de penser à ce qu'était ma réalité alors que nous quitions la ziggourat au lendemain de mon entretien avec Vodalus, pour marcher (on m'avait placé sous la garde de six femmes, qui furent de temps en temps obligées de me porter) pendant une semaine, sinon davantage, au milieu des pestilences de la jungle. Je ne savais pas – et je l'ignore d'ailleurs toujours – si nous étions en train de fuir les armées de la Communauté ou celle des Ascien qui avaient été les alliés de Vodalus. Peut-être s'agissait-il tout simplement de rejoindre le gros des forces insurgées. Mes gardes se plaignaient de l'humidité et des gouttes qui tombaient constamment de la végétation, car l'eau rongeaient le métal de leurs armes et de leurs armures comme de l'acide ; elles trouvaient aussi la chaleur suffocante. Pour ma part, je ne me rendis compte ni de l'une ni de l'autre. Je me souviens d'avoir une fois baissé les yeux vers ma cuisse, et d'avoir remarqué avec étonnement qu'une partie des chairs avait disparu : mes muscles

apparaissaient comme des cordes, et je pouvais voir les articulations du genou comme on peut voir les roues et les engrenages d'un moulin.

Le vieux mire faisait partie du voyage, et me rendait visite deux ou trois fois par jour. Au début, il s'efforça de maintenir un pansement bien sec sur mon visage ; mais il ne tarda pas à constater que ses efforts étaient inutiles et il enleva tout, se contentant de passer régulièrement de son baume sur la plaie. Celle-ci resta donc ouverte, et du coup certaines de mes gardes refusèrent de me regarder ; lorsqu'elles devaient m'adresser la parole, elles restaient les yeux baissés. D'autres, au contraire, paraissaient tirer une certaine vanité d'être capables de regarder en face mon visage à demi déchiqueté. Elles se tenaient les jambes écartées (dans une attitude qu'elles avaient l'air de trouver martiale), la main gauche posée sur la poignée de leur épée, avec une désinvolture affectée.

Je leur parlais aussi souvent que je le pouvais. Non point parce que je les désirais – l'état de faiblesse auquel j'étais réduit par mes blessures m'avait ôté tout désir de ce genre –, mais parce que, au milieu de cette colonne qui s'avavançait sans ordre, je me sentais encore plus seul que lorsque je parcourais en solitaire le septentrion déchiré par la guerre, ou même que lorsque je patientais dans la cellule pleine de moisissure de l'ancienne ziggourat ; et puis aussi, parce que, dans quelque recoin absurde de mon esprit, j'espérais toujours pouvoir m'évader. Je les interrogeais sur tous les sujets imaginables sur lesquels elles pouvaient avoir quelques lumières, et j'étais régulièrement stupéfait de constater le petit nombre de points de rencontre qu'il y avait entre leur esprit et le mien. Aucune de ces six femmes ne s'était ralliée à Vodalus parce que, au lieu d'accepter l'état de stagnation de la Communauté, il voulait restaurer l'ordre ancien de progrès et de développement. Trois d'entre elles n'avaient fait que suivre un homme ; deux autres s'étaient engagées dans l'espoir d'assouvir une vengeance personnelle à la suite d'une injustice ; quant à la dernière, elle n'avait fait que fuir un beau-père détesté. À part celle-ci, toutes regrettaient de s'être engagées. Aucune ne savait avec précision d'où nous venions, et n'avait la moindre idée de l'endroit vers lequel nous nous dirigeions.

Comme guides, notre colonne disposait de trois sauvages : deux jeunes gens qui se ressemblaient tellement qu'ils auraient pu être frères et même jumeaux, et un homme beaucoup plus vieux, tout tordu par des difformités et par l'âge, qui portait constamment un masque grotesque. En dépit de l'importante différence d'âge et d'allure entre eux, tout trois me rappelaient l'homme nu que j'avais vu dans le jardin de la Jungle. Ils étaient tout aussi peu vêtus que lui, et avaient la même peau sombre aux reflets métalliques et les mêmes cheveux raides. Les deux plus jeunes portaient des zarbatanas plus longues que

leurs deux bras tendus, et disposaient de sacoches de dards tressées à la main avec du coton sauvage teinté d'ocre sombre, sans aucun doute, par le jus de quelque plante. Le vieillard s'appuyait sur un bâton aussi tordu que lui, surmonté d'une tête de singe desséchée.

C'est dans un palanquin couvert, situé bien plus en avant dans la colonne que je l'étais moi-même, que se trouvait l'Autarque ; le vieux médicastre m'avait fait comprendre qu'il était toujours en vie. Une nuit, alors que je me tenais accroupi auprès d'un maigre feu, tandis que mes gardes bavardaient entre elles, j'aperçus notre vieux guide (sa silhouette bossue et sa tête rendue énorme par le masque lui conféraient une allure à laquelle il n'était pas possible de se tromper) qui s'approchait du palanquin et se glissait en dessous. Il y passa un certain temps, puis le quitta en catimini. Ce vieillard passait pour être un *uturuncu*, un chaman capable de prendre la forme d'un tigre.

Cela faisait deux ou trois jours que nous avions quitté la ziggourat, sans rencontrer une seule route ni même le moindre chemin, lorsque nous tombâmes sur une véritable piste de cadavres. Il s'agissait d'Asciens que l'on avait complètement dépouillés ; ainsi dépourvus de tout leur équipement et de tous leurs vêtements, on aurait dit que leurs corps émaciés étaient tombés du ciel à l'endroit où ils gisaient. J'estimai pour ma part que leur mort remontait à une semaine, mais l'humidité et la chaleur avaient sans aucun doute accéléré le processus de décomposition, et ce délai était en réalité peut-être beaucoup plus court. La cause du décès était rarement apparente.

Jusqu'ici, nous n'avions vu que fort peu d'animaux d'une taille supérieure à celle des scarabées grotesques qui, la nuit, venaient bourdonner autour de nos feux. Les oiseaux que l'on entendait s'interpeller au sommet des arbres restaient la plupart du temps invisibles, et si les chauves-souris suceuses de sang nous avaient rendu visite, leurs ailes d'encre se confondaient avec l'obscurité oppressante de la nuit. Mais maintenant, on aurait dit que nous nous déplaçons au milieu d'une armée d'animaux, attirée par l'odeur des cadavres comme des mouches par la dépouille d'une bête de somme. Il ne se passait pas une veille sans que nous entendions un bruit d'os broyés par de puissantes mâchoires, et la nuit, on voyait parfois briller –, au-delà du cercle de lumière de nos feux – une paire d'yeux verts ou écarlates, dont certains étaient écartés de deux bonnes paumes. Il n'était guère pensable que tous ces charognards gorgés de nourriture songeassent à nous attaquer ; néanmoins, mes gardes firent doubler les sentinelles, et celles qui dormaient conservaient leur corselet sur elles et avaient le cotel à la main.

Chaque jour, les cadavres étaient un peu plus récents, jusqu'à ce

que nous tombions sur des individus encore vivants. Le crâne rasé et le regard halluciné, une folle se jeta dans notre colonne, un peu en avant de l'endroit où je me trouvais, hurlant des paroles incompréhensibles, avant de se précipiter entre les arbres. Nous l'entendîmes crier à l'aide, pleurer et vociférer des mots n'ayant aucun sens, mais Vodalus interdit que l'on s'écartât. Ce même après-midi, nous plongeâmes littéralement (comme on aurait pu dire que nous avions plongé dans la jungle) dans la horde ascienne.

Notre colonne était constituée de chargements de matériel et de provisions gardées par un escadron féminin ; à sa tête se trouvaient Vodalus et ses gens, plus quelques-uns de ses aides avec leur suite personnelle. En tout, c'est à peine s'il y avait un cinquième de ses forces ; mais si tous ses insurgés avaient été présents, et si chaque soldat avait été multiplié par cent, son armée aurait encore été comme une coupe d'eau dans le Gyll.

Ceux que nous rencontrâmes en premier appartenaient à l'infanterie. L'Autarque m'avait expliqué, je m'en souvenais, qu'on ne leur donnait leurs armes que lorsque la bataille était imminente ; si c'était vrai, leurs officiers devaient penser que tel était bien le cas ou presque. J'en vis des milliers équipés de bardiches, si bien que je finis par croire que toute leur infanterie en était dotée ; puis, comme la nuit tombait, nous en vîmes encore d'autres milliers portant des demi-lunes.

Comme notre progression était plus rapide que la leur, nous nous avançons de plus en plus profondément au milieu de leurs forces ; mais nous nous arrê tâmes pour camper avant eux (si tant est qu'ils aient campé), et toute la nuit, ou du moins jusqu'à ce que je m'endorme, je pus entendre leurs cris rauques et le bruit de leurs pas. Au matin, il n'y avait plus que des morts et des mourants autour de nous, mais une veille environ après notre départ, nous rattrapions les traînants.

Ces soldats ascien s avaient une rigidité et un dévouement à l'ordre, dénué de toute volonté personnelle, comme je n'en ai jamais vu nulle part. Cette attitude ne me parut pas venir d'un état d'esprit ou d'une discipline tels que je les comprends. Ils semblaient plutôt obéir comme s'ils étaient totalement incapables d'envisager de se comporter autrement. Presque tous nos soldats portaient plusieurs armes – ne serait-ce qu'une arme à énergie de petit calibre et un long couteau : parmi les schiavoni, je faisais figure d'exception pour n'avoir eu rien d'autre que mon cimeterre. Mais je ne vis jamais un Ascien porter plus d'une arme, et la plupart de leurs officiers n'en portaient aucune, comme s'ils n'éprouvaient que mépris pour le combat lui-même.

Autarque de la Communauté

Vers le milieu de la journée, nous avions de nouveau laissé derrière nous ceux que nous avions dépassés la veille dans l'après-midi, et arrivâmes en vue du train des équipages. Je crois bien que nous fûmes tous aussi stupéfaits de découvrir que les forces énormes que nous venions de remonter n'étaient rien de plus que l'arrière-garde d'une armée infiniment plus considérable.

Comme bêtes de somme, les AscienS employaient des unitathères et des platybélodons. Mêlées aux animaux, se déplaçaient des machines à six pattes, apparemment conçues pour les transports. Dans la mesure où je pouvais en juger, les conducteurs ne faisaient pas de différence entre ces appareils et les montures ; qu'une bête tombe et qu'il soit impossible de la faire se relever, ou qu'une machine s'effondre et soit incapable de se remettre d'aplomb, et l'une comme l'autre étaient abandonnées après que leur chargement eut été redistribué sur les autres. Apparemment, les AscienS ne cherchaient pas à récupérer la viande des animaux, pas plus que les pièces détachées des machines.

Un peu plus tard dans l'après-midi, une grande agitation s'empara de notre colonne, mais ni mes gardes ni moi-même ne fûmes en mesure d'apprendre pour quelle raison. On vit remonter à toute vitesse Vodalus en personne, ainsi que plusieurs de ses lieutenants ; après quoi, il y eut d'incessantes allées et venues entre l'arrière et l'avant de notre troupe. Nous ne fîmes pas halte pour bivouaquer lorsque tomba la nuit, mais continuâmes notre progression en compagnie des AscienS. On fit distribuer des torches, et comme je n'avais pas d'arme à porter et que j'avais tout de même repris quelques forces, je m'en chargeai ; elles me donnaient l'illusion de

commander aux six épées qui m'entouraient.

Vers minuit, pour autant que je pouvais juger, nous nous arrê tâmes. Mes gardes trouvèrent un peu de bois mort, que nous allumâmes à l'aide d'une torche. Nous étions sur le point de nous étendre, lorsqu'un messenger vint faire lever les porteurs du palanquin, en avant de nous, et les fit partir au jugé dans l'obscurité. À peine s'étaient-ils mis en route qu'il se précipitait vers nous, pour échanger quelques mots rapides, à voix basse, avec la sergente de mes gardes. On me lia aussitôt les mains, ce qui ne m'était pas arrivé depuis mon entrevue avec Vodalus, et nous partîmes au petit trot derrière le palanquin. Nous dépassâmes la tête de la colonne, reconnaissable au minuscule pavillon qui abritait la châtelaine Théa, sans nous arrêter ; bientôt, nous étions en train d'errer au milieu des myriades d'Asciens du corps d'armée principal.

Leur quartier général se trouvait sous un dôme de métal. Je suppose qu'il devait s'abattre ou se plier comme une tente, mais il avait l'air aussi solide et permanent qu'un bâtiment en dur. Noir à l'extérieur, il était éclairé à l'intérieur par une lumière diffuse et pâle, dont je ne vis pas la source lorsque l'on nous fit entrer. Vodalus était déjà là, raide, déférent. Le palanquin était posé près de lui, les rideaux ouverts, et l'on voyait le corps immobile de l'Autarque. Au centre du dôme, trois femmes étaient assises autour d'une table basse. Aucune d'elles ne regarda Vodalus, le palanquin ou moi-même lorsque l'on m'introduisit, si ce n'est pour nous jeter un vague coup d'œil occasionnel. Des piles de papiers étaient posées devant elles, mais elles ne les compulsaient pas, se regardant mutuellement. Elles ressemblaient beaucoup aux autres Asciens, mis à part que leurs yeux n'avaient pas cette expression de folie et qu'elles étaient moins émaciées.

« Le voici, dit Vodalus en me voyant. Vous les avez tous les deux devant vous. »

L'une des Asciennes s'adressa aux deux autres dans leur langue. Les deux femmes acquiescèrent, et celle qui venait de parler reprit : « Seul celui qui agit contre le peuple doit se voiler la face. »

Comme le silence se prolongeait, Vodalus me souffla : « Répondez-leur !

— Répondre quoi ? Elles n'ont pas posé de question.

— Qui est l'ami du peuple ? récita alors l'Ascienne. Celui qui aide le peuple. Qui est l'ennemi du peuple ? »

Parlant à toute vitesse, Vodalus me demanda : « En tenant compte de tout ce que vous savez, pouvez-vous ou non me dire si c'est vous, ou l'homme inconscient étendu ici, qui êtes à la tête des peuples de la partie méridionale de cet hémisphère ?

— Non », répliquai-je. Il m'était facile de mentir, car d'après ce

que j'avais pu voir, l'Autarque était loin d'être à la tête de tous les peuples de la Communauté. À l'intention de Vodalus, je murmurai dans ma barbe : « À quel jeu jouez-vous ? S'imaginent-elles que je répondrais la vérité si j'étais vraiment l'Autarque ? »

— Tout ce que nous disons est retransmis vers le nord. »

L'une des Asciennes restées jusqu'ici silencieuses prit à son tour la parole, faisant à un moment donné un geste dans notre direction. Quand elle eut terminé, les trois femmes s'installèrent dans une immobilité sépulcrale. Elles me donnaient l'impression d'entendre une voix qui restait inaudible pour mon oreille, et de ne pas oser bouger tandis qu'elle s'exprimait ; mais peut-être étais-je victime de mon imagination. Vodalus tambourinait sur le bras de son siège, je cherchais une meilleure position pour soulager ma jambe blessée, et la poitrine étroite de l'Autarque se soulevait péniblement au rythme irrégulier de sa respiration : mais les trois femmes restaient aussi figées que des statues.

Finalement, celle qui avait parlé la première dit : « Chacun appartient au peuple. » À ces mots, les deux autres eurent l'air de se détendre.

« Cet homme est gravement malade, fit remarquer Vodalus en montrant l'Autarque. Il s'est montré pour moi un serviteur fort utile, mais je crains bien que cette utilité ne soit sur le point de prendre fin. Quant à l'autre, je l'ai promis à l'un des miens.

— Le mérite du sacrifice revient à celui qui, sans souci de ses souhaits personnels, met tout ce dont il dispose au service du peuple. » Au ton de voix de l'Ascienne, il était clair qu'il n'y avait plus de discussion possible.

Vodalus me regarda et haussa les épaules, puis se leva et quitta le dôme. Presque aussitôt un groupe d'officiers asciens portant des fouets y pénétrait.

Nous nous retrouvâmes emprisonnés dans une tente ascienne dont la taille était peut-être le double de ma cellule dans la ziggourat. Il y avait un feu, mais aucun matériel de couchage, et les officiers qui avaient transporté l'Autarque l'avaient simplement laissé tomber sur le sol, près du foyer. Après avoir réussi à me libérer les mains, j'essayai de l'installer plus confortablement, l'étendant sur le dos dans la position qu'il avait dans le palanquin, et disposant ses bras le long de son corps.

Autour de nous, l'armée faisait silence, du moins autant que le peuvent des soldats asciens. De temps en temps s'élevait un cri lointain – venant, semblait-il, de quelqu'un en train de rêver –, mais sinon, il n'y avait pas d'autre bruit que les pas tranquilles des sentinelles devant la tente. Je ne saurais dire l'impression d'horreur

que me faisait alors la seule idée d'être envoyé dans le Nord. À voir les figures émaciées à l'expression sauvage des Ascien, la perspective de me retrouver face à face, vraisemblablement jusqu'à la fin de mes jours, avec ce qui les avait rendus fous me paraissait un sort plus horrible que celui qu'on imposait aux clients dans la tour Matachine. J'essayai de soulever le bas de la tente, songeant que les soldats, au pire, m'ôteraient la vie, mais les rebords en étaient soudés au sol par un procédé mystérieux. Les quatre parois étaient faites d'une substance lisse mais résistante, impossible à déchirer – et le rasoir de Milès m'avait été enlevé par ma garde féminine. J'étais sur le point de me précipiter sur l'ouverture pour l'enfoncer, lorsque la voix maintenant familière de l'Autarque murmura : « Attends. » Je me jetai à genoux auprès de lui, craignant tout d'un coup que notre conversation ne fût espionnée.

« Je pensais que vous... que vous dormiez.

— Je suppose que j'ai été la plupart du temps dans le coma. Mais quand ce n'était pas le cas, je faisais semblant d'y rester plongé, afin que Vodalus ne me questionne pas. Vas-tu t'évader ?

— Pas sans vous, Sieur. En tout cas pas maintenant. Je vous croyais à l'article de la mort.

— Tu n'étais pas tellement loin de la vérité... je n'en ai que pour un jour, tout au plus. Oui, je pense que c'est ce qu'il y a de mieux à faire : tu dois t'échapper. Le père Inire se trouve avec les insurgés. Il devait t'apporter tout ce qui est nécessaire, puis t'aider à sortir de là... Mais nous ne sommes plus au même endroit... n'est-ce pas ? Il se peut qu'il ne puisse rien pour toi actuellement. Ouvre ma robe. La première chose dont tu as besoin est dissimulée dans ma ceinture. »

Je fis ce qu'il me dit ; mes doigts effleurèrent une peau aussi froide que celle d'un cadavre. Près de sa hanche gauche, je vis dépasser un manche d'argent à peine plus gros qu'un doigt de femme. Aussitôt, je tirai l'arme ; la lame ne faisait pas une demi-paume de long, mais elle était épaisse et solide et, sous mon doigt, son fil avait cet affûtage mortel que je n'avais jamais plus éprouvé depuis que la massue de Baldanders avait fait voler *Terminus Est* en éclats.

« Tu ne dois pas partir tout de suite, murmura l'Autarque.

— Je ne vous quitterai pas tant que vous vivrez, répondis-je. Douteriez-vous de moi ?

— Ensemble nous vivrons, ensemble nous partirons. Tu connais l'abomination... » Sa main se referma sur la mienne. « La nécrophagie... la dévoration des vies terminées. Mais il existe un autre procédé que tu ignores, ainsi qu'une autre drogue. Il faut que tu la prennes et que tu l'avales ; après, tu mangeras les cellules vivantes de mon cerveau, sous le front. »

Sans doute ai-je eu un mouvement de recul, car sa main se serra

plus fort sur la mienne.

« Lorsque tu approches une femme, tu lances la vie en son corps afin que naisse peut-être une nouvelle vie. Lorsque tu feras ce que je viens de t'ordonner, ma vie et la vie de tous ceux qui vivent en moi continueront d'exister en toi. Ces cellules pénétreront dans ton propre système nerveux et s'y multiplieront. La drogue se trouve dans la petite fiole que je porte autour de mon cou, et cette lame est capable d'écarter les os de mon crâne comme du bois de pin. J'ai eu l'occasion de l'utiliser, et je t'en fais la promesse. Te souviens-tu comment tu as juré de me servir, quand j'ai refermé le livre ? Utilise ce couteau sur-le-champ, et fais aussi vite que possible. »

J'acquiesçai, et promis.

« Cette drogue est plus forte que tout ce que tu as pu essayer jusqu'ici. Et si, à part la mienne, elles seront toutes à peine sensibles, des centaines de personnalités vont t'envahir... Nous sommes bien des vies.

— Je comprends, dis-je.

— Les AscienS lèvent le camp à l'aube. Pourrait-il y avoir plus d'une veille avant la fin de la nuit ?

— J'espère bien que vous vivrez toujours au point du jour, Sieur, et pendant bien des veilles encore. Que vous recouvrierez la santé.

— Il faut absolument que tu me tues avant que Teur ait tourné sa face vers le soleil. Alors, je vivrai en toi... je ne mourrai jamais. En ce moment, je ne survis que par un acte de volonté ; je quitte cette vie tout en te parlant. »

À ma grande surprise, je sentis des larmes couler sur mes joues. « Je vous ai détesté dès l'enfance, Sieur. Je ne vous ai jamais porté tort, mais je l'aurais fait si je l'avais pu. Et voici que je vous pleure. »

Sa voix avait baissé au point de n'être pas plus forte que le grésillement d'un grillon. « Tu avais raison de me détester, Sévérien. J'ai défendu... comme tu les défendras... tant de choses injustes ou fausses.

— Pourquoi ? demandai-je. *Pourquoi ?* » Je m'étais agenouillé complètement auprès de lui.

« Parce que toutes les autres seraient encore pires. Jusqu'à ce que se manifeste le Nouveau Soleil, nous n'avons qu'à choisir de moindres maux. Tout a été essayé, et tout a échoué... La mise en commun de tous les biens... le règne du peuple... tout. Tu souhaites le progrès ? Les AscienS le détiennent. Ils en sont assourdis, et rendus déments par la mort de la Nature jusqu'à être prêts à accepter comme dieux Érèbe et les autres. Nous laissons l'humanité stagner... dans la barbarie. L'Autarque protège le peuple des exultants... et les exultants... le protègent de l'Autarque. Ils se consolent avec la religion. Nous avons fermé les routes pour paralyser l'ordre social... »

Ses yeux se fermèrent. Je posai ma main sur sa poitrine pour sentir les battements affaiblis de son cœur. « Jusqu'à ce que le Nouveau Soleil... » Tel était donc ce à quoi j'avais voulu échapper – non pas Aghia, Vodalus ou les Ascien. Aussi doucement que je pus, je retirai la chaîne qu'il avait autour du cou ; puis je débouchai la fiole et avalai la drogue. Enfin, avec la petite lame rigide, je fis ce qu'il y avait à faire.

Lorsque ce fut terminé, je le recouvris de la tête aux pieds de sa robe couleur de safran et suspendis la fiole vide autour de mon propre cou. L'effet de la drogue était aussi violent qu'il m'en avait averti. Toi qui lis ces lignes, qui n'as peut-être jamais possédé plus d'une seule et unique conscience, tu ne saurais imaginer ce que c'est que d'en avoir deux ou trois, et encore au moins plusieurs centaines. Elles vivaient en moi et étaient joyeuses, chacune à leur manière, de savoir qu'elles possédaient une nouvelle existence. L'Autarque défunt, dont quelques instants avant je voyais encore le visage ensanglanté et mis en pièces, vivait de nouveau. Mes yeux et mes mains étaient aussi les siens, je savais tout des ruches et des abeilles du Manoir Absolu, ainsi que de leur caractère sacré – ces ouvrières qui se guident sur le soleil, et qui, grâce à la fertilité de Teur, produisent l'or le plus précieux. Je n'ignorais plus rien de l'itinéraire qui l'avait conduit au trône du Phénix, ni de son voyage vers les étoiles. Son esprit était le mien et enrichissait ma mémoire d'une tradition dont je n'avais jamais seulement soupçonné l'existence, ainsi que du savoir que d'autres lui avaient apporté. Le monde des phénomènes me paraissait obscur et vague, comme un dessin tracé sur le sable au-dessus duquel un vent instable vient tourner et gémir. L'aurais-je voulu, j'aurais été incapable de me concentrer sur lui, mais je n'en avais pas la volonté.

Le tissu noir de notre prison prit progressivement une teinte gris tourterelle, et les angles de son sommet se mirent à tourbillonner comme les prismes d'un kaléidoscope. J'étais tombé sans même m'en rendre compte, et gisais près du cadavre de mon prédécesseur. Tous mes efforts pour me relever n'aboutissaient qu'à me faire battre des poings contre le sol.

Je n'ai aucune idée du temps que je passai étendu ainsi. J'avais essuyé la lame du petit poignard – encore aujourd'hui *mon* poignard –, et l'avais caché comme il l'avait fait. Je me figurai de manière quasi hallucinatoire un moi composé de douzaines d'images superposées fendant la paroi et s'évanouissant dans la nuit : Sévérien, Thècle et des milliers d'autres en train de s'échapper. Ce fantasme était tellement réaliste, que je croyais par moments qu'il était la réalité ; mais régulièrement, alors que j'aurais dû être en train de courir entre les arbres en évitant les dormeurs exténués de l'armée des Ascien, je me

retrouvais sous la tente familière, le corps de l'ancien Autarque recouvert à côté de moi.

Des mains prirent les miennes. Je crus que les officiers étaient revenus avec leurs fouets et j'essayai de voir et de me lever pour éviter les coups. Mais une centaine de souvenirs sans liens firent irruption en moi, comme des tableaux que le propriétaire d'une galerie de quatre sous ferait défiler rapidement sous nos yeux : une course à pied, les gigantesques tuyaux d'un orgue, une figure géométrique aux angles numérotés, une femme conduisant une voiture à cheval.

Une voix dit : « Allez-vous bien ? Qu'est-ce qui vous est arrivé ? » Je sentis de la bave couler de mes lèvres, mais aucun mot ne suivit.

Les Corridors du Temps

Je reçus au visage un coup qui me laissa une impression de picotement.

« Qu'est-ce qui s'est passé ? Il est mort. Êtes-vous drogué ?

— *Oui, drogué.* » Quelqu'un d'autre était en train de parler, et au bout de quelques instants, je sus de qui il s'agissait : de Sévérían, le jeune bourreau.

Mais qui étais-je donc ?

« Lève-toi. Il faut que nous sortions de là.

— *La sentinelle.*

— Les sentinelles, me corrigea la voix. Il y en avait trois. Nous les avons tuées. »

J'étais en train de descendre un escalier aussi blanc que du sel, menant aux nénuphars, près de l'eau stagnante. À côté de moi, marchait une fille à la peau bronzée par le soleil et aux grands yeux en amande. Par-dessus son épaule, le visage sculpté d'un éponyme observait la scène. L'artiste l'avait taillé dans le jade ; on aurait dit un visage d'herbes pétrifiées.

« Est-il en train de mourir ?

— Il nous voit, maintenant, regardez ses yeux. »

Je sus où j'étais. Le bonimenteur n'allait pas tarder à passer la tête par l'ouverture de la tente pour me dire de m'en aller. « Au-dessus du sol, dis-je. Vous m'avez expliqué que je la verrais au-dessus du sol. Mais c'était facile. Elle est ici.

— Nous devons partir. » L'homme vert me prit par la main gauche et Aghia par la droite, et nous sortîmes.

Nous marchâmes longtemps, tout à fait comme j'avais envisagé de fuir, enjambant parfois le corps d'Asciens endormis.

« Ils postent très peu de sentinelles, murmura Aghia. Vodalus m'a dit qu'ils obéissent si aveuglément à leurs chefs, qu'ils ont beaucoup de difficultés à imaginer une attaque par surprise. Les nôtres les prennent souvent au dépourvu grâce à cela. »

Je ne compris pas et répétais comme un enfant : « Les nôtres... ? »

— Héthor et moi, nous n'allons plus combattre avec eux. Ce n'est plus possible, une fois que nous les avons vus. C'est avec toi que j'ai affaire. »

Je commençai à me retrouver moi-même, les esprits qui formaient mon esprit se mettant peu à peu en place. On m'avait autrefois expliqué que le terme « autarque » signifiait « qui se gouverne lui-même ». Je commençais à soupçonner pour quelles raisons on avait créé ce titre. « Tu voulais me tuer, dis-je. Et maintenant tu me délivres, alors que tu aurais pu facilement me frapper. » Je revis la dague à lame ondulée de Thrax vibrer dans le volet de bois de Casdoé.

« J'aurais pu te tuer encore plus aisément que ça. Les miroirs d'Héthor m'ont donné un ver, pas plus grand que ta main, qui luit d'une sorte de feu blanc. Je n'ai qu'à le lancer, et il tue, puis revient en rampant vers moi. C'est comme ça que j'ai tué les sentinelles une à une. Mais cet homme vert ne m'aurait pas laissé faire et, de toute façon, je ne le voulais pas. Vodalus m'a promis que je pourrais faire durer ton agonie pendant plusieurs semaines, et j'y tiens beaucoup.

— Tu me ramènes à lui ? »

Elle secoua la tête, et dans la faible lumière grise qui annonçait l'aube entre les feuilles, je vis ses boucles brunes danser sur ses épaules, comme lorsque je l'avais vue pour la première fois en train d'enlever les grilles de son magasin. « Vodalus est mort. Avec le ver à mes ordres, crois-tu que j'allais le laisser vivre après m'avoir trompée ? Il t'aurait fait disparaître, tandis que moi, je vais te laisser partir librement... J'ai quelque idée de l'endroit où tu vas te rendre. Mais tu finiras par retomber dans mes mains, comme lorsque nos ptériopes t'ont arraché à celles des evzones.

— Autrement dit, tu viens à mon secours parce que tu me hais », dis-je. Elle acquiesça. C'est de la même manière, je suppose, que Vodalus avait détesté cette partie en moi qui était l'Autarque.

Ou plutôt, il avait détesté la conception qu'il se faisait de l'Autarque, car, dans la mesure où il en était capable, il s'était montré loyal envers le véritable Autarque, qu'il croyait être son serviteur. Lorsque je n'étais qu'un marmiton dans les cuisines du Manoir Absolu, il y avait un cuisinier qui méprisait les exultants et les écuyers pour lesquels il travaillait ; si bien qu'afin de ne jamais encourir l'indignité d'avoir à subir leurs reproches, il préparait tous les repas avec un perfectionnisme fiévreux. Il fut finalement nommé chef de cuisine de

sa section. Je pensai à lui et tandis que je l'évoquais, la main d'Aghia, dont le poids s'était fait de plus en plus léger sur mon bras, disparut complètement. Je la cherchai des yeux, mais elle s'était évanouie ; j'étais seul avec l'homme vert.

« Comment se fait-il que vous vous trouviez ici ? lui demandai-je. Vous avez bien failli perdre la vie dans cette époque, et si je me souviens bien, vous ne pouvez survivre très longtemps sous notre soleil. »

Il sourit. Si ses lèvres étaient vertes, ses dents étaient très blanches, et ressortaient dans la faible lumière. « Nous sommes vos enfants, et nous ne sommes pas moins honnêtes que vous-même, bien que nous ne supprimions aucune vie pour nous nourrir. Vous m'avez donné la moitié de votre pierre à affûter, la pierre qui mord dans le fer et qui m'a rendu la liberté. Que pensiez-vous que j'allais faire lorsque ma chaîne serait tombée ?

— J'avais cru que vous retourneriez vers votre propre époque. » Les effets de la drogue s'étaient suffisamment atténués pour que je commence à craindre d'être entendu par les Ascien. Cependant, je ne voyais pas un seul soldat, mais seulement les fûts élancés et noirs des arbres de la forêt.

« Nous payons de retour nos bienfaiteurs. Je n'ai cessé de parcourir dans tous les sens les Corridors du Temps, cherchant un moment où vous seriez emprisonné comme moi, afin de vous sortir d'affaire. »

Je ne sus que répondre à cela, sur le moment. Puis je lui dis : « Vous ne pouvez imaginer quel effet bizarre cela me fait de savoir que quelqu'un était à la recherche de mon avenir afin de pouvoir saisir l'occasion de m'aider. Mais maintenant que nous sommes quittes, vous comprenez certainement que je ne vous ai pas secouru dans l'espoir de l'être par vous en retour.

— Et pourtant si. Vous vouliez mon aide pour retrouver la femme qui vient juste de nous quitter, celle que depuis vous avez plusieurs fois rencontrée. Cependant, je dois vous dire que je ne suis pas seul : il y en a d'autres comme moi qui explorent les Corridors – je vous en enverrai deux. De toute façon, l'équilibre n'a pas été réellement rétabli entre nous, car si je vous ai bien trouvé emprisonné, la femme vous a trouvé aussi, et vous aurait libéré sans mon aide. C'est pourquoi nous nous reverrons. »

Comme il disait ces mots, il lâcha mon bras et s'éloigna dans cette direction que je n'ai jamais pu voir jusqu'au jour où j'ai regardé s'évanouir le vaisseau au-dessus du château de Baldanders – et que je ne vis que tant qu'il s'y trouva quelque chose à voir. Il me tourna tout de suite le dos et se mit à courir, et, en dépit de la mauvaise clarté de l'aube naissante, je pus l'apercevoir longtemps en pleine course, sa

silhouette illuminée par des éclairs de lumière, intermittents mais réguliers. Il finit par devenir un simple point de pénombre ; mais à ce moment précis, alors que je pensais que ce point allait disparaître complètement, il se mit à grossir, si bien que j'eus l'impression qu'une chose énorme se précipitait vers moi le long de ce tunnel à l'angle étrange.

Ce n'était pas le vaisseau que j'avais déjà vu, mais un autre beaucoup plus petit. Il était cependant tellement grand que lorsqu'il se trouva intégralement pris dans notre champ de conscience, ses plats-bords touchaient plusieurs des troncs géants à la fois. La coque se dilata, et une coupée laissa le passage à un escalier, beaucoup plus court que celui de l'atmoptère de l'Autarque, qui vint se poser sur le sol.

En descendirent maître Malrubius et Triskèle, mon chien.

C'est à cet instant précis que je retrouvai la maîtrise de ma personnalité – ce qui ne m'était pas réellement arrivé depuis le soir où j'avais avalé l'aizabo et mangé la chair de Thècle. Non point que Thècle fût partie (et j'aurais été incapable de souhaiter la voir partir, bien qu'elle eût été, à de nombreux égards, une femme cruelle et sotte), ni que mon prédécesseur et les centaines d'esprits qu'il avait apportés avec lui se fussent évanouis. L'ancienne et toute simple structure de ma personnalité unique n'était plus ; mais la nouvelle structure complexe ne m'impressionnait plus et ne me faisait plus peur. C'était un labyrinthe, mais j'étais à la fois le propriétaire et le constructeur de ce dédale, et chacun de ses détours portait l'empreinte de mon pouce. Malrubius me toucha et, prenant ma main étonnée dans la sienne, il la porta à sa joue, qui était fraîche.

« Vous êtes donc bien réel, dis-je.

— Non. Nous sommes presque ce que tu crois que nous sommes – des puissances qui dominent la scène. Mais nullement des divinités. Tu es un acteur, je crois. »

Je secouai la tête. « Ne me reconnaissez-vous donc pas, Maître ? Vous m'avez instruit, lorsque j'étais un petit garçon, et depuis, je suis devenu compagnon de la guilde.

— Cependant, tu es aussi un acteur. Tu as tout autant le droit de te considérer comme l'un que comme l'autre. Tu venais juste de jouer lorsque nous t'avons parlé dans ce champ, près du Mur de Nessus, ainsi que la fois suivante, au Manoir Absolu. C'était une excellente pièce ; j'aurais bien aimé en voir la fin.

— Vous étiez dans le public ? »

De la tête, maître Malrubius acquiesça. « En tant que comédien, Sévérían, tu connais certainement la phrase à laquelle j'ai fait allusion il y a un instant. Elle se réfère à une force surnaturelle qui fait son apparition sur scène au dernier acte, afin que la pièce puisse bien se

terminer. On dit que seuls les mauvais auteurs y ont recours, mais ceux qui prétendent cela oublient qu'il vaut mieux voir une *puissance* descendre au bout d'une corde et avoir une fin heureuse que de ne rien avoir du tout, et que la pièce finisse mal. Voici notre corde – bien des cordes, en fait –, et un solide vaisseau, également. Monteras-tu à bord ?

— C'est la raison pour laquelle vous vous présentez sous cette forme ? demandai-je. Afin que je puisse avoir confiance en vous ?

— Oui, si tu veux. » Maître Malrubius eut un hochement de tête, et Triskèle, qui était resté assis à mes pieds, les yeux tournés vers moi, partit du trot inégal de ses trois pattes, sauta sur la rampe, s'arrêta à mi-chemin et se tourna pour me regarder : son bout de queue s'agitait, et il avait dans les yeux cette expression implorante des chiens.

« Je sais que vous ne pouvez être ce que vous paraissez être. Triskèle, à la rigueur : mais j'ai assisté à votre enterrement, Maître. Votre visage n'est pas un masque, mais il y a un masque quelque part, et sous ce visage, vous êtes ce que le commun appelle un cacogène – bien que le Dr Talos m'ait expliqué, une fois, que vous préfériez le nom de hiérodoule. »

Une deuxième fois, maître Malrubius posa sa main sur la mienne. « Nous ne t'abuserions pas si nous le pouvions. Mais j'espère que tu t'abuseras toi-même, pour ton bien et celui de Teur. Une drogue, en ce moment, engourdit ton esprit, plus que tu ne t'en rends compte ; tout comme ton esprit était sous l'empire du sommeil, quand nous avons discuté dans cette prairie proche du Mur. Si en ce moment tu n'étais pas drogué, peut-être n'aurais-tu pas le courage de venir avec nous, même si tu nous voyais, et même si ta raison arrivait à t'en convaincre.

— Jusqu'ici, elle ne m'a pas convaincu de ça, ni de rien d'autre. Où voulez-vous m'amener, et pourquoi ? Etes-vous maître Malrubius ou un hiérodoule ? » Tout en parlant, je pris davantage conscience de la présence des arbres, qui se tenaient autour de nous comme des soldats pendant que les officiers d'état-major discutent de stratégie. La nuit régnait encore, mais la pénombre se faisait plus légère, même ici.

« Connais-tu la signification du terme *hiérodoule* que tu emploies ? Je suis Malrubius, et non un hiérodoule. Ou plutôt, je sers ceux que servent les hiérodoules. *Hiérodoule* veut dire *esclave sacré*. Crois-tu qu'il peut y avoir des esclaves sans maîtres ?

— Et vous m'amenez...

— À l'Océan, pour préserver ton existence. » Comme s'il lisait dans mes pensées, il reprit : « Non, nous ne t'amenons pas auprès des épouses d'Abaïa, celles qui t'ont épargné et secouru parce que tu avais été bourreau et serais autarque. De toute façon, tu as bien pire à craindre. Bientôt, les esclaves d'Erèbe, qui te retenaient prisonnier ici,

vont découvrir ton évasion ; et pour te capturer, Erèbe est capable de lancer cette armée, et beaucoup d'autres comme celle-là, jusqu'au fond des abysses. Viens. » Il me tira vers la rampe.

Le Jardin de sable

D'invisibles mains faisaient manœuvrer ce vaisseau. J'avais cru que nous monterions en flottant, comme dans l'atmoptère, ou que nous nous évanouirions comme l'homme vert le long d'un Corridor du Temps. Au lieu de cela, nous nous élevâmes si rapidement que j'en eus le cœur soulevé ; j'entendis, le long de la coque, un bruit de grosses branches cassées.

« Te voici devenu l'Autarque, maintenant, me dit maître Malrubius. Le sais-tu ? » Sa voix semblait se mêler aux sifflements du vent dans les haubans.

« Oui. Mon prédécesseur, dont l'esprit s'est joint au mien, a pris ses fonctions de la même manière que moi. Je connais les secrets, les mots d'autorité, mais je n'ai encore guère eu le temps d'y penser. Me ramenez-vous au Manoir Absolu ? »

Il secoua la tête. « Tu n'es pas encore prêt. Tu crois pouvoir disposer de tout ce que savait l'ancien Autarque. C'est exact : mais tu n'en possèdes pas encore la maîtrise, et quand viendront les épreuves, tu risques d'en rencontrer plus d'un prêt à te tuer au cas où tu échouerais. Tu as été élevé dans la citadelle de Nessus. Quels sont les mots de passe pour son castellan ? Comment fait-on pour commander les hommes-singes de la mine au trésor ? Quelle est la phrase qui t'ouvrira les cryptes de la Maison Secrète ? Inutile de me répondre, car ces choses relèvent des arcanes de l'État – et, de toute façon, je connais les réponses. Mais les connais-tu bien toi-même, sans avoir besoin d'y réfléchir ? »

Les phrases que je cherchais étaient bien présentes dans mon esprit, mais je n'arrivais pas à les prononcer ; elles m'échappaient comme fuient de petits poissons. Finalement, je haussai les épaules.

« Et puis il y a encore une chose que tu dois faire ; une autre aventure à vivre, en plus de celle des eaux.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Si je te le disais, elle ne se produirait pas. Ne t'en inquiète pas. C'est une chose simple, qui sera terminée le temps d'une respiration. J'ai beaucoup de choses à t'expliquer, et je ne dispose pas de tellement de temps. As-tu foi en la venue du Nouveau Soleil ? »

De même que j'avais cherché en moi les mots de commandement, de même je vérifiais maintenant cette croyance. Mais je ne la trouvais pas plus que les termes secrets. « C'est ce que l'on m'a toujours enseigné, répondis-je. Mais je pense que mes maîtres – le véritable Malrubius en faisait partie – n'y croyaient pas eux-mêmes. C'est pourquoi je ne puis dire maintenant si j'y crois ou non.

— Qui est le Nouveau Soleil ? Un homme ? Si c'est un homme, comment se peut-il que toutes les choses vertes deviennent à nouveau vert sombre à sa venue, et que les greniers se remplissent ? »

Il était désagréable d'être ramené à ces leçons écoutées d'une oreille distraite quand j'étais enfant, alors que je venais à peine de commencer à comprendre ma situation d'héritier du trône de la Communauté. Je dis cependant : « Ce sera le retour du Conciliateur, son nouvel avatar, qui amènera paix et justice. Les images le représentent avec un visage resplendissant, comme le soleil. Voilà tout ce que je peux vous dire ; je n'étais qu'un apprenti des bourreaux, et non un acolyte. » Je resserrai ma cape contre moi, car le vent était froid. Triskèle s'était collé contre mes jambes.

« Et de quoi l'humanité a-t-elle le plus besoin ? De justice et de paix ? Ou du Nouveau Soleil ? »

La question me fit sourire. « Il m'est venu à l'esprit que bien que vous ne puissiez pas être mon ancien professeur, vous pouviez avoir incorporé une partie de sa personnalité, comme j'ai incorporé celle de la châtelaine Thècle. Si tel est bien le cas, alors vous connaissez la réponse. Lorsqu'un client a été poussé à la dernière extrémité, il ne souhaite plus qu'une chose : être au chaud, soulagé de la douleur, avec un bon repas. La paix et la justice ne viennent qu'après. La pluie symbolise la miséricorde et la lumière du soleil la charité, mais la pluie et le soleil valent mieux que la miséricorde et la charité. S'il n'en était pas ainsi, ils dégraderaient la chose qu'ils symbolisent.

— Pour l'essentiel, tu as raison. Le maître Malrubius que tu as connu vit en moi, comme ton vieux Triskèle dans celui-ci. Mais ce n'est pas ce qui est important pour l'instant. Tu comprendras avant notre départ, s'il y a assez de temps. » Malrubius ferma les yeux et gratta les poils gris de sa poitrine, exactement comme il le faisait quand je n'étais qu'un jeune apprenti. « Tu craignais de monter à bord de ce petit vaisseau, même lorsque je t'ai dit qu'il ne te ferait pas

quitter Teur, ni même ton propre continent. Suppose que je te dise maintenant – ce n'est qu'une simple supposition – qu'en réalité nous allons quitter Teur, croiser l'orbite de Phalègue, que tu appelles Verthandi, dépasser celles de Béthor et Aratron et plonger finalement dans les ténèbres extérieures pour les traverser et arriver ailleurs. Aurais-tu peur, alors que tu voyages avec nous depuis un moment ?

— Personne n'aime avouer avoir peur. Mais c'est vrai, j'aurais peur.

— Peur ou pas peur, irais-tu, si tu pouvais en rapporter le Nouveau Soleil ? »

J'eus l'impression que quelque esprit glacé du gouffre venait de serrer mon cœur dans ses deux mains. Je ne m'y trompai pas – je crois pas d'ailleurs qu'il ait cherché à m'abuser. Répondre positivement reviendrait à entreprendre le voyage. J'hésitai, et dans le silence de mon esprit, je n'entendais que le grondement du sang dans mes oreilles.

« Tu n'es pas obligé de répondre tout de suite si tu ne peux pas. Nous te poserons à nouveau la question. Mais je ne pourrai rien te dire de plus tant que tu n'auras pas répondu. »

Je restai un long moment sur ce pont bizarre, l'arpentant parfois, et soufflant dans mes doigts pour lutter contre le froid glacial du vent, tandis que j'étais assailli par toutes sortes de pensées. Les étoiles nous regardaient, et j'avais l'impression que les yeux de maître Malrubius étaient également deux étoiles.

Je revins finalement vers lui et lui dis : « J'ai longtemps voulu... Si ce voyage pouvait ramener le Nouveau Soleil, j'irais.

— Je ne peux te donner aucune certitude. Il *pourrait* le ramener. Partirais-tu tout de même ? La justice et la paix, certes. Mais le Nouveau Soleil, un flot d'énergie et de chaleur se déversant sur Teur comme dans les temps qui précédèrent la naissance du premier homme ? »

C'est à ce moment que se produisit l'événement peut-être le plus étrange de tous ceux que j'ai déjà rapportés dans ce trop long récit ; et pourtant aucun son, aucune vision n'y était associé ; aucun animal doué de parole, aucune femme gigantesque ne se manifesta. Mais tandis que j'écoutais maître Malrubius, je sentis sur ma poitrine une pression semblable à celle que j'avais ressentie à Thrax, quand je savais que je devais aller vers le nord avec la Griffes. Je me souvins de la fillette dans la cahute. « Oui, dis-je. S'il y avait la moindre chance de ramener le Nouveau Soleil, j'irais.

— Et si tu avais des épreuves à passer là-bas ? Tu as connu celui qui fut l'Autarque avant toi, et tu as fini par l'aimer. Maintenant, il vit en toi. Était-ce un homme ?

— C'était un être humain... ce que vous n'êtes pas, à ce que je

crois, Maître.

— Telle n'était pas ma question, tu le sais fort bien. Était-ce un homme comme tu en es un ? La moitié de la dyade d'un homme et d'une femme ? »

Je secouai la tête.

« Ainsi deviendrais-tu, si tu échouais à l'épreuve. Serais-tu toujours d'accord pour partir ? »

Triskèle venait d'appuyer contre mon genou sa tête couturée de cicatrices – lui, l'ambassadeur de toutes les infirmités, de l'Autarque qui, après avoir porté des plateaux dans le Manoir Absolu, s'était retrouvé gisant, paralysé, dans un palanquin, en attendant de me transmettre le précieux chargement des voix qui bourdonnaient sous son crâne, de Thècle se tordant sur la Révolutionnaire, de la femme que même moi, qui prétends ne jamais rien oublier, avais presque réussi à chasser de mes pensées tandis qu'elle saignait à mort au tréfonds de la tour Matachine. Peut-être après tout est-ce la découverte de Triskèle, dont j'ai dit qu'elle n'avait rien changé, qui, en fin de compte, a tout changé. Cette fois-ci, je n'eus pas besoin de répondre ; la réponse se lisait sur mon visage.

« Tu as entendu parler des crevasses de l'espace, de ce que certains appellent les Puits noirs, d'où ne peuvent revenir ni la moindre particule de matière ni le plus infime reflet de lumière. Pour l'instant, il te suffit de savoir que ces ruptures du tissu spatial ont leurs contreparties : les Fontaines blanches, d'où la matière et l'énergie que rejette un univers supérieur s'écoulent en cataractes sans fin dans celui-ci. Si tu réussis – si notre race est jugée prête à être admise de nouveau dans les vastes océans de l'espace –, une telle fontaine blanche s'ouvrira au cœur de notre vieux soleil.

— Et si j'échoue ?

— Si tu échoues, tu perdras ta virilité, afin de ne pouvoir transmettre le trône du Phénix à tes descendants. Ton prédécesseur avait également accepté le défi.

— Et échoué. La chose est claire, après ce que vous venez de m'expliquer.

— En effet. Néanmoins, il était plus courageux que bien d'autres que l'on appelle des héros, et le premier à relever le défi depuis bien des règnes. Ymar, dont tu as peut-être entendu parler, fut le dernier avant lui.

— Et cependant, Ymar a lui aussi été considéré comme inapte. Partons-nous maintenant ? Je ne vois plus que des étoiles tout autour de nous. »

Maître Malrubius secoua la tête. « Tu ne regardes pas assez attentivement. Nous approchons déjà de notre destination. »

En chancelant, je m'avançai jusqu'à la rambarde. Mon manque

d'équilibre tenait en partie aux mouvements du vaisseau, je crois ; mais le reste provenait des effets persistants de la drogue.

La nuit recouvrait encore Teur, car nous avions vogué à grande vitesse vers l'ouest, et les prémices de l'aube, qui avaient donné un peu de clarté à l'armée ascienne, ne se faisaient pas encore sentir ici. Au bout d'un moment, j'eus l'impression que les étoiles se mettaient à glisser et à danser dans le ciel, avec des mouvements houleux et contraints. On aurait presque dit que quelque chose les faisait bouger comme le vent ploie les épis de blé. Puis je pensai : *C'est la mer...* et à ce moment-là, Malrubius dit : « C'est la vaste mer que l'on appelle Océan.

— J'ai tant désiré le voir !

— Dans peu de temps, tu te tiendras sur sa rive. Tu m'as demandé quand tu allais quitter cette planète. Pas tant que ton règne ne sera pas fermement établi. Lorsque la ville et le Manoir Absolu t'obéiront, et que tes armées auront repoussé les incursions des esclaves d'Érèbe. Dans quelques années, sans doute. Mais peut-être pas avant des décennies. Tous deux nous viendrons te chercher.

— Vous êtes le deuxième, cette nuit, à me dire que nous nous reverrons », remarquai-je. Tandis que je lui répondais, il y eut un léger choc, comme lorsqu'un bateau est mis à quai par un pilote habile. Je descendis l'échelle de coupée et m'avançai sur le sable ; maître Malrubius et Triskèle me suivirent. Je demandai à mon ancien maître s'il n'allait pas rester encore un peu auprès de moi pour me conseiller.

« Encore un court moment. Si tu as d'autres questions à poser, c'est maintenant ou jamais. »

La langue d'argent de la rampe rentrait dans la coque. La coupée s'était à peine refermée, que le vaisseau prenait son essor, et filait par cette même fenêtre dans la réalité que l'homme vert avait empruntée au pas de course.

« Vous avez parlé de la paix et de la justice qui devaient accompagner la venue du Nouveau Soleil. Quelle justice y a-t-il à m'appeler si loin ? Et quelle est cette épreuve que je dois passer ?

— Ce n'est pas lui qui t'appelle. Ceux qui le font espèrent appeler à eux le Nouveau Soleil. » Mais je ne compris pas ce qu'il voulait dire. Alors, il me raconta en quelques mots l'histoire secrète du Temps, qui est le plus grand de tous les secrets, et que je transcrirai ici le moment venu. Lorsqu'il eut terminé, j'avais la tête qui tournait et je craignais d'oublier tout ce qu'il venait de me dire tant était fabuleuse la chose que moi, simple mortel, venais d'apprendre, et alors que je savais depuis peu que les brumes de l'oubli pouvaient aussi m'atteindre.

« Tu n'oublieras rien, surtout toi. Au banquet de Vodalus, tu as dit que tu étais sûr d'oublier les mots de passe nébuleux que ton hôte t'avait donnés à l'imitation des mots d'autorité. Il n'en a rien été. Tu te

souviendras de chaque détail. Et souviens-toi aussi de ne pas avoir peur. Il se peut que la longue et épique pénitence de l'humanité touche à sa fin. Le vieil Autarque t'a dit la vérité : nous n'irons vers les étoiles que comme des divinités, mais le temps n'en est peut-être pas éloigné si toutes les tendances divergentes de ta race peuvent enfin s'unir en une synthèse. »

Triskèle se dressa un instant sur ses pattes de derrière, comme il avait coutume de le faire ; puis il fit demi-tour, et partit de son galop haché sur la plage, ses trois pattes faisant jaillir l'eau des minuscules vaguelettes. Lorsqu'il fut à une centaine de pas, il se tourna et me regarda comme s'il espérait que j'allais le suivre.

J'avancai dans sa direction, mais maître Malrubius me dit : « Tu ne peux aller où il va, Sévérien. Je sais que tu nous prends pour des cacogènes, et pendant un moment, j'ai pensé qu'il valait mieux ne pas te détromper complètement, ce que je vais faire maintenant. Nous sommes des aquastors, des créatures créées et soutenues par la puissance de l'imagination et la concentration de la pensée.

— J'ai entendu parler de ce genre de choses, lui dis-je, mais je vous ai touchés.

— Cela ne prouve rien. Nous sommes aussi solides que la plupart des choses fausses – un ballet de particules dans l'espace. Seules sont vraies les choses que l'on ne peut toucher, comme tu devrais maintenant le savoir. Tu as rencontré une fois une femme du nom de Cyriaque, qui t'a raconté des histoires sur les grandes machines à penser du passé. C'est une machine de ce genre qu'il y avait sur le vaisseau que nous avons emprunté. Elle a le pouvoir de lire dans les pensées.

— Êtes-vous donc cette machine ? » Je sentais croître en moi un sentiment de solitude ainsi qu'un peu de peur.

« Je suis maître Malrubius, et Triskèle est Triskèle. La machine a cherché dans tes souvenirs et nous a trouvés. Telles qu'elles sont dans ton esprit, nos vies ne sont pas aussi complètes que celles de Thècle ou de l'ancien Autarque, mais néanmoins nous sommes ici, et vivrons tant que tu vivras. Mais c'est la puissance de la machine qui nous maintient dans le monde physique, et son rayon d'action n'est que de quelques milliers d'années. »

Sur ces dernières paroles, sa peau commença à se diluer en une sorte de poussière brillante. Il scintilla encore un moment sous la froide lumière des étoiles. Puis il disparut. Triskèle resta avec moi quelques respirations de plus et alors que son pelage jaune s'effritait déjà en particules argentées que dispersait le vent, j'entendis une dernière fois son aboiement.

Je restai seul sur la rive de l'Océan dont j'avais tant de fois rêvé ; mais en dépit de cette solitude, je me sentais réconforté et respirai à

pleins poumons cet air comparable à nul autre, souriant au chant menu des vaguelettes. La terre – Nessus, le Manoir Absolu et tout le reste – se trouvait à l'est ; la mer, à l'ouest. Je m'en fus en direction du nord car je répugnais à m'éloigner de l'eau, et parce que Triskèle était parti par là, le long de la marge océane. Là, Abaïa l'immense pouvait folâtrer avec ses femmes, mais l'Océan était bien plus ancien et bien plus sage que lui ; nous autres, êtres humains, comme toute vie terrestre, sommes venus de la mer primordiale ; et comme nous ne pouvions la conquérir, elle est restée nôtre pour toujours. Le vieux soleil, rouge et usé, se leva sur ma droite et vint toucher les vagues de sa splendeur décadente ; j'entendis les appels des oiseaux de mer, des oiseaux innombrables.

Je me sentais fatigué quand les ombres commencèrent à raccourcir. Mon visage et ma cuisse blessée me faisaient mal ; je n'avais rien mangé depuis la veille à midi, et n'avais dormi que durant ma transe sous la tente ascienne. Je me serais reposé si je l'avais pu, mais le soleil était chaud, et les falaises qui délimitaient la plage n'offraient pas d'ombre. Je tombai finalement sur les traces d'une charrette à deux roues que je suivis sur la pente d'une dune. Là, je découvris un bouquet de rosiers sauvages auprès duquel je fis halte, m'asseyant dans leur ombre claire pour retirer mes bottes et enlever le sable, qui avait pénétré par leurs coutures ouvertes.

Une épine se piqua dans mon avant-bras, s'arrachant à sa branche et restant plantée dans ma peau. Une goutte de sang, pas plus grosse qu'un grain de millet, perla près de la pointe. Je l'arrachai – et tombai à genoux.

La Griffes.

La Griffes dans toute sa perfection, brillant de son noir éclat, telle que je l'avais placée sous l'autel des pèlerines. Tout le buisson et tous les buissons voisins étaient couverts de fleurs blanches et de ces griffes parfaites. Celle qui était dans ma paume flamboyait d'une resplendissante lumière tandis que je la regardais.

Si j'avais restitué la Griffes, j'avais conservé le petit sac de peau que Dorcas avait cousu pour moi. Je le pris dans ma sabretache et me le pendis au cou comme autrefois, après y avoir glissé la Griffes. Ce n'est que lorsqu'elle fut en place que je me souvins d'avoir vu un buisson semblable dans les Jardins botaniques, au tout début de mon voyage.

Personne ne saurait expliquer ce genre de chose. Depuis que je suis au Manoir Absolu, j'en ai parlé avec l'heptarque et plusieurs acaryas, mais ils n'ont pas pu me dire grand-chose, si ce n'est que l'Incréé avait déjà choisi auparavant de se manifester par

l'intermédiaire de ces plantes.

Sur le moment je n'y pensais pas, étant simplement saisi d'émerveillement. Mais n'est-il pas possible que nous ayons été guidés vers le Jardin de sable en cours de réaménagement ? J'avais déjà la Griffes sur moi, quoique l'ignorant ; Aghia l'avait glissée dans ma sabretache. Ne se peut-il pas que nous ayons été conduits précisément vers ce jardin inachevé, afin que la Griffes, volant, si l'on peut dire, contre le vent du Temps, puisse faire ses adieux ? L'idée est absurde. Mais finalement, toutes le sont.

Ce qui me frappa sur la plage – et me frappa à tous les sens du terme, car je titubai sous le choc – fut que si le Principe Éternel s'était trouvé dans l'épine recourbée que j'avais portée autour de mon cou pendant tant de lieues, et se trouvait maintenant dans la nouvelle épine (peut-être la même) que je venais tout juste de cueillir, il pouvait alors se trouver dans n'importe quoi, et se trouvait en fait dans n'importe quoi, probablement : dans chacune des épines de chacun des buissons, comme dans chaque goutte d'eau de l'océan. L'épine était une Griffes sacrée parce que toutes les épines en sont ; le sable dans mes bottes était du sable sacré car il provenait d'une plage de sable sacré. Les cénobites adorent avec ferveur les reliques des sannyasins, parce que ceux-ci se sont approchés du Pancréateur. Mais il n'est rien qui n'ait approché et même touché le Pancréateur, car toutes choses sont tombées de sa main. Tout devenait relique. Je retirai mes bottes, ces bottes qui m'avaient porté jusqu'ici, et les jetai dans les flots afin de ne pas avoir à marcher chaussé sur un sol sacré.

Le Samrhou

Je marchai alors comme une armée formidable, car j'avais en compagnie de tous ceux qui allaient en moi ; j'étais entouré d'une garde nombreuse, et j'étais à la fois le monarque et la garde qui protégeait sa personne. Des femmes figuraient dans mes rangs, souriantes ou sévères, ainsi que des enfants qui riaient, couraient et provoquaient Erèbe et Abaïa en lançant des coquillages dans les flots.

Il me fallut une demi-journée pour atteindre l'embouchure du Gyoll – une embouchure tellement large que la rive opposée se perdait à l'horizon. Au milieu, se trouvait un chapelet d'îlots triangulaires, parmi lesquels voguaient des navires aux voiles ventrues comme des nuages roulant au-dessus de montagnes. Je hélai l'un d'eux, qui passait près du point où je me tenais, et demandai s'il pouvait m'amener jusqu'à Nessus. Je devais avoir l'air particulièrement barbare, avec ma figure couturée de cicatrices, ma cape en lambeaux et mes côtes qui ressortaient.

Le capitaine fit néanmoins mettre une chaloupe à l'eau, geste que je n'ai pas oublié. Je pus lire de la peur mêlée de révérence dans le regard des rameurs. Peut-être était-ce seulement à la vue de mes plaies encore mal cicatrisées ; mais je me rappelais aussi ce que j'avais ressenti la première fois que j'avais vu l'Autarque dans la Maison turquoise, alors qu'il n'était pas un homme de grande taille, ni même un homme véritable.

Il fallut vingt jours et vingt nuits au *Samrhou* pour remonter le cours du Gyoll. On mettait à la voile dès que c'était possible ; sinon, les rameurs, au nombre de douze de chaque côté, se courbaient sur leur aviron. Croisière pénible pour les marins, car même si le courant restait très faible, il travaillait jour et nuit, et le fleuve décrivait de tels

méandres que les rameurs voyaient souvent le soir encore le point où ils étaient le matin, quand le roulement du tambour les avait réveillés pour prendre le quart.

Pour moi, en revanche, ce fut une véritable croisière de plaisance. J'avais offert mes services pour manier la voile ou l'aviron, mais ils avaient été déclinés. J'avais alors dit au capitaine, un homme à l'expression rusée, qui semblait gagner sa vie tout autant par son sens du marchandage que par ses qualités de marin, qu'il serait payé lorsque nous atteindrions Nessus. Mais il ne voulut pas en entendre parler, et mit l'accent sur le fait (en tirant sur sa moustache, ce qu'il faisait toujours lorsqu'il voulait montrer qu'il était absolument sincère) que ma présence à bord était la meilleure des récompenses pour lui et son équipage. Je ne crois pas qu'ils aient deviné que j'étais leur Autarque, et, par crainte d'individus dans le genre de Vodalus, je me gardai d'en rien laisser paraître ; cependant, à cause de mon regard et de mes manières, ils supposèrent que j'étais un adepte, semble-t-il.

L'incident de l'épée du capitaine ne put que les renforcer dans leur conviction superstitieuse. Il s'agissait d'un craquemart, la plus lourde des épées de marin, avec une lame aussi large que ma main, très incurvée, et gravée de soleils, d'étoiles et d'autres signes incompréhensibles pour le capitaine. Il la portait lorsque nous passions assez près d'un village sur la berge ou d'un autre bateau pour qu'il ait le sentiment que l'occasion l'exigeait de sa dignité. Mais la plupart du temps, il la laissait sur le gaillard d'arrière. C'est là que je la trouvai, et n'ayant rien d'autre à faire que de regarder des bouts de bois et des pelures de fruit passer en bouchonnant dans l'eau verte, je pris ma demi-pierre à affûter et l'aiguisai. Au bout d'un moment, le capitaine me vit en train d'en tâter le fil du pouce, et commença à se vanter de son habileté à l'épée. Étant donné que le craquemart faisait à peine les deux tiers du poids de *Terminus Est*, et n'avait qu'une poignée courte, je trouvai amusant de l'écouter – et ses histoires durèrent une bonne demi-veille. Un câble de chanvre de la grosseur de mon poignet, à peu près, se trouvait enroulé dans un coin ; et quand le capitaine commença à se lasser lui-même de ses récits enjolivés, je lui demandai d'en tenir une extrémité, son second le prenant à environ trois coudées plus loin. Le craquemart coupa le câble comme un cheveu ; puis, avant qu'ils aient pu reprendre leur souffle, je lançai l'épée de façon qu'elle renvoie les rayons du soleil, et la rattrapai par la garde.

Comme je crains que cet incident ne le montre que trop bien, je commençais à me sentir beaucoup mieux. Il n'y a rien de bien stimulant pour le lecteur dans le récit de quelqu'un qui s'est reposé, qui a bien mangé et qui a respiré du bon air ; la chose accomplit par

contre des merveilles pour guérir de ses blessures et se remettre de son état d'épuisement.

Si je l'avais laissé faire, le capitaine m'aurait donné sa cabine, mais je dormais sur le pont, enroulé dans ma cape ; la seule nuit où il plut, j'allai me réfugier avec les marins sous la chaloupe, retournée au milieu du pont. Comme je l'appris au cours de ce voyage, c'est dans la nature de la brise de ne plus souffler lorsque Teur tourne le dos au soleil ; c'est pourquoi, la plupart des nuits, je m'endormais au chant des rameurs, et je me réveillais au raclement de la chaîne de l'ancre frottant dans l'écubier.

Il m'arrivait parfois, cependant, de m'éveiller avant le matin, lorsque nous étions à l'ancre près d'une rive, tandis que le marin de garde somnolait sur le pont. Il arrivait aussi que la lune me tirât de mon sommeil, et je me retrouvais sur un navire en train de glisser voiles ferlées, le second à la barre et la vigie assoupie dans les haubans. C'est par une telle nuit, peu de temps après avoir franchi le Mur, que je me dirigeai vers la poupe et pus voir la trace phosphorescente laissée par notre sillage, qui faisait penser à un feu sans chaleur montant des eaux sombres ; je m'imaginai pendant un moment que les hommes-singes étaient sortis de leur mine pour venir se faire soigner par la Griffes, ou pour assouvir une vieille rancune. Une idée, en somme, pas aussi bizarre qu'elle le semblait – sottie confusion d'un esprit encore mal réveillé. Ce qui se produisit le lendemain matin n'était guère plus bizarre, mais m'affecta par contre profondément.

Les rameurs avançaient à une cadence ralentie ; il s'agissait de suivre le contour d'un méandre et de gagner un point où l'on pouvait espérer capter le peu de vent qu'il y avait. Le son du tambour et le chuintement de l'eau glissant le long des avirons ont quelque chose d'hypnotique : sans doute, ai-je tendance à croire, à cause de leur similitude avec le bruit que font, pendant notre sommeil, les battements de notre cœur et le sang passant près de notre oreille interne en route vers le cerveau.

J'étais appuyé sur la rambarde et contemplais le rivage, une zone encore marécageuse, car l'ancienne plaine était souvent inondée par les eaux limoneuses du Gyoll ; j'avais l'impression de discerner des formes dans les monticules et les tertres, comme si ces étendues sauvages aux formes douces possédaient une âme géométrique (ainsi qu'il en est de certains tableaux) qui s'évanouissait lorsqu'on fixait son attention sur elle, et réapparaissait dès que l'on détournait les yeux. Le capitaine vint à mes côtés ; je lui dis avoir entendu raconter que les ruines de la ville s'étendaient très loin en aval du fleuve, et lui demandai quand nous verrions les premières. Ma question le fit rire, et il m'expliqua que cela faisait deux jours que nous avions abordé

l'ancienne ville ; il me prêta sa lunette, et je pus vérifier moi-même que ce que je prenais pour une vieille souche était en réalité une colonne brisée et inclinée recouverte de mousse.

Tout, d'un seul coup – murs, rues, monuments –, sembla jaillir de sa cachette, et se reconstruire comme s'était reconstituée la ville de pierre, tandis que nous l'observions depuis le toit du mausolée, avec les deux sorcières. Rien n'avait changé, sinon mon état d'esprit, mais j'avais été brusquement transporté, infiniment plus vite que si j'avais été à bord du vaisseau de maître Malrubius, d'une région désolée au milieu d'antiques et immenses ruines.

Maintenant encore, je ne peux m'empêcher de rester songeur en me demandant ce que nous percevons réellement de la réalité qui nous entoure. Pendant des semaines, j'ai cru que mon ami Jonas était simplement un homme ayant une prothèse à la place de la main ; et quand je me trouvais avec Baldanders et le Dr Talos, j'avais ignoré des dizaines d'indices montrant pourtant que des deux, c'était Baldanders le maître. Et comme j'avais été impressionné, à la sortie de la porte de Compassion, en voyant que Baldanders ne profitait pas de l'occasion pour fuir son tyran !

Au fur et à mesure que nous avançons, les ruines devenaient de plus en plus évidentes. À chaque boucle de la rivière, les murs chargés de verdure s'élevaient plus haut, à partir d'un sol plus solide. Lorsque je m'éveillai le lendemain matin, je vis que les immeubles les plus résistants comportaient encore un ou deux étages. Peu de temps après, j'aperçus un petit bateau de fabrication récente, amarré à une ancienne jetée. Je le montrai au capitaine, qui sourit de ma candeur et dit : « Il y a des familles entières qui vivent, petits-fils après aïeuls, du pillage de ces ruines.

— C'est bien ce que j'ai entendu dire, mais ce n'est certainement pas l'un de leurs bateaux. Il est bien trop petit pour être chargé d'objets.

— Mais pas pour transporter des bijoux et des pièces de monnaies anciennes. Seuls ces gens abordent ici. Il n'y a pas de loi : les pilleurs s'entre-tuent, et égorgent tous ceux qui s'aventurent sur leur territoire.

— Il faut pourtant que je m'y rende. M'attendrez-vous ? »

Le capitaine me regarda comme si j'étais fou.

« Combien de temps ?

— Jusqu'à midi ; pas davantage.

— Regardez, me dit-il en montrant un point du doigt. Là se termine la dernière grande courbe. Nous vous débarquerons ici, et nous vous retrouverons là-bas, à l'endroit où le chenal entame une courbe plus petite. Nous n'y arriverons qu'à midi passé. »

J'acceptai, et il fit mettre la chaloupe du *Samrhou* à l'eau. Il désigna quatre hommes pour me conduire à terre. Nous étions sur le point de larguer les amarres, lorsqu'il détacha son craquemart et me le tendit, me disant d'un ton solennel : « Il m'a servi pendant bien des terribles combats. Visez à la tête et faites bien attention à ne pas abîmer le fil sur leur boucle de ceinturon... »

Je le remerciai avec effusion, et lui répondis que j'avais toujours eu un faible pour le cou. « Une bonne chose, remarqua-t-il, tant que vous n'avez pas de camarades à côté que vous pourriez atteindre accidentellement, par le mouvement de taille à plat », et il tira sur sa moustache.

Assis à la poupe, j'eus tout le loisir d'observer le visage de mes rameurs : de toute évidence, ils avaient presque aussi peur de la rive que de moi. Ils se rangèrent le long du petit bateau, et faillirent bien faire chavirer leur chaloupe dans leur hâte de faire demi-tour. Après avoir vérifié que ce que j'avais aperçu depuis le *Samrhou* dans la petite embarcation était bien ce que j'avais cru, un coquelicot rouge fané abandonné sur l'unique banc, je les observai tandis qu'ils faisaient force de rames pour regagner le bateau. Bien qu'il y eût un léger vent qui venait faire rouler les plis de la grand-voile, le capitaine fit sortir les avirons qui s'abattirent à une cadence rapide. Je supposai qu'il voulait contourner le plus rapidement possible le grand méandre ; et si je ne me trouvais pas au rendez-vous, il pourrait continuer sans moi, en se disant (et en disant aux autres, si on lui demandait des comptes) que la faute m'en incombait et non à lui. En me faisant cadeau de son craquemart, il avait soulagé sa conscience.

Des marches de pierre, semblables à celles d'où nous plongeons lorsque j'étais apprenti, étaient taillées dans l'ancien appontement. Celui-ci était désert, et presque entièrement recouvert par le gazon qui avait dû commencer par pousser entre les fentes des pierres. La ville en ruine, ma propre ville de Nessus – bien qu'elle fût la Nessus d'une époque révolue depuis bien longtemps –, s'étendait devant moi, apparemment calme et paisible. Quelques oiseaux passèrent rapidement, mais ils étaient aussi silencieux que les étoiles rendues presque invisibles par le soleil. Le Gyoll, murmurant pour lui-même dans le milieu du courant, semblait déjà loin de moi et des carcasses vides des bâtiments entre lesquels j'avançais en boitant. Le silence devint total lorsque je perdis l'eau de vue – comme si quelque visiteur incertain, en pénétrant dans une nouvelle pièce, préférait se taire.

Il me paraissait difficile de croire que je me trouvais bien dans le quartier d'où provenaient les meubles volés, comme Dorcas me l'avait dit. Je commençai par regarder par toutes les portes et les fenêtres, mais il ne restait plus rien, sinon des débris et des feuilles mortes tombées des jeunes arbres, qui, déjà, soulevaient le dallage. Je ne

trouvai pas non plus de traces des pillards ; seulement des déjections d'animaux, quelques plumes et des ossements dispersés.

Je ne me rends pas compte si j'ai pénétré très loin dans les ruines. J'avais l'impression d'avoir couvert une lieue, mais peut-être était-ce beaucoup moins. Je n'étais guère inquiet à l'idée de ne plus bénéficier du *Samrhou* comme mode de transport. J'avais parcouru à pied presque tout le chemin entre Nessus et la zone des combats au-delà des montagnes, et si mes pas étaient devenus inégaux, la plante de mes pieds s'était endurcie sur le pont du bateau. N'ayant jamais été accoutumé à porter l'épée à la taille, je tirai le craquemart de son baudrier et le tins à l'épaule, comme je faisais le plus souvent avec *Terminus Est*. Le soleil d'été dégageait cette impression de chaleur particulière qui suit une matinée légèrement fraîche. J'en jouissais agréablement et en aurais profité davantage, ainsi que du calme et de la solitude, si je n'avais pas été en train de penser à ce que j'allais dire à Dorcas, si jamais je la rencontrais, et à ce qu'elle me dirait.

L'aurais-je su, je me serais évité ce genre de préoccupation ; je tombai sur elle bien plus rapidement que ce à quoi j'aurais pu raisonnablement m'attendre, mais ne lui parlai pas – pas plus qu'elle ne me parla : elle ne me vit même pas, pour autant que je sache.

Les bâtiments, grands et solidement bâtis près de la rive, avaient depuis longtemps laissé la place à des constructions plus modestes, toutes écroulées, sans doute d'anciennes maisons individuelles et des magasins. J'ignore ce qui m'a conduit vers elle. Je n'entendis aucun sanglot, mais il se peut que se soient produits quelques bruits imperceptibles, grincement d'un gond, craquement d'une chaussure. Peut-être était-ce seulement le parfum de la fleur qu'elle portait : quand je la vis, un arum blanc et marqué comme elle de taches de rousseur était piqué dans sa chevelure. Une fleur dont la douceur, aussi, était à sa ressemblance ; sans doute l'avait-elle emportée intentionnellement, pour remplacer le coquelicot rouge qu'elle avait laissé dans son petit bateau à l'amarre. (Mais j'anticipe sur le récit.)

J'essayai de pénétrer dans le bâtiment par la façade ; cependant, le plancher pourri était déjà à demi écroulé dans les fondations, là où les arches qui le soutenaient s'étaient elles-mêmes effondrées. À l'arrière, la réserve était moins endommagée. Sans doute cette allée étroite et sombre, maintenant envahie de fougères, avait dû être considérée comme dangereuse autrefois, car les murs ne comportaient que des fenêtres exiguës ou pas du tout. Je finis cependant par trouver une porte étroite cachée sous du lierre, une porte dont le fer avait été rongé comme du sucre par les pluies, et dont la partie en chêne était en train de se désagréger. Des marches ayant l'air encore solides conduisaient à l'étage.

Elle était agenouillée et me tournait le dos. Elle avait toujours été

menue ; mais maintenant, ses épaules me faisaient penser au dos d'une chaise en bois sur lequel on aurait jeté un jupon de femme. Ses cheveux d'or pâle étaient toujours les mêmes – tels que je les avais vus pour la première fois, dans le jardin du Sommeil sans Fin. Le corps du vieillard que j'y avais rencontré, poussant son esquif d'une perche, était étendu devant elle sur une civière, le dos si raide et le visage tellement rajeuni par la mort que j'eus de la peine à le reconnaître. Un panier, ni grand ni petit, se trouvait posé sur le sol près d'elle, ainsi qu'une cruche fermée par un bouchon de liège.

Je ne dis rien, et quand je l'eus regardée ainsi pendant quelques instants, je m'éloignai. Aurait-elle été ici depuis longtemps, je l'aurais appelée et serrée dans mes bras. Mais elle venait à peine d'arriver, et je vis que la chose était impossible. Tout le temps que j'avais mis pour aller de Thrax au lac Diuturna, puis de là jusqu'au front, plus tout celui que j'avais passé en tant que prisonnier de Vodalus, puis à remonter le cours du Gyll, elle l'avait consacré à revenir chez elle, à l'endroit où elle vivait quarante ans ou davantage auparavant, même si cet endroit tombait maintenant en ruine.

Tout comme mon corps s'était entre-temps dégradé, et bourdonnait d'ancienneté comme un cadavre assailli de mouches. Non point que l'esprit de Thècle, de l'ancien Autarque et des centaines d'autres qui s'étaient introduits en moi avec lui eussent fait de moi un vieillard. Ce n'étaient pas leurs souvenirs mais les miens qui me donnaient de l'âge, tandis que j'évoquais Dorcas en train de frissonner à côté de moi sur le sentier de roseaux flottants, lorsque, tous les deux mouillés et glacés, nous bûmes à la bouteille de Hildegrin l'un après l'autre, comme deux enfants, ce que nous étions en vérité.

Je ne fis pas attention à l'itinéraire que j'empruntai après cette rencontre. Je suivis une rue très droite sur toute sa longueur, où seul le silence était vivant, et lorsque j'arrivai à son extrémité, je tournai au hasard. Au bout d'un moment, je retrouvai le Gyll, et regardant vers l'aval, je vis le *Samrhou* à l'ancre, à l'endroit convenu. L'apparition d'un basilosaure remonté des abysses de l'océan ne m'aurait pas surpris davantage.

Quelques instants plus tard, j'étais assailli par les marins, qui m'entourèrent en souriant. Le capitaine me secoua la main et dit : « J'avais peur d'être arrivé trop tard. Je ne pouvais m'empêcher de vous imaginer en train de défendre votre vie en vue de la rivière, et nous encore à une demi-lieue de vous. »

Le second, un homme d'une stupidité si remarquable qu'il prenait le capitaine pour un meneur d'hommes, me lança une grande claque dans le dos et cria : « Il leur aurait donné une bonne leçon ! »

La citadelle de l'Autarque

Même si chaque lieue qui m'éloignait de Dorcas me déchirait le cœur, je ne pourrais vous décrire mon plaisir en me retrouvant à bord du *Samrhou* après avoir traversé ce sud vide et silencieux.

Ses ponts étaient taillés dans un bois fraîchement coupé d'un blanc impur mais délicat, et poncés tous les jours à l'aide d'un grand paillet surnommé *l'ours* – sorte de gros coussin fabriqué à l'aide de vieux cordages tressés, et alourdi du poids des deux cuisiniers, que l'équipage devait traîner jusque sur le plus petit bout de lame des ponts avant le déjeuner. Les anfractuosités entre les planches étaient colmatées à la poix, si bien que ces ponts faisaient penser à des terrasses pavées selon quelque motif audacieux et fantastique.

Le *Samrhou* possédait une proue élevée, dont l'extrémité s'enroulait sur elle-même. Des yeux, ayant chacun une pupille aussi grande qu'un plat de service et un iris du bleu ciel le plus éclatant qu'il soit possible de trouver, surveillaient les flots d'émeraude afin de trouver le bon passage ; l'œil gauche servait d'écubier et laissait couler une traînée de larmes – la chaîne.

En avant de l'étrave, soutenue par une entretoise triangulaire elle-même sculptée, percée, dorée et peinte, se dressait la figure de proue, l'oiseau d'immortalité. Elle avait une tête de femme avec un visage long et aristocratique, des yeux petits et noirs, et son manque absolu d'expression était le plus beau des commentaires sur la sombre sérénité de ceux qui ne connaîtront jamais la mort. Des plumes de bois peint descendaient de son cuir chevelu, recouvraient en partie ses épaules et venaient soutenir ses seins parfaitement ronds ; ses bras étaient deux ailes soulevées en arrière, dont la pointe s'élevait au-dessus de la proue. Les rémiges d'or et d'écarlate cachaient en partie

l'entretoise triangulaire. Si je n'avais vu les anpiels de l'Autarque, je l'aurais certainement prise pour une créature purement fabuleuse – comme le faisaient sans doute les marins.

La longue vergue de beaupré passait à tribord de la proue, entre les ailes du *Samrhou*. Le mât de beaupré, à peine plus long que cette vergue, s'élevait du château avant. Il était incliné vers la proue pour donner plus de surface de toile à la grand-voile, mais on aurait dit qu'il avait été dévié par l'étai du foc. Le grand mât se dressait aussi droit que le pin qu'il avait autrefois été, mais le mât d'artimon était incliné vers la poupe, si bien que les sommets des trois mâts étaient beaucoup plus éloignés les uns des autres que leurs bases. Chacun de ces mâts était équipé d'une vergue constituée de deux espars liés qui avaient autrefois été de jeunes arbres, et ses vergues ne portaient qu'une seule voile de forme triangulaire, couleur de rouille.

La coque était peinte en blanc en dessous de la ligne de flottaison et en noir au-dessus, en dehors de la figure de proue et des deux grands yeux dont j'ai déjà parlé ; quant à la rambarde du château arrière, elle était d'un bel écarlate pour symboliser à la fois le statut élevé du capitaine et son passé sanguinaire. En réalité, ce château arrière n'occupait guère qu'un sixième de la longueur totale du *Samrhou*, mais c'était là que se trouvaient la barre et l'habitacle, et c'était de là que l'on jouissait de la meilleure vue, mis à part celle qu'avait la vigie dans les haubans. La seule arme véritable du *Samrhou*, un canon sur affût pivotant pas plus gros que celui que j'avais vu sur le dos de Mamillian, était également postée là, prête à tirer sur les flibustiers comme sur d'éventuels mutins. À l'aplomb de la rambarde de poupe, deux supports métalliques aussi délicatement recourbés que des antennes de grillon se terminaient par des lanternes à facettes multiples, l'une d'un rouge très pâle, l'autre d'une teinte smaragdine, comme l'éclat de la lune.

C'est en dessous de ces lanternes que je me tenais le lendemain soir de mon expédition, écoutant les coups réguliers du tambour, l'éclaboussement liquide des grands avirons dans l'eau et le chant des marins, lorsque j'aperçus les premières lumières sur la rive. Ici se trouvait la limite sur laquelle se mourait la ville, le foyer des plus pauvres entre les pauvres, mais aussi la limite de la cité vivante, où cessait l'empire de la mort. Ici des êtres humains se préparaient à dormir, et finissaient peut-être un maigre repas du soir. Je lus mille miséricordes dans chacune de ces lumières, et entendis mille de ces histoires que l'on raconte au coin du feu. En un certain sens, j'étais de nouveau chez moi. Et le même chant qui avait accompagné mon départ au printemps me ramenait maintenant :

Ramez, frères, ramez !

*Le courant est contre nous.
Ramez, frères, ramez !
Car Dieu est avec nous.
Ramez, frères, ramez !
Le vent est contre nous !
Ramez, frères, ramez !
Car Dieu est avec nous.*

Je ne pouvais m'empêcher de me demander qui allait prendre la route, cette nuit.

Toute histoire un peu longue, si elle est racontée avec sincérité, contient tous les éléments ayant contribué au drame humain, depuis que les premiers vaisseaux de fabrication grossière ont abordé les rivages de la lune : on trouvera non seulement des faits héroïques et les émotions les plus tendres, mais aussi des choses grotesques ou le pathos le plus enflé. Je me suis efforcé de ne retranscrire que la vérité, sans l'embellir, sans me soucier un seul instant si toi, mon lecteur, n'allais pas trouver telle partie invraisemblable et telle autre insipide ; et si la guerre au-delà des montagnes a été le lieu de hauts faits (de la part des autres bien plus que de moi-même), mon internement par Vodalus et les Ascians une période d'horreur, alors que ma croisière sur le *Samrhou* fut un intermède tout de tranquillité, ce à quoi nous arrivons maintenant relève plutôt de la comédie.

Nous approchions de cette partie de la ville où se trouve la Citadelle – qui se trouve au sud, mais non pas à la limite extrême du Sud –, de jour et toutes voiles dehors. C'est avec la plus grande attention que j'observais la rive orientale que dorait le soleil, et je me fis déposer par le capitaine sur cet escalier boueux d'où nous nous jetions à l'eau, et où nous nous chamaillions. J'espérais passer par le portail de la nécropole, et entrer ainsi dans la Citadelle par la partie effondrée du mur d'enceinte, à proximité de la tour Matachine ; mais le portail en question était fermé et verrouillé, et aucun groupe de volontaires ne vint se présenter pour me permettre d'entrer. Je fus donc obligé de marcher sur plusieurs chaînes le long de la nécropole, puis le long de l'enceinte jusqu'à la barbacane.

Là, je tombai sur une garde nombreuse qui me conduisit devant l'officier de service ; celui-ci, quand je lui dis que j'étais bourreau, supposa que j'étais l'une de ces épaves qui, notamment à l'approche de l'hiver, cherchent à se faire admettre dans la guilde. Il décida (tout à fait judicieusement, s'il ne s'était pas trompé) de me faire fouetter. Pour empêcher cela, je fus malheureusement obligé de rompre les pouces de deux de ses hommes, puis de lui demander, après l'avoir maîtrisé avec la prise dite du *chaton et de la balle*, de me conduire auprès de son supérieur hiérarchique, le castellan.

J'admets avoir été quelque peu impressionné à l'idée de rencontrer ce personnage, que je n'avais jamais vu au cours de toutes mes années d'apprentissage dans la forteresse qu'il commandait. Je trouvai un vieux soldat à la chevelure argentée, et qui boitait autant que moi. Bégayant de rage, l'officier lança ses accusations tandis que j'attendais : je l'avais agressé et insulté (faux), j'avais blessé deux de ses hommes, et ainsi de suite. Le castellan le laissa terminer, puis nous regarda tous deux tour à tour, avant de faire signe à l'officier de sortir. Il m'offrit alors un siège.

« Vous n'êtes pas armé », dit-il. Il avait une voix rauque avec quelque chose de doux dans l'intonation, comme s'il l'avait éraillée à force de crier des ordres.

« En effet.

— Mais vous avez connu les combats, et vous vous êtes trouvé dans la jungle au nord des montagnes, là où il n'y a plus eu de combats depuis qu'ils ont contourné notre flanc gauche en traversant l'Ouroboros.

— C'est exact, répondis-je. Mais comment avez-vous pu le deviner ?

— La blessure que vous avez à la cuisse n'a pu être faite que par l'une de leurs lances. J'en ai suffisamment vu pour pouvoir les reconnaître. Le rayon a traversé le muscle, puis a été réfléchi par le fémur. Sans doute auriez-vous pu être juché sur un arbre et frappé depuis le sol par un hastat, je suppose, mais l'hypothèse la plus vraisemblable est que vous vous trouviez sur un destrier, en train de charger des fantassins. Vous ne faisiez pas partie des cataphractes, car ils ne vous auraient pas eu aussi facilement... Les demi-lances ?

— Non, j'appartenais seulement à la cavalerie légère des irréguliers.

— Il faudra que vous me racontiez cela, car votre accent est celui d'un citadin, et ils engagent la plupart du temps des éclectiques ou des gens de cette sorte. Vous avez également une double cicatrice au pied, dont les marques sont séparées d'une paume, blanches et propres : morsure de chauve-souris suceuse de sang. Il n'y en a de cette taille que dans la véritable jungle, celle qui se trouve à la ceinture du monde. Comment vous êtes-vous retrouvé là-dedans ?

— Notre atmoptère s'est écrasé. J'ai été fait prisonnier.

— Évadé ? »

Encore une question, et j'aurais été obligé de parler d'Aghia, de l'homme vert, et de mon voyage depuis la jungle jusqu'à l'embouchure du Gyoll, sujets d'une importance beaucoup trop grande pour être abordés sans précautions. Au lieu de lui répondre, je prononçai les mots d'autorité appropriés à la Citadelle et à son castellan.

Étant donné son infirmité, je lui aurais permis de rester assis si

j'en avais eu le temps ; mais il sauta sur ses pieds et salua, puis tomba à genoux et me baisa la main. Sans le savoir, il fut donc le premier à me rendre hommage, distinction qui lui vaut le privilège d'une audience privée tous les ans ; mais il n'en a pas encore fait la demande, et peut-être ne la fera-t-il jamais.

Il m'était impossible de continuer ma démarche dans la tenue que j'avais. Le vieux castellan serait mort d'une attaque si je l'avais exigé, et il était tellement inquiet pour ma sécurité que l'incognito le plus absolu aurait signifié être accompagné d'un peloton de hallebardiers déguisés. Je ne tardai pas à me retrouver en jaseran de lapis-lazuli, cothurnes et lemnisque, le tout mis en valeur par un baculus d'ébène et une volumineuse cape de damassin rehaussé de perles à demi rongées. Tout cet attirail était d'une incroyable antiquité : il provenait en effet d'un magasin datant de l'époque où la Citadelle était la résidence officielle des autarques.

C'est pourquoi au lieu de pénétrer dans notre tour, comme j'en avais tout d'abord eu l'intention, habillé de la même cape que j'avais en la quittant, j'y fis ma réapparition transformé en un personnage méconnaissable, d'une maigreur squelettique, boiteux, couturé de cicatrices hideuses et paré de vêtements de cérémonie fantaisistes. C'est sous cette apparence que je fis irruption dans le bureau de maître Palémon, et je suis convaincu d'avoir manqué de peu de le faire mourir de peur, car il venait d'apprendre seulement quelques instants auparavant que l'Autarque était dans la Citadelle et désirait lui parler.

Il me parut avoir beaucoup vieilli depuis mon départ. Peut-être était-ce simplement parce que je ne me souvenais pas de lui comme il était au moment de mon exil, mais comme je le voyais tous les jours, quand j'étais enfant, dans la petite classe où il nous donnait ses leçons. Néanmoins, il me plaît de penser qu'il se faisait du souci pour moi, ce qui n'aurait rien de tellement surprenant ; j'avais toujours été son meilleur élève et son favori. C'est sans aucun doute son vote, qui avait contré celui de maître Gurloes, qui m'avait sauvé la vie ; et il m'avait fait cadeau de son épée.

Qu'il se soit fait beaucoup de souci ou peu, son visage me parut parcouru de rides plus profondes qu'autrefois ; et ses cheveux clairsemés, restés gris dans mon souvenir, étaient maintenant de cette nuance jaunâtre qu'a le vieil ivoire. Il s'agenouilla et me baisa les doigts, et ne fut pas peu surpris lorsque je l'aidai à se relever et lui dis de retourner s'asseoir derrière sa petite table.

« Vous êtes trop généreux, Autarque », me dit-il. Puis, utilisant une ancienne formule, il ajouta : « Votre miséricorde s'étend de soleil en soleil.

— Ne vous rappelez-vous pas qui nous sommes ?

— Auriez-vous été retenu ici ? » Il me regarda attentivement à

travers le curieux dispositif de lentilles sans lequel il était pratiquement aveugle, et je devinai que sa vision, déjà très basse bien avant que ma naissance ne soit portée sur les registres pâlis de la guilde, s'était encore affaiblie. « Vous avez subi des supplices, je vois. Mais par des méthodes trop brutales, il me semble, pour avoir été employées ici.

— Ce n'est pas vous qui nous les avez infligés, en effet, répondis-je en touchant les cicatrices de ma joue. Cependant, nous avons séjourné dans les oubliettes sises en dessous de cette tour. »

Il soupira – une brève et légère expiration de vieillard – et baissa les yeux sur ses papiers gris en désordre. Il parla tellement bas que je ne compris pas un mot de ce qu'il disait, et je fus obligé de le faire répéter.

« Le moment est venu, murmura-t-il. Je savais qu'il viendrait, mais j'espérais être mort et oublié avant. Allez-vous nous dissoudre, Autarque ? Ou nous attribuer une autre tâche ?

— Nous n'avons pas encore décidé de ce que nous ferons de vous et de la guilde que vous servez.

— Cela ne vous sera d'aucun profit. Si je vous offense, Autarque, je demande votre indulgence en raison de mon âge... mais toujours est-il que cela ne vous sera d'aucun profit. Vous finirez par découvrir que vous avez besoin d'hommes pour faire ce que nous faisons. Vous pouvez appeler cela soigner, si vous voulez : on l'a déjà fait souvent. Ou procéder à un rituel : on l'a fait aussi. Mais vous vous apercevrez que plus on la déguise, plus la chose devient effrayante. Vous contenterez-vous d'emprisonner ceux qui ne méritent pas la mort ? Vous vous trouverez face à une armée enchaînée. Vous découvrirez que vous détenez des prisonniers dont l'évasion serait une catastrophe, et que vous aurez besoin de serviteurs pour vous venger et faire passer la justice sur ceux qui en ont fait mourir des dizaines dans les souffrances. Qui d'autre pourrait le faire ?

— Personne n'exercera la justice que vous dispensez. Vous avez dit que notre miséricorde s'étendait de soleil en soleil, et nous espérons qu'il en est ainsi. Mais même au plus ignoble, notre miséricorde accordera une mort rapide. Non pas parce que nous nous apitoyons sur leur sort, mais parce que nous trouvons intolérable que des hommes de bonne volonté passent toute une vie à infliger des supplices. »

Il releva brusquement la tête, et ses lunettes brillèrent. Ce fut la seule et unique fois, depuis tant d'années que je le connaissais, où je pus me faire une idée de ce qu'il avait été dans sa jeunesse. « Ce doit être fait par des hommes de bonne volonté. Vous êtes bien mal conseillé, Autarque ! C'est que ce travail fût fait par des méchants qui serait intolérable ! »

Je souris. Son visage, tel que je venais de l'apercevoir, venait de me rappeler quelque chose à quoi je n'avais pas voulu penser depuis des mois. À savoir que la guilde était ma famille et le seul foyer que j'aurais jamais. Et que jamais je ne trouverais un ami dans le monde, si je n'étais pas capable d'en trouver ici. « Entre nous, maître Palémon, dis-je doucement, nous avons décidé que ce travail ne serait plus jamais fait. »

Il ne répondit pas, et à son expression, je compris qu'il n'avait même pas fait attention à ma réponse. Au lieu de cela, il avait écouté le son de ma voix, et la joie et le doute paraissaient tour à tour sur son visage, comme l'ombre et la lumière.

« Oui, repris-je, c'est Sévérien. » Et tandis qu'il reprenait ses esprits, j'allai à la porte et me fis donner ma sabretache, que j'avais confiée à un officier de ma garde. Elle était enveloppée dans ce qui avait été ma cape de guilde en fuligine, délavée et usée et devenue maintenant d'un noir rouillé. L'étendant sur le bureau de maître Palémon, j'ouvris le sac de peau et en déversai le contenu. « Voici tout ce que nous ramenons », dis-je.

Il sourit comme il avait l'habitude de le faire lorsque, en classe, il me prenait en faute sur quelque question mineure. « Ça et le trône du Phénix... me raconterez-vous comment ? »

Et je racontai. Le récit dura longtemps, et plus d'une fois, mes protecteurs frappèrent à la porte pour s'assurer que tout allait bien ; finalement, je fis monter un repas pour nous deux. Lorsque du faisan il ne resta plus que les os, que les gâteaux furent mangés et le vin bu, nous parlions toujours. C'est ce jour-là que je conçus le projet que ce livre concrétise : écrire le récit de ma vie. J'avais primitivement l'intention de commencer cette histoire par le jour où je quittai la tour Matachine, pour la terminer sur celui de mon retour. Je ne tardai pas à me rendre compte que si une telle construction satisfaisait ce sens de la symétrie que chérissent tant d'artistes, il était tout à fait impossible à quelqu'un de comprendre mes aventures sans savoir quelque chose de mon adolescence. De même, certains éléments resteraient incomplets si je ne prolongeais pas mon récit d'au moins quelques jours au-delà de mon retour. Peut-être ai-je conçu pour quelqu'un *Le Livre d'or*. Et il se peut en effet que toutes mes pérégrinations n'aient été qu'une invention des bibliothécaires pour recruter des lecteurs ; à moins que cela ne soit encore trop espérer.

La clef de l'univers

Une fois mon récit terminé, maître Palémon se tourna vers le petit tas que faisaient mes maigres biens, et prit dans ses mains tout ce qui restait de *Terminus Est* : la poignée, le pommeau d'opale et la garde d'argent. « C'était une bonne épée, dit-il. En te la donnant, j'ai bien failli te donner la mort, mais c'était une bonne épée.

— Nous l'avons toujours portée avec grande fierté, sans jamais trouver de raisons de nous en plaindre. »

Il soupira, et l'air parut avoir du mal à passer par sa gorge. « Elle n'est plus. C'est la lame qui constitue l'épée, non ses accessoires. La guilde conservera ces restes quelque part, avec votre cape et votre sabretache, car ce sont des objets qui vous ont appartenu. Lorsque vous et moi serons morts depuis des siècles, de vieux maîtres dans mon genre les montreront aux apprentis. Quel dommage que nous n'ayons pas aussi la lame ! Je l'ai utilisée pendant bien des années avant que vous n'entriez à la guilde, mais je n'avais jamais imaginé qu'elle serait un jour détruite par une arme diabolique. » Il reposa le pommeau d'opale et eut un froncement de sourcils. « Qu'est-ce qui vous tourmente ? J'ai vu des hommes grimacer moins que cela alors qu'on était en train de leur arracher les yeux.

— Il existe toute sorte de variétés d'armes diaboliques, comme vous dites, face auxquelles l'acier est impuissant. Nous en avons eu un aperçu lorsque nous nous trouvions en Orithye. Et ce sont des dizaines de milliers de nos soldats qui leur résistent avec des lances à éclairs et des javelots, ou des épées beaucoup moins bien trempées que *Terminus Est*. S'ils sont victorieux pour l'instant, c'est que les armes à énergie des Ascien sont peu nombreuses – en l'occurrence uniquement parce que les Ascien manquent des sources d'énergie qui servent à les

produire. Mais que se passera-t-il si Teur se voit octroyer un Nouveau Soleil ? Les Ascien ne seront-ils pas capables de mieux utiliser son énergie que nous ?

— La chose n'est pas impossible, admit maître Palémon.

— Nous avons réfléchi collectivement avec les autarques qui nous ont précédés – nos frères de guilde, en quelque sorte, dans notre nouvelle guilde. Maître Malrubius a dit que seul notre prédécesseur immédiat, au cours des temps modernes, avait osé se présenter à l'épreuve. Lorsque nous entrons en contact avec l'esprit des autres, nous constatons souvent qu'ils l'ont refusée pour avoir estimé que nos ennemis, qui bien plus que nous ont conservé les anciennes sciences et savoirs, en tireraient un avantage supérieur. N'est-il pas possible qu'ils aient raison ? »

Maître Palémon réfléchit longtemps avant de me donner sa réponse. « Je ne saurais dire. Vous me croyez plein de sagesse parce que je vous ai jadis enseigné ; mais, contrairement à vous, je ne connais pas le septentrion. Vous avez vu les armées des Ascien, je n'en ai jamais aperçu un seul. Je suis flatté que vous me demandiez mon avis. Cependant, si j'en crois ce que vous m'avez rapporté, ils sont rigides et incapables d'adaptation. J'ai l'impression que bien rares sont ceux d'entre eux qui pensent par eux-mêmes. »

Je haussai les épaules. « Cela est vrai de toute masse humaine, Maître. Néanmoins, c'est peut-être encore plus vrai dans leur cas. Et ce que vous appelez leur rigidité est quelque chose de terrible – une stupeur mortelle qui dépasse tout ce qu'on peut imaginer. Ils ressemblent à des hommes et à des femmes, pris individuellement, mais sont comme des machines de bois et de pierre une fois ensemble. »

Maître Palémon se leva, se dirigea vers l'écoutille et regarda la forêt de tours qui s'étendait devant lui. « Nous aussi sommes trop rigides, dit-il. Trop rigides dans la guilde, trop rigides dans la Citadelle. Cela m'en apprend beaucoup que vous, qui avez été élevé ici, les ayez vus ainsi ; ils doivent être particulièrement inflexibles. Je pense qu'en dépit de leur science – qui n'est peut-être pas aussi avancée que vous le croyez –, le peuple de la Communauté sera mieux à même d'utiliser les nouvelles circonstances à son avantage.

— Nous-mêmes ne sommes ni flexible ni inflexible. Mis à part une mémoire d'une précision exceptionnelle, nous ne sommes qu'un homme ordinaire.

— Non, non ! » lança maître Palémon en frappant la table du poing, tandis que ses verres lançaient de nouveaux éclairs. « Vous êtes un homme extraordinaire, né dans une époque ordinaire. Quand vous étiez apprenti, je vous ai battu une ou deux fois, vous vous en souvenez, je le sais. Mais même lorsque je vous battais, je savais que

vous deviendriez un personnage extraordinaire, le plus grand maître que notre guilde aurait jamais. Et vous serez un de ces maîtres ; même si vous supprimez notre guilde, nous vous élirons !

— Nous vous avons déjà expliqué que nous avions l'intention de réformer la guilde, non de la dissoudre. Nous ne sommes même pas sûr d'en avoir la compétence. Vous nous respectez parce que nous avons atteint la plus élevée des situations. Mais c'est par hasard, et nous le savons. Notre prédécesseur l'a également atteinte par hasard, et les esprits qui vivent maintenant en nous, et dont nous n'éprouvons encore la présence que faiblement, à une ou deux exceptions près, ne sont pas ceux de génies. La plupart ont appartenu à des hommes et des femmes ordinaires, pêcheurs et artisans, fermières et catins. Quant au reste, ce sont ceux d'érudits excentriques de seconde catégorie, du genre de ceux dont se moquait Thècle.

— Vous n'avez pas simplement atteint la situation la plus élevée, objecta maître Palémon. Vous êtes devenu son incarnation vivante. L'État, c'est vous.

— Nous ne sommes pas l'État. L'État, c'est au contraire tous les autres... vous, le castellan, les officiers à l'extérieur. Nous sommes le peuple, nous sommes la Communauté. » Je l'ignorais encore moi-même avant de l'avoir dit.

Je ramassai le petit livre brun. « Nous allons conserver ceci ; c'est l'une des bonnes choses, comme votre épée. Nous encouragerons à nouveau la rédaction de livres. Ces vêtements ne comportent pas de poche ; mais peut-être serait-il bien que l'on nous vît le porter en partant.

— Pour l'amener où ? » Maître Palémon inclina la tête comme un vieux corbeau.

« Au Manoir Absolu. Nous avons perdu le contact, ou du moins l'autarque a perdu le contact depuis plus d'un mois avec le siège de son pouvoir. Nous devons apprendre ce qui se passe sur le front et, qui sait, envoyer des renforts. » Je pensais aussi à Lomer et à Nicarète, et aux autres prisonniers de l'antichambre. « D'autres tâches, également, nous y attendent. »

Maître Palémon se caressa le menton. « Avant de partir, Sévérien – Autarque –, voudriez-vous visiter les cellules, en souvenir du bon vieux temps ? Je doute que vos gars, là-dehors, connaissent la porte qui donne sur l'escalier occidental. »

Cet escalier est le moins employé de tous ceux de la tour, et peut-être le plus ancien. C'est certainement celui qui a subi le moins de modifications : ses marches sont raides et étroites, et il s'enroule autour d'une colonne centrale noircie par la corrosion. La porte de la pièce dans laquelle j'avais été soumis, en tant que Thècle, à la torture

par l'appareil appelé la Révolutionnaire était entrebâillée. Sans y entrer, je pus apercevoir ses anciennes machines : je les trouvai effrayantes, mais toutefois moins hideuses que les engins rutilants mais encore plus anciens que j'avais vus dans le château de Baldanders.

Pénétrer dans les oubliettes signifiait revenir vers quelque chose que, depuis le jour où j'avais fui Thrax, je pensais pour toujours révolu. Pourtant, je trouvai les longs corridors métalliques inchangés, avec leurs rangées de portes ; et lorsque je glissai un coup d'œil par les regards d'observation de ces portes, je vis des visages familiers, ceux d'hommes et de femmes dont j'avais assuré la garde en tant que compagnon.

« Vous êtes bien pâle, Autarque, remarqua maître Palémon, et je sens votre main trembler. » (Je le soutenais un peu, lui tenant le bras d'une main.)

« Vous savez que nos souvenirs ne s'estompent jamais, répondis-je. Pour nous, la châtelaine Thècle est toujours prisonnière de l'une de ces cellules, et le compagnon Sévérius d'une autre.

— J'avais oublié. Oui, ce doit être terrible pour vous. J'étais sur le point de vous conduire à celle où la châtelaine fut enfermée, mais peut-être vaudrait-il mieux que vous ne la revoyiez pas. »

Je tins cependant à la visiter ; mais quand nous y arrivâmes, un nouveau client l'occupait, et la porte était fermée à clef. Je fis appeler le frère de service par maître Palémon pour qu'il nous fasse entrer, et restai un moment à contempler le lit étroit et la petite table. Ce n'est qu'au bout de quelques instants que je remarquai le client, assis sur l'unique chaise, et dont le regard écarquillé était un mélange indescriptible d'effroi et d'espoir. Je lui demandai s'il me connaissait.

« Non, exultant.

— Nous ne sommes pas un exultant ; nous sommes votre autarque. Pourquoi vous trouvez-vous ici ? »

Il se leva et tomba à genoux. « Je suis innocent ! Il faut me croire.

— Très bien, répondis-je, nous vous croyons. Mais nous voulons savoir de quoi vous avez été accusé, et comment vous avez été condamné. »

D'une voix glapissante, il se mit à débiter l'un des récits les plus compliqués et confus qu'il m'ait été donné d'entendre. Sa belle-sœur aurait comploté contre lui quelque chose avec sa mère. Elles prétendirent qu'il avait battu sa femme, qu'il avait négligé son épouse malade, qu'il avait volé une certaine somme d'argent qui lui appartenait, laquelle somme aurait été confiée à celle-ci par son père, dans un but sur lequel ils n'étaient pas d'accord. En expliquant tout cela (et plus encore), il ne cessait de se vanter de son habileté en dénonçant les ruses, les fraudes et les mensonges des autres qui

l'auraient envoyé aux oubliettes. Il prétendait que la fameuse somme d'argent n'avait jamais existé, mais aussi que sa belle-mère en avait utilisé une partie pour soudoyer son juge. Il dit qu'il n'avait pas su que sa femme était malade, mais également qu'il avait fait venir les meilleurs médecins.

Je le laissai, et allai voir le client de la cellule suivante ; en tout, j'en visitai quatorze. Onze détenus protestèrent de leur innocence, certains avec plus de talent que le premier, d'autres de façon encore plus confuse ; mais aucun ne me convainquit. Les trois derniers admirent leur culpabilité (mais l'un d'eux me jura – je pense qu'il était sincère – que bien qu'ayant commis la plupart des crimes qui lui étaient reprochés, l'acte d'accusation en comportait d'autres auxquels il était étranger). Deux de ceux-ci promirent le plus sérieusement du monde qu'ils ne feraient jamais rien qui risquerait de les renvoyer en prison, si seulement je les faisais relâcher, ce que je fis. La troisième – une femme qui volait des enfants et les obligeait à servir d'articles d'ameublement dans une pièce qu'elle réservait à ce seul usage, allant jusqu'à clouer, dans l'un des cas retenus par l'accusation, les mains d'une fillette au-dessous d'un guéridon, pour qu'elle tienne ainsi lieu de piédestal – m'avoua avec une égale franchise que si jamais elle était libérée elle s'adonnerait à nouveau à sa distraction, car c'était la seule chose qui l'intéressait. Elle ne me demanda d'ailleurs pas sa relaxe, mais simplement de voir sa peine commuée en emprisonnement simple. Je reste persuadé qu'elle était folle : cependant, rien n'en paraissait dans sa conversation ni dans le regard de ses yeux bleus très clairs, et elle me dit qu'elle avait été examinée avant le procès et reconnue saine d'esprit. Je touchai son front avec la Nouvelle Griffes, mais elle était aussi inerte que l'ancienne lorsque j'avais voulu m'en servir pour aider Baldanders et Jolenta.

Je ne peux m'empêcher de penser que les pouvoirs de l'une et l'autre Griffes sont en quelque sorte tirés de moi, et que c'est pour cette raison que leur rayonnement, chaud d'après les autres, m'a toujours paru froid. Cette idée est l'équivalent psychologique du douloureux abîme dans le ciel dans lequel je redoutais de tomber quand je dormais dans les montagnes. Je la rejette et la crains parce que je désire trop ardemment qu'elle se réalise, mais il me semble que si elle détenait la moindre parcelle de vérité, j'en détecterais l'écho en moi-même. Ce qui n'est pas le cas.

Qui plus est, en dehors de cette absence de résonance, on peut opposer des objections profondes à cette idée ; la plus importante, la plus convaincante et la plus difficile à rejeter étant que la Griffes, sans aucun doute possible, a rendu Dorcas à la vie après plusieurs dizaines d'années de mort – et l'a fait alors que je ne savais même pas l'avoir

sur moi.

Cet argument, si concluant qu'il paraisse, n'arrive cependant pas à me convaincre tout à fait. L'ignorais-je vraiment ? Qu'ai-je voulu dire par « je ne savais même pas », et en quel sens faut-il prendre cette expression ? J'ai supposé que j'étais inconscient lorsque Aghia glissa la Griffes dans ma sabretache ; mais peut-être étais-je simplement un peu étourdi et, de toute façon, nombre de gens estiment que les personnes inanimées perçoivent souvent leur environnement, et réagissent intérieurement à la parole ou à la musique. Comment expliquer autrement les rêves engendrés par des sons extérieurs ? Et quelle est la part consciente de nos activités mentales, après tout ? Elles ne le sont pas toutes, bien évidemment, sans quoi notre cœur cesserait de battre et nos poumons d'aspirer de l'air. Une grande partie de la mémoire est un processus chimique ; tout ce que je détiens de Thècle et de l'ancien Autarque n'est fondamentalement que cela – les drogues n'étant là que pour permettre aux structures complexes de la pensée d'entrer sous forme d'informations dans mon propre cerveau. Ne se pourrait-il pas qu'une partie des informations ayant leur origine dans des phénomènes extérieurs s'impriment chimiquement dans nos cerveaux, même lorsque l'activité électrique dont dépend l'activité proprement consciente s'est interrompue temporairement ?

En outre, si cette énergie trouve son origine en moi, pourquoi devrais-je être nécessairement conscient de la présence de la Griffes pour que celle-ci opère, davantage que si cette origine se trouvait dans la Griffes elle-même ? Une puissante suggestion d'une autre nature pourrait agir tout aussi bien et, assurément, notre invasion précipitée de l'enceinte sacrée des pèlerines et la façon dont Aghia et moi avons émergé sains et saufs de l'accident qui avait tué les animaux aurait pu la fournir. De la cathédrale, nous nous étions rendus dans les Jardins botaniques, et là, avant de pénétrer dans le jardin du Sommeil sans Fin, j'avais vu un buisson couvert de Griffes. À l'époque, je croyais que la Griffes était un joyau, mais néanmoins, n'auraient-elles pas pu me fournir cette suggestion ? Notre esprit nous joue parfois de tels tours, en forme de jeu sur les mots. Dans la maison jaune, nous avons rencontré trois personnes qui nous prenaient pour des présences surnaturelles.

Autre chose encore : si ce pouvoir surnaturel émane de moi (et il est pourtant clair que ce n'est pas le cas), comment l'ai-je obtenu ? Je n'ai trouvé que deux explications, l'une et l'autre également invraisemblables. Dorcas et moi avons parlé une fois de la signification symbolique des phénomènes et des choses du monde réel, qui, à en croire les philosophes, ne sont que le reflet de phénomènes et de choses plus élevés qu'eux-mêmes, et sont eux-mêmes symbolisés dans un ordre de choses inférieur. Pour prendre un exemple d'une

simplicité frisant l'absurde, envisageons le cas d'un artiste en train de représenter une pêche, dans son grenier misérable. Si nous mettons l'infortuné artiste à la place de l'Incréé, nous pouvons dire que son tableau symbolise la pêche, et donc les fruits de la terre, tandis que la courbe glorieuse de la pêche elle-même symbolise la féminité dans son plus grand épanouissement. Qu'une telle femme à la beauté épanouie pénètre dans le grenier de l'artiste (supposition hautement improbable que nous ferons tout de même pour les besoins de la cause), elle n'aurait sûrement pas conscience que la rondeur de sa hanche et la dureté de son cœur ont leur écho dans un panier de fruits posé près de la fenêtre, alors que l'artiste, de son côté, ne penserait peut-être qu'à cela.

Mais si c'est l'Incréé qui occupe la place de l'artiste, n'est-il pas possible que des rapports comme ceux-ci, dont beaucoup doivent à jamais échapper aux êtres humains, puissent avoir de profonds effets sur la structure de l'univers, tout comme les obsessions de l'artiste peuvent colorer son œuvre ? Si je suis bien celui dont le rôle est de rendre sa jeunesse au soleil grâce à la Fontaine blanche dont on m'a parlé, pourquoi n'aurais-je pas déjà reçu, presque inconsciemment (si une telle expression veut dire quelque chose), ces attributs de la vie et de la lumière qui seront ceux du soleil restauré dans sa gloire ?

Quant à l'autre explication, elle relève essentiellement de la spéculation la plus pure. Mais si, comme me l'a expliqué maître Malrubius, ceux qui doivent me juger parmi les étoiles me prendront ma virilité au cas où j'échouerais à passer l'épreuve, n'est-il pas également possible qu'ils confirment quelque don d'une égale valeur, pourvu que je me conforme à leurs désirs, en tant que représentant de l'humanité ? La justice, me semble-t-il, l'exige. Si tel est bien le cas, ce don ne pourrait-il pas transcender le temps, comme ils le font eux-mêmes ? Les hiérodules que j'ai rencontrés dans le château de Baldanders m'ont dit s'intéresser à moi parce que j'allais accéder au trône ; leur intérêt aurait-il été aussi grand si je n'avais dû devenir que le maître contesté d'une partie du continent, l'un des innombrables maîtres contestés qui ont fait la longue histoire de Teur ?

Dans l'ensemble, je pense que la première explication est la plus probable ; mais je ne peux exclure complètement la deuxième. L'une et l'autre sembleraient indiquer que la mission que je suis sur le point d'entreprendre sera un succès. Je partirai le cœur confiant.

Néanmoins, il reste une troisième explication. Aucun être humain ou proche de l'humanité ne saurait concevoir des esprits comme ceux d'Abaïa, d'Erèbe et d'autres semblables entités. Leur pouvoir dépasse l'entendement, et je sais maintenant qu'il ne leur faudrait qu'un jour pour nous écraser, si ce qui comptait pour eux était l'écrasement, et non de nous réduire en esclavage. La grande ondine que j'ai vue était

leur créature – même pas une esclave, mais leur jouet. Il est possible que le pouvoir de la Griffes, la Griffes qui provenait d'une plante poussant au bord de la mer, vienne en fin de compte de ces entités. Elles connaissaient ma destinée aussi bien que Barbatos, Ossipago et Famulimus, et m'ont sauvé la vie lorsque j'étais enfant, afin que je puisse la réaliser. Elles me retrouvèrent encore après que j'avais quitté la Citadelle ; puis mon itinéraire subit l'influence de la Griffes. Peut-être espèrent-elles triompher en élevant un ancien bourreau jusqu'à l'autarcie, ou jusqu'à une situation encore supérieure à celle de l'Autarque.

Je pense qu'il est temps, maintenant, de transcrire ce que maître Malrubius m'avait expliqué. Je n'en saurais garantir la véracité, mais pour ma part je l'ai cru. Je n'en sais pas davantage que ce qu'on va lire ici.

De même que germent, fleurissent et meurent les fleurs, pour à partir de leurs graines produire de nouvelles fleurs, l'univers que nous connaissons se dissout jusqu'à l'anéantissement dans l'infini de l'espace, puis rassemble ses fragments épars (lesquels, à cause de la courbure de l'espace, finissent par se retrouver à l'endroit d'où ils sont issus), et à partir de cette graine, fleurit de nouveau. Chaque cycle de floraison correspond à une année divine.

Et de même que la fleur qui s'épanouit est semblable à celle d'où elle est issue, de même l'univers répète celui sur les ruines duquel il s'est bâti ; ce qui est vrai, non seulement de ses plus vastes structures, mais aussi de ses plus petits détails. Les mondes qui font leur apparition ne sont guère différents de ceux qui ont disparu, et sont peuplés par des races très voisines ; car tout comme la fleur d'un été a légèrement évolué par rapport à celle de l'été précédent, toutes choses se transforment à très petits pas.

Au cours de l'une de ces années divines (d'une durée véritablement inconcevable pour nous, alors que ce cycle n'était que le maillon d'une chaîne infinie) naquit une race tellement semblable à la nôtre que maître Malrubius n'avait pas hésité à l'appeler humaine. Elle se répandit parmi les galaxies de son univers comme il est dit que nous l'avons nous-mêmes fait dans un lointain passé, alors que Teur était le centre, ou du moins le siège et le symbole d'un empire.

Ces hommes rencontrèrent de nombreux êtres différents sur de nombreux mondes, mais ayant acquis l'intelligence à un plus ou moins grand degré, ou possédant ce qu'il fallait pour l'acquérir ; afin d'avoir des pairs au milieu des immenses solitudes entre les galaxies, et des alliés dans le grouillement des mondes, ils firent évoluer ces êtres à leur image.

Tâche qui ne fut accomplie ni facilement ni rapidement. C'est par

milliards que moururent et souffrirent ces êtres dont ils avaient pris en main la destinée ; et le souvenir de la douleur et du sang resta ineffaçable. Lorsque leur univers se fit vieux, et que les galaxies se trouvèrent éloignées les unes des autres au point qu'elles n'étaient même plus visibles comme une étoile de la plus faible magnitude, à une époque où l'on ne dirigeait plus les vaisseaux qu'à l'aide des anciennes coordonnées, la chose fut accomplie. Une fois terminé, l'ouvrage était encore plus monumental qu'auraient pu le prévoir ceux qui l'avaient entrepris. Ce qu'ils avaient créé, ce n'était pas simplement une nouvelle race à l'image de l'humanité, mais une race comme l'humanité elle-même avait souhaité en être une : unie, compatissante, juste.

Il n'est pas dit quel fut le sort de l'humanité de ce cycle. Peut-être a-t-elle survécu jusqu'à l'implosion de l'univers, puis péri à ce moment-là. Peut-être a-t-elle évolué jusqu'à devenir méconnaissable pour nous. Mais les êtres formés à l'image de ce que l'humanité elle-même aurait voulu être s'échappèrent, s'ouvrant un passage vers Yésod, l'univers supérieur au nôtre, où ils créèrent des mondes conformes à ce qu'ils étaient devenus.

À partir de cette position privilégiée, ils voient aussi bien dans le passé que dans l'avenir, et c'est ainsi qu'ils nous ont découverts. Peut-être ne sommes-nous rien de plus qu'une race semblable à celle qui les a formés. Peut-être est-ce nous qui les avons formés – ou nos fils, ou nos pères. Malrubius disait l'ignorer, et je crois qu'il disait vrai. Quoi qu'il en soit, ils nous forment maintenant comme eux-mêmes l'ont été ; c'est à la fois le remboursement d'une dette et leur vengeance.

Ils ont également découvert les hiérodoules, qu'ils ont formés plus rapidement pour les servir dans cet univers. C'est sur leur instruction que les hiérodoules construisent des vaisseaux comme celui qui m'a transporté de la jungle à l'Océan, afin que des aquastors comme Malrubius et Triskèle puissent les servir également. C'est avec ces tenailles que nous sommes maintenus dans la forge.

Le marteau qu'ils emploient, c'est la possibilité qu'ils ont de faire passer leurs serviteurs par les Corridors du Temps, et ainsi de les précipiter vers l'avenir. (En son essence, un tel pouvoir est celui-là même qui leur a permis d'échapper à la mort de leur univers : entrer dans les Corridors du Temps, c'est quitter l'univers.) Sur Teur, au moins, l'enclume est constituée des nécessités vitales : notre besoin, en cette époque, de lutter contre un monde toujours plus hostile avec les ressources presque épuisées des continents. Étant donné que leur méthode est aussi cruelle que celle qui servit à les former eux-mêmes, la justice est maintenue ; mais lorsque apparaîtra le Nouveau Soleil, ce sera le signe qu'au moins le premier stade de l'opération est terminé.

La lettre du père Inire

Les quartiers qui me furent assignés étaient situés dans la partie la plus ancienne de la Citadelle. Ils étaient restés vides depuis tellement longtemps que le vieux castellan et l'intendant chargé de leur entretien en croyaient les clefs perdues, et me proposèrent, non sans se confondre en excuses et en faisant preuve de beaucoup de réticences, d'en forcer les serrures. Je ne m'offris pas le luxe de regarder leur visage, mais je pus entendre leur soupir de stupéfaction lorsque j'eus prononcé les simples mots qui les ouvrirent.

Je trouvai fascinant, ce soir-là, de comparer la mode qui sévissait à l'époque où ces pièces avaient été meublées à celle qui règne de nos jours, en m'émerveillant des différences. En fait de sièges, ils ne connaissaient pas les chaises, et se servaient de complexes assemblages de coussins. Quant aux tables, elles ne possédaient pas de tiroirs et n'avaient pas ces proportions symétriques qui, pour nous, sont fondamentales. Selon nos normes, il y avait également beaucoup trop de tissu par rapport au bois, au cuir, à la pierre et à l'os ; l'effet produit sur moi était à la fois sybaritique et désagréable.

Il m'était toutefois impossible d'occuper une autre suite que celle qui avait toujours été réservée pour les autarques, et impossible aussi d'en faire changer complètement le mobilier sans me montrer critique envers mes prédécesseurs. Cependant, si ce mobilier me donnait des satisfactions plus intellectuelles que sensuelles, ce fut un plaisir que de découvrir les trésors que les prédécesseurs en question avaient laissés derrière eux : des documents relatifs à des affaires maintenant complètement oubliées et pas toujours identifiables ; des engins mécaniques ingénieux et mystérieux ; un microcosme qui s'animait au contact de la chaleur de ma main, et dont les minuscules habitants

parurent grossir et devenir plus humains sous mes yeux ; un laboratoire contenant le fabuleux « banc d'émeraude », et bien d'autres merveilles, dont la plus intéressante était une mandragore conservée dans l'alcool.

La cucurbite dans laquelle il flottait faisait quelque chose comme sept paumes de haut pour trois de large ; l'homoncule lui-même mesurait à peine deux paumes de haut. Lorsque je frappai le verre, il tourna vers moi des yeux plus laiteux que des perles de brume, des yeux apparemment plus aveugles encore que ceux de maître Palémon. Je n'entendis pas de son lorsque ses lèvres se mirent à bouger, mais je sus aussitôt quels étaient les mots qu'elles avaient formés – tandis que, d'une manière absolument incompréhensible, je perçus que le liquide presque incolore dans lequel la mandragore était immergée était devenu ma propre urine teintée de sang.

« Pourquoi ton appel est-il venu m'arracher, Autarque, à la contemplation de ton monde ? »

— Est-ce vraiment le mien ? demandai-je. Je sais désormais qu'il existe sept continents, et seule une partie de celui-ci obéit aux phrases sacrées.

— *Tu es l'héritier.* » L'homoncule ratatiné se déplaça, sans que je puisse dire si c'était accidentel ou volontaire, jusqu'à ce qu'il m'ait complètement tourné le dos.

Je frappai de nouveau contre la cucurbite. « Et vous, qui êtes-vous ? »

— *Un être sans parents, dont la vie se déroule immergée dans le sang.*

— Ma foi, tel a été mon cas, également ! Nous devrions être amis, toi et moi, comme deux personnes ayant un passé commun le sont d'habitude.

— *Tu plaisantes.*

— Nullement. J'éprouve une très réelle sympathie pour toi, et je pense que nous nous ressemblons davantage que tu ne le crois. »

Le minuscule personnage se tourna à nouveau paresseusement vers moi, jusqu'à ce que son petit visage soit de nouveau levé vers le mien. « *J'aimerais pouvoir te croire, Autarque.* »

— Je le pense vraiment. Personne ne m'a jamais accusé d'honnêteté abusive, et j'ai dit force mensonges que j'ai jugés nécessaires, mais je suis tout à fait sincère. Si je peux faire quelque chose pour toi, demande-le-moi.

— *Brise la cucurbite.* »

J'hésitai. « Ne vas-tu pas en mourir ? »

— *Je n'ai jamais vécu. Je cesserai simplement de penser. Brise le verre.*

— Mais tu vis.

— *Je ne grandis pas, je ne bouge pas, je ne réagis à aucun stimulus,*

seulement à la pensée, ce qui ne peut être compté comme une réaction. Je suis incapable de perpétuer mon espèce, ni aucune autre. Brise le verre.

— Si ton problème est de ne pas vivre, je préférerais trouver quelque moyen de t'amener à vivre.

— *Telles sont donc les limites de la fraternité. Lorsque tu te trouvais emprisonnée ici, Thècle, et que ce garçon t'a apporté le couteau, pourquoi n'as-tu pas plutôt cherché à vivre davantage ?* »

Je sentis le sang me brûler les joues, et je levai mon sceptre d'ébène, mais je ne frappai pas. « Vivant ou mort, tu es doté d'une intelligence pénétrante. Thècle est cette partie de moi-même qui se met le plus facilement en colère.

— *Si tu avais hérité de ses glandes en même temps que de ses souvenirs, j'aurais réussi.*

— Et tu sais cela. Comment peux-tu savoir tant de choses, toi qui ne vois même pas ?

— *Les mouvements des esprits grossiers engendrent d'infimes vibrations qui agitent Le liquide de ce flacon. Je t'entends penser.*

— Je remarque que je t'entends également penser. Comment cela est-il possible avec toi, mais pas avec les autres ? »

Regardant maintenant directement dans le petit visage ridé, qu'éclairait l'un des derniers rayons de soleil tombant de l'un des hublots poussiéreux, je ne fus plus aussi sûr de voir ses lèvres bouger.

« *Parce que tu n'entends que toi-même, comme toujours. Tu ne peux entendre les autres, car vos esprits n'arrêtent pas de hurler, comme un enfant hurle dans son panier. Ah je vois que tu te souviens de cela.*

— Je me souviens d'une époque fort lointaine, où j'avais froid et faim. J'étais étendu sur le dos, dans une pièce aux murs bruns, et j'entendais le son de mes propres cris. Oui, je devais encore être bébé, même pas assez vieux pour avancer en rampant. Tu es vraiment très fort. À quoi est-ce que je pense en ce moment ?

— *Que je ne suis que l'une des variations inconscientes de ton propre pouvoir, comme l'était la Griffes. Ce qui est bien entendu exact. J'étais malformé, et je suis mort avant ma naissance. Depuis, j'ai été conservé dans de l'alcool blanc. Brise le verre.*

— Auparavant, je voudrais te questionner.

— *Frère, un vieil homme tenant une lettre se présente à la porte. »*

Je tendis l'oreille. Cela faisait une impression étrange, après n'avoir écouté que ses paroles dans mon esprit, d'entendre de nouveau des bruits véritables – l'appel des merles ensommeillés parmi les tours, et les coups discrets à la porte.

Le messager était le vieux Roudessind, l'homme qui m'avait guidé vers la pièce en trompe l'œil du Manoir Absolu. Je le fis entrer (à la surprise, ai-je eu l'impression, des sentinelles), car je voulais lui parler, et savais qu'avec lui je n'avais pas besoin de me soucier de ma dignité.

« C'est la première fois de ma vie que j'entre ici, dit-il. En quoi puis-je vous être utile, Autarque ?

— Votre seule présence est déjà une grande satisfaction, Roudessind. Vous savez qui nous sommes, n'est-ce pas ? Vous nous avez reconnus la dernière fois que nous nous sommes rencontrés.

— Si je n'avais déjà connu votre visage, Autarque, j'en connaîtrais plus de deux douzaines d'autres, de toute manière. On me l'a souvent répété. On dirait que personne ne parle d'autre chose, par ici. Comment vous avez été formé ici, précisément. Comment ils vous ont vu faire ceci, et cela. De quoi vous aviez l'air, et ce que vous leur avez dit. Le plus obscur des cuisiniers, à l'entendre, vous a gavé de pâtisseries et tous les soldats vous ont raconté des histoires. Et depuis un moment, je n'ai pas rencontré de femme qui ne vous ait un jour embrassé ou ait rapiécé votre pantalon. Vous aviez un chien...

— Ça, c'est exact, l'interrompis-je.

— Ainsi qu'un chat, un oiseau, et un coati qui volait des pommes. Il n'est pas un mur de la Citadelle dont vous n'avez fait l'ascension. Pour sauter de l'autre côté, ou vous balancer accroché à une corde, ou vous cacher en laissant croire que vous aviez sauté... Vous êtes tous les garçons qui ont été élevés ici, et on vous attribue des histoires qui concernent des hommes déjà vieux à l'époque où j'étais moi-même enfant ; j'ai même entendu parler de choses que j'ai faites, il y a soixante-dix ans de cela !

— Nous savons déjà que le visage de l'Autarque se cache toujours derrière le masque que le peuple lui tisse. C'est sans aucun doute une bonne chose ; il n'est plus possible d'être orgueilleux une fois que l'on a compris la différence entre ce que l'on est et l'être devant lequel ils croient s'incliner. Mais c'est de vous que nous voulons entendre parler. L'ancien Autarque nous a dit que vous étiez sa sentinelle dans le Manoir Absolu, et nous apprenons maintenant que vous êtes au service du père Inire.

— C'est exact, j'ai cet honneur, dit le vieillard, et voici une lettre de lui qui vous est destinée. » Il me tendit une enveloppe de petite taille, pas très propre.

« Et nous sommes le maître du père Inire. »

Il me fit une révérence de style provincial. « Je ne l'ignore pas, Autarque.

— Eh bien, dans ce cas, nous vous ordonnons de vous asseoir et de vous reposer. Nous avons des questions à vous poser, et ne voulons pas laisser trop longtemps debout un homme de votre âge. Lorsque nous n'étions encore que ce jeune garçon, dont vous dites que tout le monde parle, ou du moins guère plus vieux, vous nous avez indiqué le chemin des rayonnages de maître Oultan. Pourquoi l'avez-vous fait ?

— Ce n'est pas parce que j'aurais su quelque chose que les autres

auraient ignoré. Ni parce que mon maître me l'aurait ordonné, si c'est l'idée que vous avez à l'esprit. N'allez-vous pas lire cette lettre ?

— Dans un instant. Lorsque vous m'aurez répondu honnêtement, et en quelques mots. »

Le vieil homme inclina la tête et se mit à tirer les poils de sa barbe clairsemée. Je pouvais voir la peau desséchée de son visage s'étirer en petits cônes, comme si la chair voulait suivre les poils. « Autarque, vous vous imaginez que j'ai deviné quelque chose dès cette époque. Peut-être certains en sont-ils capables. Peut-être mon maître en est-il capable. Je ne sais pas. » Ses yeux chassieux roulèrent dans leurs orbites pour me regarder par en dessous, puis se tournèrent à nouveau vers le sol. « Vous étiez jeune, et sembliez un garçon plein de promesses ; c'est pourquoi j'ai voulu vous faire voir.

— Mais voir quoi ?

— Je suis un vieil homme. J'étais vieux alors, et je le suis toujours. Vous, vous avez mûri, depuis. Je le vois sur votre visage. Tandis que moi, au fond, je ne suis pas tellement plus vieux, car un tel intervalle de temps représente peu de chose pour moi. Si on additionnait tout le temps que j'ai passé simplement à monter et à descendre de mon escabeau, cela en ferait davantage. Je voulais que vous constatiez qu'il en était venu beaucoup avant vous. Que des milliers et des milliers d'hommes avaient vécu et étaient morts avant même que vous ne fussiez conçu, et que certains avaient été mieux que vous. Je veux dire, Autarque, mieux que vous n'étiez alors. On pourrait croire que quiconque a été élevé dans la vieille Citadelle devrait en avoir conscience dès sa naissance, mais ce n'est pas le cas, je l'ai constaté. À toujours la fréquenter, ils finissent par ne plus la voir. Mais descendre voir maître Oultan au milieu de ses livres est une expérience révélatrice pour les plus intelligents.

— Vous vous faites l'avocat des morts. »

Le vieil homme acquiesça. « Oui. Tout le monde parle d'être correct envers un tel, juste envers tel autre. Mais il ne vient jamais à l'idée de personne de leur rendre justice. Nous nous emparons de tout ce qui leur a appartenu, et c'est très bien ; et crachons la plupart du temps sur leurs opinions, ce qui, je suppose, est également très bien. Mais il ne serait pas mauvais de se souvenir, de temps en temps, de tout ce que nous avons et qui nous vient d'eux. C'est pourquoi je me suis mis en tête de parler en leur faveur tant que j'étais ici. Et maintenant, si vous le voulez bien, Autarque, je vais simplement poser ma lettre sur cette drôle de table...

— Roudessind...

— Oui, Autarque ?

— Allez-vous retourner nettoyer vos tableaux ? »

Il acquiesça de nouveau. « C'est l'une des raisons pour lesquelles

il me tarde de partir, Autarque. J'étais au Manoir Absolu jusqu'à ce que mon maître... », il s'arrêta soudain et déglutit comme le font les personnes qui pensent en avoir peut-être trop dit, «... parte au septentrion. J'ai encore un Féchine à nettoyer, et je suis en retard.

— Roudessind, nous connaissons déjà les réponses à la question que vous croyez que nous allons vous poser. Nous savons que votre maître est ce que les gens du peuple appellent un cacogène, et que pour quelque raison, celui-ci fait partie des rares qui ont décidé de partager le sort de l'humanité et de se fixer sur Teur comme simple être humain. Tel est aussi le cas de la Cuméenne, quelqu'un que vous ne connaissez peut-être pas. Nous savons même que votre maître se trouvait avec nous dans les jungles du Nord, où il a essayé de porter secours à notre prédécesseur, jusqu'à ce qu'il fût trop tard. Nous n'avons plus qu'une chose à vous dire : si un jeune homme chargé d'une commission passe près de vous tandis que vous êtes sur votre escabeau, envoyez-le voir maître Oultan. C'est un ordre. »

Quand il fut parti, je déchirai l'enveloppe. La feuille de papier qu'elle contenait n'était pas très grande, mais elle était couverte d'une écriture minuscule, comme si une nuée d'araignées nouveau-nées avaient été plaquées contre sa surface.

« Son humble serviteur Inire salue le Fiancé de Teur, le Maître de Nessus et du Manoir Absolu, le Père de sa Race, l'Or de son Peuple, le Messager de l'Aube, Hélios, Hypérion, Sourya, Savitar et Autarque !

Je me hâte, et serai près de vous d'ici deux jours.

Il s'est passé plus d'un jour avant que je n'apprenne ce qui était arrivé. L'essentiel de mon information vient de la femme Aghia, qui, si j'en crois son récit, est responsable de votre évasion. Elle m'a aussi parlé de vos précédentes rencontres, car, comme vous le savez, je dispose de quelques moyens pour soutirer des renseignements.

Vous aurez aussi sans doute appris d'elle que l'exultant Vodalus a péri de sa main. Sa maîtresse, la châtelaine Théa, a tout d'abord tenté de prendre le contrôle des myrmidons qui se trouvaient près de leur maître à sa mort ; mais comme elle n'a aucune aptitude à les commander, et encore moins à se faire respecter de ceux qui sont dans le Sud, j'ai agi et placé cette Aghia à sa place. Étant donné que vous lui avez déjà accordé la grâce, je suppose que vous approuverez ma décision. Il est certainement tout à fait désirable de maintenir en existence un mouvement qui s'est montré tellement utile par le passé, et tant que les miroirs de l'appelant Héthor continueront de fonctionner, elle constituera un chef tout à fait plausible.

Vous estimez peut-être que le vaisseau que j'ai procuré à mon maître, l'ancien Autarque, s'est révélé peu satisfaisant – ce que je ne peux nier –, mais c'était le meilleur de ceux dont je pouvais disposer,

et je ne l'ai pas obtenu sans mal. J'ai moi-même été obligé de voyager vers le sud par d'autres moyens, beaucoup plus lents ; il se peut qu'arrive bientôt le moment où mes cousins seront prêts à se ranger non seulement du côté de l'humanité, mais aussi *du nôtre* – mais pour l'heure, ils continuent à considérer Teur comme une planète moins importante que bien d'autres mondes colonisés, et à mettre les Ascien sur un pied d'égalité avec nous – comme d'ailleurs avec les Xanthodermes et bien d'autres.

Peut-être disposez-vous de nouvelles plus récentes et plus précises que les miennes. Au cas où vous n'en auriez pas : sachez que la guerre connaît des hauts et des bas. Aucune de leur manœuvre d'enveloppement n'a réussi à pénétrer vraiment nos lignes, et leur poussée la plus australe, en particulier, a subi de telles pertes que l'on peut tenir pour détruites les troupes chargées de l'offensive. Je sais que la mort de tant de misérables esclaves d'Erèbe ne vous donnera aucune joie particulière, mais au moins nos armées peuvent-elles profiter d'un moment de répit.

Elles en ont bien besoin. Un mouvement de sédition, qu'il faut absolument mater, agite les Paraliens. Les Tarentines, vos antrustions et les légions citadines – les trois groupes qui ont subi les assauts les plus violents – ont presque autant souffert que l'ennemi. Certaines de leurs cohortes ne pourraient pas rassembler cent soldats valides sous leur drapeau.

Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il nous faudrait beaucoup plus d'armes individuelles et, en particulier, d'artillerie, si on pouvait persuader mes cousins de s'en séparer à un prix acceptable. En attendant, il faut faire tout ce qui est dans nos moyens pour lever de nouvelles troupes, et vite, afin que les recrues aient fini leur entraînement au printemps. Des unités légères capables de mener des escarmouches meurtrières sans se débâter seraient particulièrement bienvenues. Mais si les Ascien reprennent la guerre l'année prochaine, c'est par centaines de milliers qu'il nous faudra des piquenaires et des pilani ; il serait déjà bon d'en appeler au moins une partie sous les armes.

Toutes nouvelles que vous auriez des dernières incursions d'Abaïa seraient plus fraîches que les miennes, car je n'en ai pas depuis que j'ai quitté le front. Hormisdas est parti vers le sud, je crois, mais Olaguer devrait pouvoir vous informer.

En hâte et avec le plus grand respect,
Inire, votre serviteur. »

Du bon usage des fausses pièces

Il ne me reste que peu de chose à rapporter. Je savais qu'il allait me falloir quitter la ville dans quelques jours, et je ne désirais que faire le plus rapidement possible tout ce qui me restait à faire. Je n'avais aucun ami dans la guilde dont je puisse être aussi sûr que maître Palémon, mais il ne pouvait m'être d'aucune utilité dans ce que j'avais projeté. Je fis convoquer Roche, sachant qu'il était incapable de me mentir longtemps. (Je m'attendais à trouver un homme plus âgé que moi ; or le compagnon à la tignasse rousse que je vis arriver à mon ordre sortait à peine de l'adolescence ; et quand il fut parti, j'étudiai mon visage dans un miroir, chose que je n'avais pas encore faite.)

Il me raconta qu'avec quelques autres, qui avaient tous été des amis plus ou moins proches, il s'était élevé contre mon exécution, alors que la volonté de la guilde, en majorité, était de me supprimer. Je le crus. Il admit aussi sans aucune réticence avoir proposé que je sois mutilé et banni, ajoutant qu'il avait fait cela pour avoir cru que c'était la seule façon de me sauver la vie. Je pense qu'il s'attendait à être puni d'une manière ou d'une autre, car ses joues et son front, qu'il avait d'habitude bien rouges, étaient assez blancs pour faire ressortir les taches de rousseur comme des éclaboussures de peinture. Il parlait cependant d'une voix égale, et ne dit rien qui aurait eu l'air de l'excuser en rejetant la faute sur ses camarades.

Le fait était, bien entendu, que j'avais l'intention de le punir, lui et le reste de la guilde. Non pas parce que je leur en voulais, mais parce que j'avais le sentiment qu'être enfermés pendant quelque temps dans les oubliettes de la tour ne pouvait qu'éveiller en eux cette sensibilité au principe de justice dont avait parlé maître Palémon, et

que c'était le meilleur moyen de s'assurer que l'édit interdisant la torture que j'avais l'intention de promulguer serait respecté. Ceux qui passent quelques mois dans l'appréhension de subir l'art du bourreau ne s'opposeraient pas à le voir abrogé.

Je ne confiai cependant rien de tout cela à Roche ; je lui demandai seulement de m'apporter, le soir même, une tenue de compagnon, et de se tenir prêt à m'aider le lendemain matin, avec Drotte et Eata.

Il revint avec l'habit de fuligine juste après vêpres. Ce fut un indescriptible plaisir que de retirer mes vêtements empesés pour endosser à nouveau la fuligine. Son étreinte est, de nuit, la chose la plus proche de l'invisibilité que je connaisse. Après m'être glissé hors de mes appartements par l'une des issues secrètes, je passai comme une ombre imperceptible entre les tours et gagnai le mur d'enceinte à l'endroit où il s'est effondré.

Si la journée avait été assez chaude, la soirée était fraîche et un léger brouillard emplissait la nécropole, tout comme le soir où j'avais jailli de derrière le monument pour voler au secours de Vodalus. Le mausolée dans lequel j'avais si souvent joué enfant se trouvait dans l'état où je l'avais laissé, sa porte toujours coincée en position presque fermée.

J'avais amené une bougie, je l'allumai lorsque je fus dans la place. Les cuivres funéraires que je nettoysais autrefois régulièrement étaient de nouveau ternis par le vert-de-gris ; le sol était couvert de feuilles mortes qu'aucun pas n'avait écrasées. Un arbre avait lancé une branche grêle entre les barreaux de la petite fenêtre.

*D'où je te laisse, tu ne bouges
Qu'oncques nul que moi ne te voie,
Prends la transparence du verre,
Sauf pour moi.*

*Ici sois sauf, ne t'en va point,
Trompe la main qui s'approcherait
Rends l'œil des autres incrédule
Et attends-moi.*

La pierre me parut plus petite et plus légère que dans mon souvenir. L'humidité avait terni la pièce, qui se trouvait toujours en dessous. La tenant, je me rappelai alors le jeune garçon que j'étais, qui, tout ébranlé, s'en était retourné vers la faille dans la muraille, en plein brouillard.

Il me faut maintenant vous demander, vous qui m'avez déjà pardonné tant de digressions et de divagations, de bien vouloir en

excuser une autre. Ce sera la dernière.

Il y a quelques jours (autrement dit bien longtemps après la fin des événements dont j'ai entrepris de faire le récit), on me fit savoir qu'un vagabond s'était présenté ici, au Manoir Absolu, en disant qu'il me devait une somme d'argent qu'il refusait de payer à un autre que moi. Je soupçonnai qu'il s'agissait de quelque vieille connaissance, et ordonnai au chambellan de le faire conduire près de moi.

C'était le Dr Talos. Il était en fonds, semblait-il, et avait revêtu pour l'occasion une capote de velours rouge et une chéchia taillée dans le même tissu. Son visage était toujours celui d'un renard empaillé ; mais il me donna l'impression, fugitivement, de présenter des traces de vie, comme si maintenant quelque chose ou quelqu'un regardait à travers ses yeux de verre.

« Vous avez fait votre chemin, dit-il en s'inclinant tellement bas que les extrémités de sa cape vinrent balayer le tapis. Sans doute vous souvenez-vous que je vous l'avais invariablement affirmé. L'honnêteté, l'intégrité et l'intelligence ne peuvent être constamment tenues en échec.

— Nous savons tous deux qu'il n'y a rien de plus facile à tenir en échec, répondis-je. Cela se produisait tous les jours, dans mon ancienne guilde. Mais cela me fait tout de même plaisir de vous revoir, même si vous venez en tant qu'émissaire de votre maître. »

Pendant quelques instants, le médecin me regarda sans avoir l'air de comprendre. « Oh ! vous voulez parler de Baldanders ! Non. Tout me laisse à penser qu'il m'a donné son congé, après le combat – après son plongeon dans le lac.

— Vous croyez donc qu'il y a survécu.

— Oh ! j'en suis tout à fait convaincu. Vous ne l'avez pas connu autant que moi, Sévérien. Respirer sous l'eau n'était qu'une bagatelle pour lui. Une bagatelle ! Quel esprit merveilleux... C'était un génie unique en son genre : il savait tout intérioriser. Il combinait les qualités d'objectivité de l'érudit avec l'absorption en soi-même du mystique.

— Autrement dit, si nous comprenons bien, il conduisait ses expériences sur lui-même.

— Oh ! non, pas du tout. C'est exactement le contraire ! D'autres se prennent comme sujets d'expérience afin d'en tirer une règle qu'ils pourront appliquer au reste du monde. Baldanders expérimentait sur le monde, et s'en réservait les bénéfices, pour dire les choses crûment. Tout le monde dit... », il regarda autour de lui nerveusement, pour s'assurer que personne n'était à portée de voix, «... tout le monde dit que je suis un monstre, et c'est la vérité. Mais Baldanders était encore plus monstrueux que moi. En un certain sens, il est mon père ; mais lui s'est créé lui-même. C'est la loi de la nature, et même de ce qui est au-

dessus de la nature, qui veut que chaque créature ait son créateur. Mais Baldanders était à lui-même sa propre création ; il se tenait derrière sa propre personne, coupé du lien qui le rattachait, comme c'est le cas pour nous, à l'Incréé. Mais je m'éloigne de mon sujet. » Glissé dans sa ceinture, le Dr Talos avait un portefeuille de cuir écarlate ; il en défit les lacets et commença de fouiller dedans. J'entendis un tintement métallique.

« Vous avez de l'argent sur vous, maintenant ? remarquai-je. Auparavant, vous lui donniez tout. »

Il se mit à parler tellement bas que c'est à peine si je pouvais l'entendre. « Ne feriez-vous pas la même chose que moi, si vous étiez dans ma situation actuelle ? Maintenant, je dépose des pièces, des petits tas d'as et d'orichalques, près de l'eau. » Puis plus fort, il reprit : « Cela ne fait aucun mal, et me rappelle les bons jours ! Mais je suis honnête, que voulez-vous ; il l'avait toujours exigé de moi. Et il était honnête, aussi, à sa manière. Cela dit, vous rappelez-vous cette matinée, avant que nous n'arrivions à la porte de Compassion ? J'étais en train de faire le partage de la recette de la soirée précédente, et nous avons été interrompus. Il restait une pièce qui vous revenait. Je l'ai mise de côté avec l'intention de vous la donner plus tard, mais j'ai oublié ; et puis, lorsque vous êtes venu au château... » Il me jeta un regard en coulisse. « Mais les bons comptes font les bons amis, comme on dit, et je l'ai sur moi. »

La pièce était tout à fait semblable à celle que j'avais retrouvée sous la pierre.

« Vous voyez maintenant pourquoi je ne pouvais pas la confier à l'un de vos hommes ; il m'aurait pris pour un fou. » D'une pichenette je fis sauter la pièce, et la rattrapai au vol. Elle donnait l'impression d'être légèrement huileuse. « À dire la vérité, docteur, nous ne voyons rien du tout.

— Mais parce qu'elle est fausse, bien entendu ! C'est ce que je vous avais d'ailleurs dit, ce jour-là. Comment aurais-je pu prétendre venir régler l'Autarque et lui donner une fausse pièce ? Vous les terrifiez, et ils m'auraient étripé jusqu'à ce qu'ils en trouvent une vraie. Est-il exact que vous possédiez un explosif qui prend des jours à détoner, si bien que les gens éclatent lentement ? »

J'étais en train de regarder les deux pièces. Elles avaient le même reflet cuivré, et semblaient avoir été coulées dans le même moule.

Mais cette petite entrevue, comme je l'ai dit, s'est déroulée bien après la véritable fin de mon récit. Je retournai dans mes appartements de la tour de l'Étamine par le même chemin qu'à l'aller ; une fois arrivé, j'enlevai la cape imprégnée d'humidité et la suspendis. Maître Gurloes avait l'habitude de dire – mais il le faisait

ironiquement – que l’obligation de ne pas porter de chemise était ce qu’il y avait de plus pénible dans le fait d’appartenir à la guilde. Certes, il était ironique, mais il n’avait pas complètement tort. Alors que j’avais franchi les plus hautes montagnes la poitrine nue, il m’avait suffi de passer quelques jours dans l’étouffante tenue autarcique pour frissonner à la seule fraîcheur d’une nuit brumeuse d’automne.

Toutes les pièces comportaient des cheminées, avec, près de chacune, une réserve d’un bois si ancien et sec que je craignais de le voir tomber en poussière en le posant sur les chenets. Je n’avais jamais allumé de feu dans ce genre, mais j’avais envie de me réchauffer et de pouvoir étendre sur le dossier d’une chaise les vêtements que Roche m’avait prêtés. Lorsque je cherchai les allumettes et la bougie, je me rendis soudain compte que dans mon excitation, je les avais laissées dans le mausolée. Me disant que le dernier Autarque à avoir occupé ces appartements avant moi (et dont le règne datait de bien avant ma naissance) devait probablement avoir à portée de main un système quelconque pour allumer les nombreux foyers de sa résidence, je me mis à fouiller dans tous les recoins et dans les tiroirs des cabinets.

J’y découvris d’autres papiers semblables à ceux qui m’avaient déjà fasciné ; mais au lieu de m’arrêter à les lire, comme la première fois où j’avais fait l’inspection de ces pièces, je les sortis de leur tiroir pour vérifier s’ils ne cachaient pas un acier à éclats, ou un briquet à amadou.

Je n’en trouvai pas, mais je tombai, dans le plus grand tiroir du plus grand meuble, sur un petit pistolet caché sous un plumier en filigrane d’argent.

J’avais déjà vu de telles armes – la première fois au cours de la soirée où Vodalus m’avait donné la fausse pièce que je venais juste de récupérer. Mais je n’en avais jamais tenu une moi-même, et je me rendis compte que l’impression était tout à fait différente que d’en voir dans les mains d’un autre. Une fois, alors que je chevauchais en compagnie de Dorcas vers le nord, nous nous étions joints à une caravane de colporteurs et de rétameurs. Nous avions encore en notre possession la plus grande partie de l’argent que le Dr Talos nous avait donné, lorsque nous l’avions rencontré dans la forêt, au nord du Manoir Absolu. Mais nous ne savions pas combien de temps il allait nous durer, et n’avions pas la moindre idée du chemin qu’il nous restait à parcourir jusqu’à Thrax ; c’est pourquoi j’exerçais ma profession dans chaque ville ou bourg par où nous passions, après m’être enquis s’il n’y avait pas quelque criminel à mutiler ou à décapiter. Les vagabonds nous considéraient comme deux des leurs, et bien que certains nous traitassent comme de même rang que les

exultants parce que je ne travaillais que pour les autorités, d'autres affectaient de nous mépriser car j'étais l'instrument de la tyrannie.

Un soir, un rémouleur qui s'était montré plus amical que la plupart des autres, et nous avait rendu quelques menus services, me proposa d'aiguiser *Terminus Est*. Je lui dis que je la gardais constamment assez affûtée pour mon ouvrage, et l'invitai à en éprouver le fil du doigt. Après qu'il se fut légèrement coupé (ce que j'avais prévu), il se prit de passion pour cette lame, admirant en outre son baudrier soyeux, sa garde sculptée et le reste. Lorsque j'eus répondu à ses innombrables questions sur sa fabrication, son histoire et la façon de s'en servir, il me demanda la permission de la tenir. Je le mis en garde contre son poids et lui dis de faire attention à ne pas frapper quelque chose qui pourrait en endommager le fil, puis je la lui tendis. Il sourit et saisit la poignée comme je le lui avais expliqué.

Mais lorsqu'il commença de soulever le long et brillant instrument de mort, son visage pâlit et il fut pris de tremblements : je fus obligé de le lui enlever des mains sinon il l'aurait laissé tomber. Après quoi, tout ce qu'il put dire et répéter sans trêve, ce fut : « J'ai souvent aiguisé des épées de soldats... »

Je venais de comprendre ce qu'il avait ressenti. Je reposai le pistolet sur la table si vivement que je faillis le faire tomber, puis me mis à tourner autour comme s'il s'agissait d'un serpent ramassé sur lui-même et prêt à frapper.

Il était plus court que ma main, et si joliment travaillé que c'était une vraie pièce d'orfèvrerie. Cependant, toutes ses formes disaient que son origine se trouvait au-delà des plus proches étoiles. Le temps n'avait ni terni ni jauni l'éclat de son métal argenté, et on aurait dit qu'il sortait de chez le fabricant. Les décorations dont il était couvert étaient peut-être de l'écriture, mais je n'aurais su dire laquelle, et, pour un œil comme le mien, accoutumé à une structure faite essentiellement de lignes droites et courbes, elles se réduisaient parfois à un réseau complexe de scintillements – des scintillements qui auraient réfléchi une lumière venue d'ailleurs. La crosse était incrustée de pierres noires qui m'étaient inconnues, des gemmes rappelant la tourmaline, mais en plus brillant. Au bout d'un moment, je remarquai que l'une d'elles, la plus petite, donnait l'impression de disparaître dès qu'on ne la regardait pas directement : dans ce cas, en revanche, elle étincelait d'un quadruple rayon brillant. Je l'examinai de plus près, et me rendis compte qu'il ne s'agissait pas d'une pierre précieuse, mais de lentilles minuscules au travers desquelles flamboyait un feu intérieur. Après tant de siècles, l'arme avait donc conservé son énergie.

Si illogique que cela paraisse, je me sentis rassuré de le savoir. Pour son utilisateur, une arme peut être dangereuse de deux

manières : en le blessant accidentellement ou en lui faisant défaut au moment où il en a besoin. Le premier danger demeurerait ; mais en voyant l'éclat intérieur, je compris que je n'avais pas à craindre le deuxième.

Un curseur, placé le long du barillet, me parut vraisemblablement destiné à régler l'intensité de la décharge. Je crus tout d'abord que son dernier utilisateur l'avait laissé au point maximal, et qu'il me suffirait de le pousser dans la direction opposée pour pouvoir l'employer en toute sécurité. Ce n'était cependant pas le cas, car le curseur était en fait arrêté en position centrale. Je décidai finalement, par analogie avec la tension d'une corde d'arc, que c'était vers l'avant que l'intensité devait être la moins forte. Je le réglai donc ainsi, pointai l'arme sur le foyer et appuyai sur la détente.

Le bruit d'un coup de feu est bien la chose la plus horrible qui soit : c'est le cri de la matière elle-même. La détonation du petit pistolet n'était pas tant bruyante que menaçante – comme le bruit d'un lointain tonnerre. Pendant un instant – tellement bref que j'aurais presque pu me demander si je n'avais pas rêvé –, un cône étroit de lumière violette brilla entre la gueule de l'arme et le tas de bois. Puis il disparut. Le bois était en flammes, et des plaques de métal incandescentes et tordues tombèrent à l'arrière du foyer, avec un bruit de cloches qui se fendent. Un filet d'argent s'écoula de la cheminée et vint carboniser le tapis, dégageant une fumée nauséabonde.

Je glissai le pistolet dans la sabretache de ma nouvelle tenue de compagnon.

Deuxième expédition sur le fleuve

Dès avant l'aube, Roche était à ma porte, en compagnie de Drotte et d'Eata. De nous tous Drotte était le plus âgé, mais son visage rond et ses yeux brillants le faisaient paraître plus jeune que Roche. Il était resté la personnification même d'une force tout en nerfs et tendons, mais je ne pus m'empêcher de remarquer que j'étais maintenant plus grand que lui d'environ deux largeurs de doigt. Il devait très certainement en être déjà ainsi lorsque j'avais quitté la Citadelle, mais je n'y avais pas fait attention. Eata était encore le plus petit, et n'était toujours pas compagnon – mais après tout, je n'étais parti qu'un seul été. J'eus l'impression qu'il était très perplexe en me saluant ; je suppose qu'il avait quelque difficulté à croire que j'étais vraiment l'Autarque, car il ne m'avait pas encore revu, et je me présentais à lui en habit de guilde.

J'avais demandé à Roche qu'ils fussent armés tous les trois ; Drotte et lui portaient des épées d'une forme voisine de celle de *Terminus Est* (mais d'un ouvrage beaucoup moins remarquable), et Eata une clave que je me rappelai avoir vu exhibée le jour des festivités accompagnant la prise de masque. Avant d'avoir participé aux combats sur le front du Nord, je les aurais trouvés assez bien équipés ; mais maintenant tous trois – et pas seulement Eata – avaient l'air de gamins prêts à jouer à la guerre avec des bâtons et des pommes de pin.

Pour la dernière fois, nous franchîmes ensemble la brèche dans le mur d'enceinte et parcourûmes les sentiers faits d'ossements broyés qui serpentent entre les tombes et les cyprès. Les roses de la mort que j'avais hésité à cueillir à l'intention de Thècle montraient encore quelques tardives fleurs d'automne, et je me surpris à penser à

Morwenna, la seule femme à avoir péri de mes mains, et à son accusatrice, Eusébie.

Une fois passé le portail de la nécropole, nous nous engageâmes dans le dédale des rues misérables de la ville, et mes compagnons parurent tout d'un coup soulagés et heureux. Je pense qu'ils avaient dû inconsciemment redouter d'être aperçus par maître Gurloes, et punis pour avoir obéi à l'Autarque.

« J'espère qu'il n'est pas question d'aller nager, remarqua Drotte. Avec ces hachoirs, on est sûrs de couler. »

Roche pouffa. « Eata pourra flotter avec le sien.

— Nous nous rendons loin dans le nord, et nous aurons besoin d'un bateau. Je ne pense pas que nous ayons de difficulté à en trouver si l'on suit un moment les quais.

— Si quelqu'un veut bien nous en louer un. Et si nous ne sommes pas arrêtés. Vous savez, Autarque...

— Sévérian. Et on se tutoie, lui rappelai-je. Tant que je porterai cet habit.

— En principe, Sévérian, nous ne faisons que porter ces objets à l'arsenal, et nous aurons beaucoup de difficultés à persuader les peltastes que nous avons besoin d'être trois pour cela. Sauront-ils qui tu es ? Je ne crois pas... »

Cette fois-ci, il fut interrompu par Eata, pointant un doigt vers la rivière. « Regardez, un bateau ! »

Roche le héla et tous les trois, bientôt, agitaient les bras en direction de l'embarcation, tandis que je tenais à bout de bras un chrisos emprunté au castellan, de façon à lui faire capter les reflets du soleil qui se levait au-dessus des tours, derrière nous. L'homme de barre agita sa casquette, et une silhouette d'adolescent bondit vers l'avant pour changer d'amure le foc dont l'extrémité plongeait dans l'eau.

Doté de deux mâts, d'une carène étroite et bas du plat-bord, ce bateau était le navire idéal pour filer au nez et à la barbe des frégates officielles (devenues brusquement les miennes depuis quelques jours), en emportant des marchandises de contrebande. Le vieux pirate grisonnant qui faisait office de capitaine et de pilote avait d'ailleurs l'air capable de bien pire ; quant à la silhouette juvénile, c'était celle d'une fille aux yeux rieurs, encline à nous observer de biais.

« On dirait ben qu'c'est mon jour, nous lança le pilote en voyant notre tenue. De loin, je vous aurais crus en deuil, et j'l'ai cru, à la vérité, jusqu'à ce que je vous voie de près. Avec des yeux ? Jamais entendu parler, pas plus qu'd'un corbeau au tribunal.

— Nous sommes en deuil », lui dis-je dès que nous fûmes à bord. C'est avec un plaisir enfantin que je constatai n'avoir pas perdu le pied marin que j'avais acquis sur le *Samrhou*, et que je m'amusai de voir

Roche et Drotte s'accrocher aux haubans, lorsque le lougre tangua sous leur poids.

« Vous permettez que je jette un œil à ce jaunet ? Juste pour voir s'il est bon. Après quoi, je le retourne à son propriétaire. »

Je lui lançai la pièce, qu'il frota, mordit, et finit par me restituer, le regard chargé d'un respect nouveau.

« Nous pourrions avoir besoin de votre bateau toute la journée.

— Pour un jaunet, j'vous donne la nuit par-dessus le marché. On va être très contents d'avoir de la compagnie, comme disait le croquemort au fantôme. On voit des choses sur le fleuve, avant le lever du jour, des choses qui ont peut-être un rapport avec la présence d'optimats comme vous dans les parages ce matin, non ?

— Allons-y, lui dis-je. Vous pourrez me dire, si vous voulez, quelles sont ces choses que l'on voit sur le fleuve lorsque nous serons partis. »

Alors qu'il avait lui-même lancé le sujet, le marin ne parut pas avoir le désir d'entrer dans les détails – mais peut-être était-ce à cause de la difficulté qu'il avait à trouver les mots appropriés pour exprimer ce qu'il avait ressenti, et décrire ce qu'il avait vu et entendu. Un petit vent d'ouest soufflait, si bien qu'avec toutes ses voiles rapiécées établies au plus près, nous pouvions facilement remonter le courant. La jeune fille à la peau brune n'avait pas grand-chose à faire et s'assit à la poupe d'où elle commença à échanger des coups d'œil avec Eata. (Il est possible qu'elle l'ait pris, avec son pantalon déchiré et sa chemise grise et sale, pour l'un de nos domestiques.) Le patron de l'embarcation, qui se disait son oncle, gardait une main experte sur la barre, pour contrer la pression et empêcher le lougre de venir face au vent, ce qui ne l'empêchait pas de bavarder.

« Je vais vous raconter ce que j'ai vu en personne, comme un plombier qui ouvre son clapet. Nous étions à quelque chose comme huit ou neuf lieues en amont de l'endroit où vous nous avez hélés. On transportait des palourdes, vous comprenez, et pas question de traîner dans ces cas-là, surtout s'il y a risque de chaleur pour l'après-midi. On descend vers le bas du fleuve, et on les achète aux pêcheurs, vous comprenez, puis on file aussi vite qu'on peut par le chenal avant qu'elles ne deviennent mauvaises. Si elles tournent, c'est fichu, vous avez tout perdu ; mais vous pouvez doubler ou même plus la mise si vous pouvez les vendre tant qu'elles sont bonnes.

« J'ai passé plus de nuits sur le fleuve que dans mon lit – c'est comme ma chambre, si j peux dire, et ce lougre, c'est mon berceau, même si je ne dors guère avant le matin. Mais la nuit dernière, j'avais parfois l'impression que je n'étais plus sur ce bon vieux Gyll, mais sur un autre fleuve, un qui monterait au ciel ou passerait sous terre.

« Vous n'avez pas dû y faire attention, je pense, à moins d'être

resté dehors ben tard, mais c'était une nuit tranquille, avec juste des p'tites bouffées de vent, qui soufflent le temps de dire un juron, qui tombent, et qui reprennent. Il y avait aussi du brouillard, un brouillard à couper au couteau. Il se tenait au-dessus de l'eau comme il le fait toujours, juste assez haut pour faire rouler un baricaut, mais pas plus. La plupart du temps on ne voyait ni les lumières d'une rive ni celles de l'autre ; juste le brouillard. Avant, j'avais une trompe pour avertir ceux qui ne pouvaient pas voir mes fanaux, mais elle est passée par-dessus bord l'an dernier, et vu qu'elle était en cuivre, elle a coulé par le fond, vite fait. Alors j'ai crié, à la place, la nuit dernière, chaque fois que j'avais l'impression qu'un bateau ou quelque chose s'approchait.

« Une veille après que le brouillard était tombé, environ, j'ai dit à Maxellindis d'aller dormir. Les deux voiles étaient établies, et à chaque fois qu'arrivait une risée, on remontait un peu le fleuve, puis je jetais de nouveau l'ancre. Vous l'savez p't-être pas, optimats, mais sur le fleuve, la règle veut que ceux qui r'montent restent sur les côtés et que ceux qui descendent prennent le milieu. Nous, on r'montait, et on aurait dû se trouver près de la rive est, de l'autre côté, mais avec le brouillard j'en savais pu trop rien.

« Puis j'ai entendu un bruit d'aviron. J'essayai de percer le brouillard, mais on ne voyait rien de rien. Alors j'ai crié pour qu'ils s'écartent. Je m'suis penché par-dessus l'étambot, et j'ai mis l'oreille près de l'eau pour entendre mieux. Le brouillard, ça étouffe les sons, mais on n'entend jamais si bien que quand il y a un espace entre le brouillard et l'eau, comme la nuit dernière, car les bruits courent sur l'eau. En tout cas, j'ai fait comme ça, et c'en était un gros. On peut pas dire le nombre de coups d'aviron qu'on entend, vu que quand c'est un bon équipage qui nage, ils tirent tous en même temps ; mais quand un gros vaisseau va vite, on le sait par le bruit que fait l'eau le long de son étrave, et celui-là c'était un gros, pour sûr. Je suis monté sur le toit de la cabine pour essayer de voir quelque chose, mais il n'y avait toujours pas de lumières, et pourtant, il était en train de passer près de moi, j'l'aurais juré !

« Et juste comme j'redescendais d'mon toit, voilà-t-y pas que j'la vois, une grosse galéasse, quatre mâts, quatre bancs de nage et pas une lumière ! Elle s'en v'nait en plein chenal, pour autant que j'pouvais dire. Priez pour ceux qui arrivent, que j'pense en moi-même, comme disait le bœuf qui tombait du mât.

« Bien sûr, j'l'ai pas vue plus d'une minute ; elle a pas tardé à disparaître dans le brouillard ; mais pendant longtemps j'l'ai entendue. Je m'suis senti tellement bizarre de la voir passer ainsi qu'après ça j'arrêtais pas de crier tout le temps, bateau ou pas. On venait de faire quelque chose comme une demi-lieue, ou peut-être un peu moins,

quand j'entendis quelqu'un répondre à mon cri. Sauf que c'était pas exactement quelqu'un qui répondait, mais comme qui dirait quelqu'un qui s'rait au mauvais bout d'une corde. J'appelai encore, et il répondit régulièrement, et c'était un homme que je connais, Trason, un gaillard qui a son bateau, comme moi. "C'est toi ?" qui m'fait, et je dis oui, c'est moi, et lui demande comment ça va. "Va t'amarrer" qui m'fait.

« "Je peux pas", je dis. J'avais mes palourdes, et la nuit avait beau être fraîche, je préférais m'en débarrasser en vitesse. "Va t'amarrer, qui m'répète. Et va à terre." "Et pourquoi t'y vas pas, toi ?" j'lui répons. Puis j'l'ai vu arriver, avec le plus de monde sur son bateau que j'pensais qu'il pouvait en tenir. Des pandours, j'aurais bien dit, mais les pandours que j'avais déjà vus avaient la figure noire comme la mienne, tandis que ceux-là, ils étaient blancs comme le brouillard. Ils portaient des scorpions et des vouges – j'pouvais les voir qui dépassaient par-dessus leur casque à crête. »

Je l'interrompis pour lui demander si les soldats qu'il avait vus n'avaient pas de grands yeux et l'air d'être affamés.

Il secoua la tête, tandis que sa bouche se tordait en un léger rictus. « C'étaient des costauds, plus grands que vous ou moi ou n'importe qui sur ce bateau, qui faisaient une bonne tête de plus que Trason. Bref, en un instant, ils avaient disparu, comme la galéasse. C'est le seul bâtiment que j'aie vu jusqu'à ce que le brouillard se lève. Mais...

— Mais vous avez vu autre chose, ou peut-être entendu », dis-je.

Il acquiesça. « J'ai pensé que vous et vos camarades, vous étiez peut-être dehors à cause d'eux. Oui, j'ai vu et j'ai entendu de drôles de choses, des choses dans le fleuve, comme je n'en avais jamais vu. Quand Maxellindis s'est réveillée et que je lui en ai touché deux mots, elle m'a dit que c'était les lamantins. Au clair de lune, ils sont pâles et ils ont l'air vaguement humain si on s'approche pas de trop. Mais j'en vois depuis qu'je suis tout môme, et je m'suis jamais trompé à c't'heure. Y avait aussi des voix de femmes, des voix comment dire... énormes, et pourtant, ça criait pas. Et encore aut'chose. J'comprenais rien de rien à ce qu'elles disaient, mais j'faisais attention au ton. Vous savez comment qu'c'est, quand vous entendez des gens parler sur l'eau ? Y en a un qui dit *ça et ça et ça*. Puis y a la voix plus grave – j'peux pas dire qu'c'est un homme, j'pense que c'est pas possible –, y a la voix plus grave qui répond *va et fais ci et fais ça et ça*. J'ai entendu la voix des femmes trois fois et la voix plus grave deux fois. Vous n'allez jamais me croire, optimats, mais par moments, on aurait dit que les voix sortaient du fleuve. »

Sur ces mots, il se tut, regardant par-dessus les nénuphars. Nous nous trouvions bien au-delà de la partie du Gyoll qui fait face à la Citadelle, mais ils se pressaient en rangs encore plus serrés que les

fleurs sauvages de n'importe quel champ, de ce côté-ci du paradis.

La Citadelle elle-même était maintenant visible dans son ensemble, et, en dépit de son immensité, n'avait l'air que d'un troupeau brillant qui se serait répandu sur la colline, ses mille tours de métal ayant l'air prêtes à bondir au premier mot de commandement. En dessous, la nécropole étendait sa broderie, où se mélangeaient harmonieusement les verts et les blancs. Je sais qu'il est de bon ton de parler de croissance « maladive » à propos de l'herbe et des arbres qui poussent dans de tels endroits, mais pour ma part, je n'ai jamais rien observé de réellement maladif dans la nécropole. Les végétaux meurent pour que vivent les hommes et les hommes meurent pour que vivent les végétaux – même cet homme ignorant et innocent que j'avais tué avec sa propre hache en cet endroit, jadis. Le feuillage de notre végétation s'étiole, dit-on, et sans doute est-ce vrai ; et quand viendra le Nouveau Soleil, sa fiancée, Teur la Nouvelle, lui rendra gloire en faisant croître des plantes vertes comme des émeraudes. Mais pour ce qui est du présent, de l'époque du vieux soleil et de Teur la vieille, je n'ai jamais vu de vert aussi profond que celui des grands pins de la nécropole, quand le vent fait gonfler leurs branches et hérissier leurs aiguilles. Ils tirent leur force des générations passées de l'humanité, et les mâts des galions, pourtant bâtis de plusieurs arbres, ne sont pas aussi hauts qu'eux.

Les Champs Sanglants se trouvent assez loin du fleuve. Notre groupe attira des coups d'œil intrigués en chemin, mais personne ne nous arrêta. L'auberge des Amours perdues, qui, depuis que je la connaissais, symbolisait pour moi tout ce qu'une habitation d'homme peut avoir de temporaire, se tenait encore au même endroit où je l'avais vue, quand j'avais été y dîner en compagnie d'Aghia et de Dorcas. L'aubergiste obèse faillit s'évanouir en nous apercevant ; je l'envoyai chercher Ouen, son garçon de salle.

Je n'avais guère fait attention à lui, l'après-midi où il était venu apporter le plateau de notre repas. Mais maintenant, je l'observai attentivement. C'était un homme de la taille de Drotte, déjà chauve, mince, et le visage hâve ; ses yeux étaient d'un bleu profond, et ils étaient dessinés avec une délicatesse, tout comme la bouche, que je reconnus tout de suite.

« Savez-vous qui nous sommes ? » lui demandai-je.

Il secoua lentement la tête.

« N'avez-vous jamais servi un bourreau ? »

— Une fois, le printemps dernier, Sieur, dit-il. Et je sais que ces deux hommes en noir sont des bourreaux. Mais vous n'en êtes pas un, Sieur, en dépit des vêtements que vous portez. »

Je ne relevai pas son observation. « Vous ne m'avez jamais vu ? »

— Non, Sieur.

— Très bien... Peut-être pas, en effet. » (Cela me faisait une impression bizarre de me dire que j'avais changé à ce point.) « Ouen, étant donné que nous ne nous connaissons pas, il ne serait pas mauvais de faire connaissance... Dis-moi où tu es né, quels ont été tes parents, et comment tu t'es retrouvé garçon à l'auberge des Amours perdues.

— Mon père tenait un magasin, Sieur. Nous vivions à Vieille-Porte sur la rive ouest. Lorsque j'ai eu environ dix ans, il m'a placé comme garçon à tout faire dans une auberge, et depuis, j'ai continué.

— Ton père tenait un magasin... Et ta mère, peux-tu m'en parler ? »

Le visage de l'homme avait gardé sa déférence de serveur, mais je pouvais voir qu'il commençait à être intrigué. « Je ne l'ai jamais connue, Sieur. On l'appelait Cass, mais elle est morte quand j'étais bébé, en accouchant, m'a dit mon père.

— Cependant, tu sais comment elle était. »

Il acquiesça. « Mon père avait un médaillon avec son portrait. Une fois, alors que j'avais peut-être vingt, vingt et un ans, j'allai le voir, et il me dit qu'il l'avait mis en gage. Je m'étais fait un peu d'argent à cette époque en aidant un optimat dans ses affaires – je portais des billets aux dames, ou je restais dehors à surveiller les allées et venues –, et j'allai chez le prêteur pour le retirer. Je le porte toujours, Sieur. Dans un endroit comme celui-ci, avec tous ces gens qui entrent et qui sortent, il est plus prudent de garder sur soi les choses ayant un peu de valeur. »

Il glissa la main dans sa chemise et en retira un médaillon en émail cloisonné. La miniature qu'il contenait montrait Dorcas de face et de profil, une Dorcas à peine plus jeune que celle que j'avais connue.

« Tu m'as dit que tu avais commencé à travailler vers dix ans, Ouen. Tu sais pourtant lire et écrire.

— Un peu, Sieur. » Il eut l'air embarrassé. « J'ai demandé à des gens qui savaient ce qui était écrit ici et là. J'ai une excellente mémoire.

— Tu as écrit quelque chose, au printemps dernier, le jour où le bourreau est venu. Te rappelles-tu ce qu'il y avait dans ton mot ? »

Cette fois, je pus lire de la peur sur son visage, quand il secoua la tête. « Je me souviens seulement d'avoir mis la femme en garde.

— Moi, je ne l'ai pas oublié. Voici ce que tu avais écrit : "La femme qui vous accompagne est déjà venue ici. Ne lui faites pas confiance. Trudo dit que l'homme est un bourreau. Vous êtes ma mère revenue." »

Ouen glissa le médaillon sous sa chemise. « C'est parce qu'elle lui

ressemblait tellement, Sieur, c'est tout. Lorsque j'étais plus jeune, il m'arrivait de m'imaginer qu'un jour, je trouverais une femme comme elle. Je me disais que j'étais mieux que mon père, et que lui l'avait bien trouvée, après tout. Mais je n'ai pas eu cette chance, et je me demande maintenant si je suis vraiment tellement mieux que lui.

— À cette époque, tu ignorais quelle était la tenue portée par les bourreaux, lui dis-je. Mais ton ami Trudo, le garçon d'écurie, la connaissait. Il en savait d'ailleurs beaucoup plus que toi sur les bourreaux, et c'est pourquoi il s'est enfui.

— Oui, Sieur, lorsqu'il a entendu dire que le bourreau le faisait demander, il a filé.

— Mais tu as été sensible à l'innocence de la jeune fille, et tu as voulu la mettre en garde contre le bourreau et l'autre fille. Tu avais raison, et peut-être même pour les deux, au fond.

— Si vous le dites, Sieur.

— Sais-tu, Ouen, que tu lui ressembles un peu ? »

Le gros aubergiste n'avait pu s'empêcher de tendre une oreille à la conversation. Il se mit à pouffer. « C'est plutôt à vous qu'il ressemble ! » me lança-t-il.

Je crains bien de m'être tourné vers lui et de l'avoir regardé fixement.

« Ce n'est pas pour vous offenser, Sieur, mais c'est vrai. Il est un peu plus vieux que vous, mais je vous observais tandis que vous parliez ; vous étiez de profil tous les deux, et il n'y avait pas la moindre différence. »

J'étudiai de nouveau le visage d'Ouen ; ses cheveux et ses yeux n'avaient pas la nuance sombre des miens, mais cette question de couleur mise à part, nos visages étaient presque interchangeables.

« Tu prétends n'avoir jamais trouvé de femme comme Dorcas – celle du médaillon. Tu en as tout de même trouvé une, je crois. »

Ses yeux n'osaient plus affronter les miens. « Plusieurs, Sieur.

— Et tu as été le père d'un garçon.

— Non, Sieur ! » Il avait l'air terrifié. « Jamais, Sieur !

— Très intéressant... N'as-tu jamais eu de problèmes avec la justice ?

— Deux ou trois fois, Sieur.

— C'est très bien de parler bas, mais pas à ce point-là, tout de même. Et regarde-moi quand tu me réponds. Est-ce qu'une femme que tu as aimée – ou peut-être seulement une femme qui t'aimait –, une brune, n'aurait pas été arrêtée, par hasard ?

— Oui, Sieur, murmura-t-il. Une fois. Elle s'appelait Catherine ; c'est un nom démodé, paraît-il. » Il haussa les épaules et resta silencieux quelques instants. « On a eu des problèmes comme vous dites, Sieur. Elle appartenait à un ordre religieux et elle s'était enfuie.

La justice l'a retrouvée, et je ne l'ai jamais revue. »

Il ne voulait pas venir, mais nous l'emmenâmes avec nous en retournant vers le lougre.

Lorsque, de nuit, j'avais remonté le fleuve à bord du *Samrhou*, la ligne de partage entre la ville vivante et la ville morte m'avait paru semblable à celle qui sépare la courbe sombre de la planète du dôme céleste et de ses étoiles. À la lumière du jour, cette impression avait disparu. Des constructions à des degrés divers d'effondrement s'entassaient le long des rives, mais il fallait la présence de trois guenilles qui séchaient sur un fil pour déterminer s'il s'agissait de coquilles vides ou du domicile des plus démunis de nos citoyens.

« Notre guilda propose un idéal de pauvreté », dis-je à Drotte, comme nous nous appuyions sur le plat-bord. « Mais ces gens n'ont pas besoin d'un tel idéal : ils le vivent déjà.

— J'aurais pensé qu'ils en avaient besoin plus que quiconque », répondit-il.

Il se trompait. L'Incréé était présent ici – quelque chose se tenant au-delà des hiérodoules et de ceux qui servaient les hiérodoules. Même sur le fleuve, je sentais sa présence, comme on devine la présence du maître d'une grande maison, alors qu'il peut très bien ne jamais sortir d'une pièce obscure, située à un autre étage. Lorsque nous allâmes à terre, je ne pus m'empêcher d'éprouver l'impression qu'en franchissant n'importe lequel de ces seuils, je pourrais tomber sur quelque personnage de lumière, et que si celui qui commandait à tous ces personnages restait invisible, c'était seulement parce qu'il était trop vaste pour être visible.

Nous trouvâmes une sandale d'homme, usée mais non ancienne, dans une rue envahie d'herbe. « On m'a dit qu'il y avait des pillards qui rôdaient dans ces ruines ; c'est une des raisons pour lesquelles je vous ai demandé de m'accompagner, expliquai-je. Si j'étais seul en cause, je n'aurais fait appel à personne. »

Roche acquiesça de la tête, et tira son épée, mais Drotte répondit : « Il n'y a personne ici. Tu es devenu beaucoup plus sage et savant que nous, Sévérián, mais cependant, je pense que tu t'es un peu trop habitué aux choses qui font peur aux gens ordinaires. »

Je lui demandai ce qu'il voulait dire. « Ce matin, tu savais de quoi le marin parlait. Je pouvais le voir sur ton visage. Tu avais peur toi aussi, ou du moins, tu étais inquiet. Mais tu n'étais pas effrayé comme le vieux bandit l'était cette nuit dans son bateau, ou Roche, ou Ouen, ou moi l'aurions été si nous nous étions trouvés près du fleuve et avions vu ou entendu les mêmes choses. Les pillards dont tu parles devaient être dans le secteur la nuit dernière, et sans doute surveillaient-ils les patrouilles du fisc. Ils ne sont sûrement pas à proximité du Gyoll en ce moment, et n'y seront pas de quelques jours, à mon avis. »

Eata toucha mon bras. « Crois-tu que cette fille, euh... Maxellindis, soit en danger, sur son bateau ? »

— Elle court moins de risques qu'elle ne t'en fait courir » lui dis-je. Il ne comprit pas de quoi je parlais. Sa Maxellindis n'était pas Thècle. Et son histoire ne pouvait pas être la même que la mienne. Mais j'avais entr'aperçu la ronde des Corridors du Temps derrière le regard malicieux de cette gamine aux yeux rieurs. L'amour n'est qu'une longue peine pour les bourreaux ; et même si je finissais par dissoudre la guilda, Eata deviendrait un bourreau, comme le sont tous les hommes, prisonnier de ce mépris de la richesse sans lequel un homme est moins qu'un homme, infligeant des souffrances de par sa nature, qu'il le veuille ou non. J'étais désolé pour lui, et encore plus désolé pour Maxellindis, la nièce du marin.

Je pénétrai avec Ouen dans la maison, laissant Roche, Drotte et Eata monter la garde à quelque distance. Comme nous nous tenions sur le pas de la porte, je pus entendre les pas légers de Dorcas, à l'intérieur.

« Nous ne te dirons pas qui tu es, dis-je alors à Ouen. Et nous ne pouvons pas te dire ce que tu peux devenir. Mais nous sommes ton Autarque, et nous te dirons ce qu'il faut que tu fasses. »

Je n'avais aucun mot de commandement pour lui comme j'en avais pour le castellan, mais il s'agenouilla aussitôt, comme l'avait fait ce dernier.

« Nous avons amené les bourreaux avec nous pour que tu saches bien ce qui t'attendait au cas où tu nous désobéirais. Mais nous ne souhaitons pas te voir désobéir, et maintenant que nous te connaissons, nous pensons qu'ils étaient inutiles. Il y a une femme dans cette maison. Dans un instant, tu entreras. Il faudra que tu lui racontes ton histoire, comme tu nous l'as racontée, et tu dois rester pour la protéger, même si elle tente de te chasser.

— Je ferai de mon mieux, Autarque, répondit Ouen.

— Dès que ce sera possible, il faudra tout faire pour la persuader de quitter cette ville des morts. Jusque-là, nous te donnons ceci. » Je pris le pistolet dans ma sabretache et le lui tendis. « Sa valeur est celle d'une charrette pleine de chrisos, mais tant que tu seras ici, il te sera plus utile que des chrisos. Lorsque tu seras en sécurité avec cette femme, nous te le rachèterons, si tu le veux. » Je lui montrai comment se servir de l'arme, et le quittai.

J'étais donc de nouveau seul ; certains remarqueront probablement qu'au cours de cette saison, agitée plus que de normal, j'avais généralement été seul. Jonas, mon unique ami véritable, n'était à ses propres yeux qu'une machine ; et Dorcas, que j'aime encore, ne

pouvait s'empêcher de se voir comme une espèce de fantôme.

Mais ce n'est pourtant pas ce que je ressens. Nous choisissons – ou ne choisissons pas – d'être seuls quand nous décidons qui nous allons accepter comme compagnons, et qui nous allons refuser. C'est ainsi qu'un érémite sur sa montagne n'est pas seul : les oiseaux et les lapins, des initiés dont les paroles sont à déchiffrer dans ses « livres de la forêt », et les vents, messagers de l'Incréé, sont ses compagnons. Un autre homme, vivant au milieu d'une foule immense, peut être seul pour n'avoir autour de lui qu'ennemis ou victimes.

Aghia, que j'aurais pu aimer, avait au lieu de cela choisi de devenir un Vodalus au féminin, considérant comme un adversaire tout ce qui dans l'humanité vit pleinement. Moi, qui aurais pu aimer Aghia et qui aimais Dorcas profondément mais peut-être pas assez profondément, je me retrouvais maintenant seul pour être devenu un élément de son passé, qu'elle aimait davantage qu'elle ne m'avait jamais aimé – sauf peut-être au tout début.

Résurrection

Il ne me reste presque plus rien à rapporter. L'aube est venue, et avec elle un énorme soleil rouge, comme un œil ensanglanté. Un vent froid souffle par la fenêtre. Dans quelques instants, un valet de pied m'apportera un plateau fumant ; dans sa foulée, n'en doutons pas, se trouvera certainement le père Inire, tout vieux et tout chenu, qui a déjà vécu tellement plus longtemps que peuvent habituellement espérer vivre ceux de sa race éphémère. Le vieux père Inire, qui ne survivra pas longtemps, je le crains, au soleil rouge. Le vieux père Inire qui sera offusqué d'apprendre que j'ai passé toute la nuit à écrire ici, dans cette galerie.

Dans un moment, je vais devoir revêtir la robe d'argent, la couleur qui est plus pure que le blanc. Peu importe.

Les journées se traîneront sur le vaisseau. Je lirai. J'ai encore tellement à apprendre ! Je dormirai, je somnolerai sur ma couchette et j'écouterai les siècles glisser le long de la coque. J'enverrai ce manuscrit à maître Oultan ; mais lorsque je serai à bord, lorsque je serai fatigué de lire et que je ne pourrai pas dormir, je l'écrirai de nouveau – moi qui n'oublie rien – mot à mot, tel qu'on peut le lire maintenant. Je l'appellerai le *Livre du Nouveau Soleil* comme cet ouvrage, maintenant perdu depuis tant de siècles, dont on prétend qu'il en a prédit la venue. Et quand ce deuxième exemplaire sera terminé, je le ferai sceller dans un coffre de plomb et l'enverrai dériver dans l'immensité de l'espace et du temps.

T'ai-je dit tout ce que j'avais promis de te dire ? Je me rends bien compte qu'à tel ou tel endroit du récit, je me suis excusé en disant que ce point s'éclaircirait un peu plus loin. Je n'en ai oublié aucun, j'en suis sûr, mais il y a tellement d'autres choses dont je me souviens...

Avant d'affirmer que je t'ai trompé, lis de nouveau, comme je vais de nouveau écrire.

Deux choses me paraissent claires. La première est que je ne suis pas le premier Sévérien. Ceux qui parcourent les Corridors du Temps l'ont vu monter sur le trône du Phénix, et c'est pourquoi l'Autarque, ayant entendu parler de moi, a souri en me voyant dans la Maison turquoise ; c'est aussi pourquoi l'ondine m'a poussé à la surface le jour où j'aurais dû me noyer. (Et cependant le premier Sévérien ne s'était pas noyé ; quelque chose avait déjà entrepris de remodeler ma vie.) Laissez-moi imaginer maintenant quelle a bien pu être l'histoire de ce premier Sévérien, même s'il ne s'agit que de pure spéculation.

Lui aussi a été élevé par les bourreaux, il me semble. Lui aussi a été envoyé à Thrax, et a ensuite fui Thrax. Bien que n'ayant pas sur lui la Griffes du Conciliateur, il a dû partir pour le front du septentrion, dans l'espoir, très certainement, d'échapper à l'archonte en se cachant à l'armée. Je ne saurais dire comment il a rencontré l'Autarque ; mais je suis sûr qu'il l'a rencontré et c'est ainsi que, comme moi, il (lui qui en fin de compte était et est moi-même) devint à son tour autarque et s'envola au-delà des lumignons de la nuit. C'est alors que ceux qui parcourent les Corridors du Temps retournèrent à l'époque de sa jeunesse et que ma propre histoire – telle qu'il m'a fallu tant de pages pour la raconter – commença.

La deuxième chose est celle-ci. On ne l'a pas ramené dans sa propre époque et il est lui-même devenu un vagabond des Corridors. Je connais maintenant l'identité de l'homme appelé la Tête du Jour, et sais pourquoi Hildegrin, qui était trop près de lui, périt quand nous nous sommes rencontrés – pourquoi aussi les sorcières se sont enfuies. Je sais aussi qui repose dans le mausolée où je traînais étant enfant, ce petit édifice de pierre avec sa rose, sa fontaine et son vaisseau volant gravés sur le linteau. J'ai violé ma propre tombe, et maintenant je pars y reposer.

Lorsque avec Drotte, Roche et Eata, nous fumes de retour à la Citadelle, je trouvai plusieurs messages urgents du père Inire et du Manoir Absolu. Pourtant, je m'attardai. Je demandai une carte de la Citadelle au castellan. Après avoir longuement cherché, il finit par en trouver une, grande et ancienne, craquelée en de nombreux endroits. On voyait le mur d'enceinte dans son intégralité, mais les noms des tours n'étaient pas ceux que je connaissais – le castellan ne les connaissait pas davantage. En plus, des tours figuraient sur la carte qui n'existaient pas dans la Citadelle, et il y avait des tours dans la Citadelle qui ne figuraient pas sur la carte.

Je commandai un atmoptère, et survolai le périmètre des tours pendant une demi-journée. Je dus sans aucun doute passer plusieurs

fois à l'aplomb de l'endroit que je cherchais, mais je ne le reconnus pas.

Finalement, muni d'une lampe puissante et fiable, je descendis une fois de plus dans les oubliettes, volée de marches après volée de marches, jusqu'à ce que j'atteigne le niveau inférieur. Quel est le miracle, me demandai-je, qui fait que les lieux souterrains préservent ainsi le passé ? L'un des bols dans lesquels j'apportais sa nourriture à Triskèle était encore là. (Triskèle, qui était revenu à la vie sous ma main, deux ans avant que je ne détienne la Griffe.) Une fois de plus je suivis les empreintes de mon chien, comme je l'avais fait lorsque j'étais apprenti, jusqu'à l'ouverture oubliée ; de là, je m'engageai dans le sombre labyrinthe de tunnels.

Maintenant, à la lumière soutenue de ma lampe, je pus voir à quel endroit j'avais perdu la trace de Triskèle, qui avait tourné là où j'avais continué tout droit. Je fus tenté un instant de suivre son chemin au lieu de reprendre le mien, pour voir par où il était sorti, et peut-être même découvrir à cette occasion qui l'avait adopté et qui il retournait voir après m'avoir salué, parfois, dans les ruelles de la Citadelle. Peut-être referai-je cet itinéraire quand je reviendrai sur Teur – si jamais j'y reviens.

Cependant, je continuai tout droit une fois encore, et suivis la route qu'avait empruntée le jeune garçon que j'avais été, le long d'un tunnel étroit au sol boueux, et dans lequel donnaient, à de rares intervalles, des portes et des bouches d'aération condamnées. Le Sévérian que je poursuivais ainsi portait des chaussures qui n'étaient pas à sa pointure, dont le talon était détaché et la semelle usée ; mais lorsque j'eus l'idée de me retourner pour éclairer la trace mêlée de mes deux passages, je constatai qu'en dépit des excellentes bottes dont j'étais maintenant chaussé, mes pas étaient de longueurs inégales et que l'un de mes deux pieds traînait. Un Sévérian avait de bonnes jambes, l'autre a de bonnes bottes, me dis-je. Et je me mis à rire tout seul, imaginant quelqu'un venant ici dans quelques années, et incapable de deviner que les deux traces avaient été faites par la même personne.

À quel usage pouvaient bien être destinés ces tunnels, je ne saurais le dire. Je vis plusieurs fois des marches, qui avaient l'air de s'enfoncer encore plus avant dans le sol, mais toutes donnaient en fait sur des eaux calmes et noires. Je trouvai un squelette, dont les ossements avaient été éparpillés par les pas de Sévérian, mais ce n'était qu'un squelette, et il ne m'apprit rien. J'aperçus également des restes d'écriture en plusieurs endroits, sur la paroi ; tracés en rouge orange passé ou en noir, les caractères étaient d'une langue que je ne connaissais pas, aussi inintelligible pour moi que les traces laissées par les rats dans la bibliothèque de maître Oultan. Je tombai également

sur plusieurs pièces dans lesquelles avait dû s'entendre autrefois le tic-tac de centaines d'horloges de tous les modèles, mais bien qu'elles fussent arrêtées pour l'éternité, que leurs carillons fussent définitivement silencieux et que leurs aiguilles rongées par la rouille indiquassent une heure qui ne reviendrait jamais, je trouvai leur rencontre de bon augure pour quelqu'un cherchant l'atrium du Temps.

Finalement je le trouvai. Le petit carré de lumière était exactement comme dans mon souvenir. Sans doute me comportai-je de manière enfantine, mais j'éteignis ma lampe et restai un moment dans le noir, en le contemplant. Tout était silence, et la lucarne irrégulière qu'il découpait me parut aussi mystérieuse que la première fois.

J'avais craint d'éprouver quelques difficultés à me glisser par l'étroite anfractuosité, mais si le Sévérian actuel avait bien une carcasse un peu plus forte, il était aussi plus maigre, si bien qu'une fois les épaules passées le reste suivit sans problème.

La neige dont je me souvenais avait disparu, mais à une certaine fraîcheur dans l'air, on sentait qu'elle n'allait pas tarder à revenir. Quelques feuilles mortes, sans doute apportées par un tourbillon puissant, étaient venues se poser parmi les roses mourantes. Les gnomons inclinés projetaient toujours leur ombre faussée, aussi inutiles que les horloges du sous-sol, mais moins immobiles. Et les animaux sculptés continuaient à les fixer d'un regard qui ne cillait pas.

Je traversai la cour jusqu'à la porte et frappai. La vieille femme craintive qui nous avait servi la collation apparut, et, pénétrant dans la pièce à l'odeur de renfermé où je m'étais réchauffé, je lui dis que je voulais voir Valéria. Elle partit précipitamment, mais avant qu'elle fût hors de vue, quelque chose s'était éveillé dans les murs usés par le temps et leurs voix désincarnées aux centaines de bouches ordonnèrent que Valéria se présente devant un personnage au titre antique et désuet, qui, j'en pris soudain conscience, n'était autre que moi-même.

Ici va s'arrêter ma plume, lecteur, mais moi non. Je t'ai conduit d'une porte à l'autre – du portail fermé et emmitoufflé de brouillard de la nécropole de Nessus à ce porche parcouru de nuages que nous appelons le ciel, porche qui me conduira, comme je l'espère, au-delà des plus proches étoiles.

Ma plume interrompt sa course, mais moi je vais poursuivre la mienne. Lecteur, tu ne m'accompagneras plus. Il est temps que nous reprenions tous deux le cours de notre vie.

Sur ce récit, nous, Sévérian le boiteux, Autarque, apposons notre signature en cette année qui portera le nom de dernière année de

l'ancien soleil.

APPENDICE

Les armes de l'Autarque & les vaisseaux des hiérodoules.

Jamais les manuscrits du *Livre du Nouveau Soleil* ne sont aussi obscurs que lorsqu'il s'agit des armes et des questions militaires.

La confusion qui règne aussi bien dans l'équipement des alliés de Sévérius que dans celui de ses adversaires semble tenir à deux raisons principales, dont la première est une tendance marquée à donner un nom particulier à une arme en fonction de son dessin ou de sa destination précise. Dans ma traduction, je me suis efforcé de garder à l'esprit la signification originelle des termes employés ainsi que l'apparence et la fonction des armes elles-mêmes. Ainsi ai-je parlé de *cimeterre*, de *shotel*. Par contre, c'est un *athamé*, la grande épée de sorcellerie, que j'ai placé à un moment donné entre les mains d'Aghia.

La deuxième raison des difficultés éprouvées à rendre la diversité de ces armes tient, semble-t-il, à ce qu'elles appartiennent en fait à trois niveaux différents de technologie. Le premier pourrait être désigné comme le niveau du forgeron : ce sont toutes les armes blanches comme les coutelas, poignards, épées, piques, haches et casse-tête, qui toutes auraient pu être forgées dans un bon atelier de métallurgie, disons du *XV^e* siècle. Il ne paraît pas difficile, pour le citoyen ordinaire, de se les procurer, et elles reflètent le niveau technologique de la société prise dans son ensemble.

Le deuxième niveau pourrait être appelé le niveau de Teur. Les armes de grande dimension de la cavalerie auxquelles j'ai donné le nom de *lances* et de *contus*, par exemple, appartiennent indiscutablement à ce groupe, comme c'est le cas des *lances ardentes* dont les hastarii menacent Sévérius à l'extérieur de l'antichambre, et de certaines armes de l'infanterie lourde. On ne sait pas très bien, par contre, dans quelle mesure ces armes étaient encore fabriquées, ni s'il était facile de s'en procurer ; le texte laisse à penser, cependant, qu'on

pouvait acheter à Nessus des *khét'enes* à « long manche » et des « flèches ». Il paraît tout à fait certain que l'on ne donnait leurs contus aux irréguliers de Guasacht que peu de temps avant le combat, et que ces armes étaient ensuite ramassées et stockées – peut-être simplement dans sa tente. On pourra peut-être faire un rapprochement avec les coutumes en usage dans la plupart des marines du XVIII^e du et XIX^e siècle, qui voulaient que l'on ramassât toutes les armes individuelles des matelots, ce qui n'empêchait pas pistolets et coutelas d'être en vente libre à terre. Les arbalètes utilisées par les assassins à la solde d'Aghia, lors de l'embuscade de la mine de Saltus, font certainement partie des armes dites de Teur, mais ces hommes étaient vraisemblablement des déserteurs.

Les armes de Teur semblent d'ailleurs représenter ce que la planète, et peut-être même tout le système solaire, pouvait offrir de plus avancé en matière technologique. Leur efficacité, comparée à celle des armes dont nous disposons, est difficile à évaluer. Armures et cuirasses paraissent pouvoir en protéger relativement bien, mais c'est précisément le cas avec toutes les armes à feu individuelles et de petit calibre.

Le troisième niveau est celui que j'appellerai de la technologie stellaire. Le « pistolet » que Vodalus confie à Théa et celui que Sévérían donne à Ouen appartiennent de toute évidence à cette catégorie. On ne peut avoir la même certitude en ce qui concerne un certain nombre d'autres armes mentionnées dans le manuscrit. Tout ou partie de l'artillerie employée sur le front devait avoir une origine stellaire. Les « fusils » que l'on retrouve dans les deux camps, entre les mains de troupes spéciales, ne se situent peut-être pas à ce niveau ; j'aurais cependant tendance à penser que si.

Il semble assez clair que les armes de la technologie stellaire ne pouvaient être fabriquées sur Teur, et ne pouvaient être qu'obtenues à prix d'or auprès des hiérodoules. Une question intéressante, à laquelle les manuscrits ne permettent pas de donner de réponse satisfaisante, serait de savoir ce qui pouvait bien être donné en échange. La terre du vieux soleil, Teur, paraît avoir épuisé toutes ses matières premières, du moins selon nos critères. Lorsque Sévérían parle de mine, il s'agit en général de ce que l'on appellerait « pillage de site archéologique » ; quant aux nouveaux continents qui, selon la pièce du Dr Talos, sont supposés s'élever des océans avec la venue du Nouveau Soleil, ce qui fait leur prix est entre autres « l'or, l'argent, le fer et le cuivre »... (c'est moi qui souligne). Ce sont peut-être des esclaves (l'esclavage existe à un certain degré dans la société de Sévérían), des fourrures, de la viande et autres denrées, ainsi, sans doute, que certains objets réclamant un long travail, comme des bijoux artisanaux.

Nous voudrions en savoir davantage sur pratiquement tout ce qui

est mentionné dans les manuscrits ; mais ce qui soulève sans aucun doute le plus notre curiosité, ce sont les vaisseaux qui naviguent entre les étoiles, commandés par les hiérodoules, mais comportant parfois des équipages humains. (Deux des personnages les plus énigmatiques des manuscrits, Jonas et Héthor, ont manifestement appartenu à de tels équipages.) Mais là encore, le traducteur se trouve aux prises avec l'une des plus énervantes de toutes les difficultés de ces textes : l'incapacité dans laquelle Sévérían paraît être de distinguer entre les vaisseaux naviguant sur les eaux et ceux naviguant entre les étoiles.

Si irritant que cela soit, cela me semble cependant assez naturel, étant donné les circonstances. Si un continent lointain n'est pas plus éloigné que la Lune, c'est que la Lune n'est pas plus loin que le continent en question. Qui plus est, les vaisseaux spatiaux semblent être propulsés par la pression de la lumière sur d'immenses voiles en feuilles de métal, si bien qu'une même science des drisses, poulies et haubans est applicable aux deux instances. Étant donné que ce sont donc au fond les mêmes qualités qui sont requises dans les deux cas (entre autres, la capacité de supporter de longues périodes d'isolement), on comprend que des marins venant de navires qui nous feraient sourire par leur archaïsme aient pu signer à bord d'engins dont les capacités nous stupéfieraient. On notera à ce propos que le capitaine du lougre sur lequel Sévérían remonte le Gyoll partage certains tics de langage de Jonas.

Un dernier mot, pour finir. Je me suis efforcé, dans ma traduction comme dans ces appendices que j'y ai joints, d'éviter toute spéculation ; que l'on m'en permette une, néanmoins, à l'issue de sept ans de labeur. La voici. La capacité qu'avaient ces vaisseaux de traverser les heures et les millénaires n'était peut-être que la conséquence naturelle de leur capacité de pénétrer l'espace interstellaire et, pourquoi pas, intergalactique, et d'échapper ainsi aux spasmes d'agonie de l'univers et, qui sait, voyager ainsi dans le temps n'est peut-être pas quelque chose d'aussi complexe et difficile que nous avons tendance à nous le figurer. Il est possible que dès le début Sévérían ait eu le pressentiment de son avenir.

FIN LIVRE IV

[1] Miles : soldat, en latin.